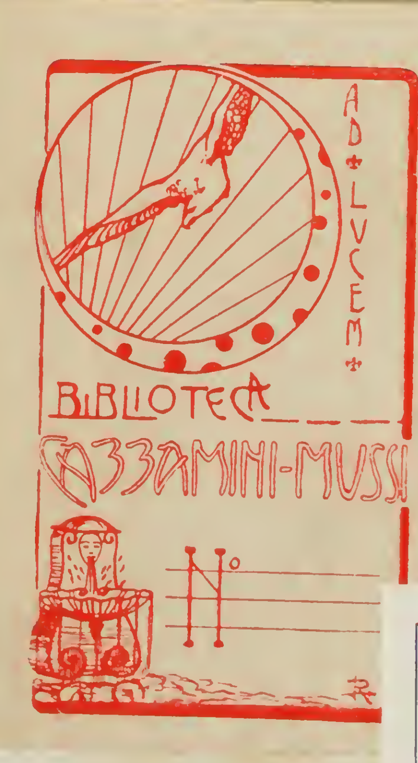
Joseph - Histoire naturelle du genre humain, Ou Recherches sur ses principaux Fondemens physiques et moraux; précédées d'un Discours sur la nature des êtres organiques, et sur l'ensemble de leur physiologie. On y a joint une dissertation sur le sauvage de l'Aveyron. Avec figures. Paris, F. Dufart, An. IX (1801). 2 voll. in 8° (20x13) di pp.: 435; 94+(2), con 13 tavv. incise in rame f.t. e 2 tabelle rip. Leg. coeva m. pelle, dorso ornato. Bellissimo esempl. 34/1985 L. [redacted]

sbatt

Edizione prima e non comune di quest'opera del medico, farmacista, Accademico di Francia Julien Joseph Virey (1775-1846), uomo di vastissima cultura scientifica. "Petit ouvrage sur un objet immense, sur l'Homme" (come viene definito dallo stesso autore), è un trattato di antropologia, ricco di citazioni e di riferimenti dotti ad altri scrittori. La prima parte verte sull'uomo fisico, sua organizzazione, posto da lui occupato nel contesto degli esseri viventi, razze, clima, alimentazione ecc., La seconda si interessa dell'uomo razionale e civile, usi tradizioni, religioni, filosofie... Avvincente la dissertazione finale sul ragazzo selvaggio trovato nelle foreste dell'Aveyron (cui si ispirò Truffaut per il suo noto film). Le belle tavole su rame sono incise dagli artisti J.B. Racine, Perée, Bigant e Duhamel. Hirsch, p. 772, Quérard, X, p. 233.



Kum Co

2.50

coll.
2 vols.
13 plates
2 fold. tables

HISTOIRE
NATURELLE
DU GENRE HUMAIN.

SE VEND

A PARIS,

Chez { DUFART, Imprimeur-Libraire, rue des Noyers, N° 22;
BERTRAND, Libraire, rue Montmartre, N° 113, à côté des diligences;

A ROUEN,

Chez VALLÉE, frères, Libraires, rue Beffroi, N° 22.

A STRASBOURG,

Chez LEVRAULT, frères, Imprimeurs-Libraires.

HISTOIRE NATURELLE

DU GENRE HUMAIN,

Ou Recherches sur ses principaux Fondemens physiques et moraux ; précédées d'un Discours sur la nature des êtres organiques, et sur l'ensemble de leur physiologie. On y a joint une dissertation sur le sauvage de l'Aveyron.

AVEC FIGURES.

PAR J. J. VIREY.

Opinionum commenta delet dies ; Naturæ judicia confirmat.

CICERO, Natur. Deor. l. II.

TOME PREMIER.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE F. DUFART.

AN IX.



AUX MANES
de l'immortel
GEORGE-LOUIS-LECLERC DE BUFFON,
le plus éloquent
des Naturalistes ;
philosophe profond,
L'ornement de son siècle, et la gloire de sa patrie;
qui sut élever à la Nature,
cette étude sacrée des ames sensibles,
un monument magnifique et durable,
digne de son sublime génie.

JULIEN-JOSEPH VIREY *consacre cet ouvrage, comme un foible témoignage de sa vive reconnoissance envers le premier de ses maîtres.*

AVANT-PROPOS NÉCESSAIRE.

CETTE tentative n'est pas le fruit précoce d'un travail momentané, quoiqu'elle soit susceptible d'être beaucoup perfectionnée si le public l'accueille, et que je l'aie mûrie pendant plusieurs années, en la roulant continuellement dans ma pensée. — *Quod, inquis, erit pretium operae? quo nullum majus est, nosse Naturam* (1).

On a fait de gros volumes sur des matières minutieuses, imperceptibles; je présente un petit ouvrage sur un objet immense, sur l'HOMME.

Quel que soit le sort qu'il éprouve, il ne peut se confondre dans la foule innombrable des brochures vulgaires qu'on voit naître, circuler et disparoître chaque jour.

Je n'ai pas craint de m'écarter quel-

(1) *Seneca*, natural. quæst. liv. VI, c. IV.

quefois de la route tracée par ceux qui m'ont précédé dans la même carrière ; mais je n'ai rien avancé de *positif* sans preuves et sans les témoignages authentiques des observateurs.

J'aimerois être éclairé par une sage et judicieuse critique, car je préfère l'avancement de la science sublime de la Nature à ma propre satisfaction. Sourd aux clameurs de la satyre, je profiterois des conseils avec reconnoissance.

Ne jugez pas de ce travail par le volume ; lisez et prononcez.

J'ajoute en notes des citations et des remarques assez nombreuses ; sans gêner la marche du texte, elles appuient mes opinions, elles rendent justice aux auteurs. Qui ne cherche qu'à s'amuser doit les passer ; qui veut approfondir doit les lire.

Je n'arbore l'étendard d'aucune secte ; je méprise toute polémique ; et quoique livré seul à mes propres efforts, je ne peux jamais m'avilir à mendier des suffrages, à recourir au manège des cotte-

ries ; mais je n'ai pas la présomptueuse audace de me croire hors d'atteinte, et au dessus de tous les traits.

Hommes savans et vertueux, ce ne sont pas des éloges que j'ose vous demander, c'est après vos conseils que j'aspire, ce sont vos lumières que je réclame ; daignez les accorder à un jeune et foible élève que vos ouvrages ont formé ; la reconnoissance n'est point inconnue à son cœur.

Si, né dans l'infortune, mais non pas dans l'ignominie, mon seul amour pour la science de la Nature m'a tenu lieu de tout ; et si j'immole à cette noble étude le printems de ma vie, je dois ce que je suis à la bienfaisance désintéressée d'un savant illustre autant que vertueux, au citoyen Parmentier, à ce digne et généreux ami de l'humanité, que ses célèbres écrits ont appris à soulager dans les misères et la famine. Sans doute il n'avoit pas besoin de mes foibles éloges, qu'eût repoussés sa modestie si je ne les lui avois pas dérobés, mais je

n'ai pu résister aux ardens sentimens qui m'animent, et qui ne sont pas étrangers à tous ceux qui connoissent son cœur. La justice rendue à un homme vertueux n'est déplacée nulle part, si ce n'est dans les âmes corrompues; elle ne peut déplaire au lecteur.

J'ai vu dans mon travail de nombreuses difficultés, et je l'ai entrepris; mais il n'est pas facile de le bien faire. S'il est bien reçu, je m'armerai de force et de persévérance pour le perfectionner. S'il est utile, je n'aurai pas perdu mon tems, et j'aurai rempli ma destinée en contribuant peut-être au perfectionnement de l'homme et à son bonheur. *Homo sum, et nihil humani a me alienum puto.* TERENT.

DISCOURS

Sur la nature des êtres organiques, et sur l'ensemble de leur physiologie.

> Naturæ rerum vis atque majestas, in omnibus momentis fide caret; si quis modò partes ejus, ac non totam complectatur animo.
>
> Plinius, Hist. nat. l. vii. c. 1.

Ce n'est pas dans les conceptions glacées de l'entendement qu'il faut entasser des raisonnemens futiles sur les principes de tous les êtres. Ce n'est pas seulement dans le sein des collections inanimées qu'on doit considérer les depouilles des êtres organiques, soumises à la coignée de la destruction, et qu'il convient d'étudier la Nature, d'observer ses magnifiques ouvrages, de les voir enfin respirer le feu de la vie. C'est sous les cieux enflammés de la Torride, dans les plaines odoriférantes de l'heureux Yémen, ou dans celles qu'arrose le Gange; c'est sous l'ombrage de ces retraites solitaires et fortunées du globe qu'il faut se représenter les démarches, les actions diversifiées des quadrupèdes. Ce sont les puissans colosses de la terre, ces énormes végétaux entrelacés de

lianes verdoyantes, de bruyères fleuries, et ces plantes délicates colorées de mille nuances dont il faut admirer la grace et surprendre les tranquilles amours dans leur patrie naturelle. C'est entre les cîmes orgueilleuses des cocotiers, qui semblent toucher à la voûte azurée, qu'on peut observer les habitudes bruyantes des singes, les tendres passions des oiseaux amoureux, et leurs chants mélodieux, tandis que, sur la pelouse émaillée, le reptile sombre, la livide couleuvre siffle et s'élance sur sa victime. Transportons-nous sur les roches escarpées où l'Océan, blanchissant de fureur, vient expirer en affreux mugissemens; peignons-nous, à la lueur blafarde des éclairs qui fendent la nue orageuse, les gouffres bouillonnans des ondes où frémissent et le vorace requin, et les monstres de la mer, ardens et furieux, que poursuivent, avec de longs croassemens, mille cohortes d'oiseaux ravisseurs; parcourons, par la pensée, l'âpre terrain de la Lybie, et ces solitudes agrestes où le léopard sanguinaire multiplie ses brigandages, où l'innocente gazelle est déchirée par la serre crochue de l'oiseau de proie; représentons-nous, sur un sol embrâsé, le buffle expirant sous la dent et la griffe du lion. En

d'autres climats, observons, tantôt sur les terrains neigeux du nord, l'ours exerçant ses rapines; tantôt, au milieu des mers glaciales, ces baleines gigantesques, ces dominatrices des ondes, dévastant leurs stupides habitans, et se jouant avec pesanteur à la surface des vagues écumantes. Suivons ici le brillant papillon qui voltige légèrement, au lever de l'aurore, sur le sein entr'ouvert des fleurs humides de rosée, et la douce colombe qui parcourt avec rapidité les vergers enrichis des présens de l'automne. Descendons en silence dans les ténébreuses concavités de la Terre; déchirons ses entrailles profondes, et rassemblons, à la lueur tremblante d'une torche funéraire, des minéraux de mille variétés.

Qu'elle est belle, cette Nature active et vivante! comme elle brille d'opulence et de fécondité! qu'elle est inépuisable dans les trésors de ses productions! l'univers est la seule barrière de son immense domaine, depuis l'astre de la lumière jusqu'à l'animalcule microscopique; elle seule peut satisfaire la brûlante énergie de l'ame, et remplir tous les cœurs. Que sont devant ses immortelles opérations les imperceptibles tracasseries des mortels? Quelle ame ulcérée par le sentiment

de l'injustice, quel cœur déchiré par l'infortune, écrasé sous le fardeau des misères humaines, opprimé par la tyrannie, ne peut trouver un baume consolateur dans sa sublime étude? La Nature n'est-elle pas également une bienfaitrice puissante et sage? Ne remplit-elle pas de délices toute la destinée de celui qui écoute ses leçons et qui suit ses penchans? N'est-elle pas autant un sentiment qu'une aimable occupation, et ne devient-elle pas en même tems le charme du cœur et le flambeau de la pensée? C'est elle qui embellit tous les âges, qui orne tous les sexes, qui dirige la conduite et régularise toutes les actions avec sagesse; qui, élevant un temple à la vertu, enchaîne les vices et repousse les erreurs. Ah! malheur à qui méprise les saintes lois de la Nature! il ne connoîtra jamais le bonheur au sein même de l'opulence et des grandeurs; et c'est pour les avoir négligées ou détruites par la corruption, que tant de peuples ont disparu de la surface du monde, ou sont tombés dans un dédale inextricable de calamités. Et nous, européens, qui remplissons la terre de nos vaines fureurs; qui la couvrons de nos déprédations et de nos brigandages; qui nous armons de la foudre; qui ensanglantons le

glaive, qu'avons-nous fait pour suivre la Nature? Nos écrivains moralistes font retentir ce nom sacré dans tous leurs ouvrages. Mais qui sait mieux reconnoître ses lois que le véritable naturaliste? car ne pensons pas que le moral soit autre chose que le physique inaperçu par les yeux vulgaires. Les véritables moralistes sont ceux qui se fondent sur la Nature et la sensibilité elle-même (1), et non pas ces déclamateurs stupides et barbares qui balbutient une ténébreuse méta-

---

(1) Erudimini, *qui judicatis terram*, doit être répété sans cesse à tous ceux qui travaillent sur la morale, et qui la plupart ignorent entièrement les sciences physiques. Ce n'étoit pas ainsi que faisoient les anciens philosophes. Ils furent en même tems excellens naturalistes et profonds moralistes. Leur première étude étoit celle des sciences physiques et de la nature; elle précédoit nécessairement chez eux, la carrière de la recherche de la sagesse, et ils ont opéré de grandes choses. Tels furent Pythagore, Démocrite, Epicure, Socrate, Platon, Aristote, Plutarque, Pline, Sénèque, etc., et de nos jours l'immortel Buffon, l'illustre J. J. Rousseau qui étoit bon botaniste et qui n'ignoroit pas les sciences; le savant Francklin, le sage Locke, C. Bonnet, le bon Bernardin de St.-Pierre, etc. qui sont les plus utiles moralistes et philososophes (quoique plusieurs d'entre eux, et sur-tout le dernier, aient avancé des opinions qu'on ne peut pas toujours adopter).

physique, et les systêmes erronés d'une fausse philosophie. Mais ne nous occupons ici que du simple physique.

Essayons de crayonner, s'il est possible, une foible esquisse des principales lois de la Nature. Être impuissant et téméraire, ce n'est point à l'homme qu'il est donné d'embrasser son incommensurable étendue, d'être son interprète fidèle. Je puis espérer, sans doute, quelque indulgence en prenant le pinceau; et qui n'en auroit pas besoin dans une tâche aussi difficile?

PREMIÈRE PARTIE.

La Nature est le principe vital, ou l'ame qui donne l'existence, l'accroissement et la reproduction aux êtres vivans qui peuplent la terre; c'est elle qui distribue le mouvement et l'attraction à tous les corps bruts qui composent l'immense machine de l'univers. C'est sa main puissante qui lança dans la vaste carrière des cieux ces orbes resplendissans qui circulent dans leurs orbites avec tant de précision et de rapidité; c'est elle qui alluma l'astre brûlant du jour, qui régit de ses lois immuables ces soleils sans nombre qui parsèment l'immense latitude de l'empirée, et ces mondes en désordre, dont la

course vagabonde sillonne de leur chevelure enflammée des espaces excentriques aux foyers des systêmes planétaires.

L'immortelle sollicitude de la Nature n'a pas seulement répandu ses bienfaits sur ces masses énormes de matière, mais sa puissance régulatrice s'est encore disséminée dans chacune de leurs parties. N'a-t-elle pas épanché ses trésors inépuisables de vie sur la face de notre globe, et ne l'a-t-elle pas couverte d'une foule innombrable d'êtres animés ? Si nous pénétrons par les regards de la pensée dans les silencieux abîmes de la terre, ne la voyons-nous pas encore combiner avec une infatigable énergie, et par des attractions particulières, les pierres, les métaux sous les formes les plus variées et les plus régulières ?

Notre espèce est assujettie à cet éternel enchaînement d'action réparatrice et conservatrice qui embrasse la série entière des êtres. Soumis au sceptre du pouvoir de la Nature, sous lequel l'univers cède et plie sans effort, nous en recevons l'existence, la reproduction et le trépas. Inévitable dans ses actions, inflexible à tous les murmures, immuable dans ses décrets, irréfragable par son sceptre de fer, que sommes-nous devant

force assimilatrice de nutrition, et par cela même dépourvus de reproduction, ils resteroient perpétuellement dans le même état s'ils étoient soustraits à l'influence des puissances extérieures. Rien ne peut les vivifier, rien n'anime leur invincible inertie ; les forces étrangères peuvent à peine les vaincre. L'attraction aggrège géométriquement et sans bornes leurs molécules par leurs faces superficielles ; la percussion les divise, et chacune de leurs parties jouit des propriétés indestructibles de la masse entière. La matière brute est, pour ainsi dire, obstinée dans sa propre nature, opiniâtre dans son imperturbable uniformité ; la chimie, qui peut en diversifier la forme, en changer les résu[illegible] ne peut rien sur cette natu[illegible]ime ; e[illegible] peut que la rétablir dans [illegible]ier [illegible]

Laissons ces arides [illegible]
privés du mouvement, [illegible]
de la fécon[illegible], et du fl[illegible]
brille da[illegible] des [illegible]
lien co[illegible]rro[illegible]
la moin[illegible]c [illegible]
Quel n[illegible]
substan[illegible]
Où tro[illegible]
se nou[illegible]

gènes, et engendrer son semblable? Où est l'organe du goût, du toucher, de la vue, etc. Où se trouve ce principe vivifiant, cet ensemble qui meut, qui apprend à chercher le nécessaire, à rejeter le nuisible, à fuir le dangereux ? Ce *moi* appartient-il également à la matière terreuse ou métallique, et aux végétaux qui vivent, croissent, se reproduisent, aux animaux qui, de plus, sentent et agissent spontanément? Où se rencontreroit ce passage imperceptible, cette insensible gradation de la vie, au corps qui ne peut la recevoir, à la substance qui la détruit? Des classes si étrangères, si fortement antagonistes peuvent-elles se rassembler? Si la nature ne fait point de saut, comme on l'a dit, c'est seulement dans le même *ordre de corps*, soit [illegible] soit organisé, et non pas d'un de ces [illegible] l'autre, puisque leurs limites sont [illegible]s. Tout sépare à jamais la matière [illegible] l'organique, tout les isole, les [illegible] repousse en sens contraire, et [illegible]tre monde ne peut leur servir [illegible]e.

[illegible] grande division qui sépare [illegible] l'univers. En quittant cette [illegible] discordante, portons nos [illegible]pectacle plus brillant. Ici

force assimilatrice de nutrition, et par cela même dépourvus de reproduction, ils resteroient perpétuellement dans le même état s'ils étoient soustraits à l'influence des puissances extérieures. Rien ne peut les vivifier, rien n'anime leur invincible inertie ; les forces étrangères peuvent à peine les vaincre. L'attraction aggrège géométriquement et sans bornes leurs molécules par leurs faces superficielles ; la percussion les divise, et chacune de leurs parties jouit des propriétés indestructibles de la masse entière. La matière brute est, pour ainsi dire, obstinée dans sa propre nature, opiniâtre dans son imperturbable uniformité ; la chimie, qui peut en diversifier la forme, en changer les résultats, ne peut rien sur cette nature intime ; elle ne peut que la rétablir dans son premier état.

Laissons ces arides matériaux de la terre privés du mouvement, de la chaleur propre, de la fécondité, et du flambeau de la vie qui brille dans le sein des êtres organiques. Quel lien commun pourroit confondre la pierre la moins brute avec le dernier de ces corps ? Quel nœud réunira des objets disparates, des substances qui s'abhorrent, pour ainsi dire ? Où trouver dans le métal la force qui peut se nourrir, s'identifier des matières hétéro-

gènes, et engendrer son semblable? Où est l'organe du goût, du toucher, de la vue, etc.? Où se trouve ce principe vivifiant, cet ensemble qui meut, qui apprend à chercher le nécessaire, à rejeter le nuisible, à fuir le dangereux? Ce *moi* appartient-il également à la matière terreuse ou métallique, et aux végétaux qui vivent, croissent, se reproduisent; aux animaux qui, de plus, sentent et agissent spontanément? Où se rencontreroit ce passage imperceptible, cette insensible gradation de la vie, au corps qui ne peut la recevoir, à la substance qui la détruit? Des classes si étrangères, si fortement antagonistes, peuvent-elles se rassembler? Si la nature ne fait point de saut, comme on l'a dit, c'est seulement dans le même *ordre de corps*, soit brut, soit organisé, et non pas d'un de ces règnes à l'autre, puisque leurs limites sont inviolables. Tout sépare à jamais la matière brute de l'organique, tout les isole, les écarte, les repousse en sens contraire, et rien dans notre monde ne peut leur servir d'intermédiaire.

Telle est la grande division qui sépare tous les êtres de l'univers. En quittant cette classe inerte et discordante, portons nos regards sur un spectacle plus brillant. Ici

se déploie une scène remplie de prodiges; j'aperçois un principe autocratique, actif, énergique, mais inconnu dans son essence, qui distribue la flamme de la vie et l'organisation, qui produit les diverses phases de l'accroissement intérieur par la nourriture et l'intussusception; qui régénère par un attrait inconcevable ces corps d'une structure déterminée, d'une forme constante. Lorsqu'ils ont succombé sous l'empire de la mort, ils se détruisent pour l'éternité, rien ne peut ramener à la vie les mêmes individus; et leurs débris servent à nourrir les corps organisés qui leur succèdent.

Si nous portons le scalpel dans leurs entrailles, quel incomparable ouvrage se développe à nos yeux! des fibres plus ou moins irritables, des canaux nombreux qui charrient des liqueurs réparatrices, des vaisseaux qui font circuler un fluide alimentaire et vivifiant, des tégumens qui revêtent la surface de tous ces corps, des organes de nutrition, d'assimilation, de respiration, et de reproduction, sont les élémens généraux qui les constituent. Mais ceci n'est, pour ainsi dire, que le portique de l'étonnant édifice de la Nature. Chaque conformation ingénieuse est spécialement adaptée

à des fonctions particulières ; leurs différences primordiales offrent les limites presqu'indécises qui séparent les êtres organiques en deux groupes généraux. Les végétaux fixés sur le sol par des racines, ornés la plupart d'une aimable verdure et de fleurs brillantes, ont des tiges souvent élancées dans les airs, mais ils sont dépourvus de tube alimentaire intestinal, de nerfs, de sensibilité, de volonté, de sens externes, et par cela même ils n'ont pas besoin de la locomobilité spontanée. Les animaux, au contraire, jouissent de ces derniers avantages ; la plante trouve l'aliment autour d'elle ; mais il faut que l'animal se meuve pour le chercher, qu'il ait des sens pour l'apercevoir, une bouche pour l'engloutir.

Comment a-t-on pu nier les causes finales qui font naître, alimenter, reproduire et mourir tous les êtres organisés ? Si jadis on abusa d'elles pour établir des systêmes hétérodoxes que rejette la raison, et que le bon sens désavoue, doit-on refuser de croire que l'estomac, par exemple, soit fait essentiellement pour nourrir, les organes sexuels pour engendrer, l'œil pour apercevoir, etc ? Ces parties sont-elles susceptibles d'une autre destination, et ne deviennent-elles pas

un témoignage incontestable de la sagesse de la Nature? Comment peut-on considérer tous les êtres vivans comme de simples machines, filles du hasard, et mues par des puissances aveugles? Peut-on rejeter l'instinct régulateur des actions animales et dont les plantes même offrent en quelque façon des exemples? Lorsqu'un organe est nécessaire dans ses effets, invariable dans sa manière d'agir, indispensable à l'être qui en est pourvu, n'a-t-il pas alors une cause finale? L'abus de ce principe ne roule que sur la morale à laquelle l'homme a voulu l'appliquer. Déracinez toute hypothèse métaphysique, et les causes finales fondées sur le physique lui-même subsisteront inébranlables encore.

Quelque difficiles à déterminer que soient les confins des deux grands ordres de corps organisés, la sensibilité qui agit par les nerfs, la mobilité spontanée par les muscles, et le canal alimentaire intérieur des animaux, distinguent cependant assez ces chefs-d'œuvre de la toute-puissante Nature, des végétaux chez lesquels la nourriture s'opère par des vaisseaux séveux, et qui ne présentent que des exemples assez rares d'irritabilité. Ces deux classes d'êtres qui comprennent seules

tout ce qui jouit de la lumière de la vie, ne sont que de véritables parasites du globe. Les observations géologiques démontrent universellement que les substances primitives qui le composent, telles que le granit, sont toujours privées des débris des corps organisés; elles paroissent donc avoir autrefois subsisté sans eux, et en être indépendantes. Mais ce seroit un égal dégré de démence, de prétendre que la terre fût créée pour nous, et que le corps de l'homme fût formé pour nourrir la puce, ou l'éléphant pour le moucheron.

O, homme! animal fier et superbe, qui t'énorgueillis de ta puissance sur les êtres organiques, et des conquêtes de ton intelligence, pourquoi portes-tu tes regards au de-là de ta propre sphère? N'es-tu donc pas soumis comme la fleur nouvelle, à ces lois despotiques et immuables qui enchaînent l'univers? Pourquoi n'es-tu pas content de la noble destinée que la Nature t'a distribuée? N'es-tu pas le dominateur de la surface du monde, et les êtres qui la couvrent ne sont-ils pas les instrumens communs de ton bonheur, et les élémens réparateurs de tes infortunes toujours renouvelées?

Quel tableau resplendissant du feu de la

vie se déploie à nos regards, dans l'examen successif du règne animal ! quelles dégradations de nuances d'un système primordial d'organisation qui se partage en deux vastes embranchemens ! Une charpente osseuse intérieure symmétrique, articulée, une colonne vertébrale affermit les mouvemens vigoureux des muscles ; une boëte dure entoure le cerveau, le centre de la sensibilité; un sang rouge et vivifiant distribué par le cœur, soutient l'existence, et répare son perpétuel affoiblissement ; cinq sens placés sur-tout dans la tête avertissent et des chocs de douleur, et des attouchemens de plaisir ; la vue instruit de la présence, ou de l'absence de la proie ; l'odorat fait reconnoître ses qualités, ou bien indique ses traces ; la saveur apprend à distinguer l'aliment du poison destructeur; l'ouie avertit soit du bruit menaçant de l'ennemi, soit des accens de l'amour, des clameurs de la détresse, etc. Ainsi puisque tout animal est sensible, ne doit-il pas chercher le bien et éviter le mal? Ne doit-il pas avoir des moyens de s'identifier à l'un et de fuir l'autre? Ne doit-il pas avoir des sens proportionnés à ses besoins ? Telle est la plus parfaite partie des animaux.

Des conformations plus particulières dans

cette première branche du règne animal, distribuent les êtres qui la composent en quatre phalanges nombreuses, et les dispersent dans chacun des départemens de la Nature. Dans les plus voisines de nous, remplies de vigueur et de force musculaire, bouillonne un sang brûlant qui circule avec rapidité. Les poumons, foyer perpétuel de combustion et d'oxigénation dérobent le feu de la vie, à l'air qui s'y précipite en torrens et le transmettent à toute l'économie animale. Tels sont ces quadrupèdes couverts de fourrures plus ou moins épaisses, qui bondissent dans les campagnes, dont les hurlemens épouvantent l'écho des sombres déserts, et dont les amours sont suivis de petits naissans tout formés, qu'allaite le sein maternel. Tels sont encore ces oiseaux, colorés de mille teintes brillantes, sur-tout sous les cieux de la Torride, qui sillonnent la région agitée des tempêtes, qui émigrent souvent dans des climats lointains; dont les tendres passions inspirent les accens à l'ombre des bocages printanniers, et qui plus que tous les autres êtres, dévorés de chaleur et d'amour, déposent des œufs remplis de leur postérité, de leur plus douce espérance. Seuls entre tous les ovipares,

ils couvent leurs œufs, ils ont soin de leur progéniture, ils immolent enfin leur indépendance et leur légèreté à la tendresse maternelle.

En descendant cette échelle harmonique de vitalité dans les animaux, les organes s'amortissent, ils deviennent imparfaits et languissans; le cœur perdant de son activité, n'arrose lentement le corps et les poumons celluleux ou les branchies, que d'un sang glacial et presqu'inanimé. Ici se montrent ces troupes immondes de reptiles, dont l'aspect louche et repoussant n'offre que des formes âpres et hideuses, une peau plombée et des écailles livides. Pétrissant lourdement la fange empestée des marais, gonflés de venins mortels, l'œil hagard, étincelant de rage, ils râlent dans l'ombre de la nuit, ils poussent du fond de leurs repaires des croassemens rauques ou des sifflemens lugubres. Après un accouplement très-long et qui paroît extatique, ils abandonnent en parens dénaturés, leurs œufs assez nombreux, qui éclosent quelquefois dans leurs entrailles insensibles.

A cette classe horrible, succèdent les poissons qui sont, pour ainsi dire, les oiseaux muets et voraces des ondes. Monstres écail-

leux et turbulens de l'Océan, ou timides habitans des ruisseaux, ils séparent entre leurs branchies l'air que les eaux ont dissoutes, ils parcourent de longues étendues à l'aide de nageoires flexibles. Souvent sans accouplement, les mâles fécondent de leur laite, les œufs innombrables, exposés sur le sable inondé des rivages, et confiés au hasard et aux soins de la seule Nature.

Les dégradations insensibles du principal type organique animal ne s'arrêtent point ici. Un nouvel ordre de corps d'une prodigieuse variété remplit les séries successives de l'animalité. Il n'existe plus dans ces dernières, de squelette vertébré et articulé. Le cerveau moins délicat n'est plus protégé par un coffre osseux; sa masse se partage même dans diverses parties du corps en ganglions nombreux; il cesse d'être un centre unique. Ce n'est plus un sang rouge et brûlant dont la source vivifiante inonde et nourrit le corps; c'est une froide humeur plus ou moins blanchâtre qui parcourt avec lenteur les différens organes. Bientôt le cœur disparoît dans les dernières classes, un bourdonnement confus, ou le plus souvent une *mutilé* absolue remplace les accens de la voix; les sens sont restreints, leur nombre

diminue, le corps prend des formes bizarres, désordonnées, quelquefois sans symmétrie; il ne reste plus aux derniers êtres que ce qu'il leur faut pour ne pas périr; ils ne font plus qu'une pulpe vivante; toutes les traces des nerfs ont disparu aux regards de l'homme, quoique la sensibilité reste; mais à mesure qu'ils perdent de leurs facultés, de leurs moyens de vie, ils semblent devenir plus féconds, se remplir d'une puissance plus prolifique, n'exister même que pour se reproduire, et ne s'alimenter que pour se perpétuer. La plupart ont des moyens singuliers de se propager; on y rencontre toutes les combinaisons possibles de génération.

Dans la première classe de cette grande branche des animaux moins parfaits, se rangent les mollusques, les uns nuds, d'autres couverts de coquilles éclatantes, soit univalves et contournées en spirales, soit composées de deux ou de plusieurs valves symmétriques plus ou moins égales. Entourés de branchies comme d'une sorte de manteau, pourvus d'un ou plusieurs cœurs, ils sont ou stationnaires, ou rampans, ou la plupart aquatiques; quelques-uns ont l'ouïe, d'autres la vue, presque tous l'odorat, ainsi que le

goût et le toucher; ces deux derniers sens n'abandonnent jamais les animaux. Les mollusques sont encore souvent hermaphrodites, mais ils ont besoin du concours de deux ou trois individus pour se féconder; les bivalves, les multivalves sont androgynes et se livrent seules, avec sécurité et par la simple impulsion de la Nature, à tous les délices de l'amour. Les œufs nombreux de tous ces animaux, dispersés par les courans, transportés par les tempêtes, sont abandonnés à la sollicitude de la Nature.

A leur suite paroissent ces peuplades de crustacées, cuirassés d'un test qu'ils changent chaque printems, avec leur estomac; ce sont les derniers êtres qui jouissent d'un cœur et qui soient pourvus de branchies respiratoires. Aquatique et ovipare, chaque individu n'a qu'un sexe, et les mères portent souvent sur elles leur postérité.

La classe innombrable des insectes présente elle seule des merveilles à chaque pas; un cordon nerveux avec des ganglions, comme dans les précédens; un vaisseau dorsal contractile au lieu de cœur; un corps tout rempli de trachées spirales et aériennes, telle est leur organisation interne assez simple; mais leur forme extérieure plus variée,

nous offre une enveloppe coriace, articulée, et toujours six pattes. Doués en général d'aîles soit cornées, soit membraneuses, soit écailleuses, enrichis d'une robe éclatante et comme métallique; pour la plupart, ils voltigent en bourdonnant, ils rampent, ils sautent, ils nagent même, etc. Leur génération qui est le plus souvent suivie d'œufs innombrables, donne naissance, excepté chez ceux qui n'ont point d'aîles, à des larves voraces, à des chenilles dévorantes. Bientôt cherchant l'obscurité, elles s'enveloppent en chrysalides, soit de tissus soyeux, ou d'un étui doré, soit de coques dures, ou de cloisons terreuses; elles les brisent, elles s'en échappent par des métamorphoses aussi variées qu'étonnantes, sous leur dernière forme. On les voit alors voler à la reproduction, et chaque individu, pourvu d'un seul sexe, aspire après une compagne et féconde une immense postérité. Les insectes paroissent jouir de presque tous les sens; ils n'ont au lieu de voix qu'une strideur désagréable, seuls bruits que fassent entendre les animaux invertébrés.

Des êtres encore plus simples, les vers, sans transformations et sans membres articulés; ovipares, hermaphrodites, régénérans

leurs parties amputées, sillonnent lentement la vase épaisse des marais, rampent dans la fange de l'Océan, ou s'étendent dans les intestins des autres animaux vivans.

Mais une classe aquatique plus riche et plus nombreuse leur succède. Composés presque seulement d'une masse gélatineuse, souvent arrondie, étoilée et rayonnante, au milieu de laquelle règne un sac qui sert d'estomac, les zoophytes, tantôt simples tantôt composés et ramifiés, présentent par leurs figure et leurs propriétés une grande analogie avec les plantes. Sans nerfs *visibles*, dépourvus de presque tout organe intérieur, se nourrissant par une sorte d'imbibition, ils imitent avec des matières cornées ou crétacées qu'ils forment, le port des végétaux; ils se reproduisent moins par des œufs qu'à l'aide d'une sorte de germination, ou de bouture. Lorsqu'on les divise, chacune de leurs parties devient un tout complet.

Enfin la série animale se termine par des myriades d'êtres ambigus, invisibles à l'œil simple et d'une figure inconstante; ils nagent en foule dans les liqueurs et les infusions aqueuses; on les voit quelquefois mourir et ressuciter ensuite, se propager soit par des

œufs, soit par bouture, soit même par une division spontanée.

L'aimable empire de Flore succède aux êtres doués du sentiment et du mouvement *spontané et volontaire.* Divisé ainsi qu'eux en deux classes immenses, par leur propre organisation, les premiers végétaux sont formés de couches ligneuses concentriques, parsemées de prolongemens médullaires, en rayons divergens qui émanent d'une moëlle centrale contenue dans un long canal. La densité de leurs tiges décroît à mesure qu'elle s'approche de leur circonférence, et cette vaste section du règne végétal embrasse tous les êtres à semence dicotylédone.

Des fibres simplement parallèles, non compactes et entremêlées de la moëlle, dépourvues de couches concentriques, et dont la solidité n'est qu'à l'extérieur des tiges, sont les caractères fondamentaux des plantes à semence monocotylédone, et dont la Nature est bien moins compliquée. Toutefois ces derniers végétaux semblent contracter une alliance assez étroite avec les animaux les plus inférieurs de l'échelle des corps organiques; ainsi les extrêmes se rapprochent, ainsi les êtres s'unissent.

Indépendamment

Indépendamment de la portion de vie qui anime les plantes, ne semblent-elles pas encore participer en quelque manière à une obscure sensibilité? Ne voyons-nous pas leurs fleurs suivre et rechercher avec une sorte de passion l'astre de la lumière qui les colore? Ne remarquons-nous pas leurs tendres pétales évitant quelquefois en se fermant, les tems pluvieux, et se dérobant soit à la chaleur brûlante du jour, soit à la fraîcheur des nuits? Les organes sexuels se penchent pour faciliter la fécondation, s'ouvrent avec une vive émotion pour recevoir des principes de vie, pour exhaler leur poussière vivifiante, ou lancer au loin leurs semences mûries, etc. Les organes mâles n'aspirent-ils pas après des femelles, n'éprouvent-ils pas quelquefois des mouvemens qui témoignent leur sollicitude amoureuse et qui marquent presque leur tendresse et leurs desirs? Ne les voit-on pas souvent dans une agitation inquiète et passionnée, dans une contraction voluptueuse? Les feuilles du plus grand nombre des papilionacées ne se replient-elles pas chaque nuit pour se livrer au repos et au sommeil, et dans leur jeunesse, ne sont-elles pas ainsi que les animaux, presque continuellement dans cet

état? Le feuillage de toutes les plantes ne présente-t-il pas constamment, et même contre la volonté de l'homme, sa partie supérieure vers le ciel dont il reçoit les influences vitales? Les tiges n'affectent-elles pas en général une position perpendiculaire, et les racines ne recherchent-elles pas les terrains les plus convenables, ne choisissent-elles pas la station la plus utile à leur nature? Les végétaux enfin n'éprouvent-ils pas des maladies, ne souffrent-ils pas des blessures, n'ont-ils pas leurs périodes successifs de foliation, de florescence, de fructification, de défoliation et de mort? et ne peut-on pas dire qu'ils ont une sorte d'instinct, à la vérité très-borné par leur conformation même, mais qui suffit à leur existence, à leur nourriture, et à leur propagation? Non, rien de tout cela ne peut s'exécuter par un simple mécanisme; les plantes ont une espèce de vie ou plutôt une ame conservatrice et prévoyante ainsi que les animaux, quoiqu'elles soient dépourvues de système nerveux.

Egalement nombreux, riche et varié, le règne végétal offre un ordre de dégradations successives du même plan originaire, depuis le cèdre altier et superbe dont la tête cachée

dans la nue insulte à la tempête et brave la foudre, jusqu'à l'humble lichen qui rampe dans l'obscurité. Dans la première division de ce règne, viennent se ranger en foule cet innombrable cortège d'arbres conifères, amentacés et thérébintacés, cette grande classe de légumineuses, ces brillantes et fécondes rosacées, cette famille balsamique de myrtes, de caryophyllées, ces malvacées cotonneuses et ces crucifères à semence huileuse; à leur suite se placent les belles, mais dangereuses ranunculacées, la classe si naturelle des ombellifères, les rubiacées, les corymbifères, les campanulacées, les borraginées, et les odorantes labiées et tant d'autres enfin qui ceignent de fleurs brillantes, la terre fécondée par le printems, qui la parent de leur verdure, et la couvrent de leurs doux fruits en automne.

D'autres cohortes végétales souvent plus singulières que les précédentes, trouvent leurs places dans la seconde division de ce règne organique. Vous, curieuses orchidées, somptueuses tribus des balisiers et des bananiers, nobles iridées, brillantes liliacées, et vous, modestes joncs, élégans et superbes palmiers, simples et opulentes graminées, races aquatiques de nayades,

tendres fougères, foibles mousses qui protégez contre le froid les pousses naissantes, et vous enfin, étonnantes familles de champignons et de moisissures qui fermez cette immense série, de combien d'agréables recherches, d'amusemens tranquilles, de plaisirs innocens et purs n'êtes-vous pas l'objet! combien de fois vous charmâtes les instans du botaniste! O Nature, toi seule peux remplir de bonheur les ames tendres et aimantes; c'est toi qui détournes le cœur de la corruption et des vices, et tu cicatrises par tes aimables attraits, toutes les plaies de l'infortune.

Quoi de plus digne en effet de captiver nos regards que le touchant spectacle de la terre se déployant devant l'homme dominateur de sa surface. Là, sous l'ardeur de la Torride enflammée, des climats fortunés se couvrent d'une parure éternelle, se surchargent de mille fleurs amoureuses; des bocages odorans et frais n'ont jamais ressenti l'outrage des hivers; mille oiseaux se colorant des plus vives nuances, traversent les airs ou font raisonner les forêts de leurs chants mélodieux; des quadrupèdes plus légers que les vents bondissent en liberté dans les plaines, et des poissons argentés se jouent

au milieu de l'écume des ondes; tout y est animé, tout y respire le feu de la vie et de la volupté. Dans d'autres lieux, quels changemens! la vue s'attriste sur une terre âpre et désolée sous la rigoureuse tyrannie des frimats qui la couvrent, sous le ciel brumeux qui l'oppresse. Ses montagnes glacées qui fendent les nues, ses noires forêts et ses tristes sapins, des frêles arbrisseaux, des plantes sèches et rampantes, des animaux stupides et farouches dispersés par la faim dans ces plages désertes, séjour des orages impétueux, n'offrent que la sombre image de la nuit, de la dépopulation et de la mort.

Combien se trompe celui dont l'ame attiédie n'aperçoit dans la connoissance, dans l'observation des êtres animés qu'une sèche et triste nomenclature, ou qui n'y voit qu'une stérile étude! Non, aucune science n'expose de plus grands trésors de merveilles aux yeux de l'homme; la Nature remplit de sa puissance tout ce qui existe dans l'univers; sa main distribue la lumière au soleil; elle verse l'inépuisable fertilité sur la terre, elle dispense avec exubérance les fleurs au printems, l'amour et la vie à tout ce qui respire; on ne peut échapper à ses bienfaits. Homme ingrat, lorsque tu la fuis, homme

barbare lorsque tu l'outrages, c'est elle qui te donne l'aliment, qui t'envoie le sommeil réparateur, qui te comble de plaisirs ; c'est elle qui fait naître ton amour et ta félicité. Suivre la Nature, c'est trouver le bonheur; s'écarter de ses traces sacrées, fût-on même assis sur le trône, c'est se précipiter dans un abîme de douleurs.

DEUXIÈME PARTIE.

Si nous nous bornons à contempler la façade extérieure du temple de la Nature; si loin de pénétrer dans son sanctuaire, nous n'examinons que la forme superficielle du monde, les plus éclatantes merveilles récélées dans ses entrailles échapperont aux yeux de notre intelligence. La substance brute, inerte, inanimée n'obéit qu'aux lois mécaniques et chimiques des attractions, et celles-ci peuvent être dévoilées entièrement par le progrès successif des connoissances ; de nouveaux rayons de lumière viennent journellement les éclairer. La chimie déjà si colossale, s'élance à pas de géant dans la carrière de la perfection, le jeu des affinités diverses se classe, les principes fondamentaux s'affermissent, des matières qu'on

croyoit élémentaires se décomposent et peuvent se recomposer, la Nature inorganique n'est qu'une immense laboratoire chimique, les volcans bouillonnant avec fracas dans leurs entrailles profondes et vomissant avec fureur des torrens embrâsés, ne sont que des phénomènes vulgaires devant l'intrépide minéralogiste. Lois immuables, rapports constans, combinaisons déterminées, tout s'apprécie, se calcule d'après des données simples et des bases invariables. Mais quittons ce règne immobile, muet, aride, où l'ame reste froide et le cœur insensible.

Quelles différences nous offrent les êtres animés! Combien sont plus secrets, plus compliqués les ressorts qui les agitent! Combien sont supérieures à notre grossière physique, et plus enveloppées les causes de la vie! Que l'étude des corps organisés est plus attrayante et plus relevée! La vie les identifie avec nous; mais la soumet-on aux expériences? Plus fugitive, plus passagère que l'éclair et la foudre, elle échappe à tous les instrumens, elle disparoît sous le scalpel curieux, elle s'évanouit par la moindre atteinte. Cette rose éclatante de fraîcheur et de beauté, cette nymphe animée du feu divin de la jeunesse et de la volupté, tous ces

êtres qui respirent la flamme de la vie, qui brillent des rayons de l'amour, qui sentent, qui s'assimilent des corps étrangers, et qui se reproduisent enfin dans une nombreuse postérité, sont-ils frappés du coup mortel? sont-ils moissonnés par la faux impitoyable au midi de leur carrière? Soudain, tout tombe, tout disparoît; l'éclat de la fleur est flétri, les roses de la beauté se fanent sur ses joues, une pâleur hâve et livide se répand sur tout son corps, la chaleur l'abandonne, un froid glaçant fige le sang dans les veines, tout meurt, se dissipe et s'éteint; des fibres cassantes, contournées, arides sont le résidu desséché du végétal; ses tendres pétales ne s'épanouiront plus aux premiers rayons de l'aurore, le sein délicat de la jeune amante ne palpitera plus d'amour, les douces illusions de la volupté se sont évanouies, des chairs putréfiées et sanieuses remplaceront son beau corps; ainsi la destruction spontanée, irrémédiable, s'empare de tous ces êtres, ainsi l'empire de la mort engloutit tout ce qui respire. Leurs principes deviennent la proie des élémens; l'air s'en charge, l'insecte s'en nourrit, la terre les dévore, la place est balayée par l'aîle des vents, tout a disparu, lorsque le principe vital est éteint.

Lui seul résistoit aux efforts combinés de tout ce qui l'environne, il s'approprioit le nécessaire et repoussoit le dangereux ; il cherchoit le bien, il fuyoit le mal. Mais c'est une loi fixe, inévitable, que tout ce qui est actif, organisé, tend sans cesse au repos, c'est-à-dire, à la mort; tout s'use par la surface, tandis que la vie excite sans cesse le mouvement intérieur, principe réparateur de l'existence. La racine de toute organisation et de toute vie n'existe que dans les fonctions *nutritives* et *reproductives*. Nul corps vivant ne peut en être privé sans périr.

De grandes et nobles images fixent l'admiration dans le règne animal et végétal. Remplis d'une puissance vitale intérieure, tous ces corps naissent, sans exception, par une génération constamment *univoque*, soit d'œufs, soit de semences, de boutures et de parens semblables à eux ; tous prennent la même structure que leurs pères. Je remarque en eux un accroissement gradué, soutenu par une nourriture de matières organiques qu'ils assimilent à leur propre substance; je les observe reproduisant leurs semblables par un attrait invincible, par l'amour qui les soumet à son empire. Bientôt leur croissance est limitée : je les vois alors s'affoiblir

peu à peu, succomber enfin sous le sceptre inévitable du Tems, et devenir la pâture des êtres qui leur succèdent. Ainsi roule devant nos yeux ce cercle immense de vie et de mort; tels se montrent cet équilibre perpétuel et cette force inaltérable, qui renouvellent périodiquement à chaque siècle, chaque année, chaque instant la scène entière du monde.

Le lien des affinités qui enchaîne les parties constituantes d'un composé est d'autant plus fragile qu'il en rassemble un plus grand nombre. C'est ainsi que moins un corps est simple plus il est altérable par la continuité de l'énergie des forces qui l'entourent. Ainsi la fibre animale se décompose plutôt que la substance ligneuse, et celle-ci est incomparablement plus périssable que la pierre, ou le métal inorganiques. Tout rentre ainsi peu à peu dans le grand réservoir de la Nature; et la fleur légère et l'animal robuste succombent sous cette loi formidable de la destinée.

Si j'envisage, dans les formes de ces êtres passagers, les gradations insensibles et les nuances harmoniques qui se fondent depuis l'organisation la plus compliquée jusqu'à la plus simple, quoiqu'également parfaite; si je

viens me convaincre que les organes les plus essentiels à la vie, ceux de nutrition et de reproduction, sont les plus invariables, et se trouvent nécessairement dans tout corps animé; si j'observe que leurs variations ne sont que superficielles, qu'elles ne s'exercent que sur la circonférence et à l'extérieur; qu'il existe en eux des principes plus indélébiles d'organisation et de vitalité, n'ai-je pas rencontré le plan simple, mais sublime, et la marche étonnante et majestueuse de la Nature? Ne repose-t-elle pas sur ces trois fondemens éternels dans leur essence? La *reproduction* par le plaisir, la *conservation* par la faim, la *destruction* par la douleur, dans les animaux, et par une sorte d'instinct équivalent dans les plantes. Telle est la trinité des religions du paganisme, révérée comme génératrice du monde, conservatrice de tout ce qui existe, et équitable dispensasatrice de la vie et de la mort.

En pénétrant dans ce sanctuaire de la Nature, nous contemplons dans les végétaux les organes de la nutrition placés à l'extérieur, les feuilles dans les airs et les racines enfoncées dans le sein de la terre, tandis que chez les animaux, leurs racines d'assimilation et de réparation alimentaire sont ca-

chées dans leurs entrailles. Les organes qui exécutent les lois de la propagation, de ce but de tout être vivant, n'abandonnent jamais les animaux pendant le cours de leur existence; mais ils tombent annuellement aux végétaux; ils renaissent avec le printems, et périssent avant la mort de l'individu qui les porte. Avant-coureurs du trépas, d'eux émane la vie; par eux arrive la destruction.

Les organes, analogues par leur structure et par le genre de leurs fonctions, se ressemblent dans leurs effets; le même principe de vie les rapproche, la même sympathie les unit, leurs forces deviennent communes, elles peuvent même se suppléer; elles s'influencent mutuellement. Leur action devient réciproque, et souvent simultanée; elle semble ne différer que par des modifications; ce qui peut blesser l'une, attaque aussi l'autre; le bien et le mal est partagé entre elles. Telle, la génération n'est, pour ainsi dire, qu'une suite, une émanation, une extension de la faculté nutritive ou de la puissance assimilatrice des alimens. Le principe de vie qui change une matière étrangère en fibres animales et sensibles, n'est pas différent de celui qui organise un nouvel être

semblable en tout à son type, à son modèle. Lorsque la nourriture ne peut plus accroître les corps, elle est forcée à se débarrasser par la voie de la propagation. En perdant la faculté de croître et celle d'engendrer, les corps organisés ne peuvent plus se nourrir, les dents tombent aux quadrupèdes, les sens affoiblis ne permettent plus de trouver une proie suffisante, les organes se flétrissent; les racines se dessèchent dans les plantes, leurs feuilles tombent, l'estomac des animaux ne peut plus digérer, et le corps meurt pour s'être trop alimenté.

Tout, dans l'individu organisé, tend sans cesse à un but général, à la reproduction; tout périt lorsqu'elle ne peut plus s'exécuter; la fleur se ternit et se fane; elle penche sa tige mourante et desséchée aux derniers rayons d'un beau jour; le papillon languit, il expire dès qu'il a satisfait à l'amour; la beauté voit ses charmes se flétrir et s'éteindre; le prestige cesse; elle-même va bientôt devenir la fatale proie de la mort.

Si les derniers des êtres organiques sont livrés foibles et sans défense à toutes les vicissitudes du sort, à tous les dangers qui les entourent, n'est-il pas nécessaire qu'ils y résistent, soit par une immense fécondité

qui puisse remplacer les individus qui succombent, soit qu'ils s'en dédommagent par la faculté de régénérèr leurs parties souvent mutilées ou détruites, soit enfin qu'ils les surmontent par leur multiplication de boutures ? La Nature, prévoyante et sage, a donné une vie tenace à chacune de leurs parties, au lieu de la placer dans un centre unique, ainsi qu'elle l'a fait pour les animaux vertébrés.

Ne résulte-t-il pas de ces causes fondamentales, que plus les animaux et les végétaux sont exposés aux chocs destructeurs, plus ils jouissent de la faculté reproductive? Et si le principe de vie peut se mesurer, se calculer en quelque sorte, n'est-ce pas en additionnant la force de reproduction, soit partielle dans chaque organe, soit universelle, avec la puissance assimilatrice, base de la première? Les corps organisés les plus fragiles, les plus destructibles par la moindre impression étrangère; les êtres les plus débiles et les plus voisins de la mort n'ont-ils pas des moyens sûrs d'existence, soit par leur propagation sans bornes, soit par leur immense voracité? Ces moyens ne sont-ils pas d'autant plus puissans, que ces êtres ont plus à craindre les outrages de la fortune ? Si l'indi-

vidu n'a que peu de force, l'espèce n'en a-t-elle pas d'autant plus de vitalité? Enfin, ne peut-on pas dire que dans les espèces les plus foibles et les plus petites, la flamme de la vie est aussi énergique que dans les puissans colosses du règne organique? Ainsi, la main de la Nature, immortelle dispensatrice de la vie, en épanche les trésors avec une égale prodigalité sur le ver et le rhinocéros, sur la mousse et le baobab. C'est elle qui crée les petites espèces parasites qui nettoient la surface du monde du superflu de ses productions; c'est elle qui fait engourdir le ver, périr l'insecte, émigrer l'oiseau, lorsque l'hiver glace tous les germes de vie et suspend cette exubérance de productions qui leur servoit de nourriture inépuisable dans le cours des plus douces saisons.

Tout être organisé ne peut se conserver et se substanter que par des corps susceptibles de vie, soit qu'ils en aient éprouvé l'impression, soit qu'ils n'y soient pas étrangers. Toute substance brute, inorganique est incapable d'alimenter. Il faut de la vie pour soutenir la vie; des organes pour fortifier et pour remplacer ceux qui sont affoiblis ou déformés. Le domaine de l'organisation ne s'aliène jamais; tout ce qu'il

fait naître, circule sans interruption de la mort à la vie, ou plutôt il n'est aucune destruction constante ; ce sont des moules passagers qui se brisent pour en reconstruire d'autres de leurs débris mutilés.

On observe sur la face de la terre, deux phénomènes généraux dans le système organique ; *la vie et la mort.* Alternantes et dépendantes sans cesse l'une de l'autre, ces puissances se balancent éternellement. Plus il y a de vie, plus il y a de mort ; sans destruction, nul moyen de production. Pour vivre il faut s'alimenter et détruire des corps organisés. Ce que l'un perd en mourant, il le lègue aux autres, il devient leur pâture. Telles sont les lois inviolables prescrites par la Nature à tout ce qui est animé d'un rayon de vie. Cette oscillation perpétuelle, alternative, ce fondement physique de l'antique métempsycose, du dogme d'Ormuz et d'Ahrimane, ou des deux principes du bien et du mal ; cette circulation inévitable, dis-je, a besoin du concours modéré du calorique ; les extrêmes de chaleur et de froid la détruisent ou la suspendent. Toutefois il n'est pas de véritable mort dans le règne organisé ; les différens aspects de chaque être dans ses phases successives, ne sont que d'autres

d'autres manières de vivre ; rien ne meurt pour jamais, la matière reste presque toujours animée par une sorte de vie générale qui se partage, qui se dissémine dans chacune de ses parties. Le systême des corps animés, répandus avec tant de prodigalité sur la face de l'univers, ne forme qu'une masse unique; il est lié par une chaîne indissoluble dans tous ses membres, et bien que cet ensemble nous paroisse déchiré par de grandes lacunes, son fil n'est qu'égaré par l'imperfection de nos connoissances actuelles, ou peut-être par la disparution de quelques espèces, mais le plan admirable de la Nature vivante n'en subsiste pas moins sur la terre.

Les décombres des entrailles du sol que nous foulons, attestent les grandes catastrophes qu'a subies notre planète. Leur trace ne sera pas encore effacée, que d'autres révolutions la bouleverseront de nouveau. Ainsi tout change dans la nature : les coquillages qui rampoient jadis dans la fange de l'Océan sont maintenant ensevelis dans la croûte du globe. Ils ont jadis vivifié le fond des mers ; la génération présente y reconnoît les ossemens de ses ancêtres, des tellines, des cames, des cœurs, des solens,

des moules, des térébratules, des tribus nombreuses d'univalves, des dépouilles de vers échinodernes; voilà sans doute des monumens irréfragables. Cette foule de pétrifications, de phytolithes, d'ichthyolithes, d'anthropolithes même, annoncent à tous les siècles les désastres de la nature. Qui n'interroge pas les tems et les lieux, qui ne se sent pas pénétré d'un sentiment d'admiration et d'effroi, en contemplant ces respectables débris? Oui, sans doute, c'est alors que l'imagination franchit l'espace infini des siècles, et vient se reposer sur l'Océan qui donna naissance à ces êtres, et qui les submergea. Elle voit les coquillages s'entasser en couches par l'action des courans et des tempêtes; recouverts de limon, laissés ensuite à sec, ils se durcissent et se dessèchent en bancs immenses. Mais combien d'âges doivent s'écouler avant que l'Océan abandonne son lit, pour que de vastes régions inondées éprouvent la sècheresse, et que le limon bourbeux devienne un terreau vierge et fertile, ombragé de brillantes colonies végétales, peuplé d'animaux terrestres, et qu'il soit dominé par l'homme! Ailleurs la mer dévore lentement ses bords. Son mouvement continuel morcèle peu à peu

les continens, ou quelquefois soudain les flots insensibles engloutissent d'immenses contrées avec leurs infortunés habitans. Ainsi la surface du globe se renouvelle sans cesse; la marche terrible de l'Océan extermine pour l'éternité les races entières des animaux et des végétaux terrestres exposés à son envahissement.

A mesure que les corps organiques sont plus petits et moins compliqués, leur génération est plus féconde, leur existence en doit être plus courte; leur accroissement est encore plus rapide, leur nutrition plus abondante; leurs espèces sont plus voisines entr'elles, leurs familles plus nombreuses et leurs variations plus grandes; ils semblent se presser de vivre, être plus près de mourir à mesure qu'ils sont plus rapprochés de produire la vie; tandis que les colosses animés s'écartent davantage de ces lois, et vieillissent dans une longue décrépitude.

Chaque être est institué pour une fin utile; et pour que rien ne demeure sans emploi, sans usage dans le vaste domaine de la vie, la Nature sema par-tout des êtres parasites. Le système entier des corps organisés n'est-il pas le parasite du globe? et dans cet opulent assemblage de vie, combien de plantes

et d'animaux ne fondent leur existence que sur celle des autres ? Parure brillante de la terre, aux jours de sa jeunesse et de son printems, le règne végétal paroît être le fondement nécessaire, indispensable à la vie du règne animal. Comment pourroient subsister sans les plantes ces troupes nombreuses d'animaux herbivores, dont l'estomac ne peut digérer la chair ? Comment les bêtes féroces et purement carnacières, eussent-elles pu s'accoutumer au simple régime végétal, que leur goût dédaigne, que leurs organes repoussent, que leur estomac rejette sans pouvoir les changer ? Il a donc fallu qu'ils déchirassent les autres animaux, et que ceux-ci trouvassent dans les plantes leur unique sustentation. Que de milliers d'espèces, quelle innombrable multitude d'insectes, de mousses, d'individus de toute classe, s'emparent du superflu des autres corps, se nourrissent de leurs débris, se multiplient par la déprédation, harcellent les infirmes, attaquent à mort les valétudinaires, et s'engraissent des cadavres ? Ils ne laissent enfin subsister, en s'alimentant eux-mêmes, sur la face de ses continens, dans le sein des ondes, et sous la poussière de la terre, que les êtres ardens de force, brillans de santé, remplis

de vigueur, de fierté, d'énergie. La nature est semblable à la loi de Sparte qui livroit à la mort les enfans débiles et mal conformés, mais qui prenoit un soin extrême des individus musculeux et robustes. C'est elle qui donne la force et la puissance pour l'attribut de la vie; la foiblesse et la langueur est chez elle le sceau du trépas. N'est-ce pas encore pour cette fin que la providence de la Nature institua la funeste et barbare jalousie, ce sentiment qui dessèche le cœur de tous les animaux, qui soumet au despotisme du mâle, le sexe le plus délicat? N'est-ce pas cette passion qui écarte par les combats terribles des plus vigoureux, l'individu efféminé, la vieillesse caduque, l'adolescence pusillanime? N'est-ce pas pour suivre cet instinct, qu'on voit les femelles céder plus facilement aux mâles les plus ardens, rechercher les plus robustes, chérir les plus indomptables? N'est-ce pas pour obéir à ce vœu de la Nature, que ceux-ci ont plus de penchant pour la beauté, pour la fraîcheur vive et brillante de la jeunesse? Tout ne conspire-t-il pas à la perfection des races et des espèces? Les rides informes de la décrépitude ne sont-elles pas dédaignées du jeune amour? Le vil

eunuque n'est-il pas autant couvert du mépris du beau sexe, qu'il est digne de notre commisération? Les mâles les plus guerriers ne sont-ils pas les plus amoureux, et leurs productions n'héritent-elles pas enfin de leur âme ardente de courage et de force? Ainsi la discorde elle-même, concourt au bien et à la réparation sur la terre.

Eh! quoi, dirons-nous, la Nature érigea-t-elle donc la force en système? Le pouvoir indompté est-il le seul droit que reconnoissent les êtres organiques, et doit-on s'écrier : malheur au foible! Suffit-il d'être puissant pour tout oser dans la Nature, comme parmi les barbares humains? Ah! ne lui faisons pas cette outrageante imputation. Si la plante, immobile sur le sol devient la proie de l'animal vagabond et déprédateur, elle n'a pas la sensibilité qui cause la douleur ; car quelle cruauté de livrer aux tourmens un être innocent et sans défense! D'ailleurs quelques végétaux ont des moyens naturels de conservation, des épines acérées, des crochets déchirans, des piquans qui font des blessures profondes et douloureuses, qui causent des urtications insupportables. Ne sont-ils pas encore pourvus tantôt d'odeurs repoussantes pour

les animaux, tantôt empreints d'un lait caustique, d'un suc délétère, d'une saveur âcre et brûlante, et tantôt remplis d'un poison exécrable? D'autres ne cachent-ils pas quelquefois leurs semences dans une écorce dure ou piquante, ou même dans le fond des marais, dans l'épaiseur de la terre, etc.

Mais si nous considérons les animaux, ce système né pour la dépopulation, combien n'a-t-il pas de moyens pour sa défense, et de ressources pour sa conservation? Soit que les races inférieures les trouvent dans la singulière multiplication, par division ou par bouture, des polypes, des zoophytes, des animalcules infusoires soit enfin dans l'immense fécondité de leurs germes, ainsi que ceux des plantes; on observe que plus un être est fécond, plus il est exposé à sa destruction individuelle. Mais l'espèce est immortelle; elle est contemporaine de tous les âges. Les corps qui la composent disparoissent tour à tour comme des ombres légères, des simulacres passagers.

Passons sous silence les instrumens défensifs aussi bien qu'offensifs; les ongles, les dents des quadrupèdes, les serres, le bec crochu des oiseaux, les piquans des poissons, les armes venimeuses des serpens,

la salive brûlante, les glandes fétides de la peau, les chairs empoisonnées, les éructations dégoûtantes, les dards redoutables, appanages funestes des reptiles, de divers poissons, de plusieurs légions d'insectes, etc. Nous pouvons énumérer toutefois les carapaces dures, les écailles glissantes, la fuite rapide, le vol, le saut, la nage des uns, et les sens délicats, perfectionnés, les clameurs bruyantes, les explosions inopinées, les mouvemens menaçans mais sans danger des autres, enfin les supercheries innocentes, les asyles sûrs, les apparences trompeuses que mettent souvent en œuvre une foule d'insectes et d'autres animaux. Ainsi tout être sensible évite la douleur et recherche le plaisir.

N'imputons donc point à la sage et prévoyante Nature cette horrible intention de livrer le foible à la merci du fort, et de l'abandonner à son oppression usurpatrice. C'est pour empêcher une multiplication excessive qu'elle créa des animaux carnivores ; d'ailleurs n'a-t-elle pas dédommagé les êtres les plus débiles, en leur attribuant plus de faculté réproductrice, et moins de sensibilité? Mais que dis-je; les plus puissans animaux ne deviennent-ils pas la pâture même des plus vils? Le moucheron n'attaque-

t-il pas, et souvent avec impunité, le lion, l'éléphant et l'homme? La puce ne suce-t-elle pas leur sang, comme le taon, celui du cheval ? Le chétif escabrion ne s'engraisse-t-il pas aux dépens de la colossale baleine? Des vers rongeurs ne rampent-ils pas avec sécurité dans les entrailles même du plus orgueilleux dominateur de la terre? Qu'on cesse donc de se plaindre, puisque les races des plus gros animaux sont bien plus capables de s'éteindre et de disparoître, comme il est peut-être arrivé à quelques unes d'entr'elles, que cette foule innombrable d'insectes que leur pullulation continuelle rend inexterminables.

Un affreux tableau de destruction et d'horreur vient se présenter aux regards du contemplateur, dans l'examen des différentes phases de la Nature vivante. Quelles tristes scènes de désolation, de carnage, de guerres universelles et interminables! Des animaux créés carnivores et déprédateurs, pourvus d'armes cruelles de toute espèce, ayant un appétit effréné pour la chair vivante, des antipathies réciproques, implacables, exaspérées, une impétueuse férocité que rien n'assouvit, une soif éternelle, inextinguible de sang. Ici le tigre, le vautour, le

requin, féroces persécuteurs, nés pour la dépopulation et accumulant leurs victimes! Les monstres marins envahissant l'Océan, les tyrans des airs, les oppresseurs de la terre insatiables de rapines! L'insecte déchirant l'insecte éperdu sous l'herbe, l'oiseau multipliant ses ravages dans les forêts, le vénimeux serpent, étouffant sa proie avec rage! La dévastation est continuelle et sans miséricorde, soit dans l'ombre des nuits, soit à la face du soleil, au sein de la terre, et dans les abîmes orageux des ondes. Je vois la faux redoutable du trépas se promenant tour à tour sur toutes les têtes, et sans distinction; le souffle empoisonné des contagions, moissonnant les nations, les maladies flétrissant les êtres dans la racine même de leur vie. Là, règnent les animosités nationales et les guerres meurtrières; ici, la froideur destructive des hivers, les glaces des poles dépeuplés, et tout ce qui vit ne naissant que pour s'engloutir dans l'abîme de la mort, tout être s'armant afin de s'entre-détruire, se pressant de s'immoler mutuellement, cherchant à s'entre-dévorer, n'attendant ni la nécessité, ni la vieillesse; ne respectant ni l'âge, ni l'innocence de sa victime. Ailleurs j'examine les végétaux offrant des poisons sous un

aspect perfide, le reptile se gonflant de colère et de venins mortels, le règne minéral présentant ses substances corrosives et délétères. J'observe les élémens conspirant sans cesse contre tous les corps animés, l'air minant sans interruption leur surface, et l'aliment obstruant à la longue leur intérieur. Tantôt je jette de tristes regards sur notre terre jonchée de cadavres pétrifiés, et d'ossemens de grands mammifères détruits dans le nord, ou couverte de débris des coquillages entassés et confondus par milliards, de tant d'espèces disparues, et ces forêts, jadis ornement majestueux du monde, aujourd'hui ensevelies dans son sein. J'aperçois l'Océan qui gronde et écume au loin, qui submerge les êtres et morcèle les continens; j'entens les volcans bouillonnant dans les viscères déchirés du globe, vomissant avec fureur des torrens embrâsés, la déflagration des météores; les tempêtes foudroyantes dans l'atmosphère enflammée; l'univers enfin éprouvant des convulsions horribles, des angoises effrayantes, s'écroulant sur ses fondemens, et paroissant se dissoudre avec d'épouvantables mugissemens...... tout s'ébranle, s'arrache, s'engloutit. La Nature veille..... tout s'arrête.

TROISIÈME PARTIE.

Si nous n'envisagions que ces catastrophes terribles, la terre nous paroîtroit une demeure d'infortune, un lieu de désolation et de calamité. Si nous ne pénétrions pas la fin que se propose la Sagesse conservatrice du monde, nous ne verrions que la plus exécrable institution dans celle d'un système organique vivant; nous ne trouverions que l'intention de le former pour le briser, de rendre l'animal sensible pour lui faire éprouver mille tourmens, l'abreuver de douleurs, l'écraser sous le poids de ses maux, et se plaire avec barbarie à le reproduire perpétuellement pour avoir la puissance de l'immoler, sembler enfin repaître ses regards avec délice de ce spectacle atroce: mais je ne reconnois pas la Nature à ces traits abominables. J'aperçois au travers de ces scènes d'horreur une fin auguste et sublime. La mort sert à la vie, elle est son fondement restaurateur; et comment ne lui seroit-elle pas nécessaire, si les corps bruts ne peuvent alimenter? On ne peut vivre sans détruire des corps organiques pour soutenir son existence. Tout cet appareil de dévastation, où triomphe le trépas, ne présente-il pas cent

sources de vie et de reproduction? Les dépouilles mortelles des êtres organiques n'enrichissent-elles pas le sol qui les engloutit? Leurs funérailles ne sustentent-elles pas la plante qui les pompe, le zoophyte qui s'en imbibe, le quadrupède qui les dévore? N'observe-t-on pas plus de vie où il y a plus de mort, et l'équilibre n'est-il pas toujours inaltérable autant que nécessaire? Défendez du glaive de la destruction, les végétaux et les animaux, sans les priver de leur faculté propagatrice, n'encombreront-ils pas bientôt la terre? Pourront-ils trouver de la nourriture sans se dévorer entr'eux? Plus sage que nos vaines combinaisons et nos systêmes inconsidérés, la Nature s'élève vers un but immense, éternel; sa mobilité même est le principe de sa constance; elle tend sans cesse à reconstruire, à vivifier ce que l'empire de la mort lui enlève; elle lutte avec effort contre son usurpation. Tout, en effet, conspire à la production de la vie; la flamme de l'amour embrâse et le tigre féroce dans les âpres rochers de la Guinée, et la tendre colombe au sein des bocages délicieux; elle aiguillonne le reptile dans la verte prairie; et le poisson au milieu des ondes pures; l'insecte sous l'herbe fleurie, et le végétal

lui-même ne ressentent-ils pas ses feux? Quel être fut jamais sourd à cette douce voix? Qui peut résister à cette volonté suprême, à ce sentiment inquiet, ardent, inexprimable qui ravit tous les cœurs? L'amour éclate dans toutes les parties de la nature; il s'exhale en torrens de tous ses pores; il circule avec le sang dans les artères brûlantes; c'est une passion qui remplit, qui sature l'ame entière, qui transporte toutes les facultés physiques, toutes les affections morales dans la seule jouissance d'aimer. Semblable à l'astre resplendissant de la lumière, qui dissipe les foibles lueurs des flambeaux de la terre, et se réfléchit dans les ondes, l'amour entraîne tout par sa puissance; il absorbe tous les autres sentimens; il est le libérateur unique des liens de la mort.

Aucun être organique ne doit son existence qu'à l'amour; aucun n'est émané que de parens qui lui ressemblent; tous sont nés par une *génération univoque;* il n'est que des corps vivans qui puissent communiquer et perpétuer la vie; la désorganisation ne peut produire des organes; la matière qui se soustrait par la décomposition ou la putréfaction aux lois de la vie, ne peut jamais la former. Il n'est donc *aucune génération spontanée;* et

si elle pouvoit exister, pourquoi tous les êtres vivans, sans exception, auroient-ils la puissance de se perpétuer, et des organes pour exécuter leur propagation? La Nature fait-elle quelque chose en vain? ne choisit-elle pas toujours les moyens les plus avantageux? La nutrition, cet unique fondement de la reproduction, ne lui est-elle pas proportionnelle? L'animal et la plante ne cessent-ils pas également de se sustenter et de vivre lorsqu'ils ont rempli ce devoir? Ainsi, l'insecte éphémère attend, pour périr, qu'il ait satifait à ce vœu de la Nature; ainsi, la fleur fécondée se flétrit et sent trancher le fil délicat de ses jours; tous, avant de descendre dans le triste séjour du tombeau, léguent à leurs descendans l'héritage de vie qu'ils ont reçu de leurs ancêtres.

Quelles ardeurs fermentent dans le cœur de tous les êtres qui respirent par torrens le feu de la vie et de la volupté! Transportons-nous, au lever radieux d'une aurore du doux printems, sous ces nuages mobiles d'or et de pourpre, sous cette voûte céleste colorée de mille décorations pompeuses; contemplons, tantôt sur les vastes prairies couronnées d'un gazon fleuri, tantôt au sein des sombres et verdoyantes forêts, ces légions innombrables

d'animaux consumés de desirs et bouillonnant d'amour; leur œil étincelle de plaisir; leurs mugissemens amoureux retentissent dans les humides vallons; les hymnes des oiseaux s'élèvent vers le soleil; la surface de la terre se pare de tous ses attraits; un pelage plus beau recouvre l'ardent quadrupède; l'oiseau de Junon emprunte les plus éclatantes couleurs; le papillon, sortant de sa chrysalide, déploie ses ailes émaillées; la vigueur indomptée de la jeunesse, la force, unie à la grace, animent tous les êtres; une douce consanguinité attire tous les cœurs, tout s'allie, se recherche, s'agite et se tourmente d'amour. Ici, le taureau fougueux subjugue la genisse, le lion rugit et s'embrâse près de sa compagne attendrie; ici, le cerf brame dans les bois; j'entends les tendres roucoulemens des tourterelles, je vois leurs étreintes voluptueuses et leurs chastes feux; les cris perçans de l'aigle retentissent dans les roches noires et sourcilleuses; là, ce volatile altier plane dans l'étendue des airs, et poursuit une beauté fugitive; ce reptile sillonne les campagnes en coassant de plaisir; et les chansons matinales du romantique rossignol, et l'insecte bourdonnant dans les guérets, tous ces êtres enfin ne sont-ils pas inspirés

inspirés par l'amour? La fleur elle-même palpite de jouissance, ses organes frémissent, son ovaire amoureux s'ouvre et reçoit la poussière fécondante. Eh! que n'a pas fait la Nature pour ce but universel! elle a donné aux mâles la force pour vaincre la molle résistance de la femelle; c'est elle qui arme l'insecte, le chien de mer et la grenouille, de crochets, de papilles pour soumettre leurs femelles à leurs feux. Par cette impulsion inquiette de la Nature, le grillon fait entendre sa strideur, l'hémerobe trépigne, le ver luisant allume le flambeau de son nocturne hymenée, les araignées font trève à leur férocité réciproque; rongées d'une passion dévorante, elles s'approchent en tremblant; et tandis que la chatte effrénée contraint le mâle à satisfaire ses desirs, le phoque rassemble un serrail, l'oiseau volage prépare son lit nuptial ou court de conquête en conquête; et le reptile, enivré de délices, demeure long-tems fixé sur sa femelle. Au sein même des ondes, le poisson, loin de sa compagne, arrose de sa laite les œufs qu'elle a déposés; la moule se suffisant à elle-même, jouit sans crainte, et à l'ordre du besoin; le ver de terre et le limaçon androgynes brûlent

d'une double flamme, et le zoophyte pousse de nouveaux bourgeons.

Ainsi, le fond des abymes de l'Océan, la région élevée des tempêtes, les viscères même de la terre, tout enfin est pénétré par cette concordance, cette sympathie, ce sentiment universel de reproduction. Et vous, brillantes compagnes de Flore, vous n'êtes point insensibles au langage séducteur de l'amour; quittant votre indifférence, vous aspirez sa flamme; lorsqu'ouvrant vos pétales délicats aux rayons de l'astre de la lumière, vous vous sentez animées d'une ardeur inconnue; c'est alors que vos organes mâles palpitent, bientôt on les voit s'agiter; la poussière fécondante s'élance, le pistil pudique et tranquille la transmet à l'ovaire, le mystère s'accomplit, tout est consommé. Fortunées dans vos secrettes jouissances, vous trouvez souvent en vous-mêmes tout ce qui peut combler votre bonheur, ou si quelquefois vous languissez après un être éloigné, si la Nature sépare vos sexes, la douce haleine des zéphirs vient remplir votre attente, elle vous ranime en apportant dans votre chaste sein les germes de la fécondité conjugale. En vain la fleur femelle du figuier veut soustraire sa virginité aux lar-

eins de l'amour en s'enveloppant d'un épais calice ; un insecte, nouveau mercure, s'insinue dans son sein virginal et y dépose les principes de fécondité dont l'amant infortuné, le figuier mâle, l'a lui-même chargé.

L'animal et la plante, tantôt polygames, multiplient leurs jouissances; et tantôt contens d'une seule femelle, ils s'enivrent de délices dans une douce sécurité. Dans le règne végétal, les femelles enchaînent souvent une foule d'amans à leur amour ; les mâles, ordinairement moins nombreux dans le règne animal, suffisent à plusieurs individus d'un sexe plus foible, et qui ne fut destiné qu'à la reproduction des espèces. En effet, la femelle n'est-elle pas plus tendre, plus aimante et plus attentive chez tous les êtres animés et sensibles ? Ne veille-t-elle pas avec une inquiette sollicitude sur la postérité naissante? Ne se prive-t-elle pas de la nourriture et de la vie même pour la conserver à sa progéniture? Ne la défend-elle pas contre de barbares ravisseurs avec une valeur héroïque ? Et les cris douloureux de l'oiseau, et les tristes mugissemens du quadrupède n'attestent-ils pas aux échos, aux forêts, à la nature entière leur désespoir et leurs affections maternelles? Leur courage

n'est-il pas supérieur à tous les dangers? n'affronte-t-il pas la mort même pour l'indépendance de leur innocente famille? Et si nous considérons les soins continuels, l'attachement inviolable, et cette tendresse infatigable qui fixe le mammifère près de ses petits, qui attache l'oiseau volage sur sa couvée, qui lui fait prodiguer ses peines, qui multiplie sans relâche ses travaux, quel sera le dédommagement de si grands sacrifices? Qui paiera le lait que fournissent ses entrailles, et cette chaleur bienfaisante qui fomente et protège cette naissante lignée! C'est la Nature et ses doux sentimens.

O Nature! sage et puissante Nature! mère immortelle de tous les êtres créés! intelligence ineffable et prévoyante qui distribue la chaleur et la vie à l'univers, qui régit et gouverne tout! toi qui, toujours enceinte de productions nouvelles, es encore leur perpétuelle conservatrice! toi qui protèges leur foiblesse, qui soulages le fardeau des maladies; bienfaisante dispensatrice du plaisir et de l'amour, malheureux qui ne peut te connoître! source sacrée de toute perfection, tout ce qu'il y a de juste et de bon est ton ouvrage; tu n'as jamais rien fait en vain; tes voies sont les plus simples et les plus

courtes ; jamais superflue dans l'immensité de tes œuvres, tu ne manques point aux choses nécessaires, tu n'agis point inconsidérément ; et si tu prescris à tout ce qui respire, si tu graves dans les cœurs tes augustes devoirs, tu donnes non seulement l'instrument qui les exécute, mais l'attrait du plaisir, qui en est un garant sûr et qui en accompagne l'usage.

Quelle immense profusion de vie la Nature se plaît à répandre sur la face de la terre ! quels trésors inépuisables d'existence elle tire de son sein ! Que l'on ose énumérer tous les germes qu'un seul printems voit éclorre ! combien de milliards d'œufs de poissons, de coquillages et d'insectes, combien de graines de plantes ne se forment-ils pas dans le vaste cours des siècles ! et si la mort ne les moissonnoit pas, comment tous pourroient-ils trouver place sur le globe !

De ce que nous n'apercevons pas les moyens que la Nature toute-puissante emploie pour la production des germes, il n'est pas naturel de croire qu'elle n'en puisse former de nouveaux chaque jour ; leur emboîtement à l'infini, leur développement sans bornes répugnent à l'entendement. Et pourquoi la Nature ne formeroit-elle pas de

nouveaux germes, puisqu'elle reproduit de nouvelles fibres, de nouveaux os dans les blessures des animaux, dans les plaies des végétaux, qu'elle allonge leurs parties et leur assimile des substances étrangères, etc.? Quelque secrets que soient ses procédés, quelles que soient ses prodigalités dans le systême organique, elle ne tend pas moins à la conservation des germes et des semences; elle les entoure ou d'écorces dures, ou de pointes nombreuses, ou d'une pulpe molle; elle veille à leur dissémination en leur donnant des aigrettes, des ailes membraneuses, en les exposant aux vents de l'automne; elle les fait transporter par les oiseaux sans les digérer; elle abandonne aux ondes turbulentes, aux courans rapides les œufs des poissons; elle les a rendus quelquefois purgatifs pour que l'animal amphibie qui les avale ne puisse que les disperser; elle appelle chaque année des oiseaux, des quadrupèdes rongeurs et aquatiques dans des contrées lointaines, sous un ciel hospitalier, moins rigoureux dans l'hiver, ou moins brûlant dans la canicule.

La disposition des productions vivantes en général est en zones parallèles à l'équateur; quelquefois elles embrassent la vaste

circonférence du globe. Les chaînes des montagnes, leurs élévations diverses forment des zones plus polaires et plus froides que celles des plaines qui les entourent; chacune d'elles est l'habitation de certaines espèces qui ont toutes une latitude bornée par leur constitution, et dépendante de l'activité des températures. Mais les corps organisés des régions tempérées, plus privilégiés que ceux des climats extrêmes, peuvent s'expatrier dans une double latitude, sans franchir toutefois les barrières assignées par la Nature; le sol insuffisant aux besoins des animaux et des plantes est l'impérieuse loi de transmigration qui les repousse et les acclimate dans une patrie étrangère.

Dans ces bandes parallèles de la terre qui comprennent tous les corps organisés, la chaleur et l'humidité, la froidure et la sécheresse introduisent de grandes oppositions et d'étonnans contrastes. Le même animal, le même végétal, odorans, sapides, nourrisans ou vénéneux sous le soleil brûlant de la ligne équinoxiale, deviendront inodores, insipides, et ne pourront presque ni alimenter, ni empoisonner dans les rigoureuses contrées des poles. Les odeurs de ces corps animés deviennent fétides et

vireuses en s'approchant du nord ; elles s'exhalent en parfums suaves au midi. Dans les régions froides et élevées, on ne rencontre que des plantes grêles, velues et cotonneuses, dures et sèches, et des animaux bien couverts ; mais les lieux humides, les vallées chaudes, profondes et plantureuses, recèlent des êtres plus amollis, d'une taille plus grande, plus élevée, et d'une surface nue, lisse, luisante.

La présence du calorique est indispensable à tout être organisé vivant ; elle rend son accroissement bien plus rapide, sa tendance à la reproduction plus énergique, ou plutôt son penchant à l'amour, effréné, indomptable. C'est ainsi que la surface féconde de la terre, sous l'ardeur des tropiques, est couverte, surchargée, encombrée de corps animés ; tandis que les zones glaciales, dévastatrices et dépeuplées, roulent tristement dans une désolation éternelle. Si les climats de l'équateur enfantent chaque jour de nouvelles productions, elles donnent naissance en même tems à une foule d'animaux dépopulateurs et de plantes parasites, qui détruisent cette surabondance de germes qui éclosent sans interruption. C'est là qu'exercent leurs ravages, ces bri-

gands féroces qui ne vivent que pour être les ministres du trépas ; c'est là que respirent ces tyrans oppresseurs qui déchirent continuellement le sein de cette terre fertile, ces monstres qui mettent à mort plus d'individus qu'ils ne peuvent même en dévorer qui épuiseroient enfin les trésors de la Nature, s'ils n'étoient pas inépuisables ; il entroit donc dans le plan de la *providence*, de nourrir des monstres qu'elle a formés !

Jamais les variations produites dans les êtres organiques par l'action des températures, des climats, des alimens et des habitudes n'y sont profondément enracinées ; elles ne s'exercent qu'à la surface de l'individu ; elles n'altèrent jamais le centre de l'espèce qui régit et attire sans cesse la circonférence. Ainsi la Nature ne peut s'égarer dans ses écarts involontaires et momentanés ; elle ne transmet pas ces différences légères par la génération, elle les efface avec la vie de l'individu ; filles des circonstances, les variétés s'éteignent dans la source même de sa vie ; elles ne s'identifient point par la génération ; cependant les soins sans relâche de l'homme en aggravent les causes par le moyen de la nutrition ; les variétés se transforment alors en maladies héréditaires. Mais

la Nature sait revendiquer ses droits méconnus; elle se révolte et les rappelle dans les êtres abandonnés à leur propre indépendance. Les différences légères, mais toujours constantes, ne sont pas des variétés; celles-ci n'existant jamais lorsque leurs causes productrices ont cessé, n'offrent que de véritables espèces distinctes, quand même elles produiroient entre elles des individus féconds. Mais ces jouissances adultères répugnent aux organes; elles sont réprouvées par des sentimens antipathiques inculqués par la seule Nature: celle-ci ne se prête qu'avec violence à des sollicitations étrangères; elle livre au glaive de la mort, ou laisse languir sans reproduction les fruits déformés, les résultats vicieux de ces unions monstrueuses. Si quelques-uns de ces produits infortunés échappent à une destruction prématurée, s'ils osent brûler des feux de l'amour, leurs générations successives remontent à leur type primordial. Ainsi la Nature ne prostitue jamais la beauté de ses ouvrages, et n'altère point constamment la fraîcheur de leurs formes vierges et natives.

L'amour! voilà l'unique fondement de la vie des êtres organisés. Celle-ci n'existe que par lui, tous les corps que la Nature

extrait de son intarissable sein ne respirent la flamme qui les anime que par cette seule cause, que pour cette unique fin. Eh, ne voyons-nous pas l'animal et la plante ne recevoir la vie que dans les entrailles de l'amour! Observons-les ne prenant de la nourriture et ne s'accroissant qu'afin de se reproduire dans l'effervescence de l'âge. La mort ne les arrache-t-elle pas à la lumière, aussi-tôt qu'ils ne peuvent plus s'acquitter de ce vœu, de ce devoir de la Nature? Tout être organique vole à la régénération de son espèce; plus il se reproduit, et plus il hâte le terme de son trépas; plus il a de force propagatrice, et plus il s'éloigne du tombeau. Fraîches et brillantes fleurs qui embaumez nos campagnes, et vous, jeune nymphe qui effleurez la terre d'une course rapide, qui foulez en cadence la verdure du printems, aux doux accens de la flûte rustique! L'heure de l'amour sonne pour vous; la Nature vous appelle, hâtez-vous de jouir, tout vous y convie, et votre cœur même vous entraîne....... Mais hélas! lorsque vous aurez joui, votre destinée sera remplie; la main, la main barbare du Tems souillera pour toujours vos attraits. Languissantes et flétries, désormais la parque inexorable

coupera la trame de votre existence ; dévorées par la tombe, vous ne revivrez plus que dans les fruits renaissans de vos plaisirs momentanés.

Ce n'est donc pas seulement une fiction brillante et sublime que nous a transmise l'antique mythologie ; lorsqu'elle nous dépeignoit l'amour, cet arbitre du monde, s'élevant sur des aîles dorées au milieu de l'informe chaos ; le débrouillant par sa toute-puissance, ouvrant les portes de la vie à tous les êtres que sa voix mugissante appelle du sein du néant ; et tenant enfin le gouvernail de l'univers dans ses mains immortelles. C'est une vérité cosmogonique dévoilée à tous les yeux qui savent contempler le spectacle de la terre et des cieux. La génération n'est pas un phénomène isolé et simple ; elle tient toute entière aux fondemens même du systême du monde, et quoique les lois qui le meuvent éprouvent des modifications, elles ne doivent pas moins s'enchaîner par des principes communs, mais inaperçus. La Nature n'existe que par l'amour, ou plutôt c'est le même être qui donne la vie à l'univers.

Eh ! dans quelque lieu de la terre que nous nous trouvions, par-tout où nous

puissions porter nos pas, ne sommes-nous pas entourés ou encombrés de merveilles dignes de tous nos regards ? L'histoire naturelle n'est-elle pas l'inséparable compagne de l'homme, soit qu'assis à l'ombre sous les hêtres des forêts, près du cristal des murmurantes fontaines, soit que sur la pelouse fleurie qui revêt la croupe des montagnes, soit que dans les grottes humides d'une roche escarpée, ou sur la surface polie d'un lac, nous contemplions les objets qui nous environnent, quel spectacle enchanteur se développe devant nous ! Heureux le mortel tranquille qui voit renaître en paix la verdure de chaque printems, et qui trouve à chaque aurore de nouvelles délices d'instruction ! O combien l'homme fortuné, qui content de sa médiocre destinée, foule l'épais gazon des campagnes, qui admire les jeux de la volage nichée, la pourpre et l'azur des fleurs, leurs chastes amours, les naissans et timides sions d'une plante échappée à la rigueur des frimats, et l'agile poisson dans une onde limpide, et l'insecte se promenant à sa surface ; ô combien, dis-je, il sent couler de charmes dans son cœur ! combien il fuit les mortelles et ennuyeuses frivolités des villes !

Ce n'est point au riche que s'adresse la Nature. Cette mère bienfaisante, si avare de ses trésors dans les tristes grandeurs du faste, les répand sans peine et avec profusion dans le sein de l'homme simple ou du malheureux; elle soulage encore ce dernier par le rêve du bonheur; elle fait de notre vie un tissu d'illusions délicieuses. Lorsque descendant au tombeau, nous rendrons au réservoir de la nature la portion de vie que nous en avons reçue, du moins, nous nous consolerons en pensant que notre corps alimentera d'autres êtres, que nous servirons à faire accroître les blonds épis de Cérès, ou que nous serons transformés dans le feuillage des plantes, en pétales brillans des fleurs, ou bien en nectar odorant et sucré pour la diligente abeille et l'inconstant papillon.

Ainsi nous ne sommes que des roses passagères, qui brillons l'espace d'une aurore, et qui sommes remplacés par de nouvelles productions. Ainsi nous ne sommes, à proprement parler, que les usufruitiers de la vie, de même que tous les êtres organisés; elle ne nous appartient pas en propre; c'est la Nature elle-même qui la possède, c'est elle qui la dispense, c'est elle qui la revendique. La vie n'est point partielle, elle embrasse

l'univers, elle se dissémine sans cesse et se rassemble toujours. Nous sommes des particules momentanées d'un grand tout. Foibles instrumens d'un pouvoir immortel, immense, nous qui foulons avec une joie insensée cette terre toute jonchée et couverte des ossemens de nos pères, nous qui folâtrons sur leurs cadavres, en attendant que la mort nous ensevelisse auprès d'eux, n'eût-il pas mieux valu embellir en silence tous nos instans par notre bienfaisance envers les malheureux et nos frères, et pratiquer les vertus au sein d'une naissante famille et de nos amis. Nous, turbulens audacieux, que la massue du trépas va prosterner pour l'éternité dans la tombe, nous ne craignons pas de nous livrer à d'insipides amusemens, nous osons nous arracher mutuellement les entrailles dans nos vaines dissensions, et nous nous entre-tuons avec férocité pour de ridicules opinions, plutôt que de nous entretenir en paix du bonheur de la Nature, et admirer les charmes de ses ouvrages. Pourquoi ces tourmens rongeurs qui nous minent et qui nous dévorent sans cesse? Pourquoi cette insatiable ambition qui nous porte à tous les attentats? Riches et pauvres, puissans et opprimés, dominateurs et esclaves,

le même sépulcre vous attend ; cette Nature que vous méprisez sera bientôt elle-même vengée de vos fureurs.

L'existence individuelle, si passagère et si constante dans chaque espèce des corps organiques, s'immortalise en se renouvellant sans cesse. Il a fallu, sans doute que nous fussions nécessaires dans cet immense systême de l'univers, quoique nous ne puissions en appercevoir le but. Instrumens foibles et périssables, ressorts momentanés employés dans la machine compliquée du monde, que sommes-nous dans l'immensité des opérations de la Nature ! que faisons-nous dans le cours incommensurable du Tems ! Quelle peut être notre destinée, et pourquoi sommes-nous, ainsi que tant d'autres animaux et de plantes, tirés du néant pour nous y replonger ! Que de milliards ont déjà succombé, que d'autres succomberont encore ! Mortel qui te crois le rival de la Nature, lève les yeux vers ces grands objets de méditations éternelles, et considère ensuite ces liens frivoles et passagers, ces attachemens périssables, cette vaine fumée de gloire qui t'enivre, cette pompe puérile dont la vapeur t'étourdit ; porte de tristes regards sur ces contrées désertes et silen-

cieuses

cieuses, jonchées de ruines superbes, de temples jadis pleins de majesté, d'arcs de triomphe mutilés; vois ces palais en proie aux ravages, ces déplorables débris que les siècles dévorent dans la solitude; regarde enfin ces prétendues grandeurs, ce sceptre, ces empires que le Tems moissonne et ensevelit; cet encens enivrant et funeste que l'adulation prodigue, et auquel tu sacrifies ton repos et ton bonheur; et ose désormais abandonner l'étude sacrée de la Nature, la vertu qui l'accompagne et qui t'élève au-dessus de ces considérations vulgaires, qui te rend contemporain de tous les âges par la pensée, et le scrutateur de l'univers. Puissé-je ne pas achever la carrière que je commence, sans devenir utile à mes concitoyens, et laisser dans leur cœur, quand je ne serai plus, l'honorable mémoire de mes efforts! Cause prévoyante et suprême qui forma cet immense univers! Mère immortelle de la Nature! Je te reconnois dans l'organisation de l'insecte et de l'herbe que je foule sous mes pas, comme dans le disque embrâsé des soleils, dont tu parsemas la vaste latitude des cieux. Je me pénètre, dans la contemplation de tes ouvrages, de la sagesse ineffable qui préside à leur création; je la

vois, ou plutôt je la sens; et tandis que nous roulons sans cesse, avec effort vers notre dernière demeure, j'emploie les instans de ma foible existence à m'élever à ta sublime étude, et à l'admiration des êtres que tu donnas à la vie.

Inest in explicatione Naturæ, insatiabilis quœdam è cognoscendis rebus voluptas, in quâ, unà, confectis rebus necessariis, vacui negotiis, honesti ac liberaliter possumus vivere. Cicero, de Finibus. Lib. IV, cap. V.

HISTOIRE
NATURELLE
DU GENRE HUMAIN,

Et recherches sur ses principaux fondemens physiques et moraux.

LIVRE PREMIER.

IL n'est aucun être, dans l'univers physique, dont la connoissance nous importe autant que celle de notre propre nature. Elle fut, dans tous les âges du monde, l'étude constante des philosophes, l'objet des recherches continuelles des physiciens et des réflexions profondes des grands médecins; enfin l'occupation nécessaire des premiers législateurs des nations. Dès les siècles les plus reculés, elle prêta même ses charmes innocens à la poésie champêtre; elle adoucit de ses grâces légères et pures, les fiers accens de la trompette héroïque. Dans des tems plus modernes, l'avancement et l'épuration des sciences naturelles, les considérations mo-

rales, les spéculations commerçantes et les fondemens des liens politiques (1), recommandent assez les recherches sur la nature humaine, dans les divers climats de la terre, dans ses besoins et ses mœurs; son industrie et ses connoissances; ses variétés et ses rapports; son caractère et ses usages; sa puissance ou sa foiblesse, etc.

De quelle obligation n'est pas cette étude pour le perfectionnement de toutes nos connoissances physiques, l'agrandissement de la puissance de l'homme, de ses fonctions, de ses droits, de son bonheur, et pour la médecine, sur-tout de sa partie hygénique, si nécessaire et si importante pour la santé : enfin pour agrandir le domaine de notre thérapeutique, et completter l'histoire des différentes affections morbifiques qui attaquent l'homme de tant de manières, qui le modifient si diversement sous les poles glacés

(1) Voyez les Recherches des philosophes et des politiques. *Aristot.* Politic. l. I, c. 2. *Hobbes* de Cive part. I, c. 2; et Id. Leviatham c. 1. *Cumberlan*, de Jur. nat. art. 1. *Warburton*, Id. *Grotius*, de Jur. pac. l. I. *Locke.* Gouvern. civil. l. I, c. 1. *J. J. Rousseau.* Disc. sur inégal. part. I. *Smith*, Traité de la richesse des nat. l. I, etc.

et dans les contrées brûlantes de la zone équatoriale ! Combien d'autres observations utiles et philosophiques je passe ici sous silence, et doivent être suivies, pour écarter le voile de l'erreur, et éclairer les routes ténébreuses des préjugés !

On ne peut douter que l'histoire de la nature de l'homme n'ait éprouvé des changemens, reçu des éclaircissemens et de nouvelles connoissances, pendant la fin de ce siècle illustré par tant de découvertes dans tous les genres, et qu'elle n'ait besoin d'être encore traitée et refondue. Pour ne pas s'égarer au milieu de l'océan des hypothèses et des systêmes, suivons la route de l'observation physique et de l'expérience, et n'admettons que les faits. Quand on étudie la la nature, c'est la vérité qui doit diriger notre marche, c'est la raison qui doit l'éclairer de son flambeau.

L'immensité des recherches importantes qu'exige notre histoire physique, en consultant les naturalistes, les physiologistes, les médecins, les historiens, les voyageurs, les antiquaires, les géographes, les philosophes, les politiques, les littérateurs même, etc. en exposent assez la grande difficulté. Cependant, tracée avec tant de

succès par d'illustres maîtres (1); cette carrière ne me laisseroit sentir que ma propre foiblesse, si je ne reclamois pas le concours des lumières de tous ceux qui s'intéressent à l'avancement de l'histoire naturelle; si je n'évoquois pas les témoignages nombreux des observateurs, et si je ne pouvois espérer de l'indulgence dans un sujet embarrassé de tant d'obstacles, et entrecoupé de tant de précipices : *Et si..... mea fama in obscuro*

---

(1) *Plinius.* Hist. nat. l. VII. (Le savant *Varron* avoit fait un Traité sur les aborigènes ou de la nature de l'homme, qui s'est perdu). Beaucoup d'anatomistes et de voyageurs, *Lafiteau*, Mœurs des sauvages, t. I. *Linné* dans beaucoup de ses ouvrages. — Joh. Sam. *Hallen*, naturgeschichte de Thiere. Berlin, 1757, in-8. *Haller*, Elementa physiolog. *J. R. Forster*, Observat. voyag. *Zimmermann*, Zool. geogr. specim. (et la traduct. franç.) sect. 1. (Lord *Kaimes*) Skechtes of the history of man. Lond. 1774, in-4. 2 vol. *Pauw*, Rech. philos. sur Améric. Lond. 1771, in-12, 2 vol. *Schreber*, die Säugthiere, etc. Erlang. 1775, in-4. L'immortel *Buffon*, *Daubenton*, Hist. natur. des anim., tome I. (Encyclop. méthod.) J. Frid. *Blumenbach*, de Generis human. variet. nativâ. Gotting, 1775, 1781 et 1795, in-8, fig. P. *Camper*, *Josephi*, *Kant*, *Smith*, *Hunter*, *etc.* Je passe beaucoup d'autres auteurs que je citerai dans la suite, et je néglige une foule d'écrits, de suppositions prétendues philosophiques, qu'on voit fourmiller journellement.

sit, nobilitate ac magnitudine eorum qui nomini officient meo, me consoler. Tit. Livius. Proem.

CONSIDÉRATIONS GÉNERALES

Sur le genre humain, dans son état de pure nature, et depuis sa place assignée dans l'échelle des corps organisés, jusqu'à sa parfaite civilisation; des causes de la sociabilité, et de ses véritables fondemens.

§ I.

En promenant ses regards sur la face du monde peuplée ou plutôt surchargée d'êtres vivans et sensibles, parmi lesquels l'homme règne en dominateur, par son nombre, sa puissance et son génie, fruits heureux de son intelligence, on se sent animé d'un sentiment de fierté en se voyant supérieur à ces troupeaux immenses qui rampent sur la terre, qui fendent les airs, ou sillonnent le vaste bassin de l'Océan : toutefois en comparant de plus près notre constitution physique avec ces phalanges nombreuses d'animaux, nous nous sentons enchaînés dans le grand système du règne organique.

Qu'est-ce, en effet que l'homme sauvage?

Je ne parle pas de tant de nations africaines, asiatiques boréales, et américaines qui présentent déjà le modèle informe des sociétés patriarchales, et qui franchissant la première barrière de leur antique rudesse, nous offrent les grossiers rudimens d'une perfection commençante : mais j'observe ces jeunes et infortunés sauvages qui, livrés dès leur enfance à la simple nature, par leurs cruels parens, se rencontrent quelquefois au sein des nations les plus policées (1); je remarque

(1) Voyez *Nicol. Tulpii*, l. IV, c. 10. Observation. medic. Amstelod. 1672, in-8. *Bern. Connor*, p. 133. Evangel medic. Lond. 1669, in-12. *J.C. Schelhammer*, de Voce ejusq. affectibus, p. 20. *Dighby*, Sympath. *Philipp. Camerarii*, Hor. subcessivæ. cent. I, p. 343. de Juvene bovin. Bamberg. J. *Radvitz*, Carm. alc. et *Moreri*, Dict. art. ursin. *Gabriel Rsaczinsky*, Hist. nat. Polon sandomir, 1721, in-4. *H***t*, Histoire d'une jeune fille sauvage. Paris, 1755, in-12; et *Leboursier de Coudrai*, Hist., *id.* Paris, 1759, in-12. *Boerhaave*, sur Jean de Luttich. Condillac, etc.; et les sauvages trouvés en 1544, en 1717 et 1719. Il n'est rien de plus utile pour le perfectionnement de l'histoire des facultés morales de l'homme, que de faire examiner par des philosophes, ces êtres élevés au sein de la simple nature. Condillac en a donné un léger essai; mais il ne suffit pas encore : on doit bien regretter que de pareilles occasions soi en si rares et si peu à portée des savans. Quelle instruc-

ces farouches hottentots boshmans (1), ces agrestes insulaires de plusieurs lieux des

---

tion en retireroit l'histoire naturelle de notre espèce, qu'on n'a pas encore observée sauvage avec toute la philosophie nécessaire à cet important objet? Si l'enfant du département de l'Aveyron, qu'on avoit annoncé il y a quelque tems, eût été entièrement sauvage, il eût été sans doute mieux examiné par le célèbre instituteur des sourds et muets, Sicard, auquel il étoit adressé, et je l'aurois considéré sous le point de vue de l'histoire naturelle, avec toute l'attention dont je puis être capable. J'apprends qu'il avoit les yeux bleus, les cheveux châtains, et qu'il couroit très-rapidement en se penchant en avant. Ses mains étoient très-blanches, extrêmement douces, et nullement calleuses ou dures. Ses ongles étoient fort longs, et ses gencives décharnées à cause de l'usage qu'il faisoit de racines agrestes pour sa nourriture. Son regard étoit effaré, son rire bruyant, son ton de voix rauque et sauvage, ses sentimens timides et farouches. Il n'étoit attentif qu'à ce qu'il sentoit utile, soit à sa conservation, soit à sa nourriture; il se couchoit en se blotissant comme le fœtus dans le sein maternel, s'échauffoit de son souffle, aimoit le feu, cherchoit à fuir, se sentoit gêné dans les vêtemens, flairoit tout ce qu'il mangeoit, étoit vorace et aimoit la chair crue, etc. Voyez la Dissertation à la fin, sur ce sauvage.

(1) André *Sparrman*, Voyage au cap de Bonne-Espérance, tome 1. *Levaillant*, id. *Kolbe*, id., t. 1, traduction française.

Indes orientales (1), et cette foule d'êtres dégradés et barbares qu'on rencontre dispersés sous des plages ardentes où la Nature offre sans peine et sans soins un trésor inépuisable de productions alimentaires. Livrés à la seule puissance de l'instinct conservateur qu'on ne peut refuser à l'homme, je les vois assez peu différens par la conformation physique (2), la vigueur, l'agilité et tous les attributs d'un corps exercé, à l'orang-outang, en exceptant toutefois le langage et la perfectibilité dont l'homme est susceptible, lorsqu'il est éclairé par le flambeau d'une heureuse éducation.

Quelle sera donc la place de l'homme purement physique, dans l'enchaînement général des êtres ? Si nous examinons simplement ses rapports naturels d'organisation, il est sans contredit, le premier chaînon des corps vivans ; mais il tient d'une manière

---

(1) *Knox*, Descr. de Ceylan, tome 2, traduct. fr. La Fille sauvage des bois de l'Oberyssel ; Breslauer sammlung 21, theil. page 437, par *Ihre*. Voyez Schreber saeugth. tome 1, p. 32 ; suiv. *Marsden*, Sumatra, tome 1, p. 69. *Sonnerat*, Voyag. Ind. orient., tome 2, l. 4, p. 102 ; et autres auteurs.

(2) *Tyson*, Orang-outang, or anatomy of a pygmy, etc. Lond. 1699, in-4, fig.

plus ou moins éloignée, suivant ses races diverses, à l'ordre classique des singes sans queue (1), sans appartenir néanmoins, en aucune sorte, au même genre. Telle une rose n'est point unie aux fraisiers, quoique la nature comprenne ces deux genres parmi les végétaux rosacés.

On peut donc affirmer que l'homme sauvage appartient à la famille naturelle des singes, qui comprend des genres divers. Quoique grimpeurs et frugivores comme eux, on ne peut pas dire que les singes soient des espèces d'hommes, puisqu'ils n'ont pas ses mêmes facultés perfectibles. Mais tous les corps organisés sont égaux devant la Nature, qui, négligeant le nombre des individus, ne compte que les espèces. Un couple assorti d'orangs-outangs, n'est pas moins cher à ses yeux que l'espèce humaine entière. L'homme déchiré sous la dent meurtrière du lion, ne diffère point pour elle de

(1) *Linné*, Amænit. acad., tome VI. Anthropomorpha dit qu'il est extrêmement difficile de trouver des caractères différentiels entre eux; mais ils ont été très-bien donnés par J. Frid. *Blumenbach*, de Gener. hum. variet. nat. sect. I. Voyez Charl. *White*, an Account of the regular gradations in man and in different animals and vegetables. London, 1799, in-4.

l'araignée qui s'enivre du sang de la mouche. Equitable dispensatrice de ses bienfaits, la Nature distribue, à tous les êtres organisés, de sa main immortelle, la vie, l'aliment et la faculté génératrice. C'est en vain qu'on a pris à tâche dans tous les tems, de rabaisser la brute au rang d'une simple machine, et qu'on lui a refusé une règle de conduite, une sorte de raison, de peur qu'on ne la voie s'approcher trop près de nous; comme si nous n'en étions pas séparés par la barrière éternelle d'une intelligence supérieure, que d'autres ont voulu confondre avec celle des animaux. Recherchons la vérité pure et sans nuages; dût-elle même nous blesser, nous prendrons le milieu de ces extrêmes qu'adopte notre conformation physique.

Il est nécessaire dans l'étude de l'homme, de remonter à sa source primordiale; de l'examiner nud et dépouillé de tout ce dont la société l'enrichit; de l'observer abandonné à sa propre industrie et à ses seules forces; enfin, de le prendre, s'il est permis de le dire, dans l'embryon de sa vie sociale. Les documens incertains de ses annales (1) pri-

(1) *Goguet*, Hist. de l'orig. des lois, arts, sciences. Paris, 1758, in-4. t. I. *Banister*, id. ont donné ce qu'il y a de plus sûr sur cet objet rempli d'obscurité.

mitives, obscurcies par la rouille des tems fabuleux, sont d'une foible utilité pour nous, s'ils ne sont pas épurés au creuset de la philosophie. C'est d'après notre constitution organique qu'il faut juger de nos actions naturelles, avec les modifications subordonnées aux circonstances, aux caractères et aux températures, aux climats et aux alimens, etc.

En recherchant l'histoire de l'homme de la nature qui n'est guère au dessus d'un pur animal; en comparant notre organisation à celle des êtres qui nous avoisinent; et en découvrant sa grande analogie avec celle des singes (1), on en conclura qu'elle ne peut produire que des résultats à peu près analogues, puisque des causes semblables ont les mêmes effets. Ainsi, l'histoire naturelle des singes, jetant une vive lumière

(1) *Cicer.* nat. Deor. l. I, c. 35. *Simia quam similis turpissima bestia nobis.* Ennius. *Galenus*, Administr. anat. l. I, c. 2; et l. VI c. 1. *o pithêcos omoiotatos anthropô.* Petr. *Moscati*, delle corpore differenze di uomini, etc. Milan, 1770, in-8°, appendix. *Tyson*, Anat. of pygm. part. I, c. 1. *Buffon*, t. XIV. Voyez leurs différences entre eux, dans *Camper* natuurlik. Verhandeling. der Orang-out. sect. II, §. 6. *Blumenbach*, Gener. hum. var. nat. p. 37.

sur celle de l'homme originel, est trop utile pour qu'on puisse la négliger. Tous ces êtres sont même plus ou moins susceptibles de perfection, puisqu'ils sont nés imitateurs. Des extrémités divisées en doigts flexibles et délicats (1), recouvertes d'une peau très-sensible, et qui ne s'appuyant que rarement sur la terre (2), ne deviennent pas dures et calleuses comme les pattes des vrais quadrupèdes, donnent beaucoup d'étendue et de finesse au sens le plus sûr et le plus philosophe, celui du tact. La peau de ces êtres nés entre les tropiques, n'étant parsemée que d'une villosité bien plus rare que l'épaisse fourrure des animaux plus polaires, augmente encore la latitude des rapports de cet organe, dont aucun corps animé ne peut être

---

(2) *Blumenbach*, id. sect. II; et ejusd. Institut. physiolog. edit. 2, sect. XIII. *Buffon*, t. III et IV. *Helvetius*, de l'Homme, t. I. Sur un homme sauvage, voyez encore *Blumenbach*, dans le Magasin de *Voigt*, band. IV, stücq 3, p. 91. Vom wilden Peter der, 1724. Bey hameln eingefangen worden, etc.

(2) Les singes sont grimpeurs, et leurs mains leur servent à cueillir des fruits; ils vont assez rarement à terre, où ils courent alors à quatre pattes. *Fouché d'Obsonville*, Observat. philosoph. sur les mœurs d'animaux étrangers, art. des singes. Paris, 1783, in-8.

privé sans périr, puisqu'il perdroit la propriété de sentir et de fuir les dangers.

Tel est l'homme sorti des pures mains de la Nature. Agreste et barbare, il erre au gré de ses desirs, en paix et en liberté dans les vastes solitudes; son ame est morte, ou plutôt elle sommeille dans l'atonie et l'indifférence; les sentimens de son cœur sont assoupis. Rempli d'insouciance et d'imprévoyance, tout son être se concentre dans le présent. Il n'est ni bon ni méchant; il ignore également le bien et le mal, parce que, se considérant seul dans l'univers, il ne peut connoître des rapports qui ne se font sentir que dans les nœuds d'une association mutuelle; il n'a pas encore goûté le fruit de la science. Réduit à la pure condition animale, il n'est pas supérieur aux êtres vivans qui l'environnent. Le toucher et le goût, ces sens profonds de sa perfectibilité, restent grossiers et imparfaits. Le froid cuisant, ou la chaleur brûlante ont endurci, desséché sa peau (1); des racines acerbes, des

---

(1) La peau des nègres est bien moins fine, moins sensible que la nôtre. *Vandermonde*, Essai sur perfect. esp. hum. tome I, p. 29. Voyez aussi *Lorry*, Morb. cut. sect. I; et *Pechlin*, *Meckel*, *Sœmmering*, etc.

bais âpres, des fruits d'une saveur austère ont blasé son palais. Son oreille frappée des hurlemens des animaux féroces, déchirée de sons rauques, affreux, imprévus, ne peut s'attendrir à l'accent mélodieux des instrumens ; elle ne se sent pas émue aux doux ramage des chantres des bois. Son œil qui plane dans de grandes étendues, qui mesure avec rapidité la vastitude des campagnes arides, des roches désolées qui l'entourent, ne saisit pas les nuances flatteuses, les touches savantes et délicates d'un tableau. Son odorat exercé sur les exhalaisons putrides de sa proie dans son éloignement, ne se délecte pas du parfum suave et léger des fleurs. L'amour, le tendre amour, n'est pour lui qu'une ardeur effrénée, une passion toute physique et brutale, ou plutôt que la simple impulsion de la puissance reproductive.

Une structure nerveuse, des formes rudes et grossières, sont les caractères tranchés de la constitution physique de cet enfant de la Nature ; toute son énergie vitale se concentre dans l'action musculaire, et se déploie dans ses forces de nutrition ou d'assimilation et de génération ; tous ses sens ne conspirent que vers cette fin, et ne servent qu'à prévenir, écarter

écarter les dangers qui le menacent. Inattentif au spectacle de la terre, aux phénomènes qui frappent ses regards, il ne s'en rend aucun compte; son ame froide, inexpérimentée, voltige de sensations en sensations passagères et nouvelles, sans les combiner. Le sauvage ne vit que physiquement, tout en lui-même et sans répandre, ainsi que l'homme policé, son existence et ses sentimens sur des objets étrangers, sur tout ce qui nous séduit. Né dans le sein des privations, il ne sent pas l'aiguillon déchirant de mille besoins factices, et bornant enfin sans peine ses desirs et son nécessaire à la recherche de sa nourriture, de sa conservation et d'une ou plusieurs femelles, le reste de la terre s'évanouit à ses yeux. L'indépendance, voilà sa vie; la contrainte, voilà sa mort; dormir, manger, se reproduire, telle est son existence toute entière (1).

(1) Notre raison, dit J. J. Rousseau, se perfectionne par l'activité de nos passions, et c'est pour cela même que le sauvage reste dans un état d'imperfection d'intelligence. S'il est vrai, selon Boërhaave, que l'excessive mobilité des nerfs, et la grande susceptibilité du cerveau soient nécessaires au génie, notre homme naturel doit encore demeurer dans la sombre obscurité de

§ II.

La faculté de vivre de végétaux (1) et

---

l'ignorance, ses nerfs durcis, ses muscles roides, qui font la force de son corps, ne peuvent se plier à la profondeur des pensées. Les individus qui dorment naturellement beaucoup, sont rarement susceptibles de passions violentes; tandis que ceux qui veillent beaucoup, ou qui ont un sommeil court, léger, sont ordinairement vifs et colères. *Zimmermann* (George), Traité de l'expérience en médecine, trad. fr. tome III, p. 152 et 153.

(1) Les anciens ont attribué une vie frugivore, qui est aussi celle des singes, aux premiers humains. *Lucret.*, de Reb. nat. l. VI, ver. 937. *Strabo*, Geogr. l. XIII, p. 885. *Vitruv*, Architect. l. II, c. 1. *Athénée*, Deipnos. l. I, p. 12. *Diodor.* Sic. biblioth. l. I. *Plutarch.* tom. II, p. 158. *Pausanias*, l. VIII, c. 1. *Herodot*, Hist. l. III, n° 100. *Plinius*, Hist. nat. l. XV, c. 25. *Isidor*, Origin. l. XVII, c. 7. *Porphyr.*, de Abstinent. l. II. *Aulus Gellius*, Noct. att. l. V, c. 6. *Agatharchid.* Biblioth. de *Photius*, c. 22. Elle est conforme à notre nature, sur-tout au midi. Car. Jacob *Saillant*, Ergò proprium hominis alimentum, vegetabilia, Paris, 1771, in-4, attribue beaucoup de maladies à la créophagie, *kreophagia*. *Daubenton*, Mém sur indig. p. 27. Plusieurs nations sont frugivores; j'en citerai par la suite des exemples. Voyez ce que dit *Rousseau*, Disc. sur inégalité, note 13.

d'animaux (1), donnant à l'homme une grande facilité pour se procurer la nourriture, n'exigeant pas des recherches pénibles et lointaines, à moins que le grand nombre des individus ne l'ait rendue rare; ils peuvent se rapprocher; et la passion de l'amour y invitant les sexes, a formé les premières familles. Voilà le véritable âge d'or du genre humain, au tems de son enfance et de sa première indépendance, dans le sein d'un Eden, toujours opulent des trésors de l'automne, sur-tout dans cette ceinture de feu qui entoure le globe, et sur une terre fécondée sans cesse par les rayons de l'astre du jour (2).

---

(1) *Christ. Gottl. Ludwig*, Dissert. de victu animali. Lips, 1750, in-4. J'ai traité cet objet dans le Recueil périodique de la société de médecine, messidor an 7. Le célèbre Buffon a prétendu qu'une vie purement pythagoricienne ne pourroit donner à l'homme la faculté de se reproduire; cependant des nations entières ne font usage que de végétaux; et quoique foibles, elles ne sont pas moins fécondes. *Helvetius*, de l'Homme, tome II, pag. 17, dit qu'il est plus carnivore que frugivore, ce qui ne peut être vrai que dans les contrées du nord.

(2) *Linné* dans une thèse imprimée en 1764, à Upsal, suppose p. 19, § 12, que la première habitation de l'homme a dû être dans les beaux climats de l'Asie,

Un état si prospère à la vie purement animal, devoit augmenter bientôt le nombre des individus au point de les obliger, soit à cultiver la terre, soit plutôt à chercher au loin une patrie étrangère et des climats hospitaliers. Remplis d'une tranquille indolence et d'imprévoyance, les premiers habitans de la terre ne purent d'abord apprendre à fabriquer des instrumens de culture, à confier leurs alimens au sein des campagnes, incertains de leur récolte, impatiens d'en jouir, ignorans du succès, et fuyant le travail et la peine. Après avoir rempli les espaces habitables des tropiques, leur première demeure, il fallut entrer sous un ciel plus âpre, où la nature marâtre n'épanchant jamais ses dons avec abondance, forçoit à recourir à l'usage du feu (1), et aux proies

---

et sur son plateau élevé; il s'est répandu de là sur toute la terre. Le seigle, l'orge sont spontanés dans la Sibérie, selon Heinzelmann, et c'est peut-être là cette *officina gentium* des anciens; mais à présent elle est dépeuplée.

(1) Plusieurs peuples ont d'abord vécu sans feu. Les phéniciens, *Sanchoniaton,* dans *Euseb.* præp. ev. p. 34. Les égyptiens, *Diod.* Sic. l. I. Les perses, *Banier,* Expl. des fables, t. III, p. 201. Les grecs, *Diod.* l. V. *Plutarch.* t. II, p. 86. *Pausanias*, l. II, c. 29. Les

animales (1) qui nécessitèrent l'exercice continuel de la chasse et de la pêche. Bien moins productif que la vie frugivore, exigeant plus d'étendue de terrain pour nourrir un nombre égal d'individus (2), ce genre d'existence rendit l'homme féroce en l'obligeant d'être carnivore. Il s'arma bientôt contre son semblable pour lui disputer une pâture rare et difficile; la guerre teignit de sang humain ces terrains sauvages (3). Les premières victoires, énorgueillissant les triomphateurs, allumèrent dans le cœur des vaincus, d'immortels sentimens de rage et de vengeance, et des haines d'autant plus

---

chinois, *Martini*, Chin. t. I, p. 20. D'autres nations. *Vitruv*. l. II. *Pompon. Mela*, Sit. orb. l. III, p. 296; même de nos jours, Hist. génér. des voyages, t. II, p. 229. *Hornius*, Orig. amer. l. I, c. 8; l. II, c. 9. *Charlevoix*, nouv. France. t. I, p. 40, etc. P. *Gobien*, Hist. des îles Philippines, in-12.

(1) Voyez le beau disc. de *Plutarq*. trad. d'*Amyot*, t. II; refait par J. J. *Rousseau*, Emil. l. I, contre la vie animale.

(2) C'est pourquoi ces pays sont peu peuplés, comme l'Amérique. *Charlevoix*, t. I. *Lafiteau*, Mœurs des sauv. t. I et II. *Gumilla*, Orenoq. t. II. *Pauw*. Rech. t. I. *Dampier*, Voyag. t. III, etc.

(3) *Hobbes*, de Cive, c. 1, dit que l'homme est naturellement guerrier

ardentes et plus implacables, que ces hommes étoient plus indépendans, plus énergiques, et s'estimoient davantage. Remplis de toute la rudesse féroce et grossière d'une nature inculte et barbare, on vit naître au milieu des premières peuplades, les plus grands attentats qui puissent souiller le berceau du genre humain. Alors parut l'anthropophagie, coutume atroce confirmée (1) par les témoignages les plus authentiques, et qui paroît avoir été générale chez tous les peuples, puisque tous ont été, ou même sont encore chasseurs et sauvages. Lorsque cette brutalité invincible, indomptable des premiers hommes, fruit de leur indépendance effrénée, se fut adoucie par la perte de cette fière et farouche liberté naturelle, dans les entraves d'une société encore imparfaite, il ne fut plus permis qu'aux dieux d'être anthropophages (2), et on leur sacrifia des hosties

(1) *Cook*, Voyag. 2[e], t. II, p. 163, etc. *Sonnerat*, Voy. ind. t. II, l. 4, p. 102. *Marsden*, Sumatr. t. II, p. 193-196. *Garcilasso de la Vega*, l. V. *Colden*, Five nat. t. I, p. 200. J'en traiterai dans la suite de cet écrit.

(2) Suivant l'énergie de l'expression otahitienne, *maw ta tarta*, qu'on emploie pour désigner les sacrifices humains; elle signifie en propre, *manger l'homme*. Voyez *Vancouver*, Voyag. de découvert. à l'Océan pacifiq. trad. franç. t. I, p. 176.

ou des victimes (1) humaines, chez presque toutes les nations. Si ces cruelles coutumes furent le premier pas dans la carrière de la civilisation, il en fallut beaucoup d'autres pour énerver et subjuguer l'ame humaine, exaltée à un tel dégré de roideur et d'inflexibilité. L'empire de l'esprit qui, commençant à éclore par la réunion des individus, cédoit facilement aux superstitions religieuses, concourut à l'enchaînement de ces ames de lion, contre lesquelles l'auguste puissance des lois eût été vaine. Ainsi, Osiris abolit jadis l'usage de s'entre-dévorer, en enseignant la culture des terres (2). On sait que cette divinité égyptienne étoit le soleil, ce qui nous offre une belle allégorie de la puissance fécondante de cet astre, sur la terre qu'il enrichit, et sur les esprits qu'il adoucit.

---

(1) Ces mots viennent d'*hostis* et *vinctus*. *Cluverius*, Germ. ant. l. I. *Krafft*, *Pauw*, etc. Voyez *Geusius*, de Victim. human. l. II. *Diod.* Sic. l. XX. Les celtes aussi; *Pelloutier*, t. I, etc. *Schütze*, de Cruentis germanor. gentilium victim. human. 1743, in-8, Gotting.

(2) *Plutarch.* de Isid. et osirid. t. II, p. 356. *Diodor.* Sic. l. I, p. 17.

§ III.

On a mis en doute si l'homme avoit jamais été dans l'état de pure nature (1). Tant de nations encore barbares maintenant, et à peine sorties de cet état, nous dispensent de la preuve (2). Les hommes policés se plaisent dans les liens sociaux, comme les animaux domestiques qui en goûtent les douceurs; mais il n'en est pas de même du sauvage, qui ne pouvant en connoître les avantages, ne voit pas de bien plus précieux qu'une indépendance sans bornes, qui brave les dangers, les tourmens et la mort même pour retourner avec ses semblables au sein des vastes et antiques forêts, première patrie de son enfance et tombeau chéri de ses pères. Tels se sont montrés les farouches

---

(1) Tels sont plusieurs philosophes modernes, cependant il y a peu de naturalistes qui en aient douté. On a même vu des sauvages en Laponie, où le climat s'y oppose tant. *Scheffer*, Lapon. l. II, p. 353. Ils étoient plus sauvages que les lapons ordinaires.

(2) *Platon*, de Legib. l. I; *Aristot.* Polit. l. I, c. 1 et 2, disent que l'homme est né pour la société, et l'appellent *zoon politikon*, animal politique ou sociable.

esquimaux (1), les stupides hottentots (2), des maures (3), et tant de nations américaines, qui dédaignant nos mœurs, ont préféré leur première liberté, aux fleurs qui couvrent nos liens civils et domestiques. Telles les bêtes féroces regrettent leur vie autocratique et spontanée, dans l'asservissement même le plus doux.

Il n'est pas prouvé, comme on l'a tant de fois répété, que l'homme sauvage soit par-tout dans un état quelconque d'association politique et civile, puisqu'elle n'existe pas même chez les nations barbares de l'Amérique (4). L'homme se rassemble moins par volonté, que par la force du besoin, ou plutôt, il ne s'attroupe momentanément, ainsi que les singes (5), ou les bêtes de proie, que pour faire une chasse plus abondante et plus heureuse, ou pour l'union des sexes. C'est par le seul besoin de bâtir des cabanes

---

(1) *Maupertuis*, Voyage au nord. J. J. *Rousseau*, Inégal, not. 10.

(2) Hist. des voyages tome, V, p. 175. Voyez aussi *Sparrmann*, cap. Bonne Esp. t. I.

(3) Pierre *Dan*, Hist. de Barbarie, p. 291.

(4) *Robertson*, Hist. de l'Amérique, t. I, l. IV, p. 350. *Ulloa*, Voyag. t. I. l. V, etc.

(5) *Kaimes*, skecht. of man. t. II, Book, I, etc.

aquatiques, ou des cellules hexaèdres pour nourrir une société naissante, que se rassemblent les castors et les abeilles, et ces travaux leur sont commandés par la nature de leur organisation, pour leur existence et leur reproduction. L'homme n'ayant pas de pareils besoins, et pouvant vivre seul, n'est donc pas forcé comme ces premiers, à s'unir avec ses semblables. Ces prétendues sociétés d'animaux et même de sauvages, ne sont fondées d'ailleurs sur aucun rapport de garantie et de propriété, comme celles des nations policées. Ces principes en sont cependant les fondemens (1) les plus solides et les plus certains; ils exigent la connoissance de leurs rapports, et des biens qui résultent de cette connexion intime et solidaire de tous les membres sociaux (2). Au lieu d'une union civile et politique, on n'observe qu'un attroupement tumultueux d'hommes sans frein et sans lois, que le besoin ou l'amour rassemble, mais qui se séparent aussi facilement qu'ils se rappro-

---

(1) *Hobbes*, Leviath. sect. III. *Rousseau*, Disc. sur inégal. part. II. *Puffendorf*, de Jur. gent. l. I. *Grotius*, etc., tous les jurisconsultes.

(2) *Rousseau*, Contrat social, l. I.

chent, puisque chacun est maître de soi-même et ne conçoit pas comment on peut contracter une obligation perpétuelle, et se dépouiller de sa liberté (1) primitive, sans dédommagement équivalent.

§ IV.

L'usage de la parole n'étant pas plus inné (2) que les idées qu'elle peint (3), n'a pu naître que dans le sein des premières familles (4), puisque sans les rapports d'utilité immédiate qui les unit, il seroit impossible et inutile de former un langage où les abstractions sont si nécessaires. Les langues étant seulement conventionnelles, varient tellement sur la terre, qu'une nation ne peut se faire comprendre en général à aucune

---

(1) *Robertson*, Hist. améric. t. I, l. 4, p. 349, sq.

(2) G. C. *Schelhammer*, de Voce ejusq. affectib. Jena, 1677, in-4, p. 20. *Connor*, Hist. of Poland, l. I, p. 342; en parlant d'un sauvage. *Rzaczinsky*, Hist. nat. polon. sect. XIX. *Tulpius*, Obs. l. IV, c. 9. *Vitruv.* Archit. l. II, c. 1. *Diodor.* sic. bibl. l. II. *Herodot*, l. II. *Claudianus*, in Eutrop. lib. II.

(3) *Locke*, Essai sur entend. hum. l. I, c.

(4) *Condillac*, Essai sur connoiss. hum. part. I. *Warburton*, Essai sur hiéroglyph. t. I.

autre que par des signes. Tout ce qui appartient au domaine de la Nature, est le même dans tous les êtres qu'elle a produits ; tels sont les sentimens du cœur, l'instinct et les passions ; tels sont les signes, sorte de pantomime (1) ou de langage inné et universel, qui, n'existant que dans les accens et les gestes, est entièrement physique. Il nous est commun avec les animaux ; c'est pour cela qu'on a dit d'eux, qu'ils parloient jadis la même langue que nous (le langage d'action), et que nous entendions leurs pensées, comme ils devinoient les nôtres (2) ; alors toute la terre n'avoit qu'une seule lèvre, selon l'expression de la Genèse.

Bien différent des peuples que nous qualifions de sauvages, l'homme naturel est, comme l'a dit le célèbre J. J. Rousseau (1), l'unité numérique, parce qu'il n'a pas d'union politique, et qu'il vit indépendant au milieu de ses semblables. Comme le reste

(1) *Warburton*, id. t. I, p. 69.

(2) Ibid. et *Boulainvilliers*, Vie de Mahomet, part. I. Thom. *Bartholin*, Antiquit. danic. p. 668. Ledit des celtes qui avoient cette croyance, dont les Fables orientales de *Pilpay*, *Lockman* et *Esope* ont fait tant d'usage.

(3) Emile, l. I ; et Disc. sur inég. part. I, etc.

des animaux, il est égoïste parfait. Sa vie purement animale (1) lui laisse ignorer le juste et l'injuste qui naissent des rapports des hommes entr'eux; mais il n'est pas destitué d'un instinct conservateur (2). Il ne s'attache pas même à sa mère, aussitôt qu'il peut s'en passer (3); sans idées religieuses, sans crainte de la mort (4), acquisition funeste de la société, son habitation est un arbre (5) ou une caverne, son habillement est sa seule peau plus velue que la nôtre (6),

---

(1) *Platon*, in Protagor. p. 224. F. et de Legib, l. III, p. 804. *Aristot.* de Republ. l. I, c. 2. *Plutarch*, de Placit. philos. l. 1, c. 9. *Bérose*, dans Syncelle, p. 28. *Sallust.* de bell. Jugurth. c. 21. *Diodor.* l. I et V. *Strab.* l. IV, l. XI, l. XIII. *Macrob.* Somnium Scip. l. II, c. 10. Enfin des exemples de nos sauvages cités. Voyez aussi *Acosta*, ind. Hist. l. VII, c. 2. *Martini*, Hist. Chin. l. p. 18. Hist. des Incas, t. I, p. 12, etc.

(2) Voyez mes Observ. dans magas. encycl. an 8e, pluviose. *Ferguson*, Ess. soc. civ. t. I, part. 1.

(3) *Gumilla*, Hist. Orénoq. t. I, trad. franç.

(4) *Ulloa*, Voyag. Pérou, t. I, p. 346. *Rousseau*, Inég. I.

(5) Il grimpe comme un singe. *Sonnerat*, Voyag. ind. or. t. II, l. 4, p. 102.

(6) *Peiresk*, Vita. p. 286. *Frike*, Reise beschr. p. 194. *Bontius*, Java, p. 83. J. R. *Forster*, Observ. au 2e voyage de Cook, t. V, p. 230. *Cook*, Voyag. 3, par King, t. III. *Müller*, Déc. des Russes, t. III. *Marsden*,

ses armes, des pierres et des bâtons, *arma antiqua manus, ungues, dentesque fuerunt.* Lucret. L. III. (1). Il trouve ses ressources dans sa vigueur, dans son adresse et ses propres forces développées par l'usage continuel (2) qu'il en fait. Omnivore par conformation (3), nomade et chasseur par instinct, ne dédaignant aucun aliment, racines, fruits, insectes, coquillages, il ne pense qu'à sa conservation individuelle, il ne travaille que pour sa nourriture, et passe le reste de sa vie dans le sommeil et le repos. Ses idées sont aussi bornées que son langage; des cris inarticulés (4) et des gestes expressifs, sont ses seuls moyens de communication. Lorsque la Nature l'appelle à

Sumatr. t. I. *Knox*, Ceylan, trad. fr. t. I. *Diodor.* Sic. *Arrien* et *Ptolomée* parlent d'hommes ou satyres velus.

(1) *Diodor.* l. I, p. 28. *Cedrenus*, p. 19. *Hyginus*, fab. 274.

(2) Hieron. *Mercurial.* de arte Gymn. Venet 1575, in-4, edit. 2.

(3) *Haller*, Elem. physiol. l. XIX, sect. p. 189. Aussi le Pongo, selon *Tyson*, anat. p. 50.

(4) D'après les recherches d'un roi d'Egypte. *Herodot.* l. II. *Purchas*, Pilgrim's, l. I, c. 8. *Suidas*, Lexicon. p. 428.

la reproduction, il cherche une compagne momentanée, et voilà ses besoins satisfaits.

§ V.

Il paroît, d'après le nombre des naissances constamment plus considérables en hyver (1), que l'homme doit avoir, ainsi que les animaux, un tems plus propre à la reproduction; et ce qui doit être l'aimable saison du printems. Dans l'état social, une nourriture abondante, et le rapprochement continuel des deux sexes, renouvelle sans interruption le desir invincible de la propagation. On donne aussi cette faculté aux animaux, tel que le chien, le cheval, etc. en les rendant domestiques, et en leur faisant partager les bienfaits de la société.

La Nature n'a mis aucune inégalité morale entre les espèces d'animaux et leurs individus. Aucun d'eux n'a de pouvoir sur l'autre, excepté celui que donne la force, l'adresse et l'âge, ce qui établit seulement

(5) *Stein*, Caus. sterllit. p. 58. *Wargentin*, sw. Wetensk. acad. t. XVI, en 1754, et t. XVIII, en 1767: act. Helvetic. t. VI. *Buffon*, Suppl. t. II, in-4. Aussi *Rabelais*, Pantagr. l. V, c. 29, etc.

une inégalité passagère. Mais l'homme, devenu prépondérant par le nombre, puissant par sa réunion sociale, formidable par son intelligence supérieure, a, depuis long-tems, usurpé l'empire sur les êtres animés ; il est devenu la terreur du lion, le maître de l'éléphant, et le dominateur des animaux qu'il dompte, poursuit et dévore.

§ VI.

Il n'est que deux causes essentiellement fondatrices de la société humaine, quoique plusieurs philosophes en aient imaginé beaucoup d'autres. La première est le besoin de la reproduction, qui ne forme cependant qu'une association momentanée, car l'amour, tout physique dans le sauvage, est destitué de ces sentimens moraux, et privé de ces charmes inexprimables qui en perpétuent, parmi nous, la durée (1). La seconde cause, plus forte et plus impérieuse, peut-être, est le besoin de se nourrir et de se conserver. Trouvant une retraite assurée sur les arbres, dans les antres et les forêts, ou des ressources dans sa vigueur, son adresse et son courage,

(1) *Buffon*, Hist. nat. t. III, etc.

l'homme

l'homme sait se garantir de la dent homicide et de la griffe ensanglantée des bêtes féroces, mais il ne peut seul se trouver toujours à l'abri de la famine, dans son jeune âge, dans son extrême vieillesse, ou sur une terre aride et stérile. Il a donc fallu s'unir pour vaincre de puissans animaux afin de s'en délivrer et de s'en nourrir, puisque les alimens végétaux qu'offre la nature spontanée, diminuoient en raison de l'augmentation des êtres consommateurs. Les connoissances doublées, le feu trouvé et le langage né, par le concours de l'industrie, et peut-être de l'amour-propre, leur apprirent l'usage des instrumens de chasse et de pêche, des pirogues légères, des arcs élastiques, des flèches acérées (1), que la concurrence fit souvent tourner contre eux-mêmes (2). Le nombre des individus augmentant par l'effet des premières confédérations libres et patriarchales, la chasse ne suffisoit plus. On se trouva forcé d'émigrer, de former des colonies qui furent dévastatrices par besoin,

---

(1) *Lacépède*, Cours d'hist. nat. disc. an VI, p. 7 et 8. Les voyageurs, etc.

(1) Thom. *Hobbes*, de Cive, c. 2, pense que l'homme sauvage est féroce comme un lion.

ensuite par intérêt. L'histoire nous en rappelle le souvenir dans celles des scythes ou des tartares, des mantcheoux dans l'Inde (1), la Chine, et le reste de l'Asie, celles des gaulois, des teutons, des cimbres et des goths (2), dans l'Europe et dans l'Afrique. Il en fut peut-être de même dans les contrées américaines. On observe que ces émigrations se sont toutes faites du nord au midi, ce qui prouve bien que c'est le défaut de vivre et l'âpreté de ces régions qui en furent les causes principales, en refusant de nourrir une abondante population.

D'autres peuples moins féroces ou plus fortunés, parce qu'ils étoient plus méridionaux, devinrent pasteurs dans les territoires fertiles (3), que la Nature refuse aux climats rigoureux; ils furent ichthyophages (4) et populeux sur les rivages d'une mer poissonneuse et inépuisable.

---

(1) Voyez *Deguignes*, Hist. des huns, passim..... Ils ont dévasté l'Asie sous les Genghis-Khan, Timur-leng, Aureng-zeb, etc.

(2) Wolfg. *Lazius*, de Gentium aliq. migrationibus, etc. l. XII. Basil. 1557, fol.

(3) Adam *Ferguson*, Essai hist. soc. civ. t. I, part. 1, *Smith*, Richesse des nat. t. I, c. 1.

(4) Ludov. *Nonnius*, de Ichthyophagiâ, c. 8. Antverp. 1618, in-8.

§ VII.

Malgré la vie ambulante et nomade des peuples pasteurs, moins turbulens que les nations chasseresses ; ils ont été forcés, surtout dans les terrains resserrés, comme les îles, de recourir à la culture de la terre (1). Avec de instrumens d'abord imparfaits, ils se sont appropriés la surface des continens, en perfectionnant les mêmes lois qu'ils s'étoient imposées pour maintenir la propriété de leurs bestiaux ; d'où l'on a dit avec raison que Cérès fut l'inventrice des lois (2). L'art du labourage a nécessité l'emploi des métaux (3), et des bras pour les fondre et pour les forger. Ainsi, c'est le bled qui a commencé la perfection des sociétés humaines, que le fer

---

(1) *Goguet*, Hist. orig. sc. t. I, p. 81, dit que cet art dut être long-tems ignore, puisqu'il exige tant de prévoyance et de soins; aussi les anciens ont dit que les dieux Osiris, Triptolème, Cérès, et même Bacchus, etc., l'apprirent aux hommes. Voyez *Diodor.* Sicul. bibl. l. I. De même en Chine, *Martini*, Hist. Chin. l. I, p. 32.

(2) Elle fut appelée Thesmophore. *Diodor.* Sic. ibid.

(3) *Goguet*, ibid. Hist. de l'orig. des lois, scienc. Paris, 1758, in-4, t. 1.

est venu ensuite achever. On s'est associé des animaux ; le bœuf fut soumis au joug, le chien poursuivit la proie ; on mit à profit la course rapide du cheval, la force et la sobriété du chameau, la vélocité du renne. Le premier grain confié aux entrailles de la terre a fait germer les liens sociaux, et le sceptre du pouvoir des nations.

Le besoin est le père des arts ; c'est dans les régions les plus pauvres, dans les lieux les plus bornés, qu'il a fallu le plus d'industrie à l'homme (1). C'est là qu'on a vu naître tant de découvertes sublimes qui ont perfectionné d'autant plus la société qu'elle avoit plus d'obstacles à surmonter, et qu'elle étoit plus nombreuse, à proportion de la fertilité de son climat. Telle furent en Europe la Grèce antique si florissante sur une terre aride ; cette Rome d'abord si foible, et prenant peu à peu une puissance si colossale ; les îles sauvages des Cassitérides (2) devenues l'industrieuse

---

(1) J. J. *Rousseau*, Disc. sur inégal. part. II. Adam *Ferguson*, Essai sur hist. de la société civile. Paris, 1783, in-12, t. I, part. 1. *Volney*, Voyage en Syrie et Egypte. Paris, 1787, in-8, t. II, p. 428.

(2) *Strabon*, Geogr. l. III et IV. *Solin*, Polyhist. c. 22. *Cæsar*, Bell. gall. l. V.

Angleterre ; la Hollande, luttant contre la mer, couvrant l'Océan de ses vaisseaux, et se fortifiant par un commerce immense ; la Suisse, si peuplée et si robuste, au milieu de ses âpres et stériles rochers, etc.

L'avancement de la civilisation ne dépend pas seulement de l'agriculture, comme l'a pensé un illustre voyageur (1) ; mais il se compose aussi de la puissance commerciale (2), de la quantité des métaux utiles, de l'empire des loix, des coutumes qui forment le caractère national. Les besoins naturels satisfaits, laissent le cœur humain rempli de besoins factices, causes infatigables de tous les travaux qui perfectionnent notre espèce (3). Plus une nation est laborieuse et sociable, plus elle devient nombreuse, parce qu'elle a plus d'excédant dans ses moyens de subsistance (4). Quelle est la borne qui en arrêtera les accroissemens ? les vices intérieurs de la corruption et l'excès du luxe qui

---

(1) Pierre *Poivre*, Voyag. d'un philos. Yverdon, 1767, in-12, p. 15.

(2) *Smith*, Inquiry to the wealth of nations. Lond. 1776, in-4, 2 vol. t. I, et trad. franç. vol. I, c. 1.

(3) *Volney*, Voyag. id. l. c. p. 427, sq.

(4) *Wallace*, Dissert. sur populat. p. 25, trad. fr. Paris, 1769, in-8.

naissent et s'accumulent à mesure que la société s'avance vers sa plus grande perfection (1). Les nations fortes et vigoureuses, dans la jeunesse de leurs institutions, tendent vers un gouvernement très-tempéré; mais perdant avec l'âge cette robuste organisation, elles ont besoin d'une puissance plus coërcitive; elles exigent la concentration du pouvoir pour retarder la marche rapide qui les entraîne à leur destruction. Ainsi tout meurt et se renouvelle; les peuples ont une sorte de vie générale, qui a ses idiosyncrasies particulières, modifiées par les climats, les températures, les alimens et les usages; ils éprouvent des maladies morales endemiques; ils ont leurs tems d'enfance, de puberté, de vieillesse, de décrépitude; des intermittences de bonheur et de détresse, des paroxysmes de fureur et de vertige, des périodes constantes de force et de foiblesse; enfin la faux du tems les moissonnera sans doute après une longue suite de prospérités et de puissance, ainsi qu'elle a fait tomber ces nations gigantesques de l'antiquité.

(1) De *Rampalle*, que le Monde ne va point de mal en pis. Paris, 1641, in-8. J'ai traité ailleurs de ceci. Voyez Essai sur perfectibil. hum. p. 10 et suiv. Consultez aussi la fin de cet ouvrage.

SECTION PREMIÈRE.

De la Conformation de l'homme. — De ses Différences d'avec les autres animaux. — Des Races humaines. — De leurs Variétés. — De la Race celtique. — Mongole et lapone. — Malaie. — Nègre et hottentote. — Caraïbe. — Constitution physique de chacune d'elles. — Des Tempéramens. Des Variations particulières. — De la Femme. — De la Taille de l'homme. — De son Analogie avec les singes. — Des singes les plus voisins de nous. — Des Hommes fabuleux.

Après ces considérations générales et fondamentales sur le genre humain, employons l'analyse pour examiner ses rapports physiques en les comparant entre eux et avec les autres êtres de la Nature.

On n'attendra pas ici un exposé de l'anatomie humaine. La société civile n'a pu apporter dans notre conformation que des changemens superficiels et non pas organiques, comme l'avoit soupçonné Aristote (1). Loin d'être courbé vers la terre,

---

(1) Problem. l. 1, Ethic. ad *Nicomach.* Aussi *Démocrite*, et divers autres anciens philosophes.

comme l'a pensé un célèbre anatomiste (1), le front de l'homme s'élève vers les cieux; sa démarche constamment droite (2), commandée par l'articulation du trou occipital sur l'atlas (3); la forme évasée de son bassin (4), la grosseur et la force des muscles jumeaux et soléaires de ses jambes, dont les pieds diffèrent des mains postérieures des singes (5), le séparent suffisamment de ce genre, indépendamment de son intelligence qu'il doit à l'étendue de la masse de son cerveau (6).

---

(1) Pierre *Moscati*, delle corpore differenze essenziale che passano, fra la struttura de bruti e la umana; Milan, 1770, in-8.

(2) *Ovid.* Métam. l. 1.

Os homini sublime dedit, cælumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.

Paul Jos. *Barthez*, Nouv. mécanique des mouvemens des anim. Carcassone, 1798, in-4.

(3) La tête du nègre a déjà moins d'équilibre sur l'atlas; *Cuvier*, Leçons d'anatom. comparée, t. 1, p. 225. *Daubenton*, Mém. acad. scienc. 1764.

(4) *Blumenbach*, Gen. hum. var. nat. sect. 1.

(5) *Linné*, Amæn. acad. t. 6, anthrop. *Lacépède*, Cours de l'an VI, page 6; pensent que les doigts des pieds sont assez écartés dans l'état naturel pour rendre l'homme *presque* quadrumane.

(6) *Aristot.* Hist. Anim. l. 1, c. 16; de Partib. anim. l. 2, c. 7. *Plin.* l. 11, c. 37. *Rufus*, p. 54.

Celui-ci, plus considérable à proportion que parmi les autres animaux, se rétrécit dans les races inférieures comme chez le nègre (1), à mesure que leurs mâchoires se prolongent et forment un angle plus aigu (2), de même que dans les espèces herbivores.

Le corps de l'homme présente encore d'autres différences dans sa structure, telles que des fesses proéminentes, la direction du vagin de la femme, bien plus antérieure que chez les singes (3), et cette membrane, tant de fois rejetée et cependant admise,

---

Charleton, Propriet. cerebr. hum. p. 67. *Willis*, de cerebr., etc. Celui du singe pygmée est presque aussi grand que le nôtre, à proportion. *Tyson*, Anat. p. 54. *Buffon*, t. 14. Ceux des animaux comparés, voyez *Arlet*, Mém. soc. Montpell. dans acad. sc. Paris, 1747, p. 66, sq.; Vicq d'Azyr, Mém. acad. sc., etc. *Caylus* observe que les têtes des statues grecques sont fort grosses.

(1) *Sömmering*, über Korperliche neger; Mayenc. 1784, in-8. *Daubenton*, Encycl. méthod. hist. nat. de l'homme, t. 1.

(2) *Camper*, Dissert. physiq. sur différence des traits du visage, part. 1, planche 1; et Disc. sur les moyens de représenter les passions, trad. de *Quatremère Disjonval*; Utrecht, 1792, in-4.

(3) *Blumenbach*, Gen. hum. var. nat. edit. 1795, Gotting, in-4, sect. 1.

celle de l'hymen, qu'on ne trouve pas dans les femelles des singes, etc.

L'homme seul est bimane, et cette prérogative, selon Anaxagore, l'a rendu supérieur aux autres animaux (1). Le singe est quadrumane, ou plutôt *pédimane*, et ordinairement plus velu que les hommes même les plus couverts de poils (2). D'ailleurs, la main du singe est fort mal conformée par rapport à la nôtre; son pouce ne peut se mouvoir indépendamment des doigts suivans, et leurs muscles diffèrent assez des nôtres pour ne pas leur permettre les pareils mouvemens (3) et la même adresse.

Privé de diverses parties qui se rencontrent chez les mammifères, tels que le pannicule charnu, le muscle bulbeux de l'œil, le ligament cervical ou suspenseur de

---

(1) Joh. Frider. *Hahn*, Dissert. de manu hominem a brutis distinguente; Lips, 1719, in-4. *Buffon*, t. 3, p. 358, sq. *Helvetius*, de l'Homme, t. 1, etc.

(2) Comme sont des habitans d'Angola, de Bornéo, etc. Voyez aussi *Müller*, Sammlung russi chergeschichte, t. 3, p. 174. *Cook*, Voyage 2e. *Dighby*, Symp. p. 51, 54. *Vanderbroeck*, Voyag. p. 426.

(3) Voyez *Vicq d'Azyr*, Anat. comp. (dans l'Encycl. méthod.), t. 2, article de l'orang-outang, et des suivans.

la tête, la membrane clignotante, le réseau admirable artériel, l'os intermaxillaire qui alonge le museau des singes, et quelques autres particularités telles que l'allantoïde chez le fœtus, le pancréas d'*Asellius*, le corps d'*Higmor*, les conduits hépato-cystiques, etc. (1), l'homme diffère encore par la petite proportion de ses nerfs (2) comparés à la masse de son cerveau, relativement à ceux des quadrupèdes. Enfin, la position du cœur, perpendiculaire comme celle du corps, une main bien mieux organisée que celle des singes (3), la molesse délicate du tissu cellulaire de notre peau (4), qui perfectionne tant notre tact; mais sur-tout, la

---

(1) *Blumenbach*, Gener. hum. var. nat. sect. p. 33, edit. 3.

(2) *Sômmering*, Dissert. de basi encephali; Gotting, 1778, in-4, p. 17; et über die negers, p. 59. (Il a toujours trouvé des calculs dans la glande pinéale de l'homme; voyez sa Dissert. latine à ce sujet; Mayence, 1785, in-4). Consultez encore J. Gottfr. *Ebel*, Observ. nevrologicæ ex anat. compar. Francof. ad viadr., 1788, in-4.

(3) *Vicq d'Azyr*, Anat. compar. tom. 2, art. du satyr; et Mém. acad. sc. Paris.

(4) *Blumenbach*, l. c. §. 17, p. 47. Aussi aux singes, voyez ses Instit. physiolog. édit. 2. p. 185, note (*i*). De *Riet*, de Organo tactûs. Lugd. bat. 1745, in-4.

lenteur extrême de l'accroissement et la foiblesse de l'enfant, qui exigeant de longs soins maternels, est un des liens les plus précieux de la société et une cause assurée d'éducation et de perfectibilité; voilà les principaux avantages et les différences les plus tranchées de l'espèce humaine.

Considéré dans sa vaste étendue, le genre humain peut, indépendamment de ses variations particulières et individuelles (1), *se réunir en cinq races principales*, dont les différences et les caractères profonds, indélébiles, paroissent résister même à l'influence puissante des climats (2). Ne voit-on pas en effet, sous le même parallèle et sur la même terre, exister depuis un grand nombre de siècles, le hongrois basané près des peuples les plus blancs de l'Europe; et le péruvien cuivré, le malais bruni, l'abyssin presque blanc (3), dans les mêmes zônes qu'ha-

---

(1) *Buffon* les a très-bien détaillées, ainsi que *Haller* et plusieurs autres. Il n'est pas nécessaire de les répéter ici en particulier.

(2) *Forster*, supplément au deuxième Voyage de *Cook*, tome 5, p. 243-246. *Engel*, Quest. sur popul. d'Amériq. part. 2. *Frezier*, Voyag. part. 2, p. 63.

(3) *Adanson*, Voyag. Sénég. p. 88, l'assure des mahométans qui vivent dans le cœur de l'Afrique, où l'on prétend même qu'il y a des peuples blancs.

bitent les peuples les plus noirs de l'univers? Les habitans de la terre de Diemen sont noirs, tandis que les européens du même dégré boréal sont blancs, et les malabares placés sous un ciel bien plus ardent, ne sont que bruns (1) comme les sibériens. Les hollandais au cap de Bonne-Espérance, ne sont pas devenus depuis plus de deux siècles, d'une couleur de suie, comme les hottentots qui peuplent ce pays; les guèbres ou parsis restent blancs (2) au milieu des hindous olivâtres, parce qu'ils ne se mêlangent pas. Il faut donc qu'il existe, indépendamment des influences de la lumière qui colore tous les corps, une certaine idiosyncrasie naturelle et héréditaire à chaque race d'hommes qui couvrent la face du monde.

La teinte qui réside dans le réseau

---

(1) Les filles des maures sont blanches, *Shaw*, Trav. p. 304; aussi aux îles Mendoce, Voyage aux terres Austr. t. 1, p. 256; les madécasses originaires sont blancs; voyez Voyag. Madag. p. 28 : ils vivent depuis une longue suite de siècles, entourés de peuples noirs.

(2) Voyez *La Boullaye-le-Gouz*, Voyag. et Observ. Paris, 1653, in-4, l. 2, c. 20, p. 189.

muqueux de *Malpighi* (1), n'est pas la seule différence caractéristique des races humaines (2), puisque la figure offre des formes générales et constantes dans chacune d'elles, et dépendantes de la conformation osseuse. Le museau du nègre (3), les pommettes extrêmement saillantes des joues des calmouks et eleuths (4), le crâne et le nez (5) aplatis du caraïbe (6), les yeux obliques des ja-

---

(1) Id. p. 20. Voyez aussi J. Nic. *Pechlin*, de nigred. Æthiop. Kiel. 1677, in-8. Bern. Siegfr. *Albinus*, de color. Æthiop., etc. Amst. 1738, in-4. *Lecat*, Traité de la couleur de la peau; Amst. 1765, in-8. *Sæmmering*, ueber Korperliche die neg. Mogunt. 1784, in-8. *Meckel*, acad. Berlin, t. 9, p. 88.

(2) On a dit des américains qu'ils avoient tous la même teinte; *Home*, Skecht. of the history of man. tom. 1, p. 13. et la même figure; suivant *Pinto* dans *Robertson*, Hist. améric. t. 2, not.

(3) *Haller*, Physiol. t. 5. *Camper*, diff. Traits du vis. sect. 1. *Blumenbach*, Gen. hum. sect. 3.

(4) *Blumenbach*, decad. cran. divers. gent. 2, tab. 14 et 16; dec. 3, tab. 23; et 29 le crâne d'un eskimau, tab. 25, id., etc.

(5) Thom. *Atwood*, the History of the island of Dominica. Lond. 1791, in-8.

(6) *Haller*, Physiol. *Sabatier*, Anat. t. 1. *Camper*, Différ. des traits du visage, sect. 1 et 2. *Arthaud*, Journ. physiq. 1789, t. 1, p. 250. *Blumenbach* assure le contraire, avec beaucoup d'auteurs qu'il cite, de

ponais et des chinois (1), ou la tête conique du siamois (2) n'appartiennent pas à l'art, comme les oreilles alongées ou percées, les peintures ou le *tatouage* de la peau. La couleur blonde ou rousse (3) des chevelures européennes (4), les yeux bleus ou cendrés du nord ne se voient presque jamais, excepté les cas morbifiques, dans les autres races humaines (5). Les cheveux de celles-ci

---

Gener. hum. var. sect. 3, p. 215-223. *Lacondamine*, Mém. acad. sc. 1745, p. 427, etc.

(1) C. P. *Thunberg*, Voyage au Japon, trad. franç. p. 411. Ils ont aussi la tête grosse, le col court. Les japonais sont issus du sang des tartares-mongols, ainsi que les chinois, selon les remarques des voyageurs *Georgi*, *Lesseps*, *Benyowsky*, etc. *Kempfer* a donné une bonne description des japonais.

(2) *Lalouberc*, Siam. t. 1, p. 100; Paris, 1691, in 12.

(3) *Hippocr.* de aer. loc. et sq. pyrotriches cai leptotriches. *Galenus*, id. *Arist.* Problem.

(4) Elles suivent la couleur de la peau. *Lorry*, Tract. de morb. cut. p. 25, sq. *Blumenbach*, id. sect. 3, §. 51, p. 164. Les lapons les ont noirs, *Harmens*, med. lap. *Scheffer*, p. 31.

(5) Herm. *Conringius*, Habit. germ. p. 85. Il y a des exemples contraires pour la couleur des cheveux dans *J. G. Gmelin*, Reise durch. Sibir. t. 1, p. 89. *Charlevoix*, nouv. Fr. t. 3, p. 179. *Lopez*, Rel. di Congo. p. 6. *Hatkins* trav. *Gröben*, Guineisch. reis. p. 29. *Sonnerat*, nouv. Guin. p. 153. *Marion* et *Duclesmeur*,

sont tous très-noirs, dès la naissance même; lisses et grands à toutes les nations mongoles, malaies et américaines du midi et du nord; laineux aux nègres, aux hottentots et aux papous.

La barbe tardive et en petite quantité chez tous les mongols, existe naturellement dans toute la tige américaine (1). Ainsi que plusieurs autres peuples sauvages, tous les caraïbes se l'arrachent (2) dès le jeune âge,

---

Voyag. p. 138. *Wallis* dans *Hawkesw.* t. 1, p. 260. *Quiros*, Mém., etc. ils sont produits par la chaux d'huîtres dont ces peuples se poudrent. Voyez *Surville* et *Bougainville*, Voyag. Les siciliennes se rendent blondes avec la lessive de cendres. Henr. *Swinburne*, Voyag. traduct. franç. pag. 81; Paris, 1785, in-8.

(1) *Blumenbach*, Gotting. Magaz. an 2. part. 6, p. 419, en a cité un foule de témoignages. — Les femmes, en perdant leurs menstrues avec l'âge, deviennent la plupart barbues. Voyez *Jac. Barlini*, de fœminis ex supressis menstruis, barbatis. Altdorf, 1664, in-4.

(2) Les anciens celtes aussi, selon *Pelloutier*, Mém. acad. Berlin, 1756. Les américains, d'après *Charlevoix*, t. 3, p. 179. *Lafiteau*, Voyag. Mississipi, p. 333; et Mœurs des sauvages, t. 1, p. 104. Aussi des sibériens, d'après le témoignage de *Pallas*; et des nègres, selon *Desmarchais*, Guin. t. 3, p. 358. *Molina*, Hist. Chili, réf. *Marcgrav*. Brasil. c. 4, p. 13. Multi dantur qui

ainsi

ainsi que presque tous les peuples sauvages, ce qui a fait penser qu'ils étoient naturellement imberbes. Les cheveux, plus longtems noirs aux peuples du midi, les poils en plus petite quantité chez le nègre (1), blanchissent ordinairement lorsque la faculté génératrice se perd (2). On trouve encore, parmi les nations, des différences naturelles de proportions dans leurs extrémités en les comparant entre elles (3).

Une des principales races humaines est la celtique, qui se subdivise en deux tiges. La première a un teint très-blanc, des cheveux souvent blonds, et une grande

---

barbas habent nigras. *Cook* et *Forster*, Voyag. t. 3, et sq. *Bougainville*, Voyag. *Lapeirouse*, t. 2. *Carteret*, Voyag. *Gumilla*, Orin. t. 1. *Denys*, Am. sept. t. 2. Aussi des peuples malais, selon *Marsden*, *Forrest*, *Wilson*.

(1) *Jefferson*. Notes sur la Virginie, p. 139, trad. fr. Cependant quoique moins velus que nous, ils sont plus amoureux. *Carver*, Voyag. p. 224, et sq.; a vu de la barbe aux américains. Aussi *Cook*, Voyage 3e, tome 3, p. 62, sq.

(2) *Lorry*, Morb. cut. p. 598. Levinus *Lemnius*, Nat. mirac. l. 3. Les femmes samoïèdes n'ont pas de poils aux parties naturelles. *Klingstædt*, Mém. p. 38; ce qu'il attribue au froid.

(3) *Blumenbach*, Gen. hum. var. sect. 3, p. 232-249. *Aristot.* Problemat. 5-14; ed. de *Casaubon*, p. 314.

force musculaire (1); elle comprend la plupart des nations européennes, telles que les cimbres et les scandinaves (2), les teutons, et celtes proprement dits (3), les goths, saxons, islandais, bretons, normands, francs, italiens, grecs et celtibériens, même les galates, ou gaulois asiatiques qui ont dû se répandre dans l'Asie mineure, la Morée, la Géorgie et la Circassie (4). La seconde branche dont les individus sont plus colorés, est formée par les nations vandales, illyriques ou esclavonnes (5), les gètes,

---

(1) Olai *Rudbeckii*, atlantica sive Manheim Upsal, 1684, fol. t. 2, en fait dériver tous les principaux peuples anciens et modernes.

(2) Olai *Magni*, de gentibus maximè septentrional. Roma, 1555, fol.

(3) *Pelloutier*, Hist. des celtes, edit. 2. Paris, 1771, in-4, 2 vol. Herm. *Conring*. de habitu Germanorum. Ernoldus *Vigellus* dans un poëme dédié à Louis le débonnaire, dit les francs compatriotes des Danois. *Lazius*, Migr. gent. p. 64, aussi.

(4) On connoît la beauté de cès peuples, et leur courage. Voyez *Thévenot*, Voyag. t. 1. *Lamotraye*, t. 2, c. 3. *Chardin*, t. 1, p. 171.

(5) De *Guignes*, Hist. des huns; Paris, 1756, in-4, 5 vol. Il faut en excepter toutes les nations mongoles, dont parle ce savant auteur.

polonais ou sarmates, gépides, thraces, russes ou tschudis anciennement, turcs, tartares de Krimée, scythes, persans, arabes, maures (1), et même les indous cisgangetiques. Ces premières sont des hordes belliqueuses et féroces, qui, descendant ainsi que des bandes d'ours, du Caucase, et des bords de la mer Caspienne, ont dévoré l'Europe et l'Asie (2), les ont couvertes de leurs rapines et de leurs brigandages, sur-tout à l'époque de la chûte de l'empire romain, sous Valentinien III, aux 5e et 6e siècles. Plus ou moins mêlées à la race mongole, elles ont conservé la plupart des mœurs asiatiques (3), et se sont amollies dans les plaines fertiles de l'Orient et de l'Inde.

La racine originelle des mongols se par-

---

(1) Tous ces peuples-ci sont extrêmement mêlés à cause de leur férocité guerrière. Pour ceux de l'orient voyez *Pietro della Valle*, *Olearius*, *Herbert*, *Thevenot*, *Kempfer*, *Tavernier*, Voyag. t. 3, p. 301. *Peyssonnel*, Commerc. de mer Noire, t. 1; et Dissert. sur peupl. du Danube, etc.

(2) *Shaw*, Voyag. t. 1, p. 168, a vu des maures blonds qui descendent des vandales, selon lui.

(3) Ant. *Linhart*, Versuch der geschichte von krain. Laibach, 1771, in-8, 2 vol. le prouve pour les esclavons; *Gmelin* le dit des russes et des tartares.

tage en trois branches, dont tous les individus sont maigres et fort bruns même dans les pays froids et tempérés. Les deux premières vivent en hordes nomades. La variété qui embrasse presque toute la circonférence du pole arctique, comprend les habitans du Spitzberg, de Petzora, les groenlandais (1), esquimaux, tschutchis, kamtschadales (2), koriaques, ostiaques, gakates, jukagres, samoïedes (3), et les lapons, qui ont des analogies de forme et d'usages avec les finlandais, et des rapports de langage (4)

---

(1) *Egède*, groenl. f. 1. Dav. *Cranz*, historie von Gronland. Barby. 1765. 8°. *Ellis.* etc.

(2) *Steller*, beschreibung von den lande Kamtschatka. Francof. und Leipzig 1774, 8; et *Kraschenninikoff*, nat. hist. of Kamtschatk. part. 2, et trad. à la suite du voyage de *Chappe d'Auteroche* en Siber. t. 2, fol. p. 500, sq.

(3) *Klingstædt*, mémoires sur les samoïèdes et sur les lapons. Konisgberg, 1762, in-8; et *Poulounin*, sur Russ. t. 2. On a refuté l'étymologie qui accuse les samoïèdes d'anthropophagie.

(4) Olai *Rudbeckii*, filii. analog. linguæ fennonicæ cum hungar. Upsal, 1717, in-4, p. 77. *Kaimes*, skeck, t. 1, p. 12, note. J. *Hager*, verwandischaft der hungarn mit den lapplandern. Vienne, 1794, in-8; et J. *Sainovic*, demonstratio idioma hungarorum et laponum idem esse. — Hafniæ, 1770, in-4.

avec les vrais hongrois qui appartiennent à la tribu mongole. Ces nations qui habitent dans des iourtes, ou cabanes souterraines, sont toutes fort brunes, sèches, de petite taille, foibles, macrocéphales (1) et barbares, mais très-peu courageuses.

La seconde division qui est en général fort laide a pour centre les éleuths et calmouks, (2), les tunguses (3), baskirks, kosaques vrais (4), kirguis, tschouvaches, burattes, soongarés, qui approchent plus ou moins de ceux de la première section; enfin tous les peuples mantcheoux du nord de la Chine, et les tribus tangutiques du Thi-

(1) *Tenon*, mém. instit. national, partie physiq. tome 1, p. 221, sq. not. *Blumenbach*, decad. cranior. divers. gent. 1 et 2. — La race des daces et pannoniens a une grosse tête aussi. *Busching*, t. II.

(2) Voyez *Lebruyn*, voyag. t. 1, p. 112, sur leur figure; et aussi *Pallas*.

(3) *Peyssonel*, sur commerc. de mer Noire, t. 1, p. 176. *Tavernier*, voyag. t. 3, p. 300. *Pallas*, voyag. t. 2. — *Georgi*, reise durch sibir. — *Chardin*, t. 1, etc. *Ivo* Narbonensis, iter 1243, apud *Mattheum*, *Paris*. Hist. majores, p. 530. Lond. fol. 1686.

(4) *Pallas*, voyag. t. 2 et 3; aussi ses nordische beytrage, t. 2. Gott. Sam. *Gmelin*, reise durch Russland. Petersb. 1770, in-4, t. 2. Erich *Laxmann's*, Siberische herausgegeben. Gotting. 1769, in-8.

bet jadis soumis au vaste empire du Captchac. Vivant en hordes de brigands dévastateurs, et presque toujours à cheval, ils parcourent de grandes distances et méprisent l'état stationnaire qui les enchaîneroit dans les liens d'une société tranquille et policée, comme celle des chinois.

Les mongols méridionaux placés au de-là du Gange, présentent la troisième branche dont les formes sont plus adoucies par le climat et des demeures fixes. Tels sont les chinois, les japonais, les corésiens, tonquinois, cochinchinois, les habitans d'Iesso, plusieurs thibetains, siamois, etc. Peut-être la race mongole boréale passant par les îles Kuriles et celle des Renards ont peuplé les vastes déserts du nord de l'Amérique (1), presque jusqu'à la Californie. Au moins on retrouve chez ces peuples indomptés quelques conformités d'usage et de figure avec les mongols septentrionaux encore barbares (2).

---

(1) *Steller*, von Kamtschatk. band. 2. *Kraschenin-nikoff*, ib. *Muller*, Geschicht. t. 1; et nouv. Découv. des russes, part. 2, trad. de *Coxe*.

(2) *Bell d'Antermoni*, Voyag. trad. fr. t. 1, p. 108. *Pauw*, Rech. sur Améric. tome 1. *Steller*, ibid.

Les tribus malaies d'une couleur brune rougeâtre, ont quelque analogie avec les nations précédentes. S'étendant depuis la presqu'île de Malacca, aux îles de Sumatra (1), Java, Bornéo, Ceylan (2), aux Philippines, aux Célèbes, aux Moluques (3), à une partie de Madagascar (4) et de la nouvelle Guinée, jusques dans les îles les plus éloignées de la mer du sud (5); elles nous présentent des peuples extrêmement divisés et cependant analogues par la forme, la nuance de couleur, les mœurs et la langue mère.

Seligmann, Vogel seu aves, t. 4, planche dernière, donne une fig. d'améric. septentrion. qui ressemble à un tartare mongol.

(1) *Marsden*, Hist. Sumat. t. 1, c. 2, trad. franç. par Parraud; Paris, 1788, in-8, 2 vol. sur édit. 2, angl.

(2) Robert *Knox*, an Historic. relation of the island ceylon. Lond. 1681, fol.; et trad. franç. Paris, in-12, 2 vol. 1683.

(3) Barthel. Leon. *Argensola*, de las conquistas das molucc.; et trad. angl. Lond. 1708, in-4; et franç. Amsterd. in-12, 3 vol. 1706.

(4) *Cauche*, Relat. de Madagascar. Paris, 1651, in-4; et le s^r. de *Flaccourt*, part. 1, id.

(5) *Cook*, Voyag. 3e, t. 4, avec un petit dictionnaire comparé de leurs dialectes. *Forster*, id.

L'espèce nègre (1) ou éthiopienne qui est plus ou moins noire, à peau grasse, satinée, à jambes cambrées, se divise en deux branches ou variétés, dont la première peuple l'Afrique équatoriale, la Nigritie, la Guinée, le pays des mandingues, des joloffes, des caffres, des galles, le Congo, Angola, la côte de Zanguebar, le Monoëmugi, l'intérieur de Madagascar, la terre des Papous et la nouvelle Guinée (2). Leur angle facial est de 75 dégrés, environ, et leur cerveau est rétréci par la Nature elle-même.

La seconde souche, d'une teinte olivâtre tirant sur le noir, embrasse les familles hottentotes (3), les namaquois, presque tout le

---

(1) Lord *Kaimes*, Skechtes ou man. Book 2. *Smith*, lui a reproché d'avoir soutenu que les nègres étoient d'une autre espèce, par une spéculation de commerce, et non par des principes et des raisonnemens philosophiques. Voyez la Critique de ce traité; Braunschw, 1791, in-8. *Guill. Rei*, Dissert. sur origine des nègres, Lyon, 1744, in-12, prétend, ainsi que *Demaillet*, que ce sont d'autres hommes que nous.

(2) *Sonnerat*, Voyag. nouv. Guin.; et le capitaine *Forrest*, ibid.

(3) Petr. *Kolbe*, Descr. cap Bonne-Espér. trad. fr. t. 1. *Sparrmann*, Voyag. d. t. 1. *Levaillant*, Voyage dans intér. d'Afriq. 1r et 2e.



Barraband del. Perée S.

ORANG - OUTANG.
CHIMPANZÉE.
OU JOCKO.



1 Femme malaie de l'île Ste Christine.
2 et 3 americains des deux Sexes.

continent de la nouvelle Hollande, et quelques terres environnantes comme celle de Quiros et la nouvelle Calédonie. Ces peuples sont excessivement stupides et abrutis, indépendamment d'une figure ignoble presque triangulaire, et alongée comme le museau des singes, avec un nez épaté.

La dernière race appelée *caraïbe*, d'une couleur rougeâtre ferrugineuse (1), sur l'origine de laquelle on a disserté tant de fois, comme si la nôtre n'étoit pas aussi obscure que la sienne; cette race, dis-je, se compose de toute l'Amérique méridionale (2), et depuis les Patagons, le Chili, le Paraguai, le Brésil, le Pérou et la Guiane, jusqu'au Canada; ensuite dans la partie septentrionale de cet hémisphère, depuis Quebec, les légions huronnes et iroquoises, les deux Mexiques, et la Californie, jusqu'à la Louisiane, la Floride, le Yucatan; enfin

---

(1) *Robertson*, Hist. améric. t. 2, not. 42; dit, d'après le chevalier *Pinto* et *Ulloa*, Voyag. t. 1. qu'ils se ressemblent tous. *Bouguer*, fig. terr. p. 100, rapporte que les habitans des montagnes sont moins basanés que ceux de la plaine. Voyez aussi *Chanvallon*, Voyag. à la Martiniq. part. 1; leur peau est aussi douce que celle des nègres. *Biet*, France équinoxiale, p. 352.

(2) *Carli*, Lettr. américaines; Boston et Paris, 1788, in-8, 2 vol.

toutes les îles Lucayes ou Antilles, ainsi que les Malouines et la Terre de Feu à la pointe méridionale de Magellan. Ces peuples qui ne sont point dégénérés et affoiblis comme on l'a pensé (1), prendront quelque jour la vie des tartares, lorsque les chevaux se seront multipliés chez eux, et ils se soustrairont alors à la tyrannie des européens, leurs superbes oppresseurs.

Il est nécessaire de considérer dans le genre humain deux sortes de dégénérations; soit que les causes en soient générales, comme dans la première espèce, et s'étendent sur tous les êtres animés, soit qu'elles ne s'exercent au contraire qu'à la surface des individus et d'une manière partielle.

Nous avons partagé le genre humain en cinq ou même six races primordiales. Quelques-unes d'elles pourroient être considérées comme des espèces distinctes, puisqu'on les trouve constantes dans la suite de leurs reproductions, indépendamment de toute cause de variation (2). Si nous n'avions

(1) De *Pauw*, Rech. phil. sur les américains; Lond. 1771, in-12, t. 1, part. 1; et *Robertson*, Hist. de l'Amériq. t. 1, l. 4.

(2) *Kalm*, Ameriq. resa. t. 2, le dit des nègres. Le célèbre voyageur *Pallas*, Mém. sur la variation des

égard qu'à quelques différences de formes superficielles, et, pour ainsi dire; excentriques à l'organisation radicale, le nombre en seroit immense dans la somme des individus. Nous ne pouvons donc examiner que les variations et les contrastes les plus heurtés qu'apportent les alimens, l'influence des climats, les usages généraux et les coutumes nationales. Enfin il existe des différences produites par la nature elle-même, sans qu'on puisse en assigner d'autres causes sensibles.

La figure de l'homme ne présente pas elle seule de ces oppositions tranchées, de ces déformations singulières, beaucoup plus communes parmi les hommes civilisés, que dans ces tumultueux assemblages de hordes barbares, où la nature est plus respectée dans sa marche, moins contrariée dans sa puissante activité. Chaque membre, chaque

---

animaux, dans l'acad. Pétersb. 1780, le fait sentir de même pour diverses races humaines. Les hollandais établis au cap de Bonne-Espérance, depuis plus de 180 ans, vivans de père en fils à la manière hottentote, sans s'y mélanger, n'en prennent ni la figure ni la couleur. Jamais les ressemblances avec les peuples étrangers ne se contracteront, si l'on ne fait aucune alliance avec eux, quand même on habiteroit depuis plusieurs siècles sur la même terre.

portion du corps se ressent, comme par une sorte de répercussion de la conformation primordiale. Chaque partie se détermine d'après l'ensemble, et les moindres changemens qui s'opèrent dans les organes intérieurs et vitaux, se font apercevoir avec force à leur circonférence. L'âge, le travail, et sur-tout la nourriture et le genre de vie ne font que fortifier, augmenter, perpétuer ces conformations irrégulières.

Plusieurs peuples tels que les hindous (1), les hottentots (2), les péruviens (3), les chinois (4), les esquimaux (5), les patagons (6), les kamtschadales et les habitans de la Nouvelle Hollande (7), ont les pieds

---

(1) *Hodges,* Travels in Ind. p. 3.

(2) *Sparrmann,* Voyag. au cap de Bonne-Espérance, tome 1.

(3) *Ulloa,* Voyag. t. 2, l. 4, etc.

(4) *Dampier,* Suite du voyage autour du monde, p. 100. *La Barbinais*, Voyag. t. 2, p. 62. *Osbeck*, Oostind. On sait que les chinoises aiment les petits pieds, par mode. *Macartney*, ambassad. t. 2, chap. 2.

(5) *Wales*, Philosop. transact. t. 60, p. 109. *Curtis*, id. t. 64, p. 383. *Ellis*, *Krantz*, *Egède*, etc.

(6) *Wallis*, Voyag.; et *Bougainville*, on a prétendu que le froid en étoit la cause; mais il ne l'est pas pour les quatre premiers peuples cités.

(7) *Watkin Tench's*, accont of the settlement at port Jackson. p. 178.

et les mains proportionnellement fort petits pour le reste du corps. Les hindous ont toutefois des jambes et des cuisses très-alongées (1); celles-ci sont raccourcies aux races mongoles (2), très-grosses, dit-on, aux irlandaises (3) et aux habitans de la Nouvelle Zélande (4); enfin les nègres ont, en général, des jambes déformées (5) et cambrées (6), depuis les siècles les plus reculés (7).

---

(1) De la *Boullaye-le-Gouz*, Voyag. et Observ. l. 2, c. 1, p. 142. Il faut observer que la figure en bois qu'il a joint à son voyage, n'a pas, de son aveu, les proportions qu'il décrit; mais c'est la faute du graveur.

(2) *Ivo*, Narbonensis, dans l'Hist. major. de *Mathieu Paris*, p. 531.

(3) *Twiss*, tour in Ireland. p. 39.

(4) De la *Borde*, Hist. de la mer du Sud, t. 2, p. 97. D'après *Monneron*.

(6) *Chanvallon*, Voyag. à la Martiniq. p. 58. Ce qu'il attribue à leur manière de se cramponner après leur mère pendant l'allaitement, lorsqu'ils sont jeunes. Voyez aussi *Sœmmering*, die negers, p. 40.

(5) *Ramsay*, on the Treatment and conversion of african slaves, p. 217. Aussi *Albert Durer*, l'avoit autrefois observé dans ses proportions du corps humain, fig. 3.

(7) Cette remarque avoit été faite chez les égyptiens qui descendent d'une race éthiopienne, comme *Blu-*

Non seulement les membres éprouvent des différences de conformation (1) organique dans plusieurs races humaines, mais aussi beaucoup d'autres parties de leur corps. Ainsi les indiens ont les oreilles placées plus haut que les nôtres (2); elles sont naturellement fort grandes aux biscayens (3). On a vu plusieurs personnes qui pouvoient les

---

menbach l'a fait observer dans les Philos. trans. 1794, part. 2. *Aristote* parle de cette difformité des nègres, dans ses Problêmes, n° 5-14, p. 431, édit. de Casaubon. Voyez encore *Petronii* Arbitri, satyricon. c. 102. et le Moretum de *Virgile*, vers 35, suiv. — C'est donc un caractère fondamental, et qui n'est pas le produit instantané du climat seulement, car ils gardent ces formes dans tous les lieux où ils se reproduisent.

(1) *Pallas*, sur l'Hist. des races mongoles (en allemand, t. 1, p. 98.) attribue leurs jambes cambrées à l'habitude de monter à cheval dès la plus tendre jeunesse. Selon *Bougainville*, Voyage, page 146; et *Forster*, Observ. à la suite du 2e voyage de *Cook*; les pieds des pêcherais, habitans la Terre-de-Feu, sont très-difformes.

(2) *Blumenbach*, Philos. trans. ibid. p. 191, tab. 16; et Gener. hum. var. p. 233. *Smetius*, Antiquit. neomagens, p. 70, représente de singulières oreilles aux anciens hollandais.

(3) Me *Daunoy*, Relat. d'un voy. d'Espagne, t. 1, p. 23.

faire mouvoir, et j'en connois un exemple. Plus écartées de la tête aux peuplades sauvages qui ne les compriment pas, les oreilles en sont plus propres à transmettre les sons. Les habitans de l'est de l'Asie ont les yeux placés en ligne diagonale, et leurs paupières sont bridées. Il paroît aussi que les parties génitales éprouvent quelques variations. Les écossais les plus septentrionaux, les nègres, et en général les habitans de la ceinture la plus brûlante du globe ont des organes extérieurs de reproduction fort volumineux (1), et un prépuce naturellement fort alongé (2).

Dans les diverses nations de la terre, les proportions générales du visage à la gran-

---

(1) Pour les premiers, *Faust*, Geschlescht. der mensch. in ordn. p. 52; et *Blumenbach*, Medicinische biblioth. t. 3, p. 413. *Saar*, Ostindische kriegsdienste, p. 45. Aussi les femmes ardentes les préfèrent, dit-on.

(2) D'après les témoignages des voyageurs, les femmes, dans l'orient, recherchent plutôt les hommes qui ont leur prépuce que les circoncis; elles prétendent que la volupté y gagne. Il est à présumer que la coutume de circoncire n'est pas seulement un précepte de propreté, mais qu'il a pour but d'empêcher la masturbation, suivant quelques auteurs. *Haller*, Element. physiolog. t. 7, l. 27, sect. 1, §. 38, p. 486.

deur de la taille sont inconstantes. Le calmouk n'a pas six faces de hauteur, tandis que l'élégance svelte des grecs en donna jadis sept ou même huit à leurs belles statues, telles que la Vénus pudique, l'Apollon pythien. L'esquimau, le samoïède, n'a tout au plus que cinq fois la longueur de sa tête pour la proportion totale de sa stature. Ces hordes barbares, très-petites et rapprochées du pole, ont toutes une tête excessivement grosse (1), un col court et fort, des épaules larges, exhaussées, une taille carrée et des contours prononcés d'une manière extrêmement rude. Combien sont encore plus mal conformés les nains et les géans ! Les premiers ont des membres raccourcis, oblitérés, une tête énorme, un corps épais, tandis que les autres sont grêles, effilés, débiles et très-minces. Toutes ces différences de structure influent sur la démarche et sur toutes les actions de ces individus; elles paroissent maussades, ignobles, disloquées.

Tous les nègres ont le ventre porté en avant

(1) *Tenon*, Mém. instit. de France, part. physiq. t. 1, dit en not. que les chapeaux de grandeur ordinaire, faits à Paris, envoyés au nord, se trouvèrent beaucoup trop petits, et ne purent servir.



1. ostiaque . 2. et 3 Femme et enfant Kamtschadales.

avant, les fesses très-en arrière, position déterminée par l'assiette de la tête, dont le trou occipital est placé plus postérieurement que chez les autres hommes. Cette conformation particulière (1) leur donne un air déhanché et comme éreinté (2). Ainsi, de petites causes en apparence produisent des résultats sensibles et constans.

Nous décrirons ici les caractères généraux de chaque race humaine, qu'on peut diviser principalement en belles et blanches, en laides ou brunes et noires (3). Les lignées

(1) *Daubenton*, Mém. sur la posit. du trou occipital. acad. scienc, 1764. *Sommering*, ibid. et Dissert. de bas. encephali. *Cuvier*, Leçons d'anatom. compar. t. 1, pag. 225.

(2) *Chanvallon*, ibid. part. 1, p. 58. Il semble qu'ils soient moins faits pour marcher droits, que nous; c'est une gradation insensible vers les singes.

(3) Voyez *Meiners*, Grundriss der geschichte der mensch heit. Lemgov. 1793, in-8, édit. 2. On dira peut-être que la beauté est relative, et que quiconque juge ses compatriotes est plus porté pour eux que pour des étrangers; que chaque race enfin est belle à ses yeux. Cette question rentre dans celle du beau dans les arts; j'en parlerai par la suite. Je me contente d'observer que les calmouks préfèrent les géorgiennes à leurs filles; que par toute la terre, la blancheur de la peau est plus estimée que toute autre, même des

celtiques, et même sarmates ou esclavones, présentent en effet une face ovale, agréable, très-symmétrique, qui n'est ni proéminente ni rentrante, un front droit, un nez égal, régulier, une bouche assez petite, des dents bien rangées et non inclinées en avant, des lèvres minces, délicates, un menton arrondi, une chevelure blonde ou chataîne et ondoyante, une teinte vermeille d'incarnat sur les joues, des yeux bleuâtres ou bruns, et une tête bien arrondie. Enfin, des formes nobles et fières, une ame généreuse, un caractère d'activité, de franchise, la beauté, la valeur, l'intelligence, la perfection et les vertus sociales élèvent cette race d'hommes au dessus du troupeau servile des autres mortels qui rampent, tristement attachés à la terre dans une vile uniformité. Sans les européens, que seroit notre monde? Nations puissantes, race superbe et indomptée, immortels génies des arts et des sciences, heureuse civilisation, vous ne l'auriez pas illustré de vos productions et couvert des palmes

---

nègres. Je ne pense pas qu'on puisse disputer aux européens plus d'industrie, de science, de perfection, qu'aux chinois et à tous les autres peuples de la terre.

de la gloire ! Tous les canaux de l'industrie seroient desséchés, toutes les routes des sciences, toutes les inventions du génie, tant d'arts enchanteurs seroient demeurés éternellement inconnus dans la nuit de l'oubli. Semblables à Platon, nous devons nous énorgueillir de n'être pas nés parmi des peuples barbares. Ceux-ci ne nous accordent-ils pas unanimement eux-mêmes la supériorité ? ils voudroient en vain déguiser leur impuissance. L'européen, appelé par ses hautes destinées à l'empire du monde qu'il sait éclairer de son intelligence et dompter par sa valeur, est l'homme par excellence, et la tête du genre humain ; les autres, vile tourbe de barbares, n'en sont, pour ainsi dire, que l'embryon.

Chez les mongols, le teint est comme tanné, les cheveux noirs, droits, roides, grossiers, et les poils rares. Ils ont une tête un peu quadrangulaire, la face large, déprimée, les dents un peu écartées, les joues élevées, les pommettes très-saillantes (1),

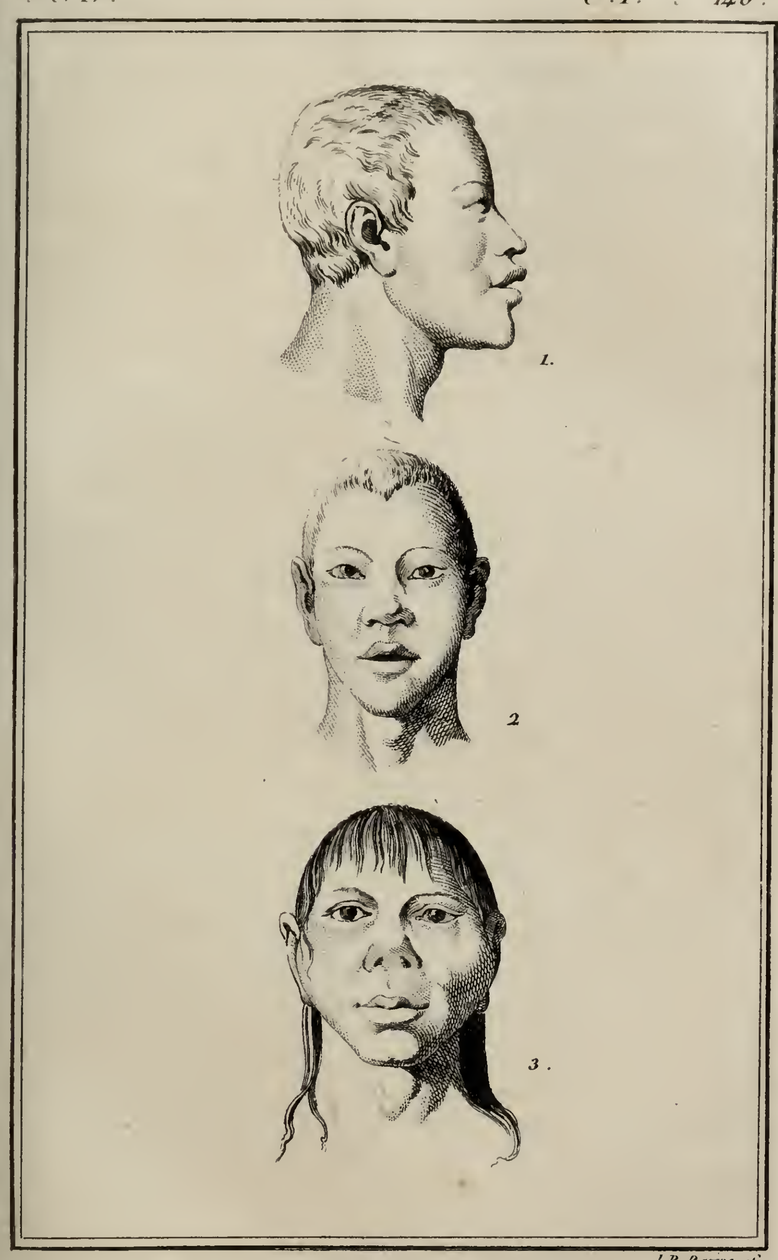
---

(1) *D'Hancarville*, Rech. sur l'origine des arts de la Grèce; Lond. 1785, in-4, t. 1, p. 300 et 301; fait mention d'une figure de bronze d'un beau travail grec, trouvée dans les décombres d'Herculanum. Le carac-

le nez aplati et comme confondu avec la figure ; l'ouverture des paupières est étroite et linéaire ; les yeux sont noirs ; mais ces traits deviennent plus âpres, plus difformes, plus hideux vers le nord, chez ces hordes stupides de mirmidons, telles que les samoïèdes, les eskimaux, les lapons, etc. La figure s'adoucit sous un ciel moins rigide, comme dans les lignées chinoises, japonaises, siamoises, où elle représente une sorte de lozange. Ces races portent en général un caractère d'hypocrisie et de perfidie, empreinte ineffaçable d'un cœur intérieurement dépravé et féroce, d'un génie acerbe, d'une ame pusillanime, d'un esprit routinier et

---

tère de sa face, qui n'est point idéal, est véritablement tartare, comme les mongols d'aujourd'hui. L'ovale de la tête, au lieu de se terminer presqu'en pointe vers le menton, comme celle de toutes les anciennes faces égyptiennes, se rapproche du carré, caractère rude qu'on ne voit point dans les têtes grecques et romaines. — Ce caractère national de figure n'est donc point versatile. Il résiste, il est permanent depuis une longue suite de siècles. Ils en est de même des mœurs dans ce pays. On y agit, on y pense comme il y a 2 à 3000 ans, avec une aveugle routine, héritage de leurs stupides ancêtres.



1. et 2. A-Sám, chinois venu en france ?.
3. Kalmouk.



J.B. Racine s.

1. Hottentot. 2 Mallicolois.

sans vigueur, soumis à l'éternel despotisme des coutumes.

Des nuances variées de basané, une chevelure molle, épaisse, un crâne rétréci, un front arrondi, un nez large, dont les ailes sont très-écartées, une large bouche, la mâchoire supérieure un peu avancée, une taille assez bien prise distinguent les peuplades malaies ; au moral, on les reconnoît à leur ame lâche et pourtant farouche, à un caractère avide, traître, turbulent, à une férocité déguisée. Prématurés pour la corruption, tyrans féodaux plutôt qu'indépendans, ils craignent peu les forfaits ; il faut en excepter, peut-être, ces insulaires tranquilles que la Nature tient dans le vaste sein des mers, écartés du reste des humains.

Tout le monde remarque dans les tiges éthiopiennes et nègres cette couleur noircie, ces cheveux laineux, ce nez épaté, presque confondu avec des lèvres gonflées, épaisses, et sur-tout la supérieure. Un examen plus profond montre encore chez eux une tête comprimée latéralement, un front bombé, de grands yeux sortans, pour ainsi dire, de la tête, des dents inclinées obliquement en avant, un menton rentrant, des mâchoires, et sur-tout celle de dessus, alongées en mu-

seau, de gros os des joues, etc (1). Foibles, astucieuses et lâches, les castes négresses courbent un front servile sous un joug d'airain imposé par le reste des hommes plus civilisés, qui les oppriment avec audace, qui les persécutent inhumainement; leur esclavage avilissant est de tous les siècles, et jamais une résolution généreuse ne s'est élevée dans leur stupide cœur. Ils n'ont point adouci leur malheur ni ennobli leur infortune par leurs talens. Hommes sans courage, ames rampantes, ils n'ont eu que des sentimens vulgaires, une intelligence ténébreuse. La branche hottentote, plus automatique, mais toute débonnaire, languit dans une lourde apathie qui la rend eunuque, si l'on peut s'exprimer ainsi, pour un état de perfection.

On reconnoît les tribus américaines à leur

---

(1) Il n'est pas inutile de faire voir que les nègres étoient anciennement conformés comme à présent. D'après des sculptures antiques; voyez *Caylus*, Recueil d'antiquités étrusq. égyptienn. grecq. romaines et gauloises, supplém. t. 7; Paris, 1767, in-4, planch. LI, n° 1 et 2, et p. 200, et sur-tout planch. LXXXI, n° 3 et 4, un nègre très-bien fait, Descrip. p. 285. Sa figure est bien caractérisée; et même la forte contraction des hanches, qui fait paroître ces hommes comme éreintés, est représentée très-exactement.

front écrasé et raccourci, à leurs yeux profondement enfoncés, à leur nez un peu écrasé et très-large, à leur face sauvage, grossière, inanimée. Leurs pommettes sont assez proéminentes, leur crâne petit, leurs cheveux longs, roides et noirs, ainsi que leurs yeux; leurs muscles sont gros, ramassés, leur taille sans grace, leurs formes rudes et sans noblesse. Respirant d'immortelles vengeances, l'ame de l'américain, implacable et farouche, ferme ses entrailles à la miséricorde; elle secoue avec une vigueur indomptable les chaînes de la servitude. Fuyant des étrangers usurpateurs, dans des solitudes éloignées, on verra quelques jours cet enfant de la Nature déployer et appesantir son bras libérateur sur les contrées qui recèlent les ossemens de ses ancêtres.

Je n'ai point consulté des sentimens d'orgueil national en parlant de toutes ces races étrangères (1); je rends justice à des hommes

(1) Plusieurs auteurs ont divisé le genre humain d'une manière différente de celle-ci, qui est à quelque chose près comme celle de Blumenbach. Dans le Journ. des savans, 1684, p. 133 et suiv. un anonyme le partagea, 1° en européen (les lapons exceptés), asiatique méridional, africain boréal, et américain; 2° en nègre; 3° en asiatique boréal, avec les insulaires de la

inconnus. Si les lignées scythiques suivent aveuglément les mêmes coutumes dès la nuit

---

mer du sud. Voyez *Robert* de *Vaugondy* fils, Atlas portat. Paris, 1778, in-4, tab. 4. *Leibnitz* divisa les hommes, en extrêmes, 1° lapons; 2° nègres : en intermédiaires, 3° européen; 4° mongol. Voyez *Feller*, Otium hannoveran. p. 159; et *Metzger* a formé une division sur un plan analogue. *Linné* a suivi la division géographique; 1° européen blanc; 2° américain rouge; 3° asiatique brun; 4° africain noir. L'illustre *Buffon* a établi six variétés; 1° race polaire, ou laponne; 2° tartare, ou mongole; 3° asiatique méridionale; 4° européenne; 5° éthiopienne; 6° américaine. *Herder* a fort bien décrit ces variétés, dans ses Ideen zur philosophie der geschichte der menschheit. tom. 2, p. 4-68. L'abbé de la *Croix*, Géograph. moderne, t. 1, p. 62, distribue les hommes dans deux classes; 1° les blancs; 2° les noirs. Il les sous-divise en bruns, jaunâtres, olivâtres. Le célèbre philosophe *Emmanuel Kant*, dans le Berliner monats-schrift. 1785, t. 6, fait dériver quatre variétés d'une race autochtone; 1° les blancs de l'Europe boréale; 2° les américains cuivrés; 3° les olivâtres de l'Inde; 4° les noirs des bords du Sénégal. *Jean Hunter* nombre sept variations dans l'homme; 1° les nègres et les papous; 2° les tribus noirâtres du cap de Bonne-Espérance, et de la Mauritanie; 3° les cuivrés de l'Inde orientale; 4° les rouges d'Amérique; 5° les bruns tartares, persans, arabes, chinois; 6° les basanés de l'Europe méridionale, les espagnols, les turcs, et aussi les abissins, avec les lapons et les samoïèdes; 7° enfin les blancs, tels que les

la plus profonde des siècles, je dois aussi reconnoître leur courage et leur généreuse

---

européens du nord, les mingréliens, georgiens, etc.; voyez Diss. de varietat. hum. Edinburg. 1775, in-8, p. 9. Dans sa Zoologie géographique, *Zimmermann* place les premiers hommes aborigènes sur le plateau de la Scythie asiatique, aux sources de l'Indus, du Gange et de l'Oby. Il en fait découler ces races, 1° l'européenne; 2° l'asiatique et l'américaine boréale; 3° l'indienne, arabe et archipélagique-indienne; 4° la chinoise, coréenne, etc.; enfin l'éthiopienne lui paroît dériver de la troisième ou de la première de ces variétés. Selon *Meiner*, les nations forment deux tiges; l'une belle, blanche, ou seulement basanée comme les orientaux, les sarmates et les celtes; l'autre, laide, comprend le reste des humains.— Dans l'Encyclopédie allemande de *Klügel*, t. 1, p. 523, édit. 2, on distribue en quatre souches originelles le genre humain; 1° les autochtones du plateau de l'Asie,(selon le major *Rennel*, c'est le Thibet qui est un des plus hauts pays de cette contrée du globe) d'où sont émanées, 1° les races asiatique, européenne, américaine septentrionale et africaine boréale; 2° les nègres; 3° les américains méridionaux; 4° les insulaires de la mer du Sud. Je ne m'étendrai point sur la division faite par *Blumenbach*, que j'ai trouvée la plus raisonnable. Il me semble toutefois que les peuplades polaires méritent une sous-division à part; mais appartenante à la souche mongole, dont elle porte évidemment les caractères. J'ai cru devoir faire encore une sous-division des races mongoles du midi; la race celtique, que cet auteur appelle *cauca-*

audace. Je sais combien d'adresse, quelles preuves de travail et de patience on trouve dans les chinois; je n'ignore pas que les persans, comme leurs ancêtres du tems de Xénophon et de Cyrus, seroient capables de grandes actions si un bon ordre de choses dans leur gouvernement pouvoit les amener à la perfection. Combien de nations ignorées aujourd'hui sortiront des ténèbres du néant, et couvriront la terre, les unes de leurs chef-d'œuvres, les autres de leurs conquêtes et de leurs ravages! Le jugement que je porte sur ces nations ne comprend que les générations présentes. Les années, toujours enceintes de révolutions pour le genre humain, doivent amener dans leur cercle de nouvelles chances. Mais il est des peuples stationnaires que rien ne peut changer : tels sont quelques empires despotiques; les maîtres sont renversés en vain par des usurpateurs; en vain

sienne, m'a paru exiger une coupe en tige teutonne, et en sarmate ou illyrienne. L'espèce nègre, que plusieurs anthropologistes ne regardent que comme une variété, est susceptible de former deux branches. Ces divisions n'ont pas encore été faites; elles me paroissent conformes à la nature, et introduites peut-être par l'influence des températures, des alimens, du genre de vie, et du sol lui-même.

le trône est envahi par des conquérans, la masse du peuple demeure toujours dans l'agonie de l'esclavage. Semblable aux pyramides égyptiennes, la surface est seule dégradée par l'effort du tems, la base est inébranlable et toujours informe.

Telles sont les principales racines du genre humain, dont les formes et les tempérances suivent la diversité de l'organisation qui devient, en quelque sorte endémique dans chaque climat (1); ainsi la tige celtique, la mieux civilisée et la plus courageuse, dont on peut dire, *igneus est olli vigor et cœlestis origo*, offre en général, cette proportion heureuse de solides et de fluides qui composent la complexion sanguine, et qui devient bilieuse dans les nations plus méridionales, comme chez les lignées esclavonnes et vandales (2). Ce dernier caractère où les solides prédominent, se renforce avec excès dans les vastes ramifications de la tige mongole (3) et sur-tout dans sa variété

(1) Voyez mon Essai d'hist. nat. et physiol. p. 24, sq. et frid. *Hoffmann*, Opusc. physico-medic. t. 2.

(2) *Kramer*, Elenchus vegetab. et animal. Austriæ, part. 2, de anim. p. 2, sq. not.

(3) Hist. des découver. faites par des sav. voyag. en Russ. et en Pers. t. 3. p. 234, d'après Pallas.

intermédiaire; mais, il prend une nuance nerveuse dans les nations plus méridionales (1). Les hordes malaies ont une constitution encore plus irritable et plus nerveuse, par l'influence de la chaleur qui rend pusillanimes (2) et mélancoliques (3) presque tous les peuples de la zone équatoriale.

Le tempérament de la race caraïbe est concentré dans sa seule énergie musculaire et peu susceptible de sensibilité (4). Les castes négresses ont au contraire de la sensibilité dans un corps flegmatique qui le devient encore davantage dans la lignée

---

(1) *Lucan.* Pharsal. *Emollit gentes Clementia cœli. Chardin*, Pers. t. 2, in-4. *Laloubère*, Siam. t. 1. *Marsden*, Sumatra, t. 1, p. 84. *Galenus*, de Art. medic., etc.

(2) *Aristot.* Problem. sect. 14; et Politic. l. 7. *Vitruv.* Archit. l. 7, c. 1. *Vegetius*, de re Milit. l. 1, c. 1. *Tit. Livius*, Dec. 45. *Bodin*, Républiq. l. 5, c. 1.

(3) *Hippocrat.* de aer. loc. et aq. *Lorry*, de Melanchol. t. 1, l. 1.

(4) *Colden*, Hist. of five nations, t. 1, p. 200. *Lafiteau*, Mœurs, t. 2, p. 264. *Robertson*, l. c. p. 374, sq. Aussi *Pauw*, ibid. Les américains du nord sont d'une complexion bilieuse et colérique. *Cranz*, Hist. of Groenland. t. 1. Book. 3, c. 1, §. 2, p. 134, et tom. 2, p. 162.

hottentote placée sous un soleil moins brûlant.

En accablant la puissance musculaire, la chaleur développe la mobilité nerveuse du corps humain. Elle a précisément le même effet que la civilisation qui est une sorte de zone équatoriale pour l'homme ; sur-tout dans les cités populeuses où l'on observe des mœurs, des usages et des affections méridionales et asiatiques, au milieu d'un climat couvert de campagnes qui retracent l'image de l'antique rusticité des européens. Le froid tempéré qui permet autant l'extension de la puissance musculaire que l'excès lui est contraire, semble donc convenir mieux aux hordes sauvages, et la douce chaleur aux nations civilisées. L'extrême froidure est faite pour la barbarie, comme la chaleur excessive pour le despotisme (1).

Indépendamment de ces variétés générales dans le genre humain, reconnues par la forme extérieure du crâne (2), l'in-

---

(1) *Mair*, Diversit. corpor. secund. region. §. 10. *Wilson*, on the influence of climate, etc.

(2) Andreas *Vesalius*, de Corpor. hum. fabric. Basil. 1543, fol. l. 1, c. 5. Joh. frid. *Blumenbach*, Decad. cranior. diversar. gentium. Gotting, 1798, in-4. Alex. *Monro*, pælection.

clinaison de l'angle facial (1) qui est de 85 dégrés dans l'européen et de 75 dans le nègre, enfin par le caractère de la figure; il en est de particulières produites, la plupart, par des causes morbifiques. Tels sont les *albinos*, (2), *dondos* ou *kackerlaks* (3), qui ne forment pas de peuple particulier comme on l'a pensé. Ces hommes à vue foible, à prunelles rougeâtres (4), à cheveux laineux et blancs; dont la voix est grêle, l'ouïe dure, la peau molle et flasque; d'une blancheur cadavéreuse et nullement incarnate, d'une grande foiblesse

---

(1) *Camper*, Dissert. physiq. sur la différence des traits du visag. trad. fr. par *Quatremère* Disjonval; Utrecht, 1792, in-4, natuurl. verhand. over. Orang-outang; et sur la Manière d'exprim. les passions. trad. fr. ibid. 1792, in-4.

(2) *Buffon*, Supplém. t. 2. *Dicquemarre*, Jour. de physiq. *Pauw*, Rech. amér. t. 2. *Deshayes*, Mém. soc. médec. t. 8. *Lecat*, Traité de la peau, p. 103. Pierr. Louis Moreau de *Maupertuis*, Dissert. sur nègre blanc; Paris, 1744, in-12. *Blumenbach*, Gen. hum. var. p. 278, seq., etc.

(3) Hist. acad. scienc. 1760, p. 17. De la *Nux*, et *Russel*, Philos. trans. t. 52, part. 1, aussi appelés *Chacrelas*.

(4) *Blumenbach*, Comment. de oculis leuco-Æthiopum, Gotting, 1786, in-4°.

musculaire (1), ne se rencontrent pas seulement parmi les nègres; puisque les *blafards* européens (2), quelques dariens et brasiliens en Amérique (3), des sumatranais (4), et des tartares mongols (5), présentent une pareille dégénération de naissance, plus commune sous les zônes brûlantes, et dans le sexe le plus foible (6). Peu propres à la

---

(1) *Lorry*, Morb. cut. p. 610, assure qu'ils ne sentent pas les commotions électriques, peut-être parce qu'ils transpirent beaucoup.

(2) *Buzzi*, Dissertazione sopra una varieta particolare d'uomini bianchi eliofobi; Milan, 1784, in-4. *Saussure*, Voyag. des Alpes, t. 4, p. 303; et *Storr*, Alpenreis; ce qu'on attribue au défaut du tissu réticulaire de *Malpighi;* de même chez des singes. Rich. *Clayton,* Mem. of the society of manchester, t. 3, p. 270. Is. *Vossius,* de Orig. Nili, dit qu'une sorte de lèpre cause cette blancheur. Les anciens connoissoient aussi les blafards. *Plin.* l. 7, c. 2. *Ctesias*, dans *Photii*, Myriobibl. p. 144. *Philostrat*, vit. *Apollonii* Tyanei, l. 3, c. 5, etc.

(3) *Wafer*, Isthm. Darien. Collect. de *Dampier*; tom. 4. *Robertson*, Amér. t. 2, p. 405.

(4) Van *Iperen*, Verhandel. bataviaasch. genootschap. t. 1, p. 314.

(5) Les hongrois. Micg. *Klein*, Nat. von Ungarn. Presburg. 1778, in-8. p. 15. *Pallas*, Voyag. t. 3, etc.

(6) *Jefferson*, Virgin. p. 217.

génération, ils ne perpétuent pas cette affection (1). Les *crétins* des gorges de toutes les grandes montagnes de la terre (2), où règne un air dense et stagnant (3), ne sont que des variétés locales (4) qui peuvent se perpétuer. Les *quimos*, nains longimanes de Madagascar (5) dont l'existence paroît con-

---

(1) *Blumenbach*, Comment. societ. Gotting, t. 7, p. 29; et Medicinische bibliotheck, t. 2, p. 537; et *Jefferson*. Not. sur Virg.

(2) Cet état dépend d'un affaissement du cerveau et de sa compression latérale; la digestion imparfaite et la foiblesse générale des os et des muscles, rendent cette affection analogue au rachitisme. Voyez *Ackermann*, ueber die Cretinen. Gotha. 1791, in-8; et Rich. *Clayton*, Mem. of societ. of manchest. Lond. 1790, in-8, t. 3, art. 13. *Palasseau* et *Ramond* en ont aussi trouvé dans les Pyrénées. *Foderé*, sur le Crétinisme; Paris, an 8, in-8.

(3) Il y en a aussi à Sumatra, quoique les eaux n'y soient jamais formées de neige fondue. *Marsden*, trad. franç. t. 1, p. 82. Dans les Pyrénées. *Palasseau*, Ess. minér. p. 230, sur les Cordilières. *Bouguer*, Mém. ac. sc. 1744.

(4) Aussi chez les samoïèdes et près du Jenisca. Rec. voy. comp. ind. t. 1, p. 242; et parmi des hottentots, ibid. p. 243.

(5) *Commerson*, Lett. dans le Journ. des savans, 1772; et Journ. encycl. par le citoyen *Lalande*. Voyez à la suite du Voyage de *Bougainville*, et de celui de *Banks*

firmé

firmée (1), les conformations héréditaires de familles sex-digitées, des macrocéphales, monorchides, etc. Les déformations acquises, comme l'aplatissement de la tête chez les caraïbes omaguas (2); ou morbifiques, comme les jambes éléphantiaques (3) des naïres de Calecut; les vices de la peau, etc. (4) exigent

---

et *Solander*, etc. *Flaccourt*, Descr. de Madagascar, p. 154, en avoit déjà parlé, sans y ajouter foi. (Le *Trétrétré*). Le baron de *Clugny* assure aussi que tout cela n'est rien moins que vrai.

(1) *Rochon*, Voyag. aux Ind. orient. et Madagasc. Paris, 1791, in-8, p. 127 et 140.

(2) *Andry*, Orthopéd. t. 2 p. 3, dit que les parisiens se ptérissoient aussi la tête. *Spigelius*, Fabr. corp. p. 17. *Charlevoix*, t. 3, p. 187. Journ. phys. 1791, août, p. 132. *Adair*, Hist. of North-amer. p. 9. *Ackermann* in *Baldinger*, Neuen magaz. für en aerzte. t. 2, p. 506, jadis en Europe; mais je ne crois pas que ces formes puissent se perpétuer naturellement comme *Hippocrate* l'a dit. Il existe aussi des formes naturelles de tête qui ne sont pas dues à l'art.

(3) *Pyrard*, Voyag. p. 172, dit ce mal héréditaire; *Linschot* aussi. *Buffon* a pris ceci pour un état naturel.

(4) Comme l'homme porc-épic dont il est parlé dans les Philosoph. transact. 1731, n° 424; et 1755, t. 49, p. 21; voyez sa figure dans *Edwards*, Gléanings of nat. history, t. 1, p. 212, il propagea cette affection à ses enfans. Je passe sous silence les hommes cornus, qu'on a vu plusieurs fois. *Paullini*, Lagographia, sec. 1, c. 3, en cite une foule d'exemples.

autant de recherches importantes qui agrandissent le champ de notre histoire naturelle.

Tous les peuples polaires ont des sens beaucoup plus obtus que les méridionaux. Chez ces premiers le froid racornit la peau; il rend le tact très-grossier et d'autant moins sensible qu'il est plus enveloppé par des organes distendus de graisse; en effet, les habitans du nord sont toujours plus gras que ceux de la zone enflammée. Cette épaisseur de la peau qui les rapproche en quelque sorte des animaux pachydermes, contribue non seulement à l'ineptie, à la torpeur de leur intelligence, mais elle détruit encore la finesse des autres sens. On sait combien les odeurs les plus suaves sont dédaignées de ces nations (1); quelques-unes même y sont insensibles. Ne faut-il pas être de bronze pour soutenir l'exécrable puanteur d'huile putréfiée de baleine, et pour s'en gorger avec délices comme font les samoïè-

---

(1) Les kamtschadales ne sentent nullement nos eaux odorantes, (*Cook*, Voyag. 3e, t. 2; et plusieurs autres voyageurs). La foiblesse du soleil, l'absence de la chaleur ne permet pas aux substances odorantes de naître dans le nord. Voyez *Petr. Servius*, de Odoribus, p. 40.

des, les eskimaux, les kamtschadales, etc.? Sans doute ces hordes barbares ont le goût et l'odorat extrêmement blâsés par l'usage de la chair crue (1) ou pourrie des animaux marins qu'ils dévorent avec une inconcevable gloutonnerie. Cette seule pensée soulève le cœur aux hommes plus méridionaux. Bien différent de ces races polaires, le doux, le sensible équatorial recherche toutes les odeurs avec une sorte de passion; il respire avec délices le parfum des plantes; il se perce même la cloison du nez et le lobe des oreilles pour y mettre des fleurs odorantes, pour jouir sans relâche de cette sensation enivrante. Cet usage continuel des odeurs l'empêche d'en éprouver autant d'effets (2) que les hommes du nord chez lesquels elles sont inusitées. L'action des odeurs

(1) Tous les animaux carnivores, par la même raison, ne paroissent pas sensibles aux odeurs végétales; ils ne vivent pas, d'ailleurs, de plantes. *Buffon*, t. 5, etc.

(2) *Prosper Alpin*, Medic. Ægypt. l. 3, c. 15, p. 107, edit. 2; il dit même des égyptiennes : *Ungent vulvam moscho, ambaro, zibetho, ad corrigendum fœtorem, et ut coeuntibus concilient voluptatem.* Seneque de Vitâ beat. c. 2, le dit de même des romaines; et *Faber*, lync. mexic. des américaines.

sur le système utérin dans les femmes, et sur le genre nerveux dans les deux sexes, se manifeste violemment sous un ciel septentrional, chez les premières, par des paroxysmes hystériques (1). Tous les parfums agacent avec force les nerfs des personnes qui n'y sont pas accoutumées ou de celles qui les rejettent, et les haïssent.

Sans doute que les peuples méridionaux, ayant des tégumens plus sensibles, plus délicats et des organes plus déliés, mettent aussi plus de lenteur et de réflexion dans leurs actions, à cause de la chaleur accablante qui les environne. Ces peuples, dis-je, ont obtenu en intelligence, tout ce que la Nature n'a donné qu'en force musculaire, en turbulence, aux hyperboréens. Les premiers furent aussi les inventeurs des sciences et les fanatiques promoteurs des religions, comme les seconds furent dans tous les siècles, des guerriers indomptés, et des usurpateurs féroces. On trouve ainsi dans la physiologie même de l'homme, les causes fondamentales de ses variétés dans le moral.

(1) Casp. *a Reies Franco*, Jucund. quæst. 84, fol 641. *Olaus Magnus*, Gentib. septentr. l. 16, c. 13 et 14. Dan. *Sennert*, Prax. med. l. 4, sect. 1, c. 4. *Dulaurens*, Anatom. l. 7, quæst. 10.

Parmi tous les individus d'une même race humaine, il se trouve des idiosyncrasies, ou des natures particulières qui les différencient fréquemment. Tels sont surtout les tempéramens qu'on doit rapporter à trois genres principaux : 1°. Ceux où la sécheresse et la rigidité fibreuse prédomine. 2°. Ceux chez lesquels règne une grande flaccidité, une extrême molesse ou débilitation musculaire. 3°. Les intermédiaires de ces deux genres ou modes de complexion (1). Chacun d'eux se subdivise ensuite plusieurs fois, car il est rare qu'un tempérament soit sans mélange. Il en est encore d'autres chez lesquels les fluides sont proportionnellement plus considérables que les solides; d'autres constitutions sont excessivement irritables. Tous ces mélanges font varier les mœurs, les caractères, les usages des peuples, comme nous l'observerons par la suite; tous se contractent par l'empire des climats et des nourritures; tous dirigent les actions de l'individu comme les gouvernemens des nations. Les complexions diverses

(1) *Cullen*, Mat. med. t. 1. *Galien* les divisoit en sec, humide, chaud et froid; d'autres, en phlegmatique, sanguin, bilieux et mélancolique.

étant universelles dans l'individu, se transmettent par la génération à ses descendans; mais les unions entre des familles très-éloignées; le rapprochement continuel des constitutions opposées doit les confondre peu à peu, les faire disparoître, les anéantir enfin dans la seule constitution appropriée au climat.

Ce n'est pas à l'individu seul que se borne l'action des tempéramens ainsi que nous l'avons fait observer. Comme leurs causes sont profondément enracinées dans le corps humain; comme elles se sont étendues sur les nations entières, et qu'elles se sont partagées le genre humain, elles modifient même l'empire des températures les plus constantes. Si chaque race humaine, indépendamment des variations individuelles, possède une constitution dominante; si celle-ci y est plus commune, si elle nuance plus ou moins toutes les autres, si elle y est enfin endémique, elle résistera en quelque sorte aux climats eux-mêmes. La souche mongole dont les vastes branches couvrent une grande partie de l'univers a par-tout la même constitution radicale, et ses variations ne sont que superficielles depuis les glaces du pole jusqu'au centre de la Torride. Les

peuples celtes ont porté de même sur toute la terre leur caractère fondamental, excepté quelques modifications étrangères causées par les températures. Chacune des races humaines est donc primitivement d'une organisation différente de toutes les autres races.

Une foule de considérations tirées de l'inspection générale des tempéramens, prouve que le calorique exaspère l'activité du systême nerveux chez tous les hommes qui y sont exposés ; en revanche le froid influe davantage sur les forces musculaires qu'il suspend et détruit par une trop grande intensité, mais qu'il fortifie lorsqu'il est médiocre.

Ce sera donc sous les zones brûlantes que se rencontreront le plus communément, les constitutions nerveuses, sèches, mélancoliques, hypochondriaques, atrabilaires, les plus susceptibles d'être maniées, agitées par les sectaires religieux et les imposteurs ; parce qu'elles font éclorre une imagination exaltée, délirante. L'extrême prépondérance de cette faculté morale affoiblit beaucoup l'usage de la saine et froide raison, et augmente la sensibilité. Tel est un grand nombre de femmes parmi nous, qui ont acquis cette susceptibilité nerveuse ; la

seule vue de ses effets, les rend contagieux pour les ames foibles. Toutes les personnes douées de cette idiosyncrasie, sont débiles et grêles, mais ardentes, passionnées, et même furieuses.

Ainsi l'histoire naturelle offre à la médecine des considérations indispensables. Ce dernier art n'est même qu'une petite branche de la science de la Nature, puisqu'il s'occupe de la santé des corps vivans qu'elle produit. Toutes les sciences physiques sont sœurs, mais également filles de la Nature.

L'homme acquiert, par la civilisation, des facultés nouvelles en même tems que d'autres lui échappent. Il perfectionne les sens qui dépendent plus ou moins de celui du tact; parce que celui-ci étant général, et devenant plus sensible lorsqu'on le soustrait à l'injure des saisons, fait participer au goût et à l'odorat son extrême délicatesse (1). Mais nous perdons cette finesse subtile de l'ouïe, et cette grande portée de

---

(1) Ce dernier influe beaucoup sur les mœurs. *Rush,* Medic. enquir. t. 2, p. 34. Les sauvages l'ont très-fin. *Diereville,* Hist. acad. sc. 1708, p. 120. *Lecat,* Physiolog. Traité des sens, p. 156. Journ. des savans, 1667, pag. 60.

la vue qui caractérisent le sauvage chasseur. Les *Dondos* ou blafards sont de même à notre égard; et il semble que nous devenions étiolés et *Albinos*, en nous comparant dans l'état civil, à l'homme de la Nature.

Dans le sauvage, le sens du goût est extrêmement rude et grossier. Les fruits les plus acerbes et les plus âpres, les racines les plus sapides et les plus irritantes, nos liqueurs spiritueuses les plus brûlantes font peu d'impression sur son palais; la Nature s'accoutume sans peine chez lui à toutes les nourritures; mais il n'en est pas de même de son odorat. Forcé de l'exercer sans cesse, pour suivre à la piste sa proie fugitive, pour explorer d'avance les qualités nutritives des végétaux inconnus, le sauvage, de même que le chien, rend ce sens très-sagace par le continuel usage qu'il en fait. L'odorat est, pour ainsi dire, un goût extérieur qui trompe rarement; ces deux sens s'influencent même réciproquement (1), car tous les organes qui ont une action analogue entr'eux sont ordinairement unis, rassemblés par des liens communs de sensibilité. La nature ne s'est

---

(1) *Verduc*, Usag. des part. t. 2, p. 151. Lorsque le goût est très-sensible, l'odorat le devient aussi et *vicissim*.

jamais permis de déguiser un poison funeste, sous l'appât séducteur et perfide d'une odeur suave, et qui s'y trompe ne doit s'en prendre qu'à des organes obtus et non exercés, ou blâsés dès l'enfance par l'usage des alimens trop sapides, et des odeurs trop fortes (1).

Telles ne sont pas ces peuplades sauvages, de la Torride, abandonnées à toute la sollicitude de la Nature. Les américains originels (2), les nègres marrons, ou fuyards des Antilles (3), sentent aisément par le secours

(1) Il y a des européens dont l'odorat est très-délicat ; le sauvage de l'Aveiron flairoit tout ce qu'il mangeoit. Un religieux de Prague distinguoit, dit-on, par la seule odeur, chaque personne qu'il connoissoit ; il appercevoit même celles qui étoient chastes de celles qui ne l'étoient pas. (Journal des savans 1684.) En effet, les hommes très-ardents en amour sentent, comme on dit, le *bouquin*. Voyez *Bordeu*, Analys. médic. du sang, p. 205, etc. Ce religieux composoit un traité des odeurs lorsque la mort l'enleva. Cardan avoit un odorat très-fin et sentoit toujours quelque chose. (De Variet. rer. p. 16.) On a dit que les personnes douées de cette faculté étoient très-spirituelles.

(2) *Dicreville* dans l'Hist. de l'acad. scienc. 1708, p. 120, le dit des acadiens.

(3) *Lecat*, Physiolog. traité des sens, ib. pag. 157, d'après plusieurs voyageurs ; voyez *Hennepin*, *Dumont*, *Charlevoix*, *Rochefort*, *Lafiteau*, *Bancrost*,

de l'odorat, l'approche ou l'éloignement de leurs ennemis; ils devinent même s'ils sont blancs ou hommes de couleur. On sait que ces derniers répandent un exhalaison cutanée, assez fétide et alliacée (1). Cette odeur est même commune à presque tous les habitans des contrées ardentes de l'équateur, et sur-tout aux noirs, soit qu'elle vienne des alimens échauffans et odorans qu'ils emploient, soit qu'elle émane de la putréfaction de leurs humeurs.

Cette latitude de l'odorat du sauvage, est encore favorisée par la grande étendue des cornets osseux de son nez (2). Elle est portée à l'extrême dans les affections spasmodiques et

---

Aublet, etc., le témoignent de beaucoup de nègres et de caraïbes.

(1) *Pyrard*, Voyag. part. 2, t. 2, p. 38 et p. 64; sur-tout les nègres Jolofs. *Lepage du Pratz*, Louisiane, t. 1, p. 343. Chez les samoïèdes, cette odeur est rance et dépend de la nature de leurs alimens. *Klingstædt*, Mém. p. 36. Corneille de *Bruyn*, Voyage 2e, t. 1, etc. Consultez aussi *Labat*, *Chanvallon*, etc., c'est principalement lorsque ces hommes sont échauffés.

(2) *Sommering*, die Corp. der neg. p. 22. Chez le negre. *Blumenbach*, decas 1, craniorum diversar. gentium, tab. 9, les a trouvés aussi d'une grande capacité dans un américain septentrional.

inflammatoires, comme dans l'hydrophobie humaine (1). Tel est l'effet de l'érétisme sur tous les organes; les irritations les amènent au plus haut dégré de sensibilité vitale, indépendamment d'une foule d'idiosyncrasies particulières.

Je ne discuterai point ici l'existence des prétendus hommes à queue (2); cette appendice ne doit point nous être naturelle (3), puisque les premiers des singes en manquent. On doit réléguer encore dans la classe des préjugés, les hommes marins, les tritons et les syrènes qui n'ont été que des phoques, ou veaux marins (4), mais que l'imagination

---

(1) *Borelli*, Centur. 3, Observat. medic. 68; il en est de même dans toutes les irritations nerveuses, qui traînent en *consensus*, ou en sympathie, toutes les autres actions qui dépendent des nerfs.

(2) Les anciens en ont parlé, *Hérodot. Ælian*, l. 7. *Ptolomée*, l. 7, c. 2, en doute,

(3) Hommes à queue, Emman. *Konig*, E. N. C. dec. 2, an. 9, obs. 129; et *Helbigius*, id, *Telliamed*, t. 2. Gemelli *Carreri*, t. 4. *Struys*, Itin. l. 4, c. 10. *Harvey*, Generat. animal. p. 10. *Falk* et *Rytschkow*. Marc. *Paolo*, Venet. coll. de *Ramusio*, t. 2, pag. 50. *Maupertuis*, Lett. 7, p. 160.

(4) Voyez ma Dissert. à ce sujet, dans Magas. encyc. messidor an 6.

vive et brillante des grecs et des orientaux a couverts du voile de leur mythologie.

Les recherches sur la taille du corps humain (1), dans les différens climats de la terre, depuis les nains quimos, et les tribus lapones et arctiques, jusqu'aux patagons réduits à leur juste grandeur (2); l'opinion erronée de l'existence ancienne (3) et moderne, des peuples géans (4) et des pyg-

(1) Christop. Frid. *Jampert*, de Causis increment. corp. hum. limitantib. Hall. 1754, in-4.

(2) Les peuples des climats tempérés et un peu froids sont fort grands. On parle aussi d'autres géans américains que les patagons. *Acosta*, Arom. l. 7, c. 3. *Pigafetta*, chap. 10. *Molina*, Chili, préfac. p. xj; Paris, 1789, in-8. *Frezier*, Voyag. part. 2, l. 6. *Debrosses*, Navig. austr. t. 2, l. 5, p. 331, croient à ce peuple de géans. *Pauw* les nie, t. 2. Voyez *Haller*, Element. physiol. l. 30, p. 43, sq. *Buffon*, etc. *Froger*, Voyage de *Gennes*, p. 98 et 103.

(3) *Cassanianus*, de gigantibus eorumque in Galliâ reliquis. Basil. 1580, in-8. La querelle d'*Habicot* avec J. *Riolan*, sur les os du roi *Teutobochus*. L'ancien Testament appelle géans les hommes puissans; c'est ainsi qu'on doit l'entendre, d'*Og* et *Magog*, etc.

(4) Ant. *Sangutelli*, de gigantib. nov. disquis. Histor. et critic. Altona, 1756, in-8. Sur des individus géans, voyez Th. *Molyneux*, Philos. trans. n° 161. Andr. *Thevet*, Cosmogr. *Hans-Sloane*, dom *Calmet*, sur la

mées (1) ; la prétendue longévité des premiers hommes (2) ; le préjugé de notre foiblesse actuelle qu'on suppose s'accroître sans cesse ; enfin la longueur de l'accroissement proportionnel à notre durée; la force musculaire des nations du nord et les causes des statures nationales (3) nous présentent des considérations physiologiques intéressantes, et un tableau curieux.

Il est assez prouvé qu'il n'existe aucune race humaine d'une taille gigantesque, et que les seuls patagons présentent une stature assez procère d'environ deux mètres; observation

---

Bible. *Lecat*, Dissert. *Schreber*, Saugth, t. 1. *Buffon*, Supplém. t. 3, in-4. *Haller*, Physiol. t. 8, l. 30, §. 17.

(1) *Aristot.* anim. Hist. l. 8, c. 12. *Ludolf*, Comm. Æthiop. p. 72, sur les troglodytes. Voyez Mém. acad. inscript. *Ptolomée*, *Herodot. Heliodor.*, etc.

(2) Attribuée à une nourriture végétale. *Hofer*, act. Helvet. t. 3, p. 204.

(3) *Blumenbach*, Gen. h. var. sect. 3, p. 263. Elles sont dues à la nature des alimens, *Forster*, Observat. t. 5 du 2[e] voy. de *Cook*, sur la taille des othaïtiens bien nourris, comparée à celle du bas peuple; l'usage de l'eau-de-vie la raccourcit. *Ellis*, Reis. huds. p. 201 ; et *Umfreville*, id .p. 21 ; la génération dans un âge trop tendre, aussi. *Cook*, Collect. D'*Hawkesworth*, t. 2, p. 187.

qu'on ne peut révoquer en doute (1), après tant de témoignages authentiques (2). Ce n'est pas qu'il ne se rencontre souvent parmi nous des individus d'une haute taille (3), mais ils ne forment aucune race constante et privilégiée; car ils ont même, pour la plupart, les cuisses et les jambes mal conformées, les os contournés, le corps grêle, efflanqué, sans vigueur, et l'âme sans énergie. Les hommes blonds sont communément plus grands que les bruns. En général, la grandeur des individus est héréditaire (4);

---

(1) Comme l'a fait *Pauw*, Recherch. philos. sur les améric. t. 1, part. 3, pag. 237, pour étayer son systême.

(2) *Frézier*, Voyag. au Chili, part. 2. *Buffon*, Hist. nat. de l'homme. *Zimmermann*, Géogr. zoolog. sur l'homme. *Debrosses*, Histoire des navigations aux terres Australes, t. 2, liv. 5, p. 230, suiv., ont rassemblé, ainsi que d'autres, tous ces témoignages auxquels il est difficile de refuser son assentiment.

(3) *Haller*, Element. physiol, l. 30, sect. 1, §. 17, en rapporte une foule d'exemples. Voyez encore *Schreber*, Saeugth. t. 1, der mensch. *Buffon*, Hist. nat. supplém. 2°, t. 7. *Pline*, l. 7, c. 16. Athanase *Kircher*, *Fortunius Licetus*, de Monstris, l. 4, c. 6. *Plot*, nat. Hist. of Oxfordshire, p. 13, sq.

(4) *Blumenbach*, Gener. hum. var. cect. 3, p. 265. *Hunter*, id.

mais elle est plus commune dans les régions où règne un froid médiocre, comme en Dannemark, chez les akansas (1) et les patagons, que sous les climats brûlans (2). Elle dépend encore de l'abondance des alimens (3) et sur-tout de l'usage de la chair (4). Une froidure extrême rappetisse singulièrement les corps de toutes les nations qui entourent le cercle polaire, tels que les koriaques, jakutes, kamtschadales, ostiaques, jukagres, samoïèdes, lapons, groënlandais, eskimaux, etc., quoique ces peuples soient ichthyophages et carnivores. L'usage continuel des liqueurs fermentées a même encore raccourci la taille des habitans de la baie d'Hudson

(1) *Birch*; Oper. t. 3, p. 10.

(2) *Zimmermann*, ibid. p. 109, suiv. *Lacaïlle*, Journal, p. 143, a mesuré au cap de B. Esp. un hottentot haut de 6 pieds 7 pouces.

(3) Chez les habitans frugivores des îles de la mer du Sud. Voyez *Dampier*, Voyag.; et *Forster*, Suppl. t. 5, p. 236.

(4) Les anciens germains, bretons, gaulois, bourguignons, qui étoient très-carnaciers, étoient aussi d'une taille très-avantageuse. Voyez *César*, Bell. gallic. l. 1, c. 39. *Pompon. Mela* de Situ orb. l. 3, c. 3. *Tacit.* Mor. german. c. 35. *Zimmermann*, Loc. cit. p. 79. Les patagons sont carnivores.

d'Hudson (1), comme il empêche l'accroissement des animaux. La précocité des unions conjugales (2), la dépravation trop prématurée des mœurs par l'usage indiscret des plaisirs de l'amour avant l'entier développement, contribue beaucoup à diminuer la stature humaine (3); il n'est pas nécessaire de recourir pour cela à une prétendue lassitude de la Nature; elle est toujours également puissante et sage.

Plus les nations se policent, plus elles perdent de leur procérité, parce que la perte des mœurs y devenant plus générale, les excès dans tous les genres en minent sourdement le principe vital. Les montagnards sont souvent de petite taille par une autre cause, mais ils sont en même tems robustes. Les élémens qui influent le plus sur la sta-

---

(1) *Ellis*, Voyag. à la baie d'Huds. part. 2, p. 201; et aussi *Umfreville*.

(2) *Mallet*, Introd. à l'hist. de Danem. p. 206; la chasteté étoit en recommandation chez les celtes. *Cæsar*, Bell. gall. l. 2, aussi ils étoient plus grands qu'à présent.

(3) *Herman Conringius*, de Habitu germanor. c. 9. Aussi chez les otahitiens, selon *Cook*, Collect. d'*Hawkesworth*, t. 2; et *Marsden*, t. 1, pour les sumatranais.

ture des peuples, sont les températures, les alimens et les affections.

On ne connoît d'autres races pygmées sur la terre que celle de ces mirmidons polaires dont nous venons de parler. L'Abyssinie ou la région de Habesch où l'antiquité plaçoit ses troglodytes (1), présente des hommes d'une taille ordinaire (2). Les nains, qui ne forment aucune race distincte, sont la plupart mal conformés, ainsi que les géans; ils sont macrocéphales et ordinairement stupides; ils ne se reproduisent pas entr'eux (3), ni même le plus souvent avec des individus de grandeur ordinaire, et d'une belle conformation.

Ainsi la hauteur du corps de l'homme, par toute la terre peut être comprise généralement dans les limites assez étroites d'un

---

(1) *Herodot*, Melpomene, l. 4. *Aristot.* Hist. anim. l. 8, c. 12; voyez ce qu'en rapporte *Ludolf*, Comment. Æthiopic. p. 73. *Tyson*, dans la 2e partie de son Anatomy of a pigmy, pense que c'étoit des singes. Il me paroît avoir raison.

(2) *Bruce*, t. 3. *Browne*, nouv. Voyage, etc.; et beaucoup d'autres voyageurs.

(3) *Louis Guyon*, Leçons diverses, t. 1, l, 5, c. 6, p. 799; et Journal de médecine, t. 12, p. 169, suiv., d'après des expériences.

mètre, trois à quatre décimètres, à deux mètres et quelques centimètres (1). Les peuples les plus anciens tels que les égyptiens (2) n'avoient pas une taille plus avantageuse que les cophtes modernes, soit qu'on mesure les momies, soit qu'on s'en rapporte à la grandeur des sarcophages trouvés dans les pyramides et les tombeaux, soit enfin qu'on examine les canaux par où les hommes entroient dans ces monumens gigantesques de la folie des souverains. François I[er]. trouva que le tombeau du célèbre chevalier Roland, n'étoit guères plus grand que lui-même, et l'on sait que la taille de ce roi étoit fort ordinaire.

Des différences anatomiques et intérieures nous séparent des singes, sur-tout

---

(1) Voyez *Buffon*, Hist. de l'homme, tome 4 et supplément, tome 7, in-12; et *Zimmermann*, livre cité, page 99.

(2) *Norden*, Voyage d'Egypte et de Nubie; Copenhague, 1755, fol. fig. tome 1, part. 4, p. 75. Il en est de même des statues antiques épargnées par le tems dévastateur. Celles qui n'ont pas une proportion évidemment colossale, mais commune, sont de notre grandeur; il est vrai que pour les faire paroître plus sveltes et plus dégagées sur les piédestaux, les artistes ont dû exagérer leur hauteur.

dans la comparaison de nos extrémités. Les rapports organiques avec cette famille, l'habitation originelle entre les tropiques et sous les mêmes cieux, au sein des mêmes forêts, à l'ombre des palmiers, nous rapprochent par l'analogie. La grande prépondérance de l'organe cérébral du sauvage, même sur celui des animaux, s'accroît encore par l'usage continuel de l'état social, et rend, indépenpendamment des autres causes, l'accouchement plus laborieux, sur-tout au nord, à l'être qui a goûté le fruit de l'arbre de la science (1). Enfin l'historique succint des facultés physiques et morales de la famille des singes, comparée au genre humain, pourroit fournir une esquisse pittoresque et intéressante, qui répandroit de nouveaux rayons de lumière sur notre existence agreste et primitive.

Il n'est guères que trois espèces de singes qui se rapprochent le plus des dernières races du genre humain naturellement les plus déformées, telles que les quimos, les lapons, les eskimaux, les hottentots, etc.

(1) Voyez mon Essai d'hist. nat. et physiolog. sur la perfectibil. hum. Paris, an 8, in-8.



1 Femme arabe. 2. Indou. 3. Indienne.



Barraband del. Perée S.

ORANG-OUTANG.

Satyre

Le premier singe est le véritable *Orang-outang* de Bornéo (1), *Simia satyrus* (de Linné, édition de Gmelin), animal longimane et grimpeur, qui vit solitaire sur les arbres et dans les retraites profondes et sauvages, marchant droit quelquefois, mais jamais constamment. Il habite dans les montagnes des îles de la Sonde. Mélancolique, tranquille, réfléchi comme tous les peuples indiens, il est frugivore, agile à la course, et se défend avec des pierres et des bâtons. Sa face basanée (2) et noircie plutôt naturel-

---

(1) Petr. *Camper*, Naturkundige verhandelingen over den orang-outang. Amst. 1782, in-4; et du même, Kort beright wegens de outleding van verschiedene orang-outangs. Amst. 1778, in-8. *Blumenbach*, Gen. hum. var. nat. edit. 2, p. 57. *Tulpius*, Obs. med. p. 284, et 270, edit. 2, tab. 14. *Devisme*, Phil. trans. t. 14, p. 73, tab. 3. *Houttuyn*, nat. Hist. t. 1, p. 554, tab. 6, fig. 1. *Bontius*, Ind. orient. p. 84. *Neuhoff*, Gesandschaft der ostind. p. 373. A. *Vosmaer*, Descript. de l'orang-outang de Bornéo. Amst. 1778, in-8; c'est peut-être le *sphigx* ou le *satyros* d'Elien, Animal. l. 16, c. 15. Ce que les anciens ont dit des satyres doit s'appliquer au *chimpanzés*, qui habite l'Afrique.

(2) Selon Henri *Grose*, il y a des singes d'un blanc pâle à la côte de Coromandel. *Buffon*, t. 14, p. 56, les croit être des orang-outangs. Le climat ne les noircit donc pas.

lement que par le climat, est rougeâtre vers la bouche et autour des yeux. Sa figure qui a peu de barbe, offre un angle facial (1), de soixante-cinq dégrés, et ses cheveux courts et droits sont bruns comme le poil ras qui couvre son corps et sur-tout son dos. Ses bras sont fort longs ; ses pouces petits ; ses orteils ont des ongles presque nuls (2) ; ses pieds ne s'appuient pas à plat sur la terre, mais sont posés obliquement, et le calcaneum en est relevé. Ce singe a un aspect rude et agreste, mais il paroît plus intelligent que les espèces subséquentes. On n'a pas fait attention que cet être si voisin de nous par la forme extérieure, ne pouvoit articuler des sons (3) et former un langage, parce qu'un double sac membraneux, placé près du pharynx, étouffoit sa voix (4); mais ce n'étoit

(1) *Cuvier* et *Geoffroy*, Journ. de physiq. 1798, p. 189, mars.

(2) *Blumenbach*, Gen. hum. val. sect. 1, p. 24. Sa main est plus mal conformée que la nôtre.

(3) Les hottentots articulent aussi avec peine, et l'on a dit qu'ils gloussoient comme des coqs d'Inde. Wilh. *Ten Rhyne*, cap. 6, sp. c. XXVII, p. 75.

(4) *Camper*, Natuurl. v. orang-outang. Janus Marcus *Busch*, tract. de mechanism. organi vocis huj. fonction. Groning, 1770, in-4. *Vicq d'Azyr*, Syst.

pas une raison pour lui refuser la pensée qu'on doit accorder à tous les animaux, en conservant toutefois la grande supériorité à l'homme. Plein d'ardeur, dit-on, pour les femmes (1), ce qui dénoteroit une grande affinité d'espèce avec le genre humain; il s'accouple aussi de la même manière (2). La femelle qui doit, ainsi que celle du gibbon et du pithèque, avoir une sorte d'écoulement menstruel, accouche d'un ou deux petits qu'elle allaite et transporte dans ses bras et sur son dos, comme les négresses.

En général, on distingue facilement le squelette même de l'orang-outang de celui de l'homme par un examen attentif. Une face plus approchante de la bête, par son

---

anat. des anim. t. 2, disc. prélim. p. XXXVIII; et philos. Trans. t. 69, p. 139. *Camper*, de organo loquelæ simiarum.

(1) Aussi d'autres espèces, *Churchill's*, t. 6, p. 211. Travels of Th. *Phillips*. — *Sonnerat*, voyag. ind. t. 1, l. 2. *Dapper*, Afric. p. 393. *Schouten*, voyag. t. 2. *Roberg*, de lue vener. p. 30. Melchisedech *Thévenot*, collect. t. 2. *Tavernier*, voyag. t. 1, l. 3. *Piso*, méd. indic. part. 2. *Marmol*; Afriq. *Buffon*, t. 14. *Bosman*, Guin. p. 324, et une foule d'autres voyageurs.

(2) *Fouché d'Obsonville*, Obs. philos. sur mœurs d'anim. étrangers, p. 167.

prolongement, le trou occipital plus reculé, les cuisses et les jambes respectivement plus courtes que chez nous, des bras extrêmement alongés, des pieds faits comme des mains, un sternum étroit, un bassin plus analogue à celui des quadrupèdes, des os intermaxillaires à la mâchoire supérieure, une vertèbre lombaire de plus que dans l'homme, et quelques particularités de conformation, sont ses principales différences. Les proportions de grandeur de l'orang-outang à celle de l'espèce humaine est : : 6 : 8. La tête de ce premier est un sixième de la grandeur totale, tandis que, chez l'homme européen, elle n'est qu'un huitième (1) : malgré cette diversité essentielle, les bras de ce singe égalent les nôtres en longueur.

On ne trouve pas dans ses parties extérieures des marques aussi frappantes de structure particulière ; il semble, au contraire, se rapprocher davantage de nous. Qu'on mette un négrillon en comparaison avec lui, je ne prétends pas qu'on puisse

(1) *Josephi*, anatom. der Saugthière. Band. 1. d'après *Camper*. Consultés aussi *Vicq-d'Azyr*, Syst. anatom. des anim. p. 265-7, (dans l'Encyclop. méthod.).

jamais les confondre, mais je ne pense pas qu'on trouve à placer un être intermédiaire entre eux. L'homme sauvage qui ne s'est nullement déformé, est hérissé de poils assez rares, mais cependant suffisans pour établir l'analogie; ses cheveux qui ombragent son front d'une épaisse crinière, sa figure couverte d'une barbe entortillée, sa poitrine chargée d'une sorte de toison, ses pieds pourvus d'orteils longs et écartés, des ongles crochus à tous les doigts, une peau calleuse et rembrunie, des muscles roides et durcis, des habitudes toutes animales, des mœurs brusques, grossières, égoïstes, des passions impétueuses, une vie remplie d'oisiveté, et souvent de tumulte, un naturel très-sauvage, etc., tout enfin le rapproche du singe; et il n'est point étonnant qu'on ait donné à ce dernier le nom d'homme des bois, *orang-outang* en langue malaie.

Le *jocko*, *chin-panzée*, *barris*, ou *quojas-morrou*, *Simia troglodytes* (1), de Linné (édit.

---

(1) *Tyson*, orang-outang, or anat. of a pygmy, Lond. 1799, in-4, fig. *Scotin*, act. erudit. lips. 1737, p. 564, tab. 5 *Edward's*, Gleaning, t. 1, tab. 213, et aves t. 5, p. 6. *Purchas*, his Pilgrim's, t. II, p. 982. *Dapper*, Hist. afric. p. 582. *Barbot*, Guinea, p. 191.

de Gmelin), est mieux connu que le précédent, et décrit par les anciens avec exactitude (1); on l'a presque toujours confondu avec le véritable orang-outang; mais il s'éloigne davantage, par ses formes, de l'espèce humaine; sa face est plus ignoble, sa démarche plus stupide; il est pour l'orang-outang, ce que le nègre est pour l'européen. Habitant, ainsi que le nègre, des contrées les plus brûlantes de l'Afrique, à la côte d'Angole et dans l'ancienne Troglodytie, il fut le sujet de toutes les fables qu'on a répandues sur l'homme primitif. *Galien* qui

---

Pennant, Synops. quadr. p. 96, n°. 64. *Erxleben*, Mammal. p. 6. *Schreber*, Saeugth. t. 1, p. 54, tab. 2. *Buffon*, t. 14. *Linné*, System. nat. edit. 12, t. 1, p. 34. Les anciens l'ont connu. Voyez *Lichtenstein*, Comment, de simiis veter, p. 73. — Le *sphigx* d'*Agatharchide*, de mari rubr. c. 38, apud *Photii*, Biblioth. p. 1362. — *Strabo*, Geogr. l. 16. *Diodor.* Sic. bibl. l. 3, c. 35. *Plinii*, Hist. nat. l. 6, c. 29, l. 8, c. 21, l. 10, c. 72. *Solin*, Polyhist. c. 27. Voyez aussi sur les femmes sauvages prises par *Hannon*, son Peripl. dans acad. inscript. t. 26, par *Bougainville*, etc.

(1) *Galenus*, Administrat. anat. l. 6, c. 1. Peut-être est-ce l'œgipan de *Pline*, l. 5, c. 1; et l. 6, c. 30. *Ælian*, de animal. l. 16, c. 15, etc. *Herodote* les appelle hommes et femmes sauvages, l. 4.

l'a disséqué (1), l'appelle *pithèque très-semblable à l'homme.*

Une preuve que l'activité de l'intelligence humaine ne dépend pas uniquement de l'étendue de la masse cérébrale, c'est que la cervelle du jocko pèse presqu'autant que celle de l'homme fait, toute proportion gardée (2). L'enfant ayant une tête fort considérable, a de même le cerveau d'une grande proportion (3), mais elle diminue lorsqu'il avance en âge et en raison. Nous remarquerons encore que les quadrupèdes ont plus de capacité dans le crâne, à mesure qu'ils se rapprochent davantage de l'homme; mais cette observation ne s'étend point à la classe des

---

(1) *Galenus*, ib. l. 1, c. 2, donne ses différences d'avec l'homme. Voyez aussi *Tyson*. Anat. of a pygmy.

(2) Voyez son Anatomie par Edw. *Tyson*, p. 54. *Buffon* dit même, Hist. nat. t. 7, p. 17 (première édit.), qu'elle surpasse celle de l'homme. Ce cerveau pesoit 11 onces 7 dragmes, et l'animal n'avoit que vingt-six pouces de hauteur.

(3) *Haller*, Elem. physiol. t. 4, l. 10, sect. 1, § 5, p. 10. — Il étoit d'$\frac{1}{22}$ dans un enfant de six ans. *Arlet* l'a trouvé d'un 25e à un autre enfant. Dans un homme fait il est au moins d'un trente-cinquième du poids de tout le corps.

cétacées et des oiseaux dont la plupart ont une tête assez grosse.

La race grande et petite du *gibbon*, *Simia lar.* L. Gm. (*longimana* d'*Erxleben* (1), a pour caractères des bras excessivement longs ; et tous les singes les ont à proportion moins courts que l'espèce humaine, si on en excepte peut-être les hommes quimos. Les gibbons ont la figure fort approchante de la nôtre; elle est peut-être moins laide que celle des hottentots. Leurs fesses sont calleuses. Ils habitent au Bengale, à la côte de Coromandel, à la presqu'île de Malacca. Les femelles, comme la femme, souffrent le coït pendant la gestation ; elles accouchent entre sept et neuf mois.

Les singes sans queue (2) sont monogames, sans s'attacher à la même femelle ; leur uterus est à peu près conformé comme

---

(1) Id. p. 9. *Buffon*, t. 14, p. 42, tab. 2 et 3. *Pennant*, Synops. p. 99, n° 66. *Schreber*, Saeugth. t. 1, p. 66, n° 2. *Linné*, Mantissa, t. 2, p. 521. *Müller*, natur. System. p. 4, tab. 2, fig. 1. *Alessandro*, quadrup. t. 4, tab. 174, fig. 1 et 2.

(2) Les anciens les appelloient *coluræ*. Voy. *Salmasius*, Exercitat. plinianæ in *Solinum*, p. 377. *Aristot*, Hist. anim. l. 2, c. 8, et de Partib. anim. l. 4, c. 10.



Bigant S.

GRAND GIBBON.



Bigant. S.

PETIT GIBBON.

celui de la femme (1); d'où l'on peut conclure que l'union d'un nègre, par exemple, avec ces animaux pourroit ne pas être inféconde.

Il y a peut-être si peu de différence entre l'état de l'homme sauvage et celui de l'orang-outang (2), excepté des particularités de conformation; il y a des nations si stupides, des esprits si bruts, si près de la simple animalité, que les singes (3) ont pu être regar-

(1) *Müller*, Naturlex. t. 1, p. 525, dit qu'il manque aux singes des osselets de l'ouie.

(2) *Linné*, Anthropomorph. acad. amænit. t. 6, p. 64. *Lamettrie*, Hist. natur. de l'âme. *Rousseau*, Disc. sur inégal. not. 10. Petr. *Moscati*, Delle corporee differenz. etc. appendix. Lord *Monboddo*, Essai an progress of languag, t. 1, etc. Selon l'abbé *Richard*, Hist. du Tonquin. Paris, 1778, in-12, t. 1, p. 84, c. 3. On a dit que ses anciens habitans avoient le gros orteil fort éloigné des autres doigts des pieds, ce qui les rapprocheroit encore plus des singes, si cela étoit vrai.

(3) Tous les peuples de la zone torride de l'ancien continent, et sur-tout les hommes peu instruits, admettent les singes au nombre du genre humain. Il semble même que la religion leur en fasse une obligation, puisque dans l'Inde, les bramins leur portent de la nourriture dans les forêts, et que plusieurs peuplades négresses les honorent comme des dieux.

dés par certains peuples (1), ou même par quelques philosophes, comme appartenant à notre espèce originelle (2). Quelqu'invraisemblables que soient ces opinions, et quelqu'éloignés que nous puissions être des autres animaux, tout doit nous engager à étudier plus profondément l'histoire naturelle des singes encore trop peu avancée. Le même nombre et la même conformation des dents que celles de l'homme; les organes de la digestion semblables ; la masse du cerveau très-analogue à la nôtre, mais moins étendue ; des sacs tyroïdiens qui rendent la voix des singes sourde, et les empêchent d'articuler ; l'exacte analogie de leur conformation interne avec celle de notre corps; la durée presqu'égale de la gestation : voilà

(1) Les nègres pensent ainsi. *Dapper*, Afric. part. 2. *Ludolf*, Œthiop. édit. franç. 1681, in-fol. *Marmol*, Afriq. Paris, 1667, in-4, tome 1. *Barbot* Guin, p. 115, etc. *Nieuhoff*, Ambass. chin. part. 2, p. 97, le prétend des chinois. *Schouten*, Voyag. t. 2. des indous, *Duhalde*, t. 1. des chinois mérid. et des péguans, selon *Prevôt*; collect. des voyag. t. 9, p. 498. *Bontius*, Ind. or. p. 83, dans toute l'Inde, etc. Singes adorés selon *Thévenot*, dans l'Indostan. l. 2, c. 3, p. 274.

(2) *Lamettrie*, *Monboddo*, Essai and progress of language, tome 1, page 375.

ce que nous présentent les premières espèces de cette famille si nombreuse et si digne de toute l'attention des naturalistes et des philosophes. Remarquons encore que de pareilles passions et les mêmes penchans que l'homme de la nature les dominent. Ces animaux sont nés imitateurs et pantomimes, indociles, gourmands et frugivores, soupçonneux, curieux, lascifs, revêches et pétulans; ils aiment à dérober, comme s'ils avoient quelques idées de propriété; ils ont une mémoire excellente, semblent rire quelquefois, vont en troupes, se battent et exécutent enfin la plupart des actions les plus naturelles à l'homme barbare. Mais c'est au milieu des forêts des terres équatoriales, sous l'ombrage des palmiers entrelacés de lianes traînantes, et des figuiers à large feuillage; c'est au sein de ces contrées brûlantes, où l'homme agreste habite dans des cabanes, des ajoupas de verdure; où les troupes de perroquets font retentir les bocages lointains de leur voix imitatrice, qu'il faut examiner les singes dans leur propre demeure, observer leurs folâtres jeux, leurs amours, leur reproduction, leur genre de vie et leurs mœurs domestiques; tandis qu'arrivant chez nous chargés des fers de l'esclavage, acca-

blés par la crainte, éloignés de leur patrie, de leurs semblables, ils n'apportent plus que des traces altérées de leur instinct, un génie énervé par un genre de vie, par des affections morales et par les souffrances de la captivité.

Les anciens avoient feint une foule d'êtres particuliers plus ou moins approchant de la forme humaine, mais déformés par la bouillante imagination des méridionaux et des poëtes, ou par des récits mensongers de voyageurs infidèles (1). Il paroît qu'ils avoient établis ces idées sur quelques fondemens physiques mal observés (2), et il seroit utile de les rétablir dans les bases de la vérité (3). Tels sont les sphinx, faunes, silènes, centaures, satyres, cyclopes, acéphales, cynocéphales, unipèdes, etc. enfin

(1) Tels que *Ctesias*, *Apollonius* de Tyane, *Hérodote*, enfin *Pline* souvent trop crédule.

(2) Ueber die faunen, satyrn, silenen, etc. Berol, 1791, in-8, 2 vol. Toutes ces idées sont venues des contrées ardentes de l'Egypte qui les avoit reçues de l'Ethiopie.

(3) Voyez M. Anton. August. Henri *Lichtenstein*; commentatio philologica de Simiarum quotquot veterib. innotuerunt formis, etc. Hamburg. 1791, in-8.

presque

presque tous les dieux champêtres de l'ancienne mythologie orientale, apportée dans la Grèce par Orphée et établie chez les romains par le sage Numa.

Non hic centauros, non gorgonas, harpiasque
Invenies ; hominem pagina nostra sapit.

Martial, épig. 4, L. 10.

SECTION II.

De l'action des climats. — Des températures chaudes et froides. — De l'influence des productions de la terre sur l'homme. — De son habitation originaire. — Des vêtemens. — Des demeures. — Des maladies propres à chaque climat et à chaque tempérament. — De la nourriture. — De la nature des alimens. — Des boissons. — Du régime naturellement le plus convenable. — De la pêche, chasse et guerre. — De l'instinct — Du genre de vie fixe ou errant. — De l'état cultivateur et stationnaire qui établit les gouvernemens.

Cette seconde partie de notre Histoire naturelle doit se consacrer à l'étude des actions de l'homme pour sa nourriture et sa conservation.

Placé nud sur la terre et soumis à l'influence si puissante et si générale de la température des climats (1), il est nécessaire

(1) *Zimmermann*, géogr. geschichte der Menschen, t. 1, p. 77. C'est plutôt leurs dégrés de chaleur que leur position graphique. Voyez la trad. franç.

d'en considérer les résultats. Il faut examiner la direction de l'instinct conservateur que l'homme tient de son organisation propre (1), ainsi que les autres animaux ; l'action énergique des alimens sur notre physique et notre moral (2) ; enfin les modifications diverses qu'apportent les besoins qui nous assiègent dans chaque région, et qui sont si rigoureux sous les zones glacées.

Il n'existe aucune force extérieure à la constitution de l'homme qui soit plus active et plus puissante que l'action continue des climats, ou plutôt de leurs différens dégrés de température. Cette influence remarquée depuis les siècles les plus reculés (3), et assez

---

(1) Voyez ce que j'en ai dit dans le Magas. encyclop. an 8, pluviose.

(2) *Platon*, de legib. l. 3. J'en ai traité dans Rec. périod. soc. médec. an 8, messidor.

(3) *Aristot.* Moral. lib. 7, c. 6, et Politic. l. 7, et Problême, sect. 14. *Vegetius*, de Re milit. lib. 1, c. 1. *Vitruv.* de Architect. lib. 7, c. 1. *Cicero*, Orat. contr. Rullum. *Plin.* Hist. nat. l. 6. *Quint Curtius*, l. 8. *Thucydid.* Hist. orat. *Periclès. Tit. Livius*, Déc. 45. *Plutarque*, tome 2. *Polybius*, Hist. *Hippocr.* de Aer. *Galenus*, *Diodor.* sic. *Strabo*, géogr. *Justinus*, *Hérodot.* l. 2. *Cæsar*, Commentar. de bell. gallic. *Xenophon*, Europ. etc. *Erasme.* Adag.

bien développée de nos jours par des observateurs et même des politiques (1), n'est pas encore épuisée, soit qu'on la considère relativement à la nature des alimens, soit aux variations qu'elle produit chez tous les êtres organisés, soit aux différentes affections morbifiques, etc. Hippocrate a dit avec philosophie (2) : *eureseis gar epi to plesthos, tes chores te fusei akoloutounta kai eidéa ton antkropon, kai tous tropous*; c'est-à-dire, *Vous trouverez presque toujours, que la forme du corps et les mœurs des hommes se rapportent à la nature de leur climat* (3). Les

---

(1) Jean *Bodin*, de la Républ. l. 5, c. 1, et Méthod. hist. c. 5. Hermann *Conringius*, de habit. germanor. *Montaigne*, Essais l. 2. *Chardin*, Voyag. pers. t. 3. *Laloubère*, Siam, t. 1. *Montesquieu*, Esprit des lois, l. 14 et suiv. David *Hume* a rejetté à tort cette grande puissance des climats, et Will. *Coxe* l'a revendiquée.

(2) De aerib. Locis et aquis. edit. *Foesius*.

(3) Nous devons observer que par l'influence des climats, on entend principalement parler de l'action de la température qui y règne; selon la remarque de Zimmermann, il faut encore compter l'état hygrométrique de l'atmosphère, l'élévation du terrain, les alimens, etc. enfin toutes les propriétés chimiques et mécaniques dont sont pourvues les diverses contrées du globe.

régions du nord, outre le froid qui endurcit les corps, leur donne plus de chaleur intérieure et de stimulation; elles leur fournissent une grande force vitale; ils respirent plus de gaz oxigène sous un même volume que dans les climats ardens, et les inspirations y sont plus réitérées; tandis que sous les zones brûlantes, l'air plus rare, plus chargé d'eau et d'autres vapeurs présente une moindre quantité d'air vital; aussi les humeurs y sont-elles moins animalisées, et dans un plus grand état de carbonisation; sur-tout à cause du régime végétal ordinaire aux méridionaux qui ont peu d'énergie musculaire d'ailleurs. Ainsi le systême hépatique et bilieux qui se développe considérablement dans ces dernières régions (1), contribue sans doute à la plus grande coloration des peuples qui les habitent; puisque la lumière seule ne peut rendre leur sang (2)

(1) Ce qui s'observe sur-tout chez les européens qui habitent les pays chauds. Voyez de *Haen*, Prælection. in *Boerhaav*. institut. patholog. t. 2, p. 155. *Marsden*, Sumatra, t. 1, p. 80. Pierre *Barrère*, Dissert. sur cause phys. de la coul. des nègr. Perpignan, 1741, in-12.

(2) *Meckel*, Mém. acad. Berol. t. 13, p. 73. Nic. *Pechlin*, de nigred. æthiop. *Lecat*, de la peau. *Barrère*

et la masse de leur cerveau (1) plus noirs que dans les autres hommes, mais bien leur peau seulement (2).

Depuis long-tems on attribue la couleur des hommes à l'unique influence du climat, et les raisons en sont si bien exposées dans l'illustre Buffon, qu'il est inutile d'y revenir. Il y a cependant des faits contraires que j'ai dû remarquer en plusieurs endroits de cet écrit.

Le réseau muqueux de Malpighi est le véritable siège de la couleur de la peau, et la cause en a été recherchée par différens physiologistes, soit dans la bile (3) comme

---

et *Towne*, dans les Trans. philos. aussi dans le Journ. de physiq. 1775. *Hérodote*, l. 2, a dit que leur sperme étoit noirâtre.

(1) *Meckel*, id. an 1754, in-4, et t. 9.

(2) *Mitchell*, Trans. philos. 1744, n° 474. Georg. Albrecht de *Selpert*, de Insolatione seu potestati solis in corp. human. Gotting, 1747, in-4.

(3) Il faut certainement bien considérer le rapport de la bile avec la peau, rapport justifié par les ictères jaunes et noirs : voyez *Santorin*. Cut. p. 3. *Pechlin*, Œth, p. 165. *Barrère*, Diss. p. 5. *Blumenbach*, gen. hum. var. p. 126. Aussi la chaleur développe considérablement le systême hépatique bilieux, selon *de Haen*, prælect. in *Boerhaave*, Instit. pathol. tome 2, page 155.

P. Barrère, soit dans le sang avec Thomas Towns, soit dans la partie ferrugineuse de ce liquide suivant Engel, ou dans un mélange du fluide nerveux et d'un liquide particulier selon Lecat, enfin dans des particules fixes, salines, globuleuses, etc., d'après Attumonelli (1). Mais la noirceur du nègre me paroît plutôt dûe à une cause chymique, puisqu'il est certain qu'elle ne se développe que par l'action de l'air atmosphérique, ou plutôt du gaz oxygène qu'il contient. Les parties de la peau qui n'y sont pas exposées ne deviennent jamais noires; ainsi que Littre l'a remarqué sur le gland d'un nègre, couvert de son prépuce. Les négrillons ne sont-ils pas blancs en sortant des entrailles maternelles? L'oxygène tendant à se combiner à l'humeur qui abreuve le tissu malpighien, s'unit à l'hydrogène et laisse à nud le carbone que contient aussi ce liquide. Si cette humeur n'est point sé-

---

(1) Elementi di fisiologè. medec. Neapol. 1787, t. 1, p. 140. *Bern. Siegfr. Albinus*, Diss. de sede et causâ color. æthiop. Lugd. Batav. 1737, in-4; et *Alb. Haller*, physiol. tome 5, ont rassemblé les opinions, le premier, celles des anciens; le second, celles des modernes à ce sujet.

crétée, par quelque cause que ce soit, l'individu reste *Albinos*, *Bedas*, *Kakerlacke*. Ainsi la coloration du nègre et même celle des autres races humaines, dépend donc de l'abondance du carbone qui se développe plus ou moins dans leurs tégumens. Ce n'est pas l'action de la seule lumière solaire qui noircit les hommes, puisqu'ils se colorent aussi indépendament de son influence; mais toutefois elle y contribue beaucoup.

D'où vient donc cette humeur susceptible de se colorer en noir par l'air comme le deviennent certains sucs végétaux? ne dépend-elle pas de la nature propre du nègre? Je le pense, puisque son sang est plus foncé, puisque la partie corticale de son cerveau est d'une teinte plus brune (1) que la nôtre. Certes, ni l'air, ni la lumière ne peuvent rien opérer de pareil dans l'intérieur même du corps. Chaque homme a son idiosyncrasie particulière, et pourquoi les uns sont-ils bruns et d'autres blonds, parmi nous, dans le même lieu? Pourquoi le nègre n'auroit-il

(1) On sait qu'elle est grise dans l'européen. Consultez au sujet du nègre, *Meckel*, Mém. acad. Berlin, tomes 9 et 13; et *Sommering*, etc.

pas, d'avec nous, une différence spécifique qui ne dépendroit ni du climat, ni de la lumière, ni des nourritures ? Sommes-nous bien assurés que sa race est la même que la nôtre, avec tant de différences organiques, fondamentales, tranchées, et plus concluantes encore que sa couleur ? On fait deux espèces d'oiseaux lorsqu'on les voit constamment de divers plumages, et sans autre fondement; on en fait autant d'un renard d'avec un autre pour la teinte diversifiée du seul bout de leur queue : et cette règle si bien suivie pour les animaux, sur-tout pour les insectes, etc., sera démentie pour l'homme? Où donc est l'inconstance, je ne dirai pas même des caractères, mais de la couleur du nègre naissant au milieu de nos froides contrées, ou parmi les frimats de l'Amérique septentrionale (1), de parens nègres, même après plusieurs générations ? Ne reste-t-il pas constamment noir? Qu'on sache bien que jamais nègre ne blanchit, si ce n'est dans le *cas morbifique* qui le rend blafard. Jamais il n'engendre de descendans plus blancs que lui, dans quel-

(1) *Kalm*, Amér. Resa, tome 2, pages 481, 482 et 542. C'est un naturaliste élève du célèbre *Linné*, qui observe ceci; lecteur, faites attention.

que lieu du monde que ce soit, à moins qu'il ne produise un albinos, ou qu'il ne s'unisse à des individus d'une autre couleur. Puisque tout enfant naît blanc d'abord, comme nous venons de le dire, pourquoi le négrillon naissant à Londres, à Paris, ne garde-t-il pas cette teinte? Est-ce la chaleur, l'aliment, la lumière de son pays qui le colore? Quand nous accorderions qu'il ne devient pas noir en Europe, ce que l'expérience journalière démentiroit, pourquoi ces cheveux laineux, ce museau, cette conformation des os du crâne, cette position reculée du trou occipital, cette coloration foncée du cerveau, du sang, etc.? Qu'on marie ensemble deux personnes mulâtres, elles produiront toujours des mulâtres (1).

Non seulement le nègre diffère spécifiquement de toutes les autres races humaines, mais celles-ci même ne deviennent point semblables à lui, quoiqu'elles fassent une longue demeure dans son pays. Le C. Adanson assure que les maures qui y vivent depuis très-long-tems, tant qu'ils ne se mésallient pas, restent d'un blanc basané. Bruce a dit à

(1) Histoire de l'académie des sciences, 1724, page 18.

Buffon, et il affirme dans son voyage (1) qu'il n'y a de nègres que sur les côtes de l'Afrique, mais que dans son intérieur, les hommes sont blancs, même sous l'équateur. Cerderi rapporte (2) qu'il y a des nations blanches au milieu des castes de nègres. Le voyageur Hatkins avoit déjà entrevu ce fait. Il me semble cependant que les roches brûlantes, leurs reflets éblouissans, l'étouffante aridité de l'intérieur de cette partie du monde devroient colorer bien davantage les hommes, que l'air rafraîchi, et les humides ombrages qu'offrent les végétaux sur les bords de la mer.

Mais il y a même des différences constantes, indélébiles entre les diverses nations blanches. Ne voit-on pas au nord des hommes très-colorés à côté d'autres teints d'une si grande blancheur, qu'elle en est même fade? Des russes à teint brun, à cheveux et yeux noirs, sont depuis très-long-tems placés sous le même ciel que les finlandais leurs voisins blonds, roux, à iris cendrée (3); cependant

---

(1) *Buffon*, supplément in-12, tome 8, page 271; et *Bruce*, Voyag. tome 5, page 115.

(2) Voyez son Voyage, tome 2, page 362, etc.

(3) *Will. Coxe*, Voyage au nord de l'Europe,

ni l'un ni l'autre n'a changé. Les juifs établis depuis tant d'années en Allemagne et dans d'autres contrées du nord ne sont pas devenus blonds comme les peuples de ces régions (1); ils ont conservé intact leur caractère oriental. Huit cents années de naturalisation n'ont pas rapproché les islandais, très-blonds et à yeux bleus, de la forme ramassée des lapons, de leur peau sombre, tannée, brunie, de leur face écrasée, de leurs yeux et cheveux noirs, suivant la remarque de Mallet, quoiqu'ils soient situés sous le même parallèle, et qu'ils éprouvent la même froidure. Blumenbach, examinant le crâne d'un de ces rodeurs qu'on appelle *bohémiens* ou *égyptiens* en Europe, et qu'on prétend être originaires des bords du Nil, le trouva très-conforme à celui d'une momie de cet ancien peuple (2). Aussi Volney dit, avec

---

(tr. fr. in-4.) tome 2, page 81. Ces derniers sont aussi plus civilisés, et il me paroît que plus une race est blanche, plus elle est susceptible de civilisation.

(1) *Mallet*, Voyage en Norwège, à la suite de celui de *Coxe*, tome 2, page 354.

(2) Decad. cranior. divers. gen. 2, dans comment. Gotting, tome 11, an 1791, pages 59 et 61. *Greilmann* qui a donné l'histoire de ces bohémiens, les fait venir de l'Inde, mais *Meiners* a démontré l'affi-

raison, « qu'on peut poser en principe que la physionomie est une sorte de monument propre en bien des cas à constater ou éclaircir les témoignages de l'histoire sur les origines des peuples (1) ». Je parlerai ailleurs des caractères transmis par la génération; leur constance est la plus forte preuve de leur vérité et de leur utilité; la seule mésalliance peut les détruire.

J'observe encore que les cheveux et l'iris ont toujours une couleur qui est en rapport avec celle de la peau; qu'il n'existe jamais d'homme blond à peau brune, ni d'yeux noirs avec des cheveux roux et *vice versâ*. Il me semble encore que les gens à cheveux parfaitement noirs, et dont la peau est foncée, ne sont pas ordinairement grêlés de taches de petite vérole, comme les châtains et les blonds; les marques de rousseur ne se montrent pas aussi fréquemment chez eux. La teinte des poils et de l'iris n'a pas d'autre cause que celle du tissu muqueux de Malpighi (2). A mesure que l'enfant, né blond,

---

nité des égyptiens avec les indiens; ce qui revient au même.

(1) Voyage en Syrie et en Egypte, tome 1, page 75.

(2) Consultez *Blumenbach*, de oculis leucœthiopum,

prend des cheveux plus colorés, sa peau, ses yeux se colorent aussi davantage ; et tous les enfans des diverses races humaines naissent avec des cheveux noirs, excepté dans la race celtique. L'iris se ternit lorsque l'hyver de la vieillesse blanchit ou fait tomber les cheveux. Il suit naturellement de ces con-

---

et irid. motu dans les Comment. soc. Gotting, tome 7, page 29, fig. la couleur rose de l'iris n'est qu'un symptôme de maladie cutanée ; page 35 : elle dépend du défaut de coloration de l'épiderme ; et *Aristote*, Problême, section 10, page 416, édit. de Casaubon, connoissoit déjà le rapport constant entre la peau et l'iris. Les chiens dont le poil est de diverses couleurs, ont souvent l'iris panachée de plusieurs teintes suivant *Molinelli*, Comment. instit. Bononiens. tome 3, page 281. La langue des brebis qui sont de plusieurs couleurs est aussi tachetée. *Aristote*, Generatio animal. l. 5, c. 5.

Lorsque les hommes prennent, avec l'âge, des cheveux blancs, la choroïde de leurs yeux pâlit aussi, ce qui montre une étonnante sympathie entre ces parties du corps. Voyez *Marc Mappus*, de oculi humani partibus et usu. Argentorat, 1677, in-4. Dans ce cas, l'étendue de la vue est bien moindre, et il en est de même dans les yeux qui sont naturellement gris ou peu foncés. Ils sont plus sensibles à la lumière et peuvent moins en supporter l'éclat, ce que *Simon Portius*, de coloribus oculorum, Florent. 1550, in-4, page 34, avoit déjà observé.

sidérations, que chacune des souches du genre humain a ses caractères particuliers et fondamentaux. Ces diverses branches de l'humanité ne peuvent point être maintenant rapportées à une même racine, et chacune d'elles conserve son type organique indépendamment des climats et des alimens. N'allons pourtant pas en conclure que ces derniers n'ont aucune influence sur l'homme, nous nous tromperions beaucoup; mais leur puissance n'étant que superficielle, nous n'en éprouvons que des modifications plus ou moins profondes, qui ne sont jamais ineffaçables, ainsi que les caractères propres. Nos variations individuelles de couleur sont encore moins tenaces, elles dépendent du genre de vie. Forster prétend que les alimens végétaux blanchissent le teint, au lieu que l'usage de la chair colore et brunit la peau. Cette remarque me paroît fondée, ainsi que celle de Bowles, qui assure que les animaux domestiques vivant en plein air conservent la couleur de leurs pères : ainsi, l'on s'aperçoit que de petites causes apportent une foule de variations dans l'habitude seulement extérieure des corps animés.

1°. L'action mécanique de la chaleur est sur-tout très-remarquable dans ses effets

et dans l'extrême débilitation musculaire qu'elle produit (1), en rendant toutefois plus mobile et plus irritable la sensibilité des nerfs. Elle rend les habitans du midi ou des tropiques, bilieux et mélancoliques, petits, maigres, desséchés, foibles, basanés, peu vivaces, à cheveux et à iris des yeux noirs, frugivores, très-sobres, comme les personnes âgées, lascifs, jaloux, polygames, efféminés et à voix grêle, pour le physique; elles les fait lâches, paresseux, souples, flatteurs, humbles, esclaves, injustes, cruels, vindicatifs, fins, politiques; enfin très-ingénieux, extrêmement religieux, fatalistes, avares, polis, lettrés, sujets à des passions excessivement fortes, mais intérieures et cachées, quant à leur susceptibilité morale (2).

2°. Les habitans plus voisins des poles, et principalement de l'Aquilon ou de l'Ourse glacée, ont une constitution toute opposée. Phlegmatiques et sanguins, grands, mus-

---

(1) Will. *Hodges*, Travels in India. Lond. 1794, in-4, p. 3 et 4.

(2) Voyez pour ceci les bonnes observations de Jean *Bodin*, de la Républ. l. 5, c. 1. Il a très-bien traité cette matière aussi, dans son méthod. histor. c. 5.

culeux

culeux et gras, vigoureux, actifs, beaux, à peau blanche, à cheveux roux ou blonds, à iris grise ou bleue; ils sont carnivores, très-voraces, comme des jeunes gens, grands buveurs, ardens au travail, chastes et presque misogynes, monogames, vivans long-tems (1), ayant une voix de stentor; bouillans, courageux, ils cherchent les combats et les duels; on les trouve au moral, gais, libres et francs, justes et fiers, prodigues et rapaces, durs, violens et emportés; leurs affections sont momentanées et légères; peu lettrés et nullement dévots, leur raison est celle du glaive; conquérans impitoyables et farouches, ils ont fondé les grands empires et se sont débordés dans tous les pays méridionaux de la terre, qu'ils ont asservis. Les races les plus rapprochées du pole arctique, qui l'entourent, ne présentent qu'une ame languissante et dégradée, un esprit rempli de torpeur, une étonnante foiblesse de l'imagination qui les rend la proie de toutes les craintes même les plus puériles, et qui les soumet au triste joug de tous les prestiges (2). L'excessive âpreté de la froi-

(1) Philos. trans. t. 59, p. 117.

(2) *Pennant*, arctic. Zoology. t. 1, p. 79. *Pallas*.

dure engourdit toutes leurs facultés; grêles, maigres, à cheveux longs, noirs comme leurs yeux, à peau brunâtre (1), les samoïèdes, les ostiaques, les kamtschadales, les eskimaux, etc. sortent de la règle commune établie sur les diverses températures, parce que la leur est excessive. Je pense qu'il en doit être de même des peuplades sauvages de l'Afrique intérieure, torréfiées, pour ainsi dire, par la chaleur dévorante du sol embrâsé qu'elles habitent. Ainsi les extrêmes viendroient se confondre.

Ne soyons pas étonnés que des habitations exposées à la violence de la chaleur ou de la froidure, donnent naissance à des hordes barbares, puisqu'elles les forcent à s'occuper de leur conservation contre les impressions

---

Voyag. t. 2, etc. Cette trop grande susceptibilité leur cause des accès de rage et de phrénesie, pour la plus petite cause. Ils se guérissent par les odeurs fétides qu'exhalent les substances animales brûlées, ainsi que dans les paroxysmes d'hystérie et d'épilepsie.

(1) *Linné*, Fauna suecica, p. 1. *Scheffer*; Lapon. p. 12. *Leems*, Lapland, p. 167. Les lapons remontent pendant l'été sur leurs roches glacées, et fuient, ainsi que leurs rennes, les températures plus douces des vallées. Ils campent sous des tentes portatives, à la manière des anciens scythes.

des élémens funestes qui les entourent. Ce genre de vie, continuellement traversé de peines et surchargé de travaux immodérés, doit influer, de même que le chaud ou le froid, sur la configuration extérieure de ces hommes malheureux ; aussi les trouvons-nous fort hideux, indépendamment des déformations acquises par des coutumes absurdes et insensées. Par une raison opposée, la beauté, ce fruit heureux d'une existence aisée, doit être sur-tout l'appanage des peuples policés. Des régions fortunées, qui n'exigeant ni soins sans relâche, ni labeurs assidus, font sortir chaque année de leurs entrailles fécondes d'opulentes moissons ; qui ne faisant éclorre que les roses du plaisir, éloignent les passions ardentes et impétueuses, doivent aussi laisser dans un état de repos, de sécurité, de mollesse et de joie, les traits de la figure (1) et les contours des membres. Ainsi la beauté des formes, et cette douce régularité qu'on observe dans la face des nations heureuses et policées, est la marque

(1) *Winkelmann*, Hist. de l'antiq. t. 2, l. 4, c. 1, le fait observer chez les anciens grecs, et ce fut une des causes de la perfection de leur sculpture et de leur peinture.

infaillible de leur tranquillité morale, de leur félicité politique, et je dirai même de leur ame bienfaisante et vertueuse. Tels ont été, tels sont encore la plupart des peuples européens et orientaux, tandis que le tartare turbulent ou l'esclave indien portent sur leurs visages et leurs corps les stigmates de la servitude, l'expression ignoble de leur avilissement, ou le caractère d'une stupide férocité. Cette rudesse des formes s'adouciroit dans un climat plantureux et prospère, de même que la beauté doit s'évanouir sur les roches glacées du septentrion, ou dans les sables ardens de l'Afrique.

3°. Les nations intermédiaires qui vivent entre les deux extrêmes participent plus ou moins à chacun d'eux, selon qu'elles en sont plus ou moins rapprochées. Plus doux, plus tranquille que l'inconstant septentrional, le climat intermédiaire est la demeure hospitalière des arts, des lettres, de l'éloquence, des lois et de la justice. Ses peuples réunissent la magnanimité du nord à la flamme du génie de l'équatorial, la valeur à la sensibilité. En effet, sous ces contrées tempérées et fertiles, ils sont les plus heureux de la terre, parce que leurs caractères sagement combinés et également éloignés

des excès du nord et du midi, jouissent de tous leurs biens, sont exempts de leurs défauts, et se lient par l'égale conformité de leurs mœurs.

On aperçoit encore des variétés locales qui se rapportent à l'un ou à l'autre des deux extrêmes; tels sont les terrains stériles, montueux et exposés aux vents et aux grandes (1) variations météoriques de l'atmosphère, où les habitans ont quelque analogie avec les peuples septentrionaux; tandis que ceux des vallons abrités et méridionaux, des pays humides, bas et fertiles, ont plus de ressemblance avec les nations équatoriales. Toutefois, il ne faut pas perdre de vue que l'extrême des températures chaudes et froides, opposant à l'homme de trop grands obstacles, l'empêche de se policer et de s'adoucir, en ne lui permettant pas de sortir de son antique barbarie.

Comme le corps de l'homme naturel doit jouir de la plus grande liberté dans ses mouvemens, et qu'il est perpétuellement exercé par ses besoins, il a toujours de la maigreur, excepté dans la jeunesse, où le système mu-

---

(1) Voyez l'hist. natur. de l'air, par l'abbé *Richard*, t. 5, etc. *Bodin*, Rép. l. 5, c. 1.

queux et lymphatique est proportionnellement fort étendu, et l'abdomen gros à cause de la grande nutrition qu'exige la rapidité de l'accroissement. Tous les animaux sauvages sont ordinairement plus maigres que les domestiques; il en est de même des hommes. En général, toutes les nations méridionales desséchées par la chaleur, sont beaucoup moins grasses que les septentrionales; et cette loi des températures pèse de même sur les autres animaux; le froid de l'hyver et du nord les engraisse, l'été et l'ardeur de la zone torride les amaigrit. Tout homme gras (1) a la même constitution que les habitans voisins du pole; il en a les mœurs, le caractère, et souvent la vigueur. Il est facilement accablé par la chaleur, de même que l'homme maigre et foible supporte avec peine le froid; car le premier transpirant peu, conserve davantage de chaleur intérieure; le second en manque, parce

(1) Tous les habitans du nord aiment les alimens très-gras; ils ne peuvent s'en passer, et ils les digèrent très-bien parce qu'ils sont robustes de corps. La force de l'estomac suit ordinairement celle des muscles; aussi tous les hommes très-forts ont besoin de manger copieusement, de même que les septentrionaux.

que toutes ses humeurs s'évaporent sans cesse. Un kamtschadale, un sibérien, mal couverts, passent de longues nuits au milieu de leurs déserts, accroupis dans la neige et sans feu. Quel malabare n'en mourroit pas cent fois, plutôt par la foiblesse de son organisation, que par le défaut d'habitude? Il suffit de l'haleine d'un eskimau, pour donner à son habitation étroite, une chaleur étouffante. La peau de l'indien est toujours couverte d'une froide moiteur; ses muscles amollis, languissans, craignent la plus légère action échauffante. Le robuste septentrional est toujours agité, c'est sa seule existence; le travail l'échauffe, et les besoins continuels de son climat l'exigent sans cesse. Ce n'est donc pas la seule accoutumance qui produit des effets aussi tranchés parmi les hommes; l'organisation en est la principale racine. Le même individu né au midi n'est point conformé pour le nord où il sera transporté; la froidure peut trancher le fil de ses jours. Mais s'il produit des descendans dans ce dernier climat, ils prendront naturellement la forte constitution nécessaire pour y résister: ainsi la nature pourvoit à la conservation des êtres.

Puisque l'homme est destiné par sa propre

organisation à se tenir debout, il n'est point étonnant qu'il s'affaisse un peu sous son propre poids, dans le cours de chaque journée. L'on a remarqué, en effet, qu'il étoit moins grand le soir que le matin, où le repos horizontal du corps, pendant la nuit, lui rend sa dimension naturelle. Ce raccourcissement diurne dépend de la compression des parties supérieures, qui resserrent l'épaisseur des cartilages qui se trouvent placés entre chaque vertèbre (1). Cette différence de taille, au reste, est tout au plus d'un demi travers de doigt.

Nous devons remarquer encore que si les mammifères savent nager tout en sortant du sein maternel, ainsi qu'on le voit dans les petits chiens et chats qu'on veut noyer, il n'en est pas de même à l'égard de l'espèce humaine; la position horizontale de sa tête, la pesanteur de cet organe (2), la trop grande foiblesse des muscles pectoraux et dor-

(1) Cette observation est due à un clerc anglais appelé *Wasse*, en 1724. Voyez les Philos. Trans. t. 33. Plusieurs autres personnes s'en sont occupées ensuite.

(2) J'ai traité cet objet dans ma Dissertat. sur les hommes marins. Magas. encyclop. an 6, messid.

saux (1), enfin la forme peu avantageuse du corps pour ce genre d'exercice, prouvent que nous ne sommes pas nés pour en faire usage, et que les philosophes anciens et modernes qui ont prétendu trouver notre origine dans le sein des mers, n'avoient pas assez bien considéré notre propre organisation. Outre le ridicule de cette idée, j'avouerai toutefois que l'habitude nous instruit facilement à l'utile *gymnastique* (2) du nager. Les peuples sauvages qui habitent sur les rivages des lacs, sur les grèves maritimes ou près des bords des grands fleuves deviennent d'excellens nageurs par un apprentissage journalier : on les voit, disent les voyageurs, et sur-tout Cook, Forster, Dampier, etc., on les voit se balancer au milieu des vagues blanchissantes, et, pour ainsi dire, danser sans crainte sur les flots irrités par la tempête. Tantôt étendus sur une frêle planche, ils bravent les écueils et résistent aux efforts des courans. Je ne parle point ici de leurs canots fragiles, qui fendent si légèrement, à l'aide de quelques coups de pagaie, la surface des ondes ; je passe sous silence et

---

(1) *Barthez*, Méchan. des animaux, p. 186, § 20.

(2) Voyez *Thévenot*, Art de nager, p. 21, et sq.

les praos des îles Philippines, qui semblent voler ainsi que l'oiseau - frégate, et les baidars ou ces outres de peaux que les eskimaux font glisser avec tant de rapidité sur leurs mers froides et brumeuses, et parmi d'immenses blocs de glace.

Comme plusieurs peuplades ichthyophages sont obligées de plonger souvent sous les eaux pour en rapporter les coquillages dont elles se nourrissent, on trouve parmi elles d'excellens plongeurs qui demeurent pendant long-tems au fond de la mer (1); mais ce violent exercice nuit autant à la santé que la natation lui est utile, en développant la vigueur musculaire, et en affermissant la poitrine. Ce dernier exercice devient d'autant plus nécessaire aux nations policées, qu'outre les dangers de l'inondation qui menacent tout homme, il fortifie et agrandit l'organe de la respiration. Les langes dont on nous emprisonne dans le berceau, les vêtemens serrés dont on nous comprime, rétrécissent beaucoup la poitrine et deviennent la cause éloignée et prédisposante de cette foule de

---

(1) *Oexmelin*, Hist. des aventuriers, t. 1, p. 165, assure que les nègres employés à la pêche des perles restent plus d'un quart-d'heure sous l'eau.

phthisiques qui se traînent languissamment au sein des villes. *Les seuls remèdes à tous les maux des peuples amollis et dépravés sont les exercices du corps.*

Nous nous sentons naturellement portés à croire, et avec raison, que l'homme perd de ses forces à mesure qu'il s'amollit dans le repos et l'indolence des cités policées. Nous ignorons jusqu'à quel point notre vigueur musculaire peut s'élever par un continuel exercice ; nous avons, d'ailleurs, une foule d'histoires d'individus extrêmement robustes : j'en ai vu un qui, attachant des cordes à ses cheveux, enlevoit avec elles, sans le secours des mains, un gros cheval. On se rappelle des anciens athlètes, tels que Milon de Crotone ; et Pline a rapporté plusieurs traits de leur force. Il est certain que la nature des alimens influe beaucoup sur la vive contractilité des muscles, puisque Athénée nous a transmis qu'un athlète nourri de chair, surpassoit tous les autres qui ne vivoient que de végétaux. Cette même raison fait aussi que les habitans du nord, qui sont ordinairement carnivores, gros et grands, sont toujours plus vigoureux que les grêles et délicats frugivores du midi. Les turcs, nation descendue de la froide Scythie,

portent deux fois plus que nos porte-faix (1); aussi la force est très-estimée dans le nord, où les besoins en rendent l'usage si nécessaire, tandis qu'elle est souvent qualifiée de brutalité dans les régions ardentes.

Rien n'augmente davantage la tonicité musculaire que certaines passions ou affections nerveuses. Que dirai-je de celle de l'amour ! qui n'a jamais apperçu la différence de courage et de force entre un eunuque et le bouillant Achille, comme entre un coq et un chapon ! quels prodiges d'activité, de constance l'ardeur amoureuse ne produit-elle pas ! combien de nouveaux Léandres n'ont-ils pas traversé de fois à la nage l'Hellespont irrité pour une Héro ! quelle roide fureur dans Roland abandonné de sa chère et volage Angélique ! quelle valeur n'ont pas déployée nos antiques paladins pour leurs maîtresses, pour les arracher avec violence du sein des donjons, d'entre ces portes d'airain, ces barrières de l'art et de la nature, ces tours, ces rochers immenses qui en défendoient les approches ! Dans la phrénésie et la rage, l'homme est

---

(1) *Désaguliers*, course of experimental philosophy. 1, p. 264 et suiv.

animé d'une force insurmontable : on en a vu casser plusieurs grosses cordes ensemble, briser des barreaux de fer de plus d'un pouce en carré, de leurs seules mains (1). Exténués de fatigues et de faim, harassés de labeurs, et tout ensanglantés sous le fouet cruel de leurs barbares oppresseurs, des nègres font gaiement plusieurs lieues pour aller danser chaque nuit, sans prendre de repos ni d'alimens; l'amour est le seul baume de leurs blessures. On a vu des américains courir sans provisions pendant cinq cents lieues, presque d'une seule traite, pour assouvir leur vengeance et surprendre leurs ennemis. L'indolent habitant des bords du Gange ne se remue qu'à peine, tandis que les hordes mongoles arpentent à grandes journées les vastes solitudes de la Tartarie, et viennent lui présenter des fers. L'épée charge inutilement la main du pusillanime

---

(1) *Panarolus*, Pentecost. 4, obs. 49. *Mead*, of poisons, p. 136. Voyez encore plusieurs exemples de force chez des hommes d'esprit tranquille, dans *Rzaczinski*, Hist. nat. Polon. t. 1, p. 315-443, et *Désaguliers*, L. C. Observons que tous ces hommes sont des habitans du nord; on n'en trouve pas un exemple au midi.

chinois, mais elle trouve dans le vaillant et fier scandinave un bras et un cœur dignes de s'en servir.

Tous les hommes naturellement très-robustes, ayant de gros muscles à nourrir, mangent aussi beaucoup. Milon de Crotone, qui porta d'une haleine un taureau dans le stade et le tua d'un coup de poing, le mangea, dit-on, entièrement dans un jour. La déperdition de la liqueur séminale affoiblit infiniment lorsqu'elle n'est pas ménagée : c'étoit pour se prémunir contre son évacuation nocturne involontaire que les athlètes portoient sur les lombes des plaques de plomb enduites d'onguent rosat, selon Galien.

Comme on a prétendu que les premiers humains étoient des géans, il étoit convenable aussi de leur attribuer d'immenses forces musculaires; mais ni l'une ni l'autre opinion ne sont vraisemblables. Un genre de vie plus simple et plus naturel, moins d'excès d'intempérance et de volupté, des exercices continuels en ont pu faire, sans doute, des hommes robustes (1). Les peu-

---

(1) *Desaguliers*, ibid. *Cardan*, subtil. *Boerhaave*, *Borelli*, de motu animal. t. 1. *Haller*, Elem. physiol. t. 4, l. 11. *Blumenbach*, Med. biblioth. t. 11, p. 407.

plades sauvages qui suivent ces règles imposées par l'instinct de la Nature, nous présentent une vive image de la vigueur primitive du genre humain. Pauw, Robertson et plusieurs voyageurs espagnols ont prétendu que les américains, sur-tout ceux du midi, ne portoient pas des fardeaux aussi pesans que nos porte-faix ; qu'ils ne travailloient pas si fort que nos manœuvres. Je le crois facilement, 1° parce qu'ils n'y étoient point habitués ; 2° parce que la chaleur humide de leur climat s'y oppose ; 3° parce qu'ils agissent à contre-cœur pour des despotes cruels ; enfin, 4° parce qu'ils manquent souvent de nourriture. Avec toutes ces causes nos plus vigoureux européens en feroient encore moins qu'eux. N'a-t-on pas vu, d'ailleurs, des femmes du Mississipi porter chaque jour des charges de deux à trois cents livres (1) ? Si Labillardière a vu des français courir plus vîte que les naturels de la terre de Diemen, qui ne vivent que de coquillages ; si les

(1) Voyage au nord, t. 1, p. 296. Les coupeurs de bois de campêche portent chaque jour des charges de 400 livres, suivant *Dampier*, voyage à la baie de Campèche, t. 2, p. 80, édit. angl.

matelots anglais sont plus forts à la lutte que les américains du nord, c'est que tous ces sauvages sont mal nourris et ne s'exercent point aux mêmes travaux que nous. Mais combien le hottentot ne court-il pas plus vîte que nous sur sa terre nue, écorchée par les vents! combien le patagon ne terrasseroit-il pas d'indiens! A tout prendre, le sauvage aura toujours sur l'homme policé l'avantage du physique et l'adresse des mouvemens naturels. Nourrissez-le, exercez-le comme un robuste européen, et essayez alors sa vigueur.

Dans les manières particulières des peuples divers, quelques-unes sont assez générales pour être observées ici; elles semblent tenir aux races. Ainsi, la plupart des asiatiques se mettent à terre, assis sur des tapis, les jambes croisées; les nègres, au contraire, s'accroupissent sur leurs talons comme des singes; les américains s'étendent dans des hamacs, et les européens s'asseyent sur des chaises. Pourquoi ces habitudes universelles?

Les différences de force corporelle apportent des changemens dans le moral des individus. Quiconque est fort, n'a point ordinairement les vices méprisables des ames étroites et foibles, tels que la fourberie, la

ténébreuse

ténébreuse intrigue, la vanité ridicule, l'âpre avarice, la cruauté, la finesse, la calomnie, le mensonge, l'envie, la superstition, etc. Il semble que les vertus exigent non seulement la vigueur et l'énergie de l'ame, ce qui leur est indispensable, mais encore celle du corps, qui la maintient si souvent. Comme la femme est relativement moins robuste que l'homme, son moral doit en différer aussi bien que son physique : ainsi, elle a souvent un esprit volage, timide, vain, mais sensible, doux, aimant. L'homme, en revanche, a une ame plus constante, plus ferme, plus courageuse, enfin plus raisonnable que sensible, plus austère que tendre (1). Toutes ces diversités de caractère ne peuvent absolument appartenir qu'à la constitution physique, qui est toujours en rapport avec le moral.

Les observations que nous avons avancées sont générales, en les considérant sous un point de vue collectif, mais il existe des convenances particulières qui tiennent aux races diverses des hommes, à leurs mé-

(1) Voyez *Stahl*, Theor. med. ver. t. 2. *Nenter*, Fundam. med. p. 17, sq. et sur-tout *Roussel*, Syst. physiq. de l'homme et de la femme, t. 1, etc.

langes, à leurs institutions politiques ou religieuses, à leur manière de vivre, etc. elles peuvent se rapporter à ces causes primitives dont elles sont des nuances, et aux tempéramens qui établissent toujours les mœurs, et forment la trame directrice de toutes nos actions.

Les premiers, Cardan et Leibnitz ont ingénieusement comparé l'homme avec les principaux animaux qui habitent sous le même ciel (1); ainsi l'on peut dire que le lithuanien ressemble au glouton vorace, le samoïède au phoque brutal et stupide (2), le lapon au renne, l'indien au bœuf qu'il honore, le nègre aux singes qu'il prend pour des hommes sauvages, le malais au tigre hypocrite et féroce, le bédouin au sobre chameau, le tartare au cheval, etc. : ainsi ces habitans tiendroient de la nature des bêtes qui sont leurs compatriotes, ce qui dépendroit sans doute de l'influence du

---

(1) Hieron. *Cardanus*, de subtilit. l. 10, paroît avoir eu le premier cette idée. Voyez encore *Feller*, otium Hannov. p. 150. W. *Marsden*, Hist. Sumat. t. 1.

(2) Aussi le groenlandais, comme les patagons, les pescherais, les eskimaux, mangent la chair des phoques, même toute crue. *Otho Fabricius*, Fauna Groënland. part. 1, p. 3, sq.

climat, qui s'étend sur la brute comme sur nous.

Les productions naturelles de chaque terre ont encore enfanté d'autres différences. Riches en diamans, en or, en pierreries, les Indes ont rendu leurs naturels vains et superbes, mais ne leur ont pas donné le courage pour résister aux peuples européens, dont les mines de fer ont éveillé l'industrie et suscité la valeur, en les formant aux victoires et aux conquêtes (1). *Voltaire* fait dire au péruvien Zamore :

L'or, ce poison brillant qui naît dans nos climats,
Attire ici l'Europe et ne nous défend pas :
Le fer manque à nos mains ; les cieux pour nous avares
On fait ce don funeste à des mains plus barbares.

ALZIRE, scen. 4. act. II.

On attribue à l'usage du vin (2) cette grande intelligence qui brille chez l'européen, dont la source est tarie chez le musulman. L'abondance des plantes vénéneuses dans l'ancienne Colchide et la Thessalie, avoit

(1) Fortunii *Liceti* genuens. de Lapide bononiensi. c. I.

(2) Frid. *Hofmann*, Dissert. 12, t. 2, p. 304, et aussi J. *Bodin*, Rép. Voyez encore *Weikart*, Notes sur la médecine de *Brown*.

rendu leurs peuples empoisonneurs (1), comme le sont encore aujourd'hui les nègres, parce qu'il naît chez eux des poisons végétaux. Dans les régions où les alimens naissent sans peine, et avec une heureuse fertilité, les peuples sont voluptueux, doux, et bien plus paresseux que dans les terrains arides et stériles.

La première habitation de l'homme autochtone doit être, comme celle des singes (2), entre les tropiques, où la nudité de sa peau la détermine naturellement. Indépendamment de l'histoire ancienne (3), qui regarde les peuples orientaux comme aborigènes, le ciel doux et fertile de l'Asie paroît avoir été jadis le berceau du genre humain, comme

(1) J. Bapt. *Porta*, Physiognom. l. 2, etc.

(2) *Zimmermann*, Zool. géogr. § de simiis. Voyez mon disc. sur popul. du nouv. contin. dans le Magaz. encycl. an 6, thermidor.

(3) La Genèse. — *Strabo*, Geogr. l. 3 et 4. Pompon. *Mela* de sit orb. *Agatharchid.* Voyez Biblioth. de *Photius.* — Les égyptiens se prétendoient aborigènes. *Diod.* Sic. l. 1. *Herodot.* l. 2. *Pallas*, sur la format. des montagnes, Pétersb. 1777, in-4; et *Bailly*, Lett. sur origine des sciences. Paris 1780, in-8; et *Linné*, pensent que le plateau de l'Asie est la demeure primitive du genre humain.

celui des religions; mais l'espèce nègre et les races américaines ont sans doute pris naissance dans des contrées différentes, quoique également situées sous la zone torride. L'uniformité et la constance de la chaleur des climats de l'Asie auroient dû apporter une grande ressemblance dans la forme du corps humain et dans chaque individu, comme elles en ont introduit dans leurs coutumes et leurs mœurs invariables. Cependant on aperçoit tant de différences générales, qu'on est forcé de recourir à des origines et des races d'hommes particulières, modifiées encore par les irruptions des barbares du nord, et par les alternatives de chaleur et de froid qui les ont rendues changeantes dans leurs mœurs (1) et variables dans leur figure, lorsqu'elles se sont répandues sous des zones moins ardentes, et d'une température plus inégale.

Les habillemens qui ont permis à l'homme de s'habituer et de s'acclimater par toute la terre, sont amples, ondoyans et somp-

---

(1) *Aristot.* Moral. l. 7, c. 6. *Galen*, de temperament. l. 2. *Plinii*, Hist. nat. l. 6. Jo. *Bodinus*, method. his. c. 5, et Républ. l. 5, c. 1. *Marsden*, Sumatr. t. 1, trad. fr. c. 11, p. 516.

tueux chez tous les peuples asiatiques ;

> Et Syriæ gentes, et laxo Persis amictu,
> Vestibus ipsa suis hærens.... MANIL. *Astronomic.* l. 4.

ils sont étroits, et même gênans et mesquins chez les nations européennes (1). Les vêtemens sont analogues à la gravité superbe des premiers, et à la vivacité laborieuse de ceux-ci. Les hordes barbares, n'ayant pas honte de leur nudité (2), et peu sensibles aux intempéries des saisons, se sont couvertes, soit d'une simple pagne, comme les nègres et des peuples des îles de la mer Pacifique et de l'Amérique, soit de peaux de bêtes, comme les nomades hyperboréens, qui méprisent le froid extrême de leurs rigoureuses contrées (3). Les déformations que causent aux européens leurs habits

(1) Will. *Vaughan*, an Essai philosophical and medical concerning modern cloathing. Lond. 1791, in-8. — Les modes asiatiques transportées en Europe par les croisades, n'ont pû y subsister. Les sarmates avoient des vêtemens larges et flottans comme les orientaux. *Mallet*, introd. Danem. p. 218.

(2) *Ulloa*, Voyag. t. 1. *Robertson*, Ameriq. t. 1, l. 4. *Oviedo*, l. 4. Garcilasso de la *Vega*, etc. *Lafiteau*, t. 1. *Lery*, Navig. *Walth. Raleigh*, tab. 1-6.

(3) *Cranz*, Hist. v. Groënland, t. 2. *Anderson*, Island. hist. t. 1, etc. Leur nourriture animale donne même de la chaleur, à ce qu'il paroît, à ces peuples.

trop serrés (1); l'endurcissement de la peau des peuples qui marchent nuds (2), et dont le toucher est moins délicat, sont des causes assez importantes pour attirer les regards observateurs des philosophes (3) et des médecins.

Les premières demeures de l'homme furent les cavernes ou les arbres (4), sous le feuillage et à l'ombre épaisse des bosquets, dans la zone brûlante du globe. Il semble

---

(1) Petr. *Petit*, Diss. de amazonib. p. 144, attribue à la compression des vêtemens, la petitesse des mammelles de beaucoup de femmes. Mad. Daunoy dit que les espagnoles comprimoient aussi ces organes. Par toute la terre les femmes sont autrement habillées que les hommes. *Goguet*, Orig. sc. t. 1, p. 315.

(2) *Lorry*, morb. cut. p. 25 sq.

(3) On a dit anciennement que la constance dans les modes et la forme des habillemens étoit une marque de prudence. Personne n'en auroit moins que les français, d'après ce principe, et les orientaux en auroient beaucoup. *Chardin*, Voy. en Perse, t. 2, a vu que les habits persans du tems de Tamerlan, étoient exactement semblables à ceux de son tems. *Niebuhr*, Descr. arab. t. 1, dit cependant que les turcs ont des modes, sur-tout pour la forme de leurs turbans.

(4) *Diodor.* l. 1. *Vitruv.* l. 2, c. 1. *Pausanias*, l. 10, c. 17. — *Suidas*, t. 1, p. 522, et des peuples modernes. *Coréal*, Voy. t. 1, p. 232. — Hist. gén.

que l'agrément des habitations champêtres vienne du penchant de la Nature, qui nous destinoit à cette vie rustique; et que le respect religieux des anciens pour les forêts, ce tressaillement de joie que nous cause leur aspect orné des fleurs et de la fraîche verdure du printems; enfin cette sorte d'ivresse de sentimens qu'elles nous causent, n'ont pas d'autres fondemens. On plie l'esprit, on force les habitudes, mais on ne détruit jamais les sentimens de la nature; on ne peut même se dénaturer qu'en se mutilant, parce que l'organisation est le principe de l'instinct qui nous guide.

Les cases souterraines des peuples très-septentrionaux (1), les palais des nations civilisées mettent les individus à l'abri de la chaleur cuisante, du froid piquant et des variations météoriques de l'atmosphère; de même que la tente de l'arabe, la hutte de feutre des moungales et le chariot couvert

---

des voy. t. 1, p. 96, t. 8, p. 6. — *Belon*, Observ. l. 2, c. 61. — *Bouguer*, voy. Pérou, p. 8. *Martini*, Chin. p. 19. *Frezier*, p. 75. *Anderson*, Island. t. 1, p. 264.

(1) *Scheffer*, Lapon. p. 320. — Rec. voyag. nord, t. 2, *Steller*, vom Kamtsch. p. 251. — *Kraschenin-nikof*, id. — *Gmelin*, Reise Sib. t. 1.

des tartares. Les nomades, qui sont ambulans et pasteurs ou chasseurs, ne peuvent se civiliser comme les êtres stationnés et agricoles. Les habitations sont, s'il est permis de le dire, des vêtemens fixes qui nous garantissent aussi des animaux féroces et des hommes de proie.

Si la puissance directe des températures sur la constitution physique de l'homme, et les vicissitudes de l'air (1), créent une foule d'affections morbifiques ; elles font varier encore les causes qui les produisent (2). Vivement sensible et très-irritable dans les régions brûlantes, patrie des affections bilieuses (3), spasmodiques (4),

---

(1) J. *Arbuthnot*, Essai concerning the effect of air in human body. Lond. 1733, in-8. Rob. *Boyle*, Hist. frigoris.

(2) Leon. Ludw. *Finke*, Versuch einer allgemeinen medicinische practischen geographie. Leipsig. 1792, in-8, et seq.

(3) Bern. *Gordonius*, partic. 2, pagnost. c. 7. — *Galenus*, Valetud. tuend. l. 2, c. 7. — *Rasœus*, ad *Almansor*, l. 2, c. 15. *Cleghorn*, of Minorca, part. 2.

(4) *Boherhaav*. de Morb. nervos. Lugbat. 1761, in-8, t. 2. — *Lorry*, de Mélanchol. Paris, 1765, in-8, t. 1. *Tissot*, nerfs, t. 3. *Huxham*, Obs. t. 1. p. 47.

cutanées (1) et diarrhoïques (2), des fièvres malignes et ardentes (3); la constitution humaine est catarrale (4), scorbutique, pléthorique (5) et inflammatoire (6) au nord.

---

(1) *Aretœus*, Diuturn. 2. *Belon*, Obs. l. 2. Prosp. *Alpin*, Ægypt. l. 4. *Ludolf*, Æthiop. *Montanus*, Amer. p. 381. *Dampier*, voyag. t. 1, *Celsus*, Med. l. 2.

(2) Gulielm. *Piso*, de aer. loc. et aq. Indiæ occident. 1658, fol. part. 2. *Sonnerat*, Voyag. Ind. t. 2, l. 2. *Bontius*, Medic. ind. *Marcgrav.* Brasil. l. 4. *Thevenot*, Indostan, l. 2. *Lind*, Malad. des pays chauds.

(3) Cælius *Aurelian*, l. 2, acut. *Aretœus*, Cappad. acut. 1. *Paulus* Ægin. *Alexander*, Trall. Sur-tout chez les nègres, suivant *Mitchell*, Trans. philos. ib. p. 153. Pouppé *Desportes*, S. Doming. t. 1 et 2. *D'Azille*, Malad. — Jac. *Lind*, Ess. sur malad. des Europ. en pays chauds. trad. fr. Paris, 1785, in-12, 2 vol.

(4) *Boate*, of Ireland. art. 19. — *Martin*, in Ins. p. 180 et 273. — *Debes*, Faroë. p. 270. — *Cheyne*, Infirm. valet. tuend. p. 40. — *Lorry*, de Melanch. t. 1.

(5) *Vitruv.* Archit. l. 7, assure que les peuples du nord sont tres-sanguins. — Herm. *Conringius*, Hab. germ. c. 9. — *Ellis*, Huds. p. 135. — Linné flor. Lapon. p. 59, sq. et it. Æland. — Gmelin, flor. Sib. t. 1.

(6) *Huxham*, p. 63. — *Plempius*, Valetud. tog. p. 80. — *Baschtrom*, de scorbut. p. 20. — *Anderson*, Island. t. 2. — *Martens*, Spitzberg, p. 270. — Trois. voyag. au nord, p. 189, etc.

Les maladies sont moins nombreuses dans ces derniers climats, parce que la force digestive et la puissance vitale y sont plus énergiques. Il paroît en outre que chaque race d'hommes, ayant un tempérament général, est exposée à des maladies qui lui sont particulières. La plupart des affections morbifiques du midi dépendent de la débilitation ou de l'irritation gastriques. Les vastes connexions sympathiques de ces dernières, portant le trouble et la perturbation dans l'économie animale par leurs correspondances nerveuses, causent dans ces régions une foule de spasmes, de névroses, de coliques, de phrénésies, etc. ; tandis qu'au nord presque toutes les affections n'attaquent guère que les substances musculaires, humorales et osseuses.

Les contrées ardentes ont encore répandu, à diverses époques, sur la surface de la terre, leurs épidémies, qui sont en général exanthématiques. Nées sous les funestes influences des zones méridionales, elles sont portées par les relations commerciales, plutôt que sur l'aile des vents, dans les régions du nord, où le froid neutralise leur fatale contagion.

Douées de différens tempéramens, les di-

verses nations de la terre ont chacune leurs maladies endémiques. Celles qui ont assis leur demeure sur des plages humides et froides, en se rapprochant du nord, ont fréquemment une constitution flasque, pâteuse, qu'on nomme *phlegmatique*. Leur figure est insignifiante, assez désagréable, et même ignoble. Ces nations sont exposées aux rhumatismes, aux flux de ventre, coliques, cachexies de toute espèce, anasarque, hydropisie, fièvres quotidiennes, catarrhales, saburrhales, putrides, pétéchiales, vermineuses, etc. Elles éprouvent encore des fluxions séreuses, des tumeurs glanduleuses, fleurs blanches, apoplexie et paralysie. L'adolescence (1) a une constitution analogue. L'hiver, un air épais et nébuleux, un genre de vie oisif, indolent développent ces caractères morbifiques, qui sont propres à plusieurs peuples allemands, septentrionaux, et aussi à divers habitans du nord de l'Asie et de l'Amérique, peut-être même aux hottentots.

Parmi les peuples pourvus du tempérament sanguin, et qui sont établis dans les

(1) Frider. *Hoffmann*, Dissertat. physic. medic. t. 2, p. 308, 310, 311, sq.

climats tempérés de la terre, on observe des inflammations, des péripneumonies, des empyèmes, abcès, apostêmes, hémorrhagies, phthisie, flux hémorrhoïdal, coliques néphrétiques, goutte, céphalalgie, otalgie, galle humide, odontalgie, fièvres synoques, apoplexie sanguine, asthme, etc. Cette complexion, qui a d'aimables contours, des formes adoucies, et la beauté en partage, correspond à l'âge de la puberté, à la saison du printems. Elle est sujette à des excès de boissons spiritueuses et d'alimens solides. La plupart des nations policées qui couvrent les contrés tempérées du globe, sur-tout les français, les italiens, les grecs, les géorgiens, les persans, etc., sont en général de cette complexion.

Celles où l'on rencontre un tempérament colérique, sont ardentes comme la chaleur des climats voisins de la ligne où elles ont fixé leur séjour. Leur corps est musculeux, plein de rudesse dans les formes, d'âpreté dans les contours. Elles sont disposées aux fièvres bilieuses, ardentes, continues, ou intermittentes et tierces; aux inflammations, érésypèle, angine, phrénésie, à l'hémoptysie, fièvre hectique, hépatitis, gastritis, inflammation des intestins, aux vomissemens,

cholera-morbus, dyssenterie; enfin au pourpre, goutte vague, céphalalgie aiguë, etc. L'âge des passions, la brûlante saison de l'été, la virilité augmentent encore cette constitution, qui a dans toutes ses maladies un caractère d'impétuosité, d'effervescence. Elle est naturelle aux turcs, aux arabes, aux races sarmates ou esclavones, aux caraïbes méridionaux, aux tartares mongols, aux cafres, etc., à tous les peuples enfin dont le genre de vie est turbulent, agité, et qui recherchent des alimens échauffans et aromatiques. Chez les tempéramens mélancoliques, qui ferment cette chaîne, et qui sont également appropriés à la zone torride, enveloppée d'étouffantes vapeurs d'eaux putréfiées, et aux régions humides et septentrionales; règnent toutes les maladies chroniques; la livide hypocondrie, les obstructions, ou plutôt l'atonie du système intestinal, le scorbut, les ulcères, la constipation, le calcul urinaire, la goutte fixe, les hémorrhoïdes; enfin les cachexies, ictères, affections cutanées sèches de toute sorte, les dartres et les affections hystériques, spasmodiques, etc. les accablent ordinairement. Des nourritures sèches, dures, grossières, la saison de l'automne et l'aride vieillesse entretiennent

cette complexion dont les formes sont rudes, âpres, brunies et sans grace. Plusieurs contrées d'Islande, de Danemarck, d'Angleterre, la plupart des insulaires, et des pays maritimes de l'océan équatorial y sont extrêmement exposés.

Gmelin, Lentilius, Linné rapportent des sibériens, des courlandais, des lapons, que les médicamens les plus héroïques, les purgatifs drastiques, qui seroient même d'affreux poisons pour les méridionaux, agissent à peine sur ces corps d'airain. Une piquure légère, au contraire, suffit pour exciter chez les indiens des convulsions universelles; ils ont d'ailleurs un pouls vif, accéléré, tandis qu'il est fort lent aux septentrionaux.

Il existe donc de véritables caractères nationaux dans la constitution physique des hommes; ils sont déterminés par les températures qu'ils habitent. Ne pensons pas que toutes ces complexions diverses se ressemblent par toute la terre, ni que les hommes soient par-tout les mêmes, puisque les objets qui les entourent les modifient sans cesse, et qu'il n'est aucun individu qui n'en éprouve les influences. Quoique les mêmes régions, les mêmes températures tendent sans cesse à donner aux peuples qui

les habitent les mêmes formes, de semblables habitudes, des sentimens analogues, un commun genre de vie; nous remarquons cependant de grandes différences d'un individu à un autre. Si dans un même lieu règnent tant de diversités dans les caractères, combien en rencontrerons-nous davantage d'un peuple à un peuple opposé par sa position géographique, et même par son assiette topographique? Quelles causes de variation dans leurs mœurs et leurs usages? Combien doivent être étrangères leurs institutions civiles, et combien elles apportent de changemens dans les complexions organiques?

Il paroît étonnant que la langueur physique des habitans des contrées chaudes soit cependant aussi disposée aux affections convulsives; que la timidité de leur ame devienne capable de toute la furie du désespoir, de tous les attentats que peut inventer l'atrocité. Ces choses sont toujours correspondantes. Les hommes du nord vivent, pour ainsi dire, tout à l'extérieur; leurs grandes forces physiques laissent le moral épuisé, sans vigueur; leur ame, impétueuse au premier abord, n'est qu'une flamme momentanée qui ne procède

procède que de la chaleur du sang; leur cœur demeure toujours innocent, franc et juste.

Dans quelques rapports, la santé publique éprouve les mêmes vicissitudes que le bonheur politique, ou les calamités civiles; c'est une remarque qui n'a point échappé aux médecins philosophes et observateurs dans nos crises révolutionnaires. On connoît aussi l'influence salutaire ou délétère des années abondantes et des tems de disette sur la population.

Il est certain que la plupart des maladies qui attaquent spécialement l'homme social, sont nerveuses, parce que nos organes deviennent plus sensibles par notre genre de vie. C'est sur-tout à mesure que nous sommes rassemblés dans des cités populeuses, où des superfluités de toute espèce nous entourent, où des excès dans tous les genres nous usent et nous accablent (1), où des passions trop exaspérées nous déchirent, enfin où les épidémies se déclarent de préférence. Ne nous étonnons pas si l'américain sauvage n'est sujet à aucune de ces

(1) Consultez M. *Clerc*, Histoire naturelle de l'homme malade. Paris, 1767, in-8, deux vol. et *Tissot*, Malad. des gens du monde, etc.

affections nerveuses (1), dont les différentes sortes sont au nombre de plus de six cents parmi nous ; et si la quantité des maladies diminue à mesure qu'une vie plus réglée, qu'une nourriture plus simple et plus frugale surcharge moins le canal intestinal (2); enfin lorsque nous restons plus éloignés du tourbillon du monde, au sein des campagnes et des demeures rustiques, où le cœur vit en paix et où le frein de la raison se fait mieux sentir dans toutes nos actions. Les mœurs, les usages, les erreurs diététiques, ces sources inépuisables des infirmités humaines ; les maladies héréditaires, sortes de cachexies qui se naturalisent, pour ainsi dire, dans les familles, ainsi que leurs conformations particulières; les maladies endémiques dues à la position topographique

---

(1) Benjamin *Rush*, Medical inquiries and observat. Philadelph. 1789, in-8, sect. 1, art. 13.

(2) J. *Arbuthnot*, Essai concerning the nature of aliment. Lond. 1731, in-8, et trad. fr. etc. Voyez aussi dans l'Encyclop. méthod. les articles qui concernent cet objet, par *Hallé*, Médecine, t. 1. art. *Aliment*. Consultez divers écrits du cél. *Parmentier* sur les nourritures qu'on peut employer sans danger dans la disette.

de chaque lieu, à son état hygrométrique (1), à son exposition, à ses productions naturelles, à des causes stationnaires ou variables qui se ramifient à l'infini ; les difformités acquises et peut-être perpétuées par des mutilations répétées, offrent un riche et vaste tableau qu'il ne nous est permis que d'esquisser ici.

La nourriture de l'homme présente les plus importantes considérations. Formés par l'organisation du tube intestinal (2) et des organes de la mastication (3), pour être omnivores (4), le choix de nos alimens ne

(1) Voyez *Fodéré*, Traité du goître et du crétinis. p. 23 et 24.

(2) *Vallis*, Philos. trans. n° 269. Nehem. *Grew's*, Anat. of the Guts, dans le mus. soc. Lond. et *Tyson*, mens feeding on flesh. — Dans l'Abrégé des transactions, t. 2, p. 244.

(3) *Broussonnet*, Mém. sur dents, nous dit phytophages, comme 12 : 8 ; et aussi *Daubenton*, Mém. sur indigest. W. *Hunter*, Hist. of Teeth. edit. 2. Lond. 1778, in-4°, part. 2, prétend que nous sommes autant frugivores que carnivores. *Helvetius*, de l'homme, t. 1, p. 17, assure que nous sommes très-carnassiers.

(4) *Buffon*, Hist. nat. t. 4. *Haller*, Elem. physiol. l. 19, sect. 3, p. 189. *Blumenbach*, Gen. hum. var. nat. sect. 1, p. 48. *Rousseau*, Inég. not. 11. Alex. *Monro*, Ess. ou compar. anat. p. 17.

peut être changé que par l'impulsion universelle des températures. En affoiblissant, sous les cieux d'airain de la torride, les organes de la digestion, celles-ci rendent leurs peuples sobres et frugivores (1), tandis que sous la zone glacée des poles, le froid fortifiant l'estomac, oblige les nations septentrionales à devenir voraces et sarcophages, pour remplacer chez elles la vie (2) et les

(1) Des nations entièrement phytophages selon *Herodot.* Thalia, n° 100. *Agatharchid*, dans *Photius*, Myriob. c. 22. *Diodor.* Sic. bibl. l. 3. *Strabon*, géogr. l. 11, l. 16 et l. 17. *Lucretius*, l. 5, vers. 16. Gemelli *Carreri*, Voy. t. 2, p. 291. — *Barros*, Asia, dec. 1, l. 1, fol. 18, b. — Pietro *della Valle*, Lett. 11, p. 414. *Dampier*, Voyag. t. 1, p. 56 et 292. *Sparrmann*, Voyag. cap B. Esp. t. 1. *Cook*, Voyag. 2e, t. 3. Gius. Ant. *Pujati*, Riflezz. sul vitto pittag. Feltr. 1751, in-4. Voyez aussi *Porphyr.* de Abstin. l. 2. *Chardin*, Pers. l. 4, p. 166. *Cleghorn*, Minorc. p. 55, etc. Voyez aussi Antoine *Cocchi* de *Mugello*, du régime de vivre pytagoric. Genev. 1750, in-8, trad. de l'italien.

(2) *Zimmermann*, Zool. géogr. sect. 1. *Ellis*, Hudsons bay. p. 139. *Dampier*, id. t. 2, p. 188. *Oexmelin*, Hist. des aventur. t. 1, p. 112 et 122. Aussi *Athenæus*, Deipnosoph. l. 7, p. 295, édit. *Daléchamp. Vaineright*, Æcon. *Paw*; Rech. americ. t. 1, c. 2. *Rsaczinsky*, Hist. nat. polon. part. 2, l. 19. *Levaillant*, Voyag. afric. 2e, t. 1, *Charlevoix*, Nouv. Franc. t. 3, p. 179. Ces forces sont perdues en quittant ce régime.

forces que leur climat dévore. La vie parcimonieuse et pythagoricienne (1) des méridionaux; l'horreur qu'ils ont, pour la plupart, de répandre le sang; leur peu de goût pour les viandes, qui y sont même mauvaises (2), suffit

---

Dutertre, Antill. p. 147. La vie végétale ne peut suffire dans le nord, Théoph. *Lobb*, Ess. an disc. p. 219. *Ferguson*, on Food 198. *Robinson*, of Œconom. p. 554. Quand on va dans le nord, on prend le double d'alimens sur les vaisseaux. Rec. voyag. au nord, t. 1, avertiss. Des américains du septentrion mangent de la chair crue. Fil. Salv. *Gily*, Saggio di stor. amer. t. 4, p. 120; aussi les morlaques selon *Pujati*, ibid. Les samoïèdes, *Klingstœdt*, Mém. 1762, in-8. Les eskimaux, *Curtis*, Philos. trans. t. 64, part. 2, p. 381. Dans l'Amériq. australe selon *Winter*, dans collect. d'*Hackluyt*, tome 3, page 751. *Froger*, Voyages de *Gennes*, etc.

(1) Les premiers hommes ont été regardés comme frugivores, *Heyne*, Opuscul. academ. t. 1, p. 366. Encore des nations aujourd'hui. *Kempfer*. Amænit. exot. fascic. 4, relat. 9. *Hasselquist*, Palest. p. 501, *Grose*, Voyag. p. 297. *Adanson*, Relat. p. 38. *Pison*, Brasil. l. 1, p. 12. *Lery*, Navig. p. 109. *Venegas*, Californ. — *Salluste*, le dit de même des numides, Bell. Jugurth. etc.

(2) *Twist*, Descr. Ind. La *Loubère*, Siam, t. 1, p. 140. *Marsden*, Sumatr. t. 1. *Flaccourt*, Madagasc. part. 2. On les mange même un peu putréfiées. *Labat*, Ethiop. t. 1, p. 67. *Gervaise*, voy. Siam, à Aracan, p. 105.

à leur foiblesse ; ils périroient, surchargés de pléthore et d'indigestions, par des alimens plus nourrissans, ainsi qu'il arrive très-souvent aux européens qui habitent les Indes, mais cette vie abat le courage et présente des têtes sans vigueur, au joug et au glaive des races carnivores (1) du nord qui ont toujours subjugué les timides indiens ; admirable effet de la débilitation des forces gastriques !

Les observations générales sur la nature même des alimens (2), nous montrent presque toute l'Asie oryzophage (3), le nègre et l'éthiopien vivant de millet, de durra,

---

(1) Elles aiment beaucoup la graisse aussi. *Pechlin*, Obs. med. 3, p. 38. *Denys*, Amer. sept. t. 2, c. 23, p. 188. *Lafiteau*, Mœurs, t. 2, p. 91. *Cranz*, Groënland, t. 1, p. 144. Le sang et la graisse furent défendus aux hébreux, Levitic. c. 7, 25, et le lard aussi à toutes les nations mahométanes. Cette loi est hygiénique plutôt que religieuse.

(2) Voyez Melchior *Sebizius*, de aliment. facultatib. Argentor. 1650, in-4. *Lorry*, Traité des alim. t. 1. *Bruyerinus*, de aliment. 2, etc. *Thouvenel*, de corp. nutrit. *Goclenius*, de luxu in conviv. p. 5. — 48.

(3) Jos. Jac. *Plenck*, Bromatolog. Vienn. 1783, in-8. *Zückert*, Mat. alim. part. 1. *Spielmann*, Instit. mat. med. Argentor. 1784, in-8. *Linné*, Amænit. ac. t. 4. *Cullen*, Mat. méd. trad. fr. Paris, 1789, in-8, t. 1. Jamais on n'emploie le riz en état de fermentation panaire dans les Indes, on le cuit à la vapeur de l'eau.

holcus bicolor. L. (1), et de plusieurs autres graminées; l'américain du nord se nourrissant de maïs (2), le malais cultivant l'arbre à pain et le sagou (3), quelques peuplades africaines lotophages :

Lotophagôn oi t'an thinon eidar edoïsin.
Homer. Odyss. IX. v. 84.

Les hordes maritimes, ordinairement très-nombreuses, sont ichthyophages ; les familles chasseresses sont carnassières, et les peuples pasteurs, galactophages. La culture du bled, cet art de Triptolême, dont se nourrissent les européens, exigeant des soins continuels, a été l'une des causes les plus actives de notre civilisation; ainsi la charrue est devenue un instrument de la perfection humaine (4) ; ainsi l'on a pensé que le ber-

(1) *Niebuhr*, Descr. Arab. t. 1. *Shaw*, Voyag. Barbar. t. 1. *Adanson*, Séneg. *Volney*, Voy. t. 1. *Savary*, id.

(2) *Acosta*, Hist. nat. t. 4, c. 16. *Piso*, Hist. Bras. l. 1, p. 15. *Léry*, Voy. p. 109. *Ulloa*, Voy. t. 1, part. 1.

(3) *Forrest*, Voyag. p. 570. *Cook*, t. 3, voyag. 2e; et *Forster*, Observ. *Dampier*, t. 2, etc. *Poivre*, Voy. d'un philos. 59.

(4) P. *Poivre*, Voyages d'un philosophe, p. 15. Voyez aussi mon Essai d'hist. nat. et physiol. et mon Disc. sur populat. du nouv. continent. Magaz. encycl. an VI, thermid. et la suite de cet ouvrage.

ceau de l'homme avoit été dans les contrées où le bled croît naturellement (1), comme dans la Babylonie.

Puisque l'homme est organisé, selon la destinée de la nature, pour se nourrir principalement de fruits et d'autres substances végétales (2), ainsi que les singes, il dut être originairement placé dans les contrées de la terre où l'automne, compagne inséparable d'un printems éternel, présente à ses heureux habitans des productions toujours nouvelles (3). Ainsi ces climats forment autour du globe une vaste ceinture de végétaux nourriciers et appropriés aux nombreuses espèces d'animaux qui le peuplent (4).

---

(1) *Bailly*, Lettres sur l'orig. des scienc. t. 2. *Linné*, Amænit, acad. t. 3, *Diodore* de Sicile et *Hérodote* ont parlé des lieux où le bled croissoit naturellement. Voyez *Heyne*, Diss. acad. 1.

(2) *Schreber*, Saeugthiere, t. 1, der mensch. p. 38.

(3) *Rumpf*, dans son Herbarium amboinense, et *van Rheède*, dans l'Hortus malabaricus, décrivent un grand nombre de vegétaux spontanés alimentaires, et d'arbres fruitiers de toute espèce, dans les Indes.

(4) *Ovide*, Métamorph. l. 1, fab. 3, dit :

Contentique cibis, nullo cogente creatis ;
Arbuteos fœtus montanaque fraga legebant ;
Cornaque et in duris hærentia mora rubetis.
Et quæ deciderant patulâ Jovis arbore glandes. etc.

de l'édition de Venise, en 1486, fol. per Bernardinum de Novariâ.

Ces demeures fortunées sont la patrie exclusive des palmiers perpétuellement surchargés d'une riche moisson de fruits, et parmi eux le cocotier suffit à tous les besoins de l'homme (1). Les nourritures végétales alimentent seules la plus grande partie de l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et les îles entre les tropiques (2). Les persans et les égyptiens vivent presque uniquement de dattes (3); les arabes (4) et les levantins, des figues du sycomore (5); dans la Morée, la Grèce, l'Archipel, de figues ordinaires. Les bramines se contentent depuis bien des siècles du seul usage des fruits de la terre (6). En

(1) *Fusée Aublet*, plantes de la Guiane, t. 2, Dissert. vers la fin; et *Labat*, Voyag. aux îles d'Amériq. etc.

(2) *Schreber*, ibid. p. 39. Il y a plus d'hommes frugivores que de purement carnivores, comme il y en a beaucoup plus de polygames que de monogames.

(3) *Kæmpfer*, Amænit. exot. fascic. 4, relat. 9, p. 748. *Hasselquist*, Resa nach Palâst. p. 501. Voyez aussi sa trad. franç.

(4) *Radzivil*, Relat. p. 215.

(5) *Hasselquist*, idem, p. 495. *Norden*, Voyage d'Egypte, t. 1, p. 57, tab. 28. *Sonnini*, Voyage en Egypte, t. 1 et 2, etc.

(6) Jadis, selon *Suidas*, Lexicon. p. 454; et de nos jours, entr'autres voyageurs, *Grose*, voy. p. 297. *Sonnerat*, Ind. t. 1, nous l'attestent.

Barbarie, dans l'Andalousie, en Portugal (1), le peuple se nourrit frugalement comme au siècle d'or, des glands du *Quercus ballota* (2) et de ceux du *Quercus esculus* L. Dans la Campanie et dans plusieurs lieux du midi de la France, on vit de châtaignes (3). On n'ignore pas que les otahitiens et la plupart des habitans de la mer du Sud s'alimentent du seul *Artocarpus incisa* L. ou fruit à pain (4); ceux de la Californie, du fruit d'un *Cactus* ou nopal (5) ; les brasiliens, de l'acajou-pomme (6), etc.

On cultive la cassave, *Jatropha manihot* L.

---

(1) *Strabon*, Géograph. l. 5, p. 350. Le célèbre *Miguel Cervantes* en parle aussi dans son *don Quichotte*.

(2) Du citoyen *Desfontaines*, voyez Mém. acad. sc. 1789 ; et sa Flora atlantica, etc. Il parle aussi des lotophages.

(3) Dans les Apennins, selon *Pinelli*, de acido sanguinis diss. p. 72 et 73.

(4) *Forster*, supplément au 2e Voy. de Cook, t. 5, et dans l'Allgem. Hist. der reis. 12, p. 179. *Sonnerat*; Voy. nouv. Guinée, p. 91, suiv. et *Thunberg*, act. Stockh. t. 36, p. 270, ont bien décrit cet arbre.

(5) Voyez Nachricht von California, p. 53.

(6) C'est l'*Anacardium occidentale* de L. le *Cassuvium* des citoyens *Lamark* et *Jussieu*. Voyez *Piso*, Hist. brasil. l. 1, p. 12 ; et *Lery*, Voyag. au Brésil. p. 109.

dans l'Amérique méridionale (1); les patates, *Convolvulus batatas* L. des ignames, *Dioscorea alata* et *bulbifera* L. en Asie (2); et dans l'Afrique on emploie différens *Holcus* (3). Les chingulais (4) usent du *Cynosurus coracanus* L., et les abyssins ont les graines de sésame pour nourriture ordinaire. Tous les méridionaux aiment à l'excès, les alimens sucrés et aromatiques.

Des végétaux agrestes servent aussi d'aliment dans le nord, mais ils sont en petite quantité et ne suffisent jamais seuls aux habitans; tels sont la sarana, bulbe du *Lilium bulbiferum* L. au Kamtschatka; la tschina,

---

(1) *Ulloa*, Voyag. t. 1, p. 339, dit aussi que la farine d'orge, ou *macha*, est la nourriture ordinaire de ces peuples, ainsi que le maïs.

(2) *Chardin* assure que l'on mange sans danger 30 à 35 livres de melon par repas. Le corps transpire comme s'il étoit un crible. Voyag. en Perse, t. 2, p. 19.

(3) *Forskahl*, Flora ægypt. arabica, p. 174. *Holcus dochna.* — Le *Holcus cafer d'Arduini*, saggio dell' acad. di Padova, t. 1, p. 119; tab. 1. Le *H. niger* de *Bruce*, travels in Æg. and Nub. t. 5, appendix p. 76; et jadis C. *Bauhin*, Theatr. botanic. p. 525.

(4) *Knox*, Relation de l'île de Ceylan, t. 1, p. 29.

ou *Lathyrus tuberosus* L. (1) en Sibérie ; le *Polygonum viviparum* chez les jakutes. En Islande, les habitans mangent le *Lichen islandicus* L., et les groenlandais le *Fucus saccharinus* L. (2). Dans les longs carêmes des tartares qui suivent le rit de l'église grecque, ces hordes ne vivent presque que de champignons, même vénéneux, que supportent et digèrent leurs robustes estomacs (3).

Mais le continuel usage des simples végétaux, sous une température humide et chaude, affoiblissant extrêmement le principe vital, altérant la vigueur des forces gastriques ; les peuples des tropiques ont besoin de condimens aromatiques, commandés même par l'instinct ; et la nature les présente dans leurs climats (4). C'est pour

---

(1) *Gmelin*, Flora sibirica, t. 1, p. 43. On en mange aussi beaucoup dans certains cantons de la ci-devant Bourgogne ; et de la Franche-Comté.

(2) *Cranz*, beschr. von Groënl. t. 1, p. 90.

(3) *Plenck*, Bromatolog. p. 81.

(4) Il suffit de donner un exemple pour montrer la facilité de vivre dans le midi. 800 livres de millet ou couscous, nourrissent un esclave pendant un an. — Chaque livre ne coûte que deux liards, il ne faut donc que 20 fr. pour nourrir un an cet esclave, car on ne lui donne pas d'autre aliment. Avec 2000 fr. cent hommes peuvent vivre une année, de la bouillie faite de

cela qu'ils font un usage perpétuel dans tous leurs mets, des poivres, gérofle, canelle, piment, curcuma, gingembre, safran, etc. et d'une foule de drogues âcres et poignantes qui déchireroient nos entrailles, mais qui titillent à peine leurs organes blasés et flétris. C'est cette même asthénie ataxique du corps qui les rend infiniment indolens et timides; ainsi nul changement physique ne peut se faire sans se répercuter aussitôt sur le moral.

Nous avons observé déjà que les régions rigoureuses et glacées avoient bien plus besoin que les précédentes d'alimens animaux. Le froid qui dévore la vie est dompté par une nourriture forte et substantielle. Telle est la chaleur communiquée aux hommes par le régime animal, que les groenlandais (1), les habitans des îles Kuriles (2), et

---

couscous. Outre cela, la terre produit beaucoup de fruits, de racines, de gibier. Aussi les hommes y sont plus nombreux qu'au nord où la terre est bien plus avare de ses productions. Voyez *Verdun de la Crenne*, Voyag. t. 1, p. 148.

(1) *Cranz*, ib. t. 1. *Pontoppidan*, Norv. t. 1.

(2) *Busching*, Géogr. trad. fr. t. 1, p. 311, d'après *Beering* et *Tschirikow*. Consultez encore *Coxe* nouv. découv. des russ. p. 95.

divers autres barbares du nord, qui dévorent crue la chair des phoques (1) et des ours (2), qui s'abreuvent à longs traits de l'huile fétide de baleine (3), dont le pain journalier est formé de poissons enfumés et desséchés au soleil (4), ou même putréfiés dans des fosses (5); que tous ces peuples rudes et farouches, dis-je, soutiennent, même sans feu, l'exces-

(1) Le Walross selon l'Allgem. histor. der reisen. XX Band. p. 291.

(2) *Hoegstroem*, om Lapmund. p. 209. Au pole sud, près du détroit de Magellan, on dévore aussi les animaux marins qui échouent sur les côtes et s'y putréfient.

(3) *Ellis*, Voyage à la baie d'Hudson, t. 2. *Anderson*, Islande, t. 1, p. 120 et 251. *Debes*, Faroens. p. 278. *Peyrère*, Relat. Island. p. 8. Tous ces peuples ne vivent presque d'autre chose que de poissons, même pourris.

(4) *Isbrand-ides*, voy. p. 55, Recueil de voy. au nord, p. 8, l'écrit des ostiaques; aussi chez les tartares nogaïs, selon *Lamotraye*, t. 2, c. 3. La *Boutargue*, ou le *Caviar*, si employée dans les pays de la dépendance du rit grec, est un aliment commun, mais détestable selon *Tournefort*, Voyag. au levant, t. 1, p. 931. Ce sont des œufs d'esturgeon en putréfaction.

(5) Chez les kamtschadales, selon *Krascheninnikow* et *Steller*, Waschtum, p. 40. *Busching*, Géogr. t. 1, p. 310, trad. fr. *Coxe* trad. de *Muller*, découv. des russ. p. 39, 160, 180.

sive rigueur des frimats et de la froidure. Légèrement couverts de quelques peaux de quadrupèdes, d'oiseaux ou même de boyaux de poissons, ils laissent beaucoup de parties du corps dénudées à un air glacial et déchirant pour des européens, et qui tueroit sur le champ un équatorial.

Ces différences de nourriture partagent donc le genre humain en deux parties distinctes; les carnivores aux poles, les frugivores sous les tropiques; différences qui se nuancent, se mélangent, se confondent à mesure qu'on va de l'équateur à chaque pole. Le français est plus carnivore que l'espagnol et l'italien; mais l'allemand qui l'est plus qu'eux, est surpassé à son tour par l'anglais, qui le cède au tartare, etc. La force du corps suit ordinairement cette même gradation; mais quel estomac, sous les zones brûlantes, pourroit se gorger de la chair coriace et pesante des phoques, de la graisse rance des cétacées, sans périr de pléthore au lieu de se fortifier? Qui ne permettroit à l'eskimau glouton que les fruits délicats, rafraichissans et légers du midi, le feroit expirer d'inanition, quelque quantité qu'il en mangeât.

C'est donc la température qui règle la

nature des alimens ; c'est elle qu'on doit consulter en été et en hyver parmi nous.

Je ne parlerai point des alimens particuliers tirés du règne animal, tels que les sauterelles et autres insectes dont les arabes et plusieurs africains font de bons repas (1). Pline et les autres anciens ont prétendu que les peuples acridophages, étoient foibles, grêles et précoces, et ne vivoient pas au de là de quarante ans (2). Il est seulement certain que les insectes pris en nourriture, sont ordinairement très-mal sains et irritans (3). Observons encore ici que rien autre que les corps organisés ne peut servir de nourri-

---

(1) *Ludolf*, Æthiopic. *Hasselquist*, Resa, p. 414, suiv. *Adanson*, Sénégal. p. 103. Les californiens, comme les anciens romains, mangent la larve du *Curculio palmarum*, L. Voyez nachricht von Californ. p. 117. Les tonquinois, comme les singes, recherchent les insectes, selon *Dampier*.

(2) Voyez son Hist. nat. l. 6, c. 30. Ils meurent, dit-on, de maladie pédiculaire. *Diodor.* Sic. bibl. l. 3, c. 29, et l. 4. *Strabo*, Géogr. l. 16, etc.

(3) Les prétendues cailles du désert qui nourrirent les juifs émigrés d'Egypte, étoient, selon quelques auteurs, des sauterelles; en effet, ce peuple se plaint après en avoir mangé, que la gorge devenoit enflammée, douloureuse, suite ordinaire de ce mets que *Niebuhr*

ture

ture réparatrice et conservatrice. Il faut avoir eu la vie, soit végétale, soit animale, pour soutenir les corps vivans et s'assimiler en leur propre substance.

La première boisson des humains, l'eau pure, est remplacée parmi nous par des liqueurs fermentées (1), telles que les vins et la bierre très-anciennement en usage dans l'Europe septentrionale (2) et l'Egypte, où elle fut inventée. L'hydromel du nord, la chica des brasiliens, le koumis des tartares, le saki des chinois, le tary des malabares, les liqueurs distillées et alcoholiques font encore partie de notre histoire physique. Les

---

ne trouve cependant pas mauvais. Voyez encore J. Jac. *Scheuchzer*, Physica sacra, t. II, etc. J'ai traité ces choses en détail dans le recueil périodique de la société de médecine. Messidor, an 7.

(1) *Schorbusch*, Diss. de Potulentis. Erfordt, 1750, in-4.

(2) *Odin* promettoit aux septentrionaux qu'ils boiroient, dans son paradis Vahalla, de la bierre et de l'hydromel versés dans les crânes de leurs ennemis, par de belles *Valkyries*. *Barthol.* de Caus. contempt. mort. a danist. c. 2, l. 1. Voyez aussi *Sachs*, Ampelographia, Lips, 1661, in-8; et *Meibomius*, de Cerevis. c. 1, etc. Jadis les scandinaves se rendoient furieux par l'usage de l'*Agaricus muscarius* dans la bierre; aujourd'hui ce sont les kamtschadales, *Krascheninnikow*, nat. of Kamts. p. 209.

sorbets, les infusions amères et stimulantes du café, du thé, d'herbe du Paraguay, des plantes âcres et même vénéneuses, dont l'usage est si répandu sur la terre, telles que le tabac, l'arèque et le bétel qui noircit les dents et rougit la salive de tous les asiatiques méridionaux, qui s'en servent continuellement; le suc assoupissant de pavots (1): enfin les aromates du midi transportés dans tous les climats, présentent une foule de recherches curieuses et utiles.

Il seroit impossible à l'habitant des climats voisins des poles de vivre en pythagoricien, puisque cette secte n'a pu subsister même en Italie, au lieu qu'elle existe dans l'Inde depuis une série illimitée de siècles, qui se perd dans l'obscurité.

J'ai dit quelle vigueur l'usage de la chair communiquoit à l'homme (2). Toutes les nations ichthyophages, qui ne gémissent pas sous la tyrannie d'un climat rigoureux, sont extrêmement fécondes; elles sont aussi, pour

(1) Prosp. *Alpin*, medic. Ægypt. l. 4, c. 2. *Belon*, Observ. l. 2. *Saar*, Itin. orient. pag. 1. *Wedelius*, Opiolog. l. 1, sect. 2, c. 9, p. 78; ils ne peuvent s'en passer.

(2) Voyez mon Mém. cité dans le Rec. périod. soc. de méd. an 7.

la plupart, constituées en républiques. Tels sont les habitans des îles, des rivages de la mer, des grands lacs, des territoires couverts de lagunes, inondés d'eaux vives, etc.

Plus les animaux sont rapprochés de l'homme dans la chaîne naturelle des êtres, plus ils présentent à cet être dominateur, un aliment nourrissant, substantiel. Lorsqu'ils sont dévorés cruds, il semble sur-tout qu'une portion de la vie de l'animal expirant sous la dent meurtrière du carnivore, passe dans le sein de ce dernier avec ses membres qui palpitent. Ce n'est pas sans besoin que les septentrionaux, dont une froidure continuelle dévore les forces vitales, font quelquefois usage de la chair en cet état (1). Ces peuples sont aussi pourvus de dents plus fortes, plus pointues, plus écartées, et leurs molaires sont plus petites que chez les nègres. Le museau proéminent de ceux-ci, étendant davantage leur systême de mastication, les rend plus frugivores (2), et les

(1) Les animaux dont le sang amoureux bouillonne dans leurs artères, fournissent aussi une stimulation plus énergique, plus vitale à l'être qui s'en nourrit; mais la chair en est bien moins agréable au goût. Voy. Mém. cit.

(2) Tous les habitans des pays chauds digèrent très-

rapproche encore, indépendamment de leur climat brûlant, des timides animaux herbivores, tandis que le tigre, le lion, etc., sont d'autant plus indomptables et plus féroces, qu'ils sont plus exclusivement carnivores. Par une simple raison hygiénique, qui est devenue une opinion religieuse, et qui s'est répandue même dans nos climats, les législateurs de l'orient défendoient sagement l'usage mal-sain des viandes molles et faciles à se putréfier, à cause de l'ardeur du soleil qui consume ces contrées (1). En effet, l'usage de ces nourritures peut y causer des maladies cutanées, et celles-ci doivent leur fréquence dans toutes les régions brûlantes, à l'abus des alimens animaux. Selon Cleyer,

---

difficilement la chair, à cause de la grande foiblesse de leur estomac; c'est pourquoi ils la prennent dans un état de demi-putréfaction, afin qu'elle se dissolve plus aisément. Les nègres mangent la viande toute pourrie. *Labat*, Ethiop. t. 1, p. 67. Les siamois n'aiment les œufs que lorsqu'ils sont couvés. *La Loubère*, Voyag. t. 1, p. 140, la chair se mange putréfiée à Aracan. *Gervaise*, Siam. p. 105.

(1) Aux hébreux, selon le Lévitique, c. 2, sur-tout pour les poissons cruds, versets 9 et 10. Aussi en Egypte, *Herod.* Euterp. *Plutarch.* Sympos. l. 8, quæst. 8. En Lydie, *Varro*, Rei rustic. l. 3, etc.

l'éléphantiasis des javanais est dû à l'ichthyophagie ; la lèpre égyptienne a la même cause, suivant Prosper Alpin ; il paroît même que le nord n'est pas exempt de ces maux (1).

Les viandes sont bien plus nourrissantes (2), de même que les végétaux, dans le midi que dans le nord. En général, la nourriture de poisson ne présente pas une substance aussi réparatrice que la chair des animaux terrestres (3). C'est pour cela que l'ichthyophagie ne convient ni aux athlètes, ni aux soldats, ni enfin à tous ceux qui sont occupés laborieusement, et fatigués continuellement, mais elle est salutaire aux personnes délicates et valétudinaires (4). La fécondité des peuples qui en vivent est due

---

(1) *Strom*, Hist. Sondmoræ Norweg. *Debes*, *Steller*, etc.

(2) *Senac*, de Recondit. febr. natur. l. 3, c. 4, p. 227.

(3) Ludov. *Nonnius*, de Ichthyophagiâ ; Antverp. 1616, in-8, p. 30.

(4) *Galenus*, de Aliment. facult. l. 3. c. 29. Par cette raison les rhodiens regardoient comme efféminés ceux qui se nourrissoient de poisson. *Ælianus*, Variar. histor. l. 1 ; et les romains de même, dans le tems de la vigueur de leurs mœurs. *Columelle*, l. 8, c. 16.

à l'abondance inépuisable des poissons qui remplace leur médiocre qualité alimentaire, et à la stimulation de tous les organes cutanés, qui est un effet constant de cette nourriture. Cette irritation, source des maladies de la peau (1), se communique par les liens de la sympathie aux parties de la génération; car on sait depuis long-tems combien ces organes ont d'union dans toutes leurs affections.

On sent qu'il est nécessaire, dans les climats intermédiaires, de marier le régime végétal à la chair des animaux, en proportion de la latitude qu'on habitera. L'instinct, cette source inconnue de tous nos penchans, suggère lui-même un choix que la raison et la physique avouent. Si l'énergie de la vie se concentre dans la puissance de l'imagination et dans la volupté chez le méridional phytophage; l'hyperboréen, aussi barbare que carnivore, emploie toute la sienne dans les

(1) *Arrien*, de Mar. rubr. l. 8, rapporte que l'amiral Néarque, envoyé par Alexandre, découvrit beaucoup de nations qui vivoient de pain fait avec des poissons desséchés. P. *Belon*, lib. 1, Observat., assure que beaucoup de peuplades maritimes de Grèce et d'Asie, se nourissent ordinairement de poisson, sans en éprouver de grands maux, parce qu'ils vivent simplement.

forces des muscles et de la digestion ; l'intermédiaire, délivré par la nature de ces pernicieux extrêmes, ne retient que les affections les plus tempérées, et cultive en paix des sentimens tranquilles qui permettent le développement de l'intelligence ; toutes choses, enfin, propres à établir chez lui l'état de civilisation, le plus prospère pour l'espèce humaine.

Il se trouve parmi nous quelques exemples de véritable rumination (1), qui ne sont que des singularités particulières sur lesquelles nous ne devons pas nous appesantir, parce qu'elles sont de peu d'importance. Nous remarquerons toutefois que les variations qui tiennent à un vice intérieur et gastrique de conformation, influent avec la plus vive énergie sur les caractères et sur les actions de l'homme, au physique et au moral.

---

(1) El. *Ackord*, de Ruminatione humanâ, singulari quodam casu illustrata; Hall. 1783, in-8. *Metzger*, dans le Schrift. Berlinis. naturforsch. band. 4, p. 421; voyez aussi *Camper*, *Peyer*, Merycologia; Basil. 1685, in-4. *Æmilianus*, *Bentschneider*, *Wink*, Th. *Bartholin*, etc., qui ont traité cet objet. Ce dernier auteur pensoit que tous les hommes qui ruminoient, étoient comme les ruminans, sujets à des protubérances frontales; et *vicissim*, etc.

Il faut remarquer encore que les boissons (1) enivrantes, si recherchées par les peuples septentrionaux (2), tandis que les sucs assoupissans sont estimés des méridionaux (5), ne modifient pas moins l'intelligence et les affections humaines, que les alimens avec lesquels *Platon* prétendoit pouvoir changer les mœurs (4). Les premières réveillent, stimulent les forces engourdies par le froid, et allument la flamme du génie (5), au lieu que les stupéfians émoussent la trop vive sensibilité de l'équatorial, et

---

(1) *Mundius*, Comment de aer. esculent. et potulentis; Erford et Lips. 1685, in-8. *Hahnemann*, de Ebriet., etc.

(2) Jean *Mousin*, Disc. de l'ivresse; Toul. 1612, in-12, p. 177.

(3) *Wedelius*, ib. l. 1, sect. 1. *Tralles*, de Opio, sect. 1, etc.

(4) *Platon*, de Legib. l. 5. *Weickard*, Not. sur trad. de médec. de *Brown*, prétend que nous devons notre état de perfectibilité plus avancé que chez les turcs, à l'usage du vin.

(5) Voyez ce qu'en disent *Anacréon*, *Horace*, Epod., etc. La plupart des poëtes lyriques du nord chantent l'ivresse et la guerre, tandis que ceux de l'Arabie et de l'Asie méridionale chantent l'amour et l'oisivité. On connoît les caractères des peuples par les ouvrages de leurs poëtes.

tempèrent ainsi la fatale influence d'une chaleur trop active.

La base de la médecine hygiénique repose en général sur le régime diététique, le plus convenable à notre nature, que l'appétit dirige même le plus souvent. C'est ainsi que, rejetant les liqueurs fermentées, les alimens âcres, irritans, l'enfant de la nature préfère le lait (1), les fruits, les préparations de substances céréales, et se désaltère avec des boissons sucrées et acidules, ou insipides comme l'eau. Toutefois nous sommes portés davantage dans le nord, à un régime plus nourrissant et plus animalisé. Il est plus important qu'on ne pense d'étudier, dans notre histoire physique, ce qui convient à notre organisation et à notre nature originelle; on y apprend à prévenir et à repousser une foule d'infirmités qu'on voit fondre si souvent sur les sociétés policées qui s'éloignent tant de notre état primordial, et qui nous exposent à des maux bien

(1) *Spielmann*, de Optim. rec. nat. alim. *Cullen*, Mat. med. t. 1. *Rousseau*, Emile, l. 1 et 2; plus la mère aime son enfant, plus ordinairement le lait est sécrété des mammelles avec abondance; car la sympathie de l'amour a beaucoup de pouvoir sur elles.

plus fréquens que le reste des animaux (1); preuve irréfragable que nous sommes sortis des bornes que la nature nous avoit prescrites.

L'estomac, ce foyer où se réunissent presque toutes les irradiations nerveuses et sympathiques qui s'étendent dans l'économie animale (2), est affecté par la nature des alimens usités dans chaque climat. Il est la racine de la plupart des maladies endémiques, il produit par ses connexions avec la peau, les vices psoriques, dartreux, lépreux (3), éléphantiaques (4) des peuples ichthyophages ; les affections putrides et dyssentériques (5) des régions ardentes, et

(1) Georg. Ern. *Sthal*, de Frequentiâ morborum homin. præ bruta. Hall. 1705, in-4. L'homme est surtout sujet aux maladies exanthematiques, nerveuses et cachectiques, de plus que les animaux, *Blumenbach*, Gen. hum. var. nativ. sect. 1, p. 59, sq.

(2) Van *Helmont*, Passim. doct. inaud. *Rega*, de Sympath. c. 7. Robert *Whytt*, Malad. nerv. t. 1, etc.

(3) *Bajon*, Mém. sur Cayenne, t. 1; Mém. 8, p. 227, sq. *Ramond*, sur lepr. et éléph., etc.

(4) *Strôm*, Hist. Norv. Sondmoræ. *Debes*, Faronsib. p. 279. *Boate*, Ireland. c. 98. *Cheyne*, Inf. valed. tuend. p. 61. *Steller*, An. mar. p. 40.

(5) *Labat*, Æthiop. t. 1, p. 461. Prosp. *Alpin*, Ægypt. l. 4. *Bontius*, Ind. p. 84. *Bernier*, Mogol. t. 1, etc.

cette nombreuse iliade de maladies convulsives et spasmodiques, par les différentes irritations qu'il éprouve si facilement au midi. Les habitans plus polaires, bien moins sensibles, et pourvus d'organes plus robustes, sont aussi plus grands, plus forts, plus beaux, plus musculeux (1) et sujets à beaucoup moins de maux; l'usage de la chair leur est indispensable, et ils la recherchent avec passion.

Les samoïèdes, les kamtschadales, les eskimaux (2); enfin, presque tous les pygmées polaires, mais seulement ceux de la race mongole, mangent la chair absolument crue, et la digèrent très-bien. Toutefois il est étonnant que les lapons, si voisins de ces peuples du nord, ne se soient pas accoutumés au même aliment, suivant l'observation de Klingstœdt. Les boucaniers qui s'étoient habitués à vivre de

(1) Olaus *Magnus*, Gent. septentr. l. 1, cap. 4, l. 5. Ol. *Rudbeck*, Atlantic. t. 1. *Rzaczinski*, Hist. nat. Polon. art. 18. *Hippocrat.* de Aer. loc. et aq. *Galenus*, Method., etc.

(2) *Ellis*, Voyage à la baie d'Huds. t. 2, pag. 29. *Lapotherie*, Hist. améric. t. 1, p. 121. *Klingstœdt*, Mém. p. 10 et 13, sq. *Pallas*, Voyages. *Steller*, vom Kamtschat., etc.

viande crue, devenoient malades lorsqu'ils vouloient se remettre à l'usage de la cuite (1). Le sauvage de l'Aveyron mangeoit de même la chair toute saignante, et la déchiroit à belles dents sur le cadavre, mais il préféroit déjà les nourritures végétales.

Nous avons remarqué combien les alimens avoient d'empire sur le moral des nations. Une idée fort ingénieuse, est celle d'un médecin de Montpellier qui ne trouvoit pas impossible qu'on pût juger du bonheur ou du malheur des peuples, par l'inspection des nourritures digérées et rendues. Ainsi, depuis que le luxe s'est introduit sur les tables, on voit les estomacs s'affoiblir, les digestions demeurer imparfaites (2), et la santé se délabrer. Il est facile de penser combien un pareil état doit influer sur les habitudes et les déterminations morales, non seulement des individus, mais encore sur l'esprit entier des peuples. Souvent des

---

(1) *Oexmelin*, Hist. des aventuriers, t. 1, page 122.

(2) Consultez *Goclenius*, de Luxu in conviviis, p. 105, suiv. Il passe en revue tous les alimens dont les européens faisoient usage de son tems. *Paracelse*, Oper. t. 1, p. 820. *A.* prétendoit que les cénobites avoient pu vivre pendant fort long-tems par la seule mastication de leur nourriture et sans l'avaler.

maladies sporadiques ne sont pas dues à d'autres causes, et les épidémies ne se propagent parmi nous avec tant de violence qu'à cause de la débilitation extrême des organes de la digestion; le principal fondement de cet affoiblissement réside dans la nature des alimens populaires.

Tous les mouvemens qu'exige la recherche de la nourriture, principalement dans les lieux où la nature ne la fait pas naître toute préparée sur des arbres fruitiers, forcent à l'exercice l'homme agreste porté généralement à l'indolence, que favorise sur-tout le climat des tropiques. Il devient pêcheur au bord des eaux ; il fabrique des pirogues légères et poursuit au loin les timides habitans des ondes. Placé dans le sein des continens, il forme des cabanes de verdure (1), tend des pièges à la proie vivante, empoisonne avec des sucs de plantes, la pointe acérée de ses flèches (2)

---

(1) Hist. des Incas, t. 1, p. 17; Lettr. édifiant. t. 2, p. 189; Voyages hollandais, tom. 4, p. 306 et 321. *Bouguer*, Pérou, p. 10. *Bancroft*, Guian. p. 134. *Dampier*, t. 2, p. 141; et *Suidas*, Lex, t. 1, p. 522. *Sanchoniathon* dans *Euseb.* Præp. evang. p. 35, a. *Diodor.* Sic. l. 1, etc.

(2) *Prevost*, Hist. gén. des voyag. in-4, t. 13 p. 8

et parcourant de vastes étendues, il décoche ses traits meurtriers sur une victime tremblante qu'il dispute encore à la dent ensanglantée des bêtes féroces. Toutes les ressources de l'adresse sont mises en œuvre par l'homme (1), et la finesse de l'instinct conservateur est développée par l'animal.

Bientôt la concurrence de la chasse, surtout dans les contrées arides et désolées par les frimats, dépeuplant les campagnes, il fallut disputer sa proie à ses semblables. L'arme fut tournée contre le sein de l'homme; ainsi naquirent, sous des âpres climats, les fureurs de la guerre (2); peut-être aussi l'amour fut-il une des causes des dissensions guerrières, puisqu'on observe que les peuples qui sont les plus amoureux sont aussi les plus belliqueux (3). Ainsi les mêmes

---

et 12; t. 14, p. 33-52-348. *Ramusio*, Collect. t. 3. p. 24. *Lacondamine*, p. 206. *Bancroft*, p. 307. W. *Moseley*, an Essai on archery. Lond. 1792, in-8. *Paterson*, Journ. caff. append. p. 269.

(1) J. J. *Rousseau*, Disc. sur orig. d'inégal. part. 1. *Buffon*, t. 3.

(2) *Hobbes*, de Cive c. 2. Le célèbre *Montesquieu* pense, Espr. des loix, l. 1, que l'homme naturel est extrêmemet timide. *Buffon* aussi.

(3) *Plutarch.* Erot. *Aristot.* Probl.; et *Diodor.* Sic. Biblioth. l. 5, etc.

principes qui ont fondé la société humaine, le besoin de se nourrir et celui de se reproduire, ont enfanté les combats que le desir effréné des vengeances et l'orgueil national ont rendu interminables. Ainsi l'homme de la nature simplement frugivore et polygame sous les cieux brûlans des tropiques, et dont les mains innocentes et pures n'ont point appris à tremper dans le sang humain et à fabriquer des armes homicides, vit en paix avec tous les êtres de la terre.

Il est incontestable qu'à mesure que nous avançons dans la carrière des connoissances mécaniques et physiques, nous les trouvons insuffisantes pour expliquer les phénomènes de la vie et de l'organisation. Il est une puissance secrette qui dans le cours de la santé de même que dans la marche des maladies, gouverne ces étonnantes machines organiques. La vie qui préside à toutes nos actions, à tous nos penchans ; qui dirige toutes nos affections natives, par la sensibilité, vers le but le plus utile, suit sans contredit des lois particulières. Cette force intérieure d'existence, soumise en quelque cas à la physique générale des masses brutes, en est souvent indépendante dans la plupart de ses opéra-

tions, comme dans la recherche des alimens, l'assimilation, les sécrétions, le développement successif, la reproduction, la génération, enfin tous les sentimens aveugles et impétueux qui jaillissent de l'âme, contre la volonté même et les froides, les sordides combinaisons de l'égoïsme. Nous comprimons trop la nature ; elle est plus vaste que le cadre étroit de nos timides conceptions.

Considérons-nous, au sortir des entrailles maternelles, l'âme vuide de pensées, dénuée de toute connoissance, mais déjà remplie de la puissance de sentir, aspirant le plaisir et fuyant la douleur. L'intelligence pénètre dans nous par tous les pores extérieurs des sens, par les impressions des objets étrangers dont nous sommes les disciples. Mais un sentiment conservateur, veille sans cesse pour le maintien de notre vie, et nous instruit sous peine de la souffrance. Dépourvus de raison, de connoissance, comment avons-nous appris qu'il existoit dans les mammelles de notre mère une liqueur nourricière et bienfaisante ? Comment savions-nous qu'en les suçant, qu'en les pressant de nos débiles mains, le lait réparateur couleroit dans notre sein ? Comment pouvons-nous reconnoître sans autre secours que celui de

la

la Nature, ce qui convient le mieux à notre frêle existence ? Et ne faisons-nous pas déjà rétentir jusqu'au fond du cœur d'une mère inquiète et soigneuse, l'accent plaintif de nos peines, les clameurs répétées de la détresse, ou bien le doux frémissement de la joie, le rire innocent du contentement ? Comment la mère se sent-elle attendrie par notre douleur ? Comment se sent-elle le besoin de nous aimer, l'attention de nous soigner, le courage de nous défendre même au péril de ses jours ? Comment a-t-elle appris à se priver des douceurs du repos et de l'indépendance pour s'attacher à notre foiblesse, pour se complaire dans de si pénibles fonctions, et pour s'attacher à un nourrisson à charge pour tout autre que pour des entrailles maternelles ? Quel fruit peut-elle retirer de ces peines, quel dédommagement doit-elle en attendre ? Philosophes, qui niez l'instinct à l'espèce humaine, dites-moi quelle est la source de ces sentimens de la Nature, quel est le principe de ce saint devoir ?

Observons ces jeunes infortunés délaissés par des parens que l'honneur a rendus dénaturés, barbares, sacrilèges ; voyons-les exposés à tous les coups du sort, sans soutiens et sans force dans toute l'impuissance

d'une languissante enfance ; n'ont-ils pas cependant trouvé au sein des campagnes et des forêts, moins féroces que leurs pères, des alimens réparateurs, des asyles de paix contre les bêtes de proie, par la seule impulsion de l'instinct conservateur. Ce sentiment bien qu'aveugle aux yeux d'une froide raison est pourtant extrêmement sûr (1) et rempli d'une sorte de prévoyance vigilante et secourable. Indispensable à la conservation de tout être sensible naissant, il s'augmente et se développe dans le cours de sa vie. Les enfans se sentent portés par cet instinct à toutes les actions vives qui peuvent étendre, fortifier, perfectionner leurs organes. Ils courent, sautent, crient, se battent, aiment le bruit et tous les exercices du corps que leur suggère la simple nature, et dont le défaut leur attireroit des maladies de langueur et de foiblesse, une

---

(1) *Buffon*, t. 4, p. 77, sq. édit. in-4; et Herm. Sam. *Reimarus*, allg. Betrachtungen über die triebe der Thiere, etc. Hamburg. 1760 et 1773, in-8, ont un peu trop borné l'instinct de l'homme et des animaux. *Condillac* me semble avoir échoué ici, avec beaucoup d'autres métaphysiciens, qui veulent tout expliquer par un simple mécanisme; voyez son Traité des anim. chap. 5.

vie infirme, chancelante et une ame tiède et sans vigueur.

Ce n'est pas seulement dans l'état sain que brille l'instinct, et que se montrent ses inépuisables ressources. Il se ressuscite avec une force nouvelle dans les plus déplorables affections. Le dégoût insurmontable des alimens ne survient-il pas par trop de réplétion, ou dans l'indigestion ? Si une fièvre brûlante circule dans les artères, ne recherche-t-on pas naturellement les boissons acidules, rafraîchissantes ; ou bien, lorsque le calme perfide de l'asthénie règne dans l'économie animale, n'aspire-t-on pas après les stimulans ? La faim, la soif, ne font-elles pas partie de l'instinct (1) ?

Si nous considérons cette passion ardente, emportée, irrésistible qui fermente dans tous les cœurs, qui nous fait rechercher un sexe différent, qui nous unit à lui par les liens les plus doux, les plus intimes et les plus forts, n'est-ce pas encore l'instinct, cet incompréhensible résultat de l'organisation dirigée par la sensibilité. La seule raison n'est pas suffisante à notre conserva-

(1) J'ai disserté à ce sujet dans le Magas. encyclop. an 8, t. 1, etc.

tion, elle ne peut remplacer l'instinct dans la débile enfance et la caducité glacée ; elle ne peut apprendre à discerner le poison de l'aliment, sans s'exposer à en périr, puisqu'elle n'est que le résultat de l'expérience.

Qu'est-ce donc que l'instinct proprement dit ? C'est un *sentiment* émané de l'amour de la conservation, qui, éclairé par le flambeau de la sensibilité physique, exécute à l'aide des organes, recherche le bien-être de l'individu, ou plutôt de l'espèce, et fait ce qui convient le plus à la vie, à la réparation, à la nutrition, et à la régénération de tout être sensible. Selon la Nature, la vie est la même chose que le plaisir, et l'amour de la conservation est la première de toutes les impulsions morales. L'instinct est tout physique, il est inné avec nous, il émane de notre conservation, il pourvoit à nos besoins naturels dans toutes les phases de l'existence, et se modifie avec elle pour lui prêter à tout instant son pouvoir secourable.

En examinant les divers genres de vie de l'homme, on le troûve, soit nomade, habitant en hordes sous des tentes et toujours ambulant comme les lapons, les jakutes avec le renne, et les ostiaques avec

les chiens qui les traînent ; soit sans cesse à cheval comme les tartares, ou sur des chameaux comme les arabes. On voit ailleurs les kraals des cafres, des hottentots, peuples pasteurs qui parcourent la brûlante Afrique ; et les carbets de ces peuplades grossières et sauvages qui s'enfoncent dans les tristes déserts de l'Amérique septentrionale ; ou même les infortunés qui errent sur les tristes rivages des mers, battus par les tempêtes, pour y ramasser les coquillages et les poissons échoués sur les grèves. Tels sont les habitans de plusieurs îles stériles, et de la nouvelle Hollande.

Les nations civilisées devenues stationnaires et policées par l'agriculture qui a nécessité le partage des terres, et dont :

Cautus humum longo signavit limite mensor.
OVID. Metam.

ont offert une puissance redoutable à leurs voisins, par cette grande réunion d'individus ; ceux-ci ont été obligés de les imiter afin de jouir des mêmes avantages. Pour maintenir les lois établies par le pacte social, il a été nécessaire d'établir un centre d'action directrice et conservatrice, c'est-à-dire, un gouvernement. Les nations sep-

tentrionales, féroces et dépopulatrices (1) n'ont pu être asservies, je ne dirai pas au despotisme, mais même à la douceur d'un gouvernement tempéré, excepté dans leur état de moderne civilisation; tandis que la puissance despotique qui s'allie aux opinions religieuses et s'appuie sur la force militaire, est, pour ainsi dire, endémique au midi (2). En effet la foiblesse, la pusillanimité de ses habitans et leurs superstitions, ont présenté une libre carrière à l'ambition des grands, exaspérée sous les climats brûlans. La jeunesse enchaînée par une puissance paternelle extrême (3) et par le respect filial,

---

(1) *Vitruv.* Architect. l. 7, c. 1. *Polybius*, l. 4, p. 290. *Plempius*, Valet. tog. sect. 1. Jean *Bodin*, Républ. l. 5, c. 1. *Albert Magn. Cardan*, Subtil. l. 4. *Barclaius*, Euphorm. 4, etc. *Mallet*, Introd. hist. Danem. Copenhag. 1755, in-4, préface, page 7. *Bartholin*, Contempt. mort.

(2) Voyez L. *Castilhon*, Considérat. sur les causes physiq. et morales, sur la diversité du génie, et des mœurs du gouvernement des nations; Bouillon et Paris, 1769, in-8. *Chardin*, Pers. t. 2. *Montesq.* Espr. lois, etc.

(3) Ainsi les chinois ont puissance de mort sur leurs enfans. *Duhalde*, Chin. t. 3, p. 11 et 128; Mém. sur la Chin. t. 4, p. 42; et *Kiao-King*, Mém. concern. les

est soumise dès le berceau à la terreur du glaive. L'indépendance est un fardeau plus à charge à l'indien que la servitude dans laquelle il rampe. Cet état accablant n'a point quitté la race mongole depuis la nuit profonde des siècles les plus reculés de son histoire, excepté dans les régions indomptées et plus polaires. Les hordes tartares sont soumises à un gouvernement oligarchique ou féodal et militaire, ainsi que la plupart des peuplades malaies (1) et quelques races de nègres. Les branches de la féodalité couvroient aussi le sol américain le plus civilisé.

Les gouvernemens sont plus doux et plus modérés à mesure que les peuples, plus fiers et plus courageux, sentent davantage leurs forces et leurs droits. Telle s'est toujours montrée la race celtique, sur-tout dans les régions froides, où les hommes sont plus

---

chinois, t. 4, p. 57; aussi les tonquinois, *Salmon*, Hist. Tonq. t. 2, c. 6. Les siamois, *Laloubère*, t. 1, p. 206, etc.

(1) *Poivre*, Voyag. d'un philos. c. 4. La plupart des américains n'avoient pas de gouvernement, selon *Robertson*, Hist. amér. l. 4, p. 350, t. 1. Oligarchie des tartares, *Pallas*, neue Nordische beytræge, t. 1.

robustes. Retenant encore l'indomptable et farouche valeur des tems antiques (1), les nations européennes ont conservé presque seules l'usage féroce des duels (2); usage appuyé jadis sur des idées religieuses établies par Odin (3), et que n'a pu déraciner une religion plus douce, sortie d'entre les rochers arides et brûlans de l'Idumée.

---

(1) Tycho *Rothe*, de gladiis veterum imprimis danarum, schediasma. Hafn. 1752, in-8. Ils ont jadis adoré les armes, comme *Hérodote* le rapporte des scythes. Le roi *Frothon* vouloit que tout fût décidé par le glaive.

(2) *Mallet*, Introd. hist. du Danemarck, t. 1. *Silius*, *Italic.* l. 1 et 3. *Valer. Maxim.* aussi *Procop*, Goth. l. 3. *Lucan*, Pharsal. l. 1.

Animæque capaces
Mortis, et ignavum rediture parcere vitæ.

(3) Thom. *Bartholin*, Antiquitat. danicar. de causis contemptæ mortis a danis. Hafniæ, 1698, in-4, l. 1, cap. 4.

SECTION III.

De la reproduction. — De l'amour. — De ses excès et de ses erreurs. — Du sexe féminin et de la beauté. — De l'âge de la puberté. — De la virginité. — Des variations dans les parties génitales. — De la menstruation. — De l'état de mariage. — De la polygamie. — De l'hermaphroditisme. — De la gestation. — De l'accouchement. — Des physionomies et monstruosités. — De l'enfance. — De l'accroissement. — De la fécondité et de la stérilité. — De la population. — Des probabilités de vie. — Des mélanges des races. — Des alliances avec d'autres espèces voisines. — Des variétés humaines natives et héréditaires.

Ici se déploie une nouvelle partie de la scène historique et naturelle de notre constitution physique, qui comprend sa reproduction, sa naissance et sa mort. Ce grand tableau de la vie, qui se développe chaque jour à nos regards ; cette puissance irrésistible qui nous entraîne à chaque heure, avec le torrent des âges, dans le funèbre séjour de la tombe ; cette passion séductrice qui attire

tous les êtres à leur incompréhensible rénovation (1); tout nous frappe, nous étonne et nous confond d'admiration. A ne considérer que cette immense, éternelle fluctuation d'êtres qui se succèdent, se poussent et se précipitent si rapidement dans la nuit de la destruction; que penser de ces frivoles attachemens qui nous lient, de ces tracasseries imperceptibles, de ces changemens inaperçus de la nature que les siècles ensevelissent dans la poussière, et que nous appelons conquête mémorable, gloire immortelle, révolutions d'empires, tandis que l'orbe incommensurable du tems, roulant sur les têtes les plus orgueilleuses, comme sur l'insecte qui rampe sous l'herbe, nous replonge en foule dans cet océan sans rivages qui engloutit tout?

Tous les corps organisés ont une vie, et

---

(1) *Guido de Cavalcantibus*, de Naturâ et motu amoris venerei cantio, cum enarratione *Dini* de *Garbo*, Venet. 1498, fol. prétend que les femmes sont plus amoureuses en été et les hommes, en hyver; Voyez encore Gregor. *Horstius*, de natur. amor. dans ses Oper. t. 2. Mart. *Schurig*, Spermatolog. et Gynæcolog. et Syllepsol., etc. Jac. *Diez*, de Amore; Leid. 1771, in-4. *Venette*, Am. cong., etc.; et l'illustre *Buffon*, t. 5, et vue 2e de la nat.

aucun n'en reçoit le flambeau que par une reproduction, ou même une émanation (1) de parens semblables à eux ; tous sont doués du penchant à se régénérer, seul but que la nature exige d'eux, puisque la fleur comme l'animal, la rose ainsi que la femme, devenues si décevantes à l'époque de leur reproduction, se flétrissent et meurent quelque tems après avoir satisfait à cette passion et accompli ce devoir; ainsi, nous ne sommes plus comptés au nombre des vivans lorsque nous perdons la faculté de communiquer l'existence.

Nascentes morimur, finisque ab origine pendet.
MANILIUS, Astronomic. l. IV.

Placés sur la terre seulement pour nous reproduire le plus possible, la nutrition n'a pas d'autre fin que la génération, et nous sortons des bornes assignées par la Nature dans toutes les actions qui ne conspirent pas directement ou indirectement à ce but unique de notre vie. C'est en ce sens qu'il est vrai de dire avec J. J. Rousseau (2), que l'homme qui

---

(1) Comme les polypes qui sont une partie de leur tige maternelle. Voyez *Trembley*, Mém. 3. *Roesel*, Inseck. belust., etc.

(2) Disc. sur inégal. part. 2.

médite est un animal dépravé, puisque la simple Nature, ne nous astreignant qu'aux actions purement physiques, n'exige de nous que deux fonctions générales, celle de détruire pour manger, et celle d'engendrer. La nutrition, cette sœur de la puissance génératrice, et qui la précède, parce qu'elle n'existe que pour elle, ne lui survit pas long-tems, et lui devient désormais inutile.

Il est une époque terrible dans la jeunesse, où le sang bouillonne dans les veines, où une surabondance de vie cherche à se répandre au dehors. Alors le spectacle de la terre, jadis indifférent, s'anime aux regards de l'homme; on se plaît à respirer sous l'ombrage des retraites sombres et silencieuses, et cependant on y est agité d'une ardeur inquiète et voluptueuse; mille soupirs s'exhalent de la poitrine oppressée, on cherche sans savoir quoi; un desir inconnu tourmente, un feu secret dévore. Tantôt on s'abandonne à de tendres douleurs, tantôt on est en proie à l'ivresse d'une erreur délicieuse. L'éclat de l'aurore fait naître une douce mélancolie; les ténèbres de la nuit sont un vaste champ d'illusions enchanteresses où l'esprit s'égare; bientôt l'incendie

intérieur augmente, la passion effrénée se déborde, tout fermente, et l'adolescent se précipite avec fureur dans le sein de l'amour (1). La Nature a commandé, tout cède à son invincible penchant. Heureux si l'on sait écouter encore le frein de l'austère et sage raison !

Dans l'union des sexes, sollicitée par cet impétueux sentiment, l'ame reste suspendue, ou plutôt elle va se communiquer avec la vie à un nouvel être qu'elle animera. Une convulsion générale fait frémir tous le corps; la voix devient oppressée, haletante, muette; le cœur bondit; les muscles fléchissent sous le poids de la volupté; l'œil cesse de voir, l'oreille d'entendre; l'intelligence s'éteint; toute la sensibilité, toute la vie vient se rassembler en un point; des muscles particuliers s'irritent, entrent en une constriction spasmodique, expulsent la semence, et bientôt tous les symptômes de

---

(1) Dans les pays chauds, l'obligation de faire des enfans y est expressément recommandée. Le Talmud dit : *quicumque israelita liberis operam non dat, est velut homicida.* Voyez *Seldenus*, Uxor ebraïc. l. 1, c. 9. Zoroastre, Confucius, Mahomet, disent à peu près de même.

cette véritable épilepsie s'appaisent et disparoissent ; l'esprit demeure languissant, accablé. La femme éprouve ordinairement un frissonnement, une horripilation voluptueuse dans le moment de la conception, et le mystère impénétrable est consommé.

L'amour (1), considéré dans sa vaste étendue, est donc la cause universelle de tous les êtres organiques, et le fondement de leur existence. Ce n'est pas sans quelque raison qu'on l'a regardé comme la base de toutes les affections de l'ame (2) et l'arbitre de la vie; puisque les sentimens contraires, comme la haine, l'aversion, la colère, la vengeance, etc., n'en paroissent être que la privation plus ou moins complette, ou modifiée. Il est certain que nous n'avons que

---

(1) Je suis forcé de parler ici de choses un peu libres, et d'entrer dans des détails qu'on ne doit considérer que sous un aspect physiologique ; il faut en écarter toute idée qui blesseroit la délicatesse ;

Nuda recede Venus, non est tuus iste libellus,
Disce verecundo sanctius ore loqui.

(2) *Lallemand*, Mécanisme des passions ; Paris, 1751, in-12, avec la haine aussi ; cet auteur fait sentir que l'amour de soi n'est qu'une espèce d'amour comme celui des sexes. Voyez encore *Lachambre*, Caract. des passions, t. 1, in-4.

deux passions générales qui sortent de la source inépuisable de l'amour de soi, et de l'intérêt ; dont les nuances forment cet ensemble si varié de toutes nos affections particulières ; elles sont la porte des vices et les semences de toutes les vertus (1). L'amour de soi est un prothée qui revêt toutes les formes, qui se colore de toutes les teintes possibles pour notre utilité propre, sans laquelle aucun être ne pourroit exister. Il est d'autant plus actif qu'il a plus de besoins ; il rend égoïste le sauvage, mais il se répand, chez les hommes policés, sur les objets les plus chers, parce qu'il est moins unique parmi nous, et qu'il s'y trouve intéressé. Le plaisir ou l'amour, la douleur ou la haine se disputent le sceptre du monde.

Ce vif sentiment, qui nous entraîne à la reproduction (2), varie dans les différentes régions de la terre. Brûlant comme le soleil de la torride sous les plages équato-

---

(1) *Platon*, in Gorgiâ. *Plutarch.* Erotic., etc. C'est ainsi qu'ont pensé la plupart des législateurs grecs, qui ont employé avec succès l'amour dans leurs institutions.

(2) Mart. *Schurig*, Congress. muliebr. considerat. Dresd. 1730, in-4.

riales (1), il se refroidit avec les glaces du nord (2) sans avoir moins de fécondité. Il est plus bouillonnant chez les nations belliqueuses (3) et policées que parmi les peuplades agrestes et sauvages (4), épuisées par de longues fatigues qui les énervent. L'ardeur de l'amour, sous la torride enflammée,

---

(1) *Herodot.* l. 2, rapporte que les égyptiens ne livroient les femmes mortes, à ceux qui les embaumoient, que lorsque la putréfaction mettoit leur corps hors d'état d'être souillé par eux.

(2) Ces pays sont cependant fertiles en habitans, parce que les femmes y sont moins sujettes à l'avortement si commun au midi, à cause des hémorrhagies utérines fréquentes. *Daelmans*, Gebouw. p. 142. Les jumeaux naissent fréquemment au nord. *Rudbeck*, Atlant. t. 1; Swensk. wetensk. acad. handling. t. 13 et t. 28, etc.

(3) *Aristot.* Problem. *Athenæus*, Deipnosoph. l. 13, p. 561, edit. *Daléchamp. Plutarch.* Erotic. p. 761. *Diodor.* Sic. bibl. l. 5.

(4) Les américains sont peu amoureux; *Hennepin*, Mœurs sauvages, page 32. *Ramusio*, Coll. t. 3, p. 309. *Rochefort*, Antill. p. 461. *Chanvallon*, Martiniq. p. 51. *Corréal*, t. 2, p. 141. *Dutertre*, Antill. t. 2, p. 337. *Falkner's*, of Patagonia, p. 125. *Venegas*, Orén. t. 1, p. 81. *Ribas*, Hist. los triomfos, p. 2; ce qu'on attribue à tort à leur foible constitution. *Buffon*, t. 18. *Robertson*, Amer. t. 1, l. 4, p. 301. *Pauw*, Rech. tom. 1.

emporte

emporte souvent l'homme au delà des bornes de la nature, qu'il méconnoît même quelquefois.

Reperit obscenas veneres vitiosa libido. AUSON.

Telle fut la cause primitive de ces vices affreux, communs dans les régions brûlantes, et qu'on dit avoir été jadis introduits dans la Grèce (1) par quelques-uns des plus grands hommes de l'antiquité (2). Quoique le nord de l'Europe ne les ait pas reçus, et que le climat s'y oppose; toutefois des peuples asiatiques et américains (3) voisins du pole y sont cependant adonnés (4), peut-être à cause des chasses lointaines qui les séparent de leurs femmes (5). Il n'y a guère, parmi

(1) Cæl. *Rhodigin.* Lect. antiq. l. 15, c. 5; ce qu'il a pris d'Ovide.

(2) *Orphée, Pythagore, Socrate,* (voyez J. *Gesner*, *Socr.* Stus pædcrast. acad. Gotting, 1751.) *Platon* l'a permis, de Republ. l. 3.

(3) *Corréal,* t. 1, p. 29. *Ramusio*, Coll. t. 1, p. 37, 350, 418, etc. des tartares. *Oviedo,* lib. 5, c. 3.

(4) Lopez de *Gomara*, Hist. l. 2, c. 1, et l. 3, c. 13. *Steller,* Kamtsch. p. 287. *Garcil. de la Vega*, l. 2. *Lamotraie*, t. 2, c. 3. *Charlevoix*, nouv. Fr. l. 6, p. 4. *Dumont*, Louisiane, etc. Chez les grecs et les romains, Philippus *Camerarius,* Hor. subces. cent. 2, c. 42.

(5) Elles ont, dit-on, invité les hommes à s'infibuler pour se défaire de ce vice. *Desbrosses*, Hist. des navi-

les animaux, que les singes réduits en domesticité et éloignés de leurs femelles qui se livrent à cette détestable Circé, qui affoiblit si fort la jeunesse corrompue des villes, et qu'on peut comparer à Narcisse, consumé d'amour. L'union avec les animaux (1) n'a pu être imaginée que par la plus brutale intempérance, par l'imagination la plus effrénée, ou même par des idées religieuses absurdes (2); cependant il en existe des exemples au nord même, où ils devroient moins se rencontrer (3), et l'on ne croiroit

---

gateurs aux terres Australes; Paris, 1755, in-4, t. 1, p. 227. La beauté des hommes fut la cause de ce vice en Grèce, selon *Pauw*, Rech. sur les grecs, t. 1, p. 5.

(1) Il ne produit rien, lorsque les espèces sont trop éloignées, selon J. Bap. *Lamzweerde*, Hist. natur. molarum uteri. Lud. Bat. 1686, in-8. Il faut rejeter les fables que rapporte Martin *Delrio*, Disquis. magicar. G. *Bauhin*, de Hermaphrod.; et même *Schurig*, Congress. muliebr. consid. Voyez sur-tout Jo. Bened. *Sinibaldus*, Geneanthropia; Francof. 1669, in-4, livre très-érudit.

(2) D'*Hancarville*, Rech. sur l'origine des arts de la Grèce, t. 1, p. 320, en parlant du bouc de Mendès, dont *Voltaire* a plaisanté.

(3) *Steller*, beschreib. von Kamtschatk. p. 289. Au midi, *Baumgarten*, peregrin. in Ægypt. p. 73. Thom. *Warton*, Not. ad *Theocrit*. Idyl. l. 1, n° 88, p. 19.

que difficilement, si cela n'étoit attesté, qu'elle a été quelquefois recommandée par des médecins dans certaines affections (1).

La beauté du genre humain (2), qu'on a cru avec raison l'appanage exclusif des peuples policés (3), et qui se fane si promptement dans les régions ardentes (4), varie dans les diverses races d'hommes. Elles se croient individuellement plus belles que toutes les autres, parce que chacune d'elles recherche sa figure parfaite (5), mais qui paroît difforme aux yeux des autres races.

---

(1) Pour la sciatique, *Pallas*, Neuen nordisch. beytrage, part. 2, p. 38. Pour la gonorrhée. *Obsonville*, Mœurs anim. étrang. p. 173, sq. *Forestus*, Observat. t. 2, etc. *Olearius*, l. 3.

(2) *Winkelmann*, Hist. de l'art, t. 1, l. 1, dit que plus la figure s'alonge en museau, plus on est laid.

(3) *Smith*, Critiq. du traité de lord *Kaimes*; et Frid. Théodor. *Kuhne*, Versuch ueber die ursachen, etc. Braunschwich, 1791, in-8. La beauté est plus durable dans les contrées septentrionales où elle se trouve plus souvent.

(4) *Guys*, Voyage litt. en Grèce, t. 2. Le baron de *Tott*, Mém. sur les turcs et les tart. t. 1, p. 178, à cause du fréquent usage des bains; et *Laboullaye Legouz*, Voyag. l. 1, c. 17, p. 42.

(5) Tels sont les calmouks; voyez Histoire des découv. par Savans. Voy. en Russ. t. 3, p. 228.

Ainsi, une belle femme ne peut être regardée toujours comme telle dans tous les pays; la raison s'en trouve dans l'amour que les hommes témoignent pour les formes caractéristiques propres à chaque race, qui différencie leurs tiges nationales originelles; et cette sorte de recherche de la beauté relative la maintient, la fortifie et la perpétue. Cependant il est une remarque assez générale; c'est que, sur presque toute la terre, les hommes se sont accordés pour défendre l'union conjugale des plus proches parens ensemble (1).

Tous les hommes qui peuplent la surface de la terre n'ont pas une égale beauté, à moins qu'on ne considère cette perfection comme un préjugé relatif à chaque race humaine et à chaque nation. Il me semble cependant qu'il existe un véritable beau, réellement indépendant de toute idée de

(1) Telles sont la plupart des religions et des coutumes des peuples; il faut cependant en excepter la religion établie par *Zoroastre*. Voyez *Zend-Avesta*, t. 2, p. 32, 556 et 612. *Hyde*, Relig. veter. persar. c. 34, p. 413; encore n'étoit-ce que dans des cas particuliers, quoique d'ailleurs, il ait établi, comme tous les sectaires asiatiques, la grande propagation comme base de ses institutions matrimoniales et civiles.

partialité qu'invente si facilement l'orgueil, et que soutient avec opiniâtreté l'amour propre. Le nègre, qui préfère pour son usage une femme de sa couleur, accorde toutefois la supériorité de beauté à la blanche, de son propre aveu même (1). Le calmouk reconnoît si bien l'immense distance de sa laideur à la belle géorgienne, qu'il la recherche avec passion, et se la procure au poids de l'or ou par la force des armes. Ce n'est donc pas un préjugé destitué de fondement que ce sentiment du beau qui existe dans tous les cœurs; mais ses accessoires varient assez pour qu'une personne estimée très-belle chez une nation, ou même dans une ville, ait moins de prix dans une autre. Partout où il y aura des hommes, une jeune et belle européenne recevra leurs hommages.

La perfection physique de notre espèce ne peut s'opérer que dans les liens de la civilisation, et sur-tout dans le calme du bonheur domestique, dans une douce sécurité politique. Plus un peuple est avancé

---

(1) Voyez Histoire génér. de voyages, t. 8, p. 96. *Labat*, Ethiop. t. 2; et Thomas *Rhoë*, dans la Collect. de Melch. *Thévenot*, etc. Aussi la plupart des voyageurs en Afrique.

dans ses institutions sociales et dans sa morale, plus il y a de beauté, de noblesse, d'élégance et de graces dans les formes des individus qui le composent. Sera-ce au milieu des sombres déserts, de ces terrains scabreux, écorchés, et de ces roches raboteuses de la brûlante Afrique? sera-ce dans les agrestes solitudes, sur les plages rigoureuses de la Sibérie, tyrannisées sans interruption par une déchirante froidure, que naîtra la beauté? Etablit-elle son séjour sous des cieux d'airain? Ne se plaît-elle pas plutôt au sein de ces voluptueuses contrées, et dans ces campagnes tempérées et fertiles qui occupent des espaces intermédiaires? Son berceau fut toujours placé dans l'Europe méridionale (1) et dans l'orient. La laideur née dans les températures extrêmes s'adoucit d'elle-même, et sans mélange, sur une terre moins marâtre, comme la beauté se flétrit et meurt sur un climat inhospitalier, soit de glace, soit de feu. Tel un jeune narcisse qui élève ses fleurs éclatantes dans la verte

---

(1) *Winkelmann*, Hist. de l'art de l'antiquité, t. 2, l. 4, c. 1, a bien aperçu la puissance des douces températures sur le corps humain, et sur la perfection de sesformes.

prairie, au sein de la rosée; qui, s'abreuvant avec délices d'une douce et pure lumière, voit allumer le flambeau de son hyménée. Si le vent du nord apporte une froidure glaçante, ou si l'astre du jour lance les brûlans rayons du midi, on voit sa tige languissante et desséchée incliner sa belle tête; bientôt fanée, amortie, elle ne s'admire plus dans le crystal des fontaines, le papillon ne s'enivre plus de son nectar, et l'amour sent éteindre ses feux et trancher le fil de sa vie.

Immortelle et brillante Grèce! chez vous s'éleva jadis, dans les âges de votre splendeur et de votre gloire, une florissante jeunesse, ornée de tout l'éclat de la beauté et de tous les attributs de la vigueur. C'étoit au sein de vos gymnases, où l'exercice de la force s'allioit à la noblesse et à la grace du port, où la figure d'Apollon s'unissoit à la robuste complexion d'Alcide, qu'on la voyoit déployer en liberté ses membres souples et musculeux. Idolâtres de la beauté (1), vous ne la flétrissiez pas sous les

---

(1) Selon *Pausanias*, l. 7, et l. 9, les grecs avoient une estime suprême pour la beauté. *Herodot.* l. 5; et *Eustath.* ad Iliad. T. p. 1185, rapportent qu'ils lui élevoient des statues, des autels, des temples, et qu'ils

langes du maillot, vous ne comprimiez pas les membres délicats de l'enfant au berceau, vous ne l'estropiez pas en l'enchaînant dans des vêtemens serrés et mesquins, vous ne l'étouffiez pas sous des cuirasses de baleine comme des barbares de l'Europe moderne. L'élégance des contours n'étoit pas défigurée par l'accablement, par la surcharge de pénibles labeurs. La simplicité des mœurs antiques ne donnoit pas la naissance à cette progéniture dépravée, à ces créatures abâtardies, à cette écume impure de nos cités corrompues. Les anciens législateurs (1) grecs et romains ont eu plutôt en vue la

---

lui faisoient des sacrifices. Les lacédémoniens, eux-mêmes, employoient les moyens d'avoir les plus beaux enfans, *Athenæus*, Deipnosoph. l. 13. *Oppianus*, Cyneget. l. 1, vers. 357. Polybe assure que les grecs ne se sentoient pas moins supérieurs aux autres peuples qu'ils nommoient barbares, par la beauté que par les lumières, etc.

(1) *Plutarch.* Vita Lycurg.; et *Platon*, de Republ. l. 5. La coutume d'exposer les enfans fut aussi en usage dans les premiers siècles de la république romaine : ces mœurs étoient venues de Grèce, dont il me paroît que les romains ont tiré leur origine. Le bon Bernardin de S. Pierre remarque dans ses Etudes de la Nature, t. 2, (édit. 4) que les personnes les plus disgraciées de figure, ne le sont souvent que par les

perfection de l'espèce que le nombre des habitans : ces hommes graves et austères ne calculoient la force de l'état que par celle des individus robustes et des citoyens courageux (1) ; c'est pourquoi quelques-uns adoptèrent la barbare coutume d'exposer les enfans mal conformés, ou de les rendre esclaves. On pouvoit concilier la force des gouvernemens avec l'humanité, par des institutions plus douces.

Il est une règle fondamentale invariable, observée par le célèbre P. Camper (2) dans la recherche de la beauté. En supposant une ligne faciale droite, tracée dans la base du front

---

contrariétés et les déplaisirs qu'elles ont éprouvés dans leur jeunesse. Une bonne nourriture contribue beaucoup à la beauté.

(1) Souvent les états ne s'accroissent qu'en bouches superflues que le luxe fait naître et qu'il alimente. *Tite-Live*, l. 7, c. 25, dit que Rome, bien augmentée dans le siècle d'Auguste, en comparaison du tems de Camille Furius, auroit cependant de la peine à lever le même nombre de soldats qu'elle envoya alors contre les gaulois et les latins. Elle ne s'étoit donc accrue qu'en luxe et en superfluité.

(2) Voyez les Recherches sur la différence des traits du visage, etc., (traduction franç. par *Quatremère-Disjonval*,) à Utrecht, 1791, in-4, fig. où il a très-bien établi cette observation pleine de génie.

à la mâchoire supérieure, et formant un angle avec une autre ligne prise depuis le trou occipital jusqu'aux alvéoles des dents incisives supérieures; les dégrés d'inclinaison de cet angle donneront une mesure de la beauté. Plus cet angle est redressé, plus la face a de noblesse, de majesté, de sublimité. Ce n'est pas une remarque isolée et précaire, puisqu'elle a été connue et suivie par les anciens sculpteurs grecs, qui ont poussé l'art au plus haut point de perfection. Ils ont donné à leurs plus belles statues des divinités, des héros et des philosophes, un caractère auguste et majestueux, digne de l'idée sublime qu'ils s'en étoient faite. L'angle facial de leurs chef-d'œuvres est droit; il surpasse même 90 dégrés pour le maître des dieux, dont Homère avoit donné à Phidias une si haute conception.

Des différences d'inclinaison faciale s'observent avec constance dans les races humaines. L'européen a un angle d'environ 85 dégrés, et même davantage dans les plus belles têtes; le mongol en a 80, et le nègre ne s'élève guère au-delà de 75 (1). Plus cet

(1) Cette remarque n'a nullement été inconnue aux anciens sculpteurs qui l'ont exprimée dans leurs

angle se rapetisse, se resserre, plus la face doit s'alonger en museau, comme dans la brute ignoble et stupide; en même tems le cerveau se rétrécit, se comprime davantage; la sphère de l'entendement décroît par une semblable raison. Dans la conformation la plus belle, où le front est plus droit et plus avancé, le cerveau s'étend, l'intelligence agrandie recule ses limites et lance une vive lumière au-delà de la portée vulgaire.

Non seulement cette considération est applicable au genre humain, mais elle ne se dément point en descendant dans la série des singes et du reste des animaux mammifères. Elle devient ainsi une loi d'organisation essentielle et fondamentale.

Rien ne prouve mieux combien la beauté dépend spécialement de l'amour, que la déformation presque spontanée des traits chez les personnes qu'on soumet à la castration. Les eunuques passent presque sans

---

ouvrages; voyez les figures qu'en apporte *Caylus*, Rec. d'antiquit. t. 7, supplément, planche LI, n°s 1 et 2; et planche LXXXI, n°s 3 et 4. *Blumenbach*, Philosoph. trans. 1794, part. 2, a remarqué, par le moyen de la figure, que les anciens égyptiens descendoient des éthiopiens, et qu'ils avoient été soumis à une dynastie indienne, etc.

intervalle de la jeunesse à la décrépitude (1), non seulement parmi la race européenne, mais aussi chez les asiatiques (2). Pourquoi, en effet, la Nature laisseroit-elle la beauté à ces êtres dégradés et malheureux ? Son but, qui est de servir d'attrait à la reproduction, ne leur est-il pas désormais étranger ? L'amour ne transige point avec nos criminelles institutions, et il ne s'écarte jamais des lois de la Nature, dont il reçoit son existence.

La manière d'acquérir de la beauté, qui ne subsiste qu'autant qu'on peut se reproduire, n'est qu'une considération purement hygiénique, qui dépend, outre l'hérédité, d'un genre de vie réglé, des soins cosmétiques, de l'éloignement des excès et des

(1) Voyez *Claudinus.* Saint *Chrysostôme* reproche à l'eunuque Eutrope, que son visage, privé de fard, paroît plus laid et plus ridé que celui d'une vieille femme.

(2) En Chine, d'après *Macartney*, Voyag. (trad. fr.) t. 3, p. 193; dans ce pays la castration est souvent opérée sans danger sur des hommes pubères ; alors, dit ce voyageur, leur barbe tombe. *Pietro della Valle*, Voyag. t. 4, p. 302, dit le contraire pour les orientaux. Un cerf châtré, lorsqu'il a son bois, le conserve.

passions violentes : elle s'observe communément dans les personnes douées d'un caractère doux et facile, tandis que des muscles fortement marqués et la rudesse des traits annoncent ordinairement des caractères tranchés et des ames ardentes. En consultant la Nature sur les ménagemens de la grossesse, le tems de l'allaitement, le genre de nourriture, et sur l'éducation physique et morale qui convient le plus à l'enfance, on peut produire en quelque sorte la beauté (1); puisqu'elle accompagne presque toujours, avec la grace, la vigueur et la force des individus. Des parens sains et robustes, et peut-être le mélange du sang des nations (2), contribuent encore beaucoup à la propagation de la beauté des êtres qui en sont les heureux produits.

---

(1) Calvidii *Lœti*, (Claude *Quillet*,) Callipædia; Paris, 1655, in-4, et Lond. 1707, in-8, plus complette, ainsi que diverses traductions françaises de ce poëme. — Plus les parens ont d'amour mutuellement, plus ils font de beaux enfans, autant que peut y donner lieu la constitution de ces mêmes parens.

(2) Charl. August. *Vandermonde*, Essai sur la manière de perfectionn. l'esp. hum. Paris, 1756, in-8, d'après *Buffon*. *Pallas* dit que les mongols mêlés au sang russe, produisent de beaux individus.

L'âge auquel l'homme peut se reproduire dépend de la promptitude de son accroissement, de l'avancement du moral, de la chaleur du climat et de la nature des alimens. Tel l'habitant des villes est plutôt pubère que le simple agricole, et l'équatorial dans un âge plus jeune que l'hyperboréen. Cependant des peuples du nord qui appartiennent aux tribus mongoles, comme les samoïèdes, kamtschadales, lapons (1), ayant peu de croissance en hauteur, et vivant constamment de chair (2), sont pubères aussitôt que dans le midi.

Croissant plus vîte, et douée d'une plus grande sensibilité que l'homme, la femme, toutes choses d'ailleurs égales (3), est plutôt en état d'engendrer : mais plus on acquiert de bonne heure cette précieuse faculté, plutôt elle se perd, comme on l'observe dans la zone torride.

---

(1) *Klingstœdt*, Mém. sur les samoïèdes et lapons, p. 48, sq.

(2) On hâte aussi la puberté dans le midi, par des alimens très-nourrissans. Chez les banians, *Ovington*, Voyage, t. 2, p. 28, trad. fr. Paris, 1725, in-12.

(3) *Buffon*, (édit. in-12), t. 4 p. 238. *Haller,* Physio. l. 28. *Roussel*, Syst. physiq. de la femme, part. 1.

Dans le développement successif des organes de la génération, qui complette l'être vivant, il se manifeste des changemens généraux dans son physique : telle est l'éruption des poils aux aisselles, aux parties génitales, et celle de la barbe (1). La gravité du son de la voix, la vigueur musculaire, l'action vive du systême glanduleux, qui présente alors des sécrétions odorantes à la superficie du corps, ce virus vital ou *thoré* (2), et cette puberté de l'intelligence, entourée des tempêtes fougueuses des passions ; voilà les puissans effets de cette époque orageuse de la vie.

Dans tous les êtres organiques dont les sexes sont séparés, les femelles n'ont évidemment reçu l'existence que pour la propagation des espèces : sans doute la sage Nature n'a point altéré les lois immuables, universelles de son plan pour le genre humain. Et comment la femme ne seroit-elle pas uniquement formée pour l'amour ?

---

(1) Marc. Antoin. *Ulmi*, Physiologia barbæ humanæ. Bonon. 1603, fol.

(2) *Aretœus*, Curat. diuturn. l. 2, c. 5. Voyez ma Dissertation sur les philtres, dans Magasin encyclop. an 7, therm.; et *VVithoff*, de Castratis, comm. 2, p. 31. Ceux-ci en sont privés.

Toute son organisation ne conspire-t-elle pas à cette suprême destination de tout ce qui respire? Comparez cette délicatesse gracieuse, cette noblesse des membres, cette souplesse voluptueuse, ces formes coulantes et légères, ces contours adoucis dans le beau sexe, avec cette charpente dure, nerveuse, carrée, cette âpre structure, ces muscles robustes, dessinés avec rudesse et prononcés avec une mâle vigueur dans un Hercule : ce dernier n'est-il pas essentiellement constitué pour attaquer et subjuguer un être impuissant, qui ne doit résister qu'avec une molle langueur? La foiblesse d'un sexe toujours prêt s'oppose à la force, qui n'est puissante que dans quelques instans; sans ce balancement de pouvoir et de volonté (1), la Nature ne pourroit assurer son triomphe et établir l'harmonie de l'amour dans le genre humain. Si la pudeur d'un sexe eût été remplacée par une force toujours subsistante, la passion momentanée de l'homme, cette source de vie qui s'épuise si promptement, eût bientôt perdu sans retour cet équilibre,

(1) *Rousseau*, Emile. — De la Femme, ou Sophie. Consultez aussi *Roussel*, Système physique et moral de la femme, t. 1.

et

et anéanti ce concert des plaisirs qui les maintient sans cesse. Combien cet effet eût été plus prompt dans ces contrées de feu, où l'on ne respire que l'amour, où ce sentiment ne transporte pas seulement l'ame entière, mais dégénère en délire insensé, en fureur effrénée, en rage indomptable !

Il se trouve de singuliers rapports d'analogie entre le sexe féminin et l'enfance ; ils ont des points communs de sensibilité, des maladies semblables en quelque sorte. La contexture de leurs organes est molle et humide ; leurs figures sont arrondies. Puisque les femmes sont essentiellement de grands enfans par la complexion, et même par la tournure de l'esprit (nouvelle preuve de l'influence du physique sur le moral), elles doivent mourir moins promptement. Comme elles sont, pour ainsi dire, encore jeunes de constitution dans la vieillesse de l'âge, elles sont plus vivaces que les hommes, selon les calculs de probabilité de la vie (1). Elles vieillissent, à la vérité, de fort bonne heure, plutôt par foiblesse d'organisation

(1) Voyez les Tables de mortalité de *Fischer*, *Süssmilch*, *Kerseboom*, *Simpson*, *Deparcieux*, *Dupré-Saint-Maur*, *Daignan*, etc.

que par épuisement de vie. Lorsqu'elles ont passé sans danger l'âge auquel les règles cessent ordinairement, elles peuvent espérer encore de parcourir une longue carrière. Toutefois les individus les plus sensibles parviennent rarement à un âge fort avancé.

Indépendamment des attributs sexuels, la conformation de la femelle diffère de celle du mâle, soit à l'extérieur (1), soit intérieurement. Ces modifications de structure sont radicales, et se trouvent dans tous les individus. Le squelette féminin est plus petit, plus frêle et plus mince que celui de l'homme; les protubérances osseuses sont plus aplaties; les crêtes ont moins d'éminence; le bassin a beaucoup plus de largeur

---

(1) Les principaux auteurs qui en ont traité sont : *Melchior Sebizius*, de Differentiis corporis virilis et muliebris; Argentor, 1629, in-4. *Regn. Graaf*, de Viror. et mulier. organis generationi inservientib. *Franc. Thierry*, Ergò præter genitalia, sexus inter se discrepant. Paris, 1750, in-4. *Süe*, Ostéologie d'Alexandre Monro, part. 2. Encyclopédie alphab. art. femme et viril. Alb. *Haller*, Element. physiol. t. 7. Jac. Fid. *Ackermann*, de Discrimine sexuum præter genitalia; Mayenc. 1788, in-8. A. Frid. *Nolte*, Dissert. sistens momenta quæd. circà sexûs differentiam; Gotting, 1788, in-8, etc.

et d'ampleur, sur-tout dans les pays orientaux (1). Considérée dans l'état vivant, la femme a le systême nerveux plus sensible, plus mobile; son caractère est plus aimant (2) et plus voisin de la nature; il se sent davantage entraîné vers les travaux, les soins, les peines qu'exige la foiblesse de l'enfance; il est plus compatissant pour les infirmités humaines. La femme semble n'exister que pour offrir un appui secourable au malheureux, ne vivre que pour calmer les peines de l'homme, et ne respirer enfin que pour aimer : c'est là sa première, son unique destination; c'est la seule loi qui lui soit imposée. Combien elle sort de la sphère qui lui est assignée ! combien elle est coupable

---

(1) *Camper*, Mém. pour prix propos.; et de *Pauw*, Rech. sur les grecs, t. 1.

(2) Dans les femmes, la jouissance a des relations plus étendues que dans l'homme, selon *Delignac*, de l'Homme et de la Femme, physiq. t. 2, p. 55. Il faudroit être un nouveau Tirésias, pour décider comme lui que la femme jouit davantage que l'homme dans l'union des sèxes. Cependant ce sentiment est probable, parce qu'elles sont plus sensibles; mais leurs sensations, quoique plus universelles, sont peut-être moins vives à cause de la foiblesse de leur organisation.

lorsqu'elle transgresse ces saints devoirs de la nature !

Si la femme ne doit exister que pour l'amour ; si sa beauté, sa douceur expriment ce vœu solemnel de la Nature; si sa propre sensibilité lui en impose l'obligation, ou plutôt la nécessité ; enfin si son cœur, la jeunesse et la chaleur du printems, la poursuite passionnée de l'homme, viennent tour à tour l'y convier ; ne doit-elle pas s'abandonner à ce sentiment brûlant et voluptueux, juste dédommagement des souffrances de la maternité, des fatigues de neuf mois de grossesse, et des peines douloureuses de l'enfantement ? L'amour est pour l'ame de la jeunesse ce que le soleil est à nos yeux ; son éclat éblouissant rend aveugle sur la crainte des maux qui le suivent. Tout être qui résiste à cet inexprimable penchant, en est souvent puni par de violentes et funestes maladies nerveuses (1) ; mais l'excès des

(1) *Buffon*, Supplément, t. 7, (édit. in-12), en rapporte un exemple frappant. Les oiseaux de volière, éloignés de leurs femelles, et ne pouvant satisfaire leur ardeur, meurent souvent d'épilepsie. Les femmes cénobites sont plus exposées que les autres aux cancers au sein et à l'utérus, à cause de leur état célibataire.

plaisirs de l'amour, franchissant les sages barrières imposées à la foiblesse humaine, énervant tous les ressorts de la vie, ouvre une large porte à une foule de calamités.

On renouvelle l'action vitale, on réveille les membres assoupis dans l'épuisement de l'ardeur amoureuse de l'homme (1), par la chaleur restauratrice de la jeunesse et de la beauté (2). Les orientaux retrempent ainsi les ressorts d'une vie défaillante dans la

---

(1) Les américaines causent, dit-on, dans ce cas, un violent satyriasis à leurs époux, en appliquant sur leur verge des insectes caustiques. *Pauw*, Rech. sur les améric. t. 1, p. 52-54, d'après Amerigo. Vespucci. — Les personnes trop ardentes en amour ne font guère d'enfans. *Joubert*, Erreurs popul. part. 2, c. 21, p. 151. *Bowles*, Introduct. à l'hist. nat. d'Espagne, dit que le vent *solano* met les jeunes gens, hommes et femmes, dans une fièvre excessive d'ardeur amoureuse. *Kraschenínnikow* rapporte que les femmes kamtschadales avalent des araignées pour se rendre fécondes. Selon des voyageurs, les indiennes mangent le prépuce qu'on coupe aux circoncis, pour un semblable objet, etc. On sait que les anciennes romaines s'exposoient aux coups de courroies que distribuoient nuds les prêtres saliens, afin qu'elles pussent avoir des enfans. Combien d'autres superstitions je passe sous silence !

(2) Consultez ma Dissertation sur les philtres, dans le Magasin encyc. messidor an 7.

couche, entre les bras des jeunes vierges. David, au déclin de ses jours, et tant d'autres voluptueux dont la vie s'est consumée dans la source brûlante des plaisirs, ont fait usage de ce moyen. Capivaccio en attribuoit le succès à l'inoculation d'une transpiration réparatrice, fortifiante, et, pour ainsi dire, vitale, qu'une florissante et robuste jeunesse insinue dans tous les pores d'un vieillard accablé sous le fardeau des années, et épuisé de volupté. L'excitement imparfait de l'amour est, suivant Gaubius, la seule raison du prompt rétablissement des personnes énervées qui se mettent à l'usage du lait de femme. Toutes les nations de la zone torride, que la chaleur rend passionnées pour les plaisirs de l'amour, font un usage presque continuel de substances aphrodisiaques, de drogues excitantes et de philtres, dont la brûlante activité porte dans les entrailles, des semences de destruction, bouleverse l'entendement, et suscite la démence et la phrénésie. L'ardeur d'amour entre en effervescence dans certains états morbifiques, comme dans la lèpre (1) et la manie (2); mais cette

(1) *Aretœus*, Diuturn. 2. *Lorry*, Morb. cutan. — Observat. of a society at London. 1, n° 18. Il en est

fougueuse passion, dans l'état sain, n'est point égale dans tous les tempéramens. Les sanguins, plus voluptueux, aiment les préludes amoureux; le sombre et jaloux mélancolique brûle d'une flamme secrette et constante; le pituiteux est insensible, ou plutôt glacé; le bilieux, au contraire, est rempli d'une ame de fureur, d'une rage aveugle, mais bientôt épuisée. Le caractère d'amour qui est propre aux peuples du nord est celui du phlegmatique; mais ils n'en sont pas moins féconds, car la stérilité augmente en raison des excès de la volupté (3), et le

---

de même de la plupart des maladies cutanées; car on sait combien il existe de connexions sympathiques entre la peau et les organes de la génération. On a dit que l'opération de *masser*, ou pétrir mollement le corps et les articulations, dans les Indes, étoit plus voluptueuse que celle de l'amour. *Legentil*, Voyage aux Indes, t. 1, p. 129. Cette coutume étoit connue des romains; car toutes les voluptés accouroient des trois parties du monde pour les corrompre. *Martial* dit :

Pecurrit agili corpus arte tractatrix,
Manumque doctam spargit omnibus membris.

(2) *Pfeiffer*, de Maniâ, p. 32; cette fureur est si excessive qu'elle cause souvent la mort.

(3) *Laurent Joubert*, Err. popul. part. 2, c. 21, ibid. *Buffon*, t. 4, édit. in-12.

grand nombre des enfans est souvent une preuve de chasteté.

Il est nécessaire d'observer que toutes les nations nomades, accoutumées à vivre à cheval, ont en général une moindre fécondité que les autres, parce que ce genre de vie comprime à la longue, et oblitère en partie les vaisseaux qui se rendent aux organes de la génération. Les tartares, comme les anciens scythes (1) et les arabes (2), confirment cette vérité par de continuels exemples.

Une longue continence dans l'homme obligeant la liqueur séminale à se résorber dans le torrent de la circulation, augmente vivement l'excitabilité musculaire et nerveuse; elle occasionne une sécrétion abondante, d'une odeur fétide (3), qui disparoît totalement avec les forces, par la mutilation des parties génitales, et principalement par

---

(1) *Hippocrates*, de Aërib. locis et aquis, p. 269, edit. *Foës*. Mais il paroît aussi que le froid extrême contribue beaucoup à cet effet.

(2) *Avicenna*, Canon, p. 691, edit. fol. Basil.

(3) *Borelli*, Centur. 2, propos. 191. *Withoff*, de Castratis, p. 47.

la castration (1). Peut-être le vomissement qui se manifeste dans la femme après l'imprégnation, est-il causé par la puissante activité de la semence. On n'est pas assez persuadé combien la déperdition trop prématurée du sperme affoiblit tous les organes, accable le corps et abrutit l'ame : aucun homme abandonné à cette passion avant un entier accroissement, ne peut avoir des sentimens d'énergie, une ame ardente de courage, de force et de génie ; son esprit languissant devient incapable d'un généreux effort. Telle est, sans doute, cette cause secrette qui contribue principalement à la dégradation des peuples policés (2), qui les amollit, qui les énerve dans le luxe et les voluptés. Les peuples barbares, qui sont

---

(1) *Withoff*, ibid. *Buffon*, t. 5. *Aristot.* Gener. animal.; cette odeur des parties génitales chez les femmes, est pour l'homme un puissant excitant, et celle de l'homme réciproquement. Il est singulier que la nature diminue l'amour en raison de la propreté trop affectée, trop grande de ces organes.

(1) Tous les peuples chastes sont très-robustes et courageux ; ils ont une taille élevée. *Tacit.* Mor. german. c. 5. *Cæsar*, Bell. gallic. l. 2. *Mallet*, Intr. à l'hist. de Danem. p. 202; l'assurent de différens peuples celtes; voyez aussi Herman *Conringius*, de

chastes, conservent toute la force de leur ame et la mâle vigueur du corps.

On a vu des femmes robustes et hommasses avoir de la barbe; mais on remarque plus particulièrement ceci dans celles qui ont passé le tems de la menstruation (1). Il existe un grand rapport de sympathie entre les organes de la génération et ceux de la digestion, de la surface du corps et de la voix. Lorsque les premiers s'éveillent pour la première fois, tout le corps devient alors plus irritable et plus sensible, l'intelligence s'éclaire presque tout à coup, les sens acquièrent plus de finesse et de perfection.

Les alimens ont la plus grande influence sur la sécrétion de la semence; ils semblent se transformer en elle. L'homme qui voudroit demeurer vierge devroit nécessairement réduire la quantité de sa nouriture,

---

Habit. germar. c. 2. *Pelloutier*, Hist. des celtes, etc. il étoit défendu aux juifs de se livrer, pendant la guerre, aux plaisirs de l'amour, de crainte qu'ils n'en fussent énervés, sous leur climat chaud.

(1) *Hippocrate* l'avoit jadis observé; voyez encore *Pline*, l. 28, c. 16. *Rhodius*, Centur. 3, observationum medicar. 40; et Martin *Schurig*, Parthenolog. p. 190; consultez encore Jac. *Barlini*, de Fœminis ex suppressis menstruis, barbatis, sect. 1 et 2. Passim.

la choisir simple et végétale. C'est dans les tems d'effervescence amoureuse, où le genre nerveux est dans un état de mobilité extrême, que règnent, non seulement les passions les plus fougueuses, mais encore que se montrent les attentats les plus inouis, le courage le plus indompté, la force d'ame la plus sublime; c'est à cette époque orageuse que l'imagination est la plus brûlante; et aucun homme ne perd sa raison avant cet âge, à moins qu'il ne soit né imbécille.

Dans les régions septentrionales où la puberté est la plus tardive, la puissance reproductrice se conserve aussi le plus longtems; par une raison contraire; les climats ardens du midi font promptement perdre la fécondité. Il en est de même de la menstruation dans le sexe féminin. En général, l'homme devient pubère de quatorze à dix-huit ans, la femme, de douze à quinze. Une abondante nourriture, l'avancement du moral, et sa corruption prématurée dans les villes, avancent cette époque. La faculté d'engendrer s'évanouit à quarante-cinq ou cinquante ans au sexe, et vers soixante ans aux hommes, quoiqu'on puisse apporter différentes exceptions à ces règles générales.

Aussitôt que la femme a conçu, toute

l'économie animale entre dans le trouble; elle devient très-irritable; tout la change, tout l'émeut, la transporte; parce que le système nerveux est dans un état inconcevable d'agacement et d'odaxisme, nécessaire à la formation et au développement d'un nouvel être (1). Combien de ménagemens sont dus à la grossesse, sur-tout dans le principe, à cause de la facilité qu'ont alors les femmes d'avorter! les contrées ardentes y sont le plus exposées, parce que la circulation du sang y étant plus rapide, les hémorrhagies utérines s'y observent plus fréquemment.

Quand on examine les variations qu'éprouve le corps de la femme dans les différentes contrées de la terre, on les trouve

---

(1) *Harvey*, de Generatione animalium exercit. 3. Cette tension de tout le corps, et dont la cause réside dans l'utérus, affecte principalement l'estomac. Les vastes connexions de ce dernier organe avec tous les membres leur font sentir ces ébranlemens nerveux. Il semble que l'économie animale de la femme, en recevant le sperme, soit imprégnée d'un poison ou d'une sorte de virus; on peut regarder la matrice comme une sorte d'estomac particulier; le tems de la grossesse est, pour ainsi dire, une sorte de digestion séminale; l'accouchement ressemble à un vomissement naturel.

aussi marquées que dans l'homme, puisque ces deux sexes sont soumis aux mêmes lois générales de la Nature : toutefois, parmi les sauvages, chez lesquels le sexe est spécialement chargé des plus rudes travaux, par l'abus de la force, il doit être plus déformé que chez les nations policées; mais le luxe et les vains ajustemens qu'il fait naître contrarient souvent la beauté des formes, et corrompent la noble simplicité de la Nature.

Quoique nous devions considérer le sexe féminin sur toute la terre comme divisé en pareilles races que l'homme, nous trouverons de grandes variations dans la beauté. On a dit que les hommes en avoient proportionnellement davantage que les femmes dans l'ancienne Grèce (1); on pourroit peut-être dire le contraire aujourd'hui (2),

---

(1) *Pauw*, Recherches sur les grecs, t. 1; les belles femmes y étoient adorées. Hélène causa, comme on sait, la fameuse guerre de Troye; la belle Aspasie de Milet, mit la Grèce en combustion sous Périclès. Selon Athénée, trois jolies courtisannes enlevées, furent le germe de la guerre de Péloponèse.

(2) *Choiseuil Gouffier*, Voyage en Grèce, t. 1, trouve fort beau le sexe grec moderne, avec les autres voyageurs. *St. Non* le dit aussi des siciliennes et des napolitaines, descendues des colonies grecques. Les

quoique la rudesse du despotisme turc ait beaucoup altéré les traits des grecs.

Toutes les femmes méridionales sont des brunes plus ou moins agréables. Elles ont des yeux fort brillans et vifs, un teint très-animé, excepté dans les contrées trop ardentes. Les yeux des grecques sont grands et très-ouverts (1). Dans le nord, les femmes sont plus fréquemment blondes et à iris azurées que les hommes (2) : elles ont une blancheur éblouissante, mais qui dégénère quelquefois en fadeur. Le sexe le plus beau, le plus enchanteur de toute la terre habite dans les contrées tempérées de l'Europe et de l'orient. Le pinceau d'Appelles, la touche délicate du Corrège et de l'Albane exprimeront-ils ce coloris de rose, ces contours sinueux, ce dessin moëlleux et pur, cette légèreté coulante de ses formes ? Qui peut rendre cette taille svelte et dégagée,

---

femmes de l'archipel de la mer Egée, sont très-blanches, belles, enjouées, et fort agréables, selon *Gemelli Carreri*, t. 1, p. 110; voyez aussi *Spon*, etc.

(1) *Belon*, Observ. p. 200. Les anciens ont donné ce caractère à leurs sculptures.

(2) *Linné*, Fauna suec. p. 1. — Voyag. histor. de l'Europe; Paris, 1693, t. 8, p. 279. Elles sont aussi fort fécondes, ib. p. 280.

cette molle élégance de la démarche, ces attitudes pleines de volupté; la pudeur, cette ingénue compagne des grâces, et ce doux sourire des lèvres, et cette flamme pénétrante d'un regard d'amour, dans la géorgienne, l'espagnole, la française, l'anglaise, la grecque, etc.? Comment représenter à nos yeux ces trésors divins que la main de la Nature voulut orner de tous ses attraits, que l'Amour se plut à couronner de ses dons et de sa munificence? Souleverons-nous le voile de l'innocence et de la pudeur qui les recouvre? Peut-on peindre le charme délicieux qu'ils suscitent dans tous les cœurs? Est-ce aux mortels à décrire cette vapeur enivrante qu'exhale le sein oppressé d'une amante? Quelle expression nous retracera ce feu dévorant qui l'embrâse, ce sentiment impétueux, ce délire qui la vivifie et qui la tourmente? Roses nouvelles que respecte l'Aquilon, ainsi vous ouvrez dans la sécurité, votre chaste et timide sein aux rayons séducteurs de l'astre du jour; vous êtes les vives images des aimables circassiennes (1), des

---

(1) *Jean Struys*, Voyage, t. 2, (édit. in-12), p. 75. *Tavernier*, Voy. t. 1, p. 468.

mingréliennes (1), des kachemiriennes (2), des géorgiennes (3) en Asie, et enfin de presque toutes les européennes, sur-tout dans le midi de cette partie du monde.

Les femmes turques sont aussi fort jolies (4), et les rousses y sont plus estimées que les brunes auxquelles les persans accordent la préférence (5). On trouve encore de très-belles femmes dans les Indes : telles

---

(1) *Chardin*, Perse; Lond. 1686, fol. part. 1, p. 78 et suiv.

(2) *Bernier*, Voyage au Mogol; Amsterd. 1710, t. 2, p. 281; voyez aussi le Journal des savans, 1784, p. 139. Il n'est permis ni aux juifs ni aux chrétiens d'acheter en Turquie de toutes ces belles femmes; elles sont réservées pour les croyans fidèles à Mahomet.

(3) *Chardin*, ibid. p. 204; et édit. in-4, t. 1, p. 171; il assure que dans ce pays, on ne voit pas un seul visage laid. *Aurelio degli Anzi*, il Genio vagante, t. 1, p. 170, le dit de même des hommes.

(4) Journal des savans, ib. *Thévenot*, Voyage, t. 1, p. 55. *Belon*, Observ. Paris, 1555, fol. p. 199. Elles se peignent les sourcils en noir, et font tomber, ainsi que les hommes, le poil du pubis avec un dépilatoire d'orpiment et de chaux, nommé *rusma*, ibid. p. 198. Il en est de même des égyptiennes, suivant Prosper *Alpin*.

(5) *Laboullaye le Gouz*, Obs. p. 110.

sont

sont celles de Lahor (1) et de Bénarès, vers le Bengale (2). Quoiqu'elles soient fort basanées (3), elles ont une grande douceur de visage, beaucoup de vivacité et une belle taille déliée. On recherche encore en Asie les femmes jaunes de Golconde et de Visapour. Ce n'est point cette pâleur livide et plombée d'un cadavre, ni cette couleur ternie, ni ces traits fanés, abattus, ni ces yeux jaunâtres, ces regards languissans, éteints; ou bien cette figure malade, inanimée des filles qui ont les pâles couleurs; mais c'est une nymphe vive et sémillante qui auroit une légère teinte d'ictère, avec un visage éclatant de santé et des yeux remplis du feu de la volupté.

Il ne faut pas croire qu'on ne puisse trouver de belles femmes sur le continent brûlé de l'Afrique. Les mauresques peuvent

(1) Journal des savans, ibid. p. 138.

(2) Elles sont les plus lascives de l'Inde. Voyage de *Pyrard*, p. 353. Elles préfèrent les hommes blancs d'Europe à tous les autres indiens. ibid. part. 2, t. 2, p. 65.

(3) Selon *Tavernier*, Voyage, t. 3, p. 80, toutes les femmes du Mogol n'ont *naturellement* point de poil en aucune partie du corps, et les hommes n'ont que peu de barbe.

passer pour assez jolies (1), et celles des montagnes de l'Atlas sont assez blanches (2); mais celles qui vivent sur-tout dans les villes, à l'abri des feux du soleil, sont d'une blancheur si éclatante, dit Poiret (3), qu'elles éclipseroient la plupart de nos européennes. Il est certain que les lieux à couvert de la lumière, étiolent les personnes ainsi que les plantes (4). Ainsi, les habitans du Guzurate, qui sont olivâtres, ont des femmes bien plus blanches qu'eux, parce qu'elles ne s'exposent pas à l'ardeur du jour (5), comme dans tout le reste de l'Asie, où le sexe est enfermé dans des harems. Les alimens purement végétaux concourent encore à blanchir la peau chez les otahitiennes (6), au lieu que la nourri-

(1) *Shaw*, Voyage en Barbarie, t. 1, p. 395.

(2) *Marmol*, Afriq. t. 2, p. 198 et 305.

(3) Voyage en Barbarie, t. 1, p. 31.

(4) *Hartsink*, Beschryving van Guiana, t. 1, p. 9, l'assure pour les habitans des sombres et humides forêts de cette contrée. *Bouguer*, figure de la terre, introd. p. 101, donne un exemple de l'inverse, en attribuant à la réverbération des rayons lumineux, par les montagnes, une plus grande coloration des habitans.

(5) Recueil des voyages pour l'établiss. de la comp. holland. t. 6, p. 405.

(6) *Anderson*, dans le Voyage I[er] de *Cook*, tome 2. Il ne faut cependant pas trop compter sur cette obser-

ture animale, huileuse et putride des groënlandaises les rend extrêmement brunes (1).

Les femmes du midi de l'Europe, qui sont vives et ardentes comme leur climat, ont aussi une beauté plus piquante que celles du nord de cette vaste contrée. Mais il est cer-

---

vation; car les seules nourritures ne peuvent influer sur la peau d'une manière assez marquée pour qu'on s'en aperçoive, à moins qu'on n'en suive le régime avec une rigoureuse exactitude.

(1) *Cranz*, Histor. von Gronland, t. 1, p. 178. C'est une remarque digne d'attention, qu'une nourriture très-animale développe beaucoup le système hépatique, et la sécrétion bilieuse. Tous les animaux carnivores ont un fiel très-âcre, comme Aldrovandi l'a vu dans l'ours; ils en ont besoin pour accélérer la digestion qui, sans cette action, tourneroit facilement vers la putridité. Tous les êtres qui ont le système bilieux trop actif, ont moins de blancheur que les autres, parce que la liqueur irritante que sécrète le foie, se répand dans toute l'économie animale et teint toutes les humeurs en jaune. Comme les matières animales fournissent beaucoup d'hydrogène, l'un des principes chymiques des huiles, et que le foie est le principal organe qui en débarrasse la masse du sang, il n'est point étonnant qu'il sécrète tant de bile, qui est un savon animal composé d'une sorte d'huile, de soude et d'albumine, etc., selon les analyses qui en ont été faites; voyez *Cadet*, dans les Mém. acad. sc. *Deyeux* et *Fourcroy*, etc.

tains pays où le sexe a plus d'agrémens que dans les lieux circonvoisins. Les belles françaises sont vers Marseille, Avignon, et dans la plupart des endroits de l'ancienne Provence, qui furent jadis peuplés par une colonie grecque de Phocéens. Les espagnoles les plus jolies sont, à ce qu'on prétend, vers Cadix. Les plus agréables portugaises sortent de la ville de Guimanarez. On trouve de très-belles femmes en plusieurs lieux de l'Italie. Les albanaises sont bien faites, et les grecques de l'île de Chio sont charmantes. On voit d'aimables polonaises ; et Regnard loue beaucoup les femmes de plusieurs villes anséatiques. On connoît encore la douce sensibilité des anglaises, le gracieux enjouement des parisiennes, le teint fleuri et l'élégant corsage des femmes de la Normandie, l'embonpoint des allemandes, le noble maintien des suédoises, etc. En Asie, le sexe est fort beau à Ispahan, tandis que dans les contrées environnantes il est assez maltraité de la Nature. On prétend que les plus jolies chinoises sont de la province de Nanking et de Nancheu sa capitale. Le reste des immenses régions de l'Asie est trop peu connu pour qu'il soit facile de porter un jugement sur leurs femmes. Plusieurs îles de la mer du

Sud possèdent encore de belles femmes; et celles des akansas, dans l'Amérique septentrionale, correspondent assez à la beauté des hommes.

Belon assure qu'il n'est aucune femme dans l'orient, dans le bas peuple même, qui n'ait, dit-il, le teint frais comme une rose, une peau blanche, polie, bien tendue et douce comme du velours; c'est peut-être à cause du fréquent usage qu'elles font des bains. L'habitude qu'ont prise les peuples mahométans, d'acheter les plus belles femmes de la terre, a contribué à rendre leur sang plus beau; car étant sortis, pour la plupart, des tartares, ils en avoient toute la laideur. Les persans, qui étoient jadis une nation extrêmement difforme, sont devenus aujourd'hui, sur-tout dans les grandes villes, aussi bien faits que les peuples européens (1). Les égyp-

(1) *Chardin*, Voyage en Perse, t. I. C'est sur-tout à cause de leur mélange avec les femmes cachemiriennes, circassiennes et autres qui habitent l'ancienne Colchide. Les riches persans sont plus beaux que les pauvres, parce qu'ils se sont mélangés plus souvent. Les guèbres ou parsis, anciens perses, sectateurs de Zoroastre, qui, comme les juifs, ne prennent des femmes que dans leur propre caste, sont bruns et fort

tiennes sont de petite taille (1), et l'embonpoint excessif est chez elles une grande beauté (2), quoiqu'elles soient d'ailleurs assez laides. Les femmes arabes sont fort agréables dans leur jeunesse ; mais elles ont la coutume, ainsi que la plupart des indiennes, de se défigurer par une foule de peintures gravées dans la peau (3). Les femmes noires des

---

laids : on remarque aussi que les juifs européens sont en général plus basanés que les peuples au milieu desquels ils vivent ; c'est une forte présomption contre ceux qui n'admettent que la chaleur et la lumière pour seules causes de la coloration du nègre.

(1) *Pietro della Valle*, t. 1, p. 401 ; elles ont de grosses mammelles. *In meroë crasso majorem infante papillam*, dit Juvénal. Les hommes en ont aussi de considérables. *Prosper Alpin*, Med. Æg. t. 1, p. 14 ; plusieurs femmes africaines regardent une gorge longue et pendante comme un agrément qu'elles se procurent dès leur jeunesse, en la faisant tomber. *Ladmiral*, de l'Afrique et du peuple africain ; Paris, 1789, in-8, p. 45. Voyez encore *Cadamustus* dans la Collection de *Ramusio*, t. 1, p. 100.

(2) *Prosper Alpin*, Medic. Ægypt. l. 2 ; elles se farcissent pour cela d'alimens très-nourrissans et très-gras ; elles vivent dans une grande oisiveté, et presque toujours dans des bains relâchans.

(3) *Marmol*, Afr. t. 1, p. 88. *Laboullaye*, p. 318. *D. L. R.* Voyage en Palestine, p. 260 ; cette coutume de se pointiller la peau avec des aiguilles, empreintes

côtes de la mer Rouge sont estimées des persans, qui en font venir un assez grand nombre (1).

Ne pensons pas que les négresses soient toujours dépourvues de beauté ; elles ont aussi leur prix. On en a vu de fort jeunes, ayant un nez droit et presque aquilin, et avec une figure qui, si nous en exceptons la couleur, n'auroit pas déparé une européenne : on n'y remarquoit point cette vilaine moue des éthiopiens (2) ; l'avancement des joues y

---

de diverses couleurs, est commune à presque toutes les nations, sur-tout à celles qui, étant sauvages et nues, n'ont pas d'autres ornemens : on la remarque même en Europe dans plusieurs personnes.

(1) *Tavernier*, Voyage, t. 2, p. 368. *Pyrard* assure que les indiens aiment beaucoup aussi les filles cafres, toutes noires qu'elles leur sont apportées de Mozambique ; voyez son Voyage, part. 2, p. 64 et suiv.

(2) *Volney*, Voyage en Syrie, t. 1, p. 74, observe que la forte réverbération de la chaleur faisant contracter les muscles du visage, cet état a pu causer aux nègres ce caractère national de museau prolongé. C'est beaucoup trop accorder à des causes superficielles ; car cette explication ne peut jamais résoudre la difficulté qu'offre le rétrécissement du crâne, la position plus postérieure du trou occipital, et beaucoup d'autres différences de formes examinées par les *Pechlin*, les *Sommering*, les *Meckel*, les *Albinus*, etc.

étoit presque insensible, et le sein, parfaitement placé (1), n'y étoit pas flasque et pendant, mais d'une agréable rotondité. Considérons ces lèvres d'un rouge éclatant de corail sur un fond d'ébène soyeuse, cette petite bouche qui ressemble à un bouton vermeil et frais de rose, posé sur du velours noir ; contemplons cette double rangée de perles brillantes, ces grands et beaux yeux pleins de feu ; admirons la douce aménité du visage, cette suavité des formes, cette voluptueuse flexibilité, ce balancement, cette souplesse dégagée de tous les mouvemens, bien plus sensible dans les nègresses que dans les européennes ; et s'il m'étoit permis de peindre tant d'autres attraits qui ne sont ordinairement couverts, dans ces esclaves infortunées, que du voile de la simple innocence, à combien de femmes laides, quoique blanches, paroîtroient-elles préférables pour des yeux non prévenus !

En général, ce qui contribue le plus à la beauté du sexe féminin, est un genre de vie agréable et libre de toutes les tracasseries des passions ; c'est encore l'usage des alimens

(1) Conférez ici le Journal des savans, 1684, *ibidem*.

sains et adoucissans, un climat tempéré et fertile. Les indiens disent qu'il ne se trouve point de belles femmes dans les pays où il y a de mauvaises eaux, et où la terre est avare de ses trésors et de son opulence ; mais le contraire n'est pourtant pas généralement établi : enfin, c'est l'amour, l'amour sur-tout ; c'est ce sentiment enchanteur qui fait naître la beauté, qui la perpétue dans les espèces. Combien de fois l'atonie de l'indifférence, la stupeur de la crainte, l'antipathie de l'aversion n'ont-elles pas produit d'individus contrefaits et hideux ! La Nature nous fait rechercher la beauté, parce qu'elle tend sans cesse à la perfection des espèces, dont celle-ci est la marque infaillible. Pourquoi faut-il que nos bizarres ajustemens la déforment si souvent ? De simples fleurs, parure modeste et virginale, ne couronnent-elles pas mieux le front des jeunes nymphes, que ces clinquans prodigués par un goût fastueux et gothique ?

Rien n'influe autant sur le moral que l'état civil d'un individu. Pourquoi tous les orientaux passent-ils de l'excès de l'adoration au suprême mépris pour les femmes ? N'est-ce pas leur jalouse rage qui les tient emprisonnées au fond des harems ? Ignorent-ils

que moins un être est libre, plus il se déprave en cherchant tous les moyens de se soustraire au joug? Il suffit de jeter un regard sur une orientale pour être sûr de sa jouissance lorsque l'occasion sera favorable. Sous un ciel de feu, la femme court d'elle-même au devant de l'amour: rien ne l'arrête. Peut-elle craindre une pire condition que la sienne? Esclave d'un sultan impérieux, et usé de débauches dès la jeunesse, elle ressent toutes les ardeurs de l'amour sans pouvoir jouir de ses bienfaits. Et une accablante tyrannie seroit le prix de sa fidélité! Et rien ne pourroit soulager ses peines! Son cœur s'indigne; et trouvant le bonheur dans la corruption et l'infidélité, elle s'y abandonne dans le délire de sa passion.

Pourquoi toutes les femmes sont-elles captives dans les empires despotiques? La douce liberté domestique d'un sexe fait pour les plus tendres sentimens, lui donnant plus d'empire sur l'homme, seroit-elle le soutien d'un sage gouvernement civil? L'oppression qu'un despote fait éprouver aux asiatiques, ceux-ci ne l'exercent-ils pas dans leur propre famille? ne s'en dédommagent-ils pas sur des êtres impuissans? Sans doute ces remarques sont fondées sur la vérité et sur l'expérience

de tous les siècles. Heureuses les nations européennes de concilier le bonheur social avec l'égalité des sexes ! Compagnes fidelles de l'homme policé, objets de leurs affections les plus chères, c'est à vous, ô femmes, que nous devons la félicité publique, la douceur des mœurs et des institutions politiques.

Cette fleur idéale (1), qui réside moins dans la conformation physique (2) que dans la pureté du cœur, la virginité est très-estimée de tous les orientaux (3), et même de quelques nations occidentales (4). Chez la plupart

---

(1) Carl. Frider. *Kaltschmidt*, de Virginitate. Jena. 1750, in-4, etc.

(2) Severinus *Pinœus*, de Notis virginitatis ; Paris, 1597, in-8, et edit. subseq.

(3) Des hébreux, deuteronom. c. 22. Prosp. *Alpin*, Ægypt. l. 2, etc. *Belon*, Observ. *Perry*, Travels. p. 250. *Chardin*, Pers. t. 3. *Tavernier*, *Thévenot*, *Busbeque*, Voyag. *Lemaire*, Voyag. p. 152. *Saint Olon*, à Maroc, p. 86. *Leo*, Afric. l. 3, à la riv. de Gambie ; Collect. de voyages, l. 7. *Savary*, *Niebuhr*, *Volney*, *Shaw*, t. 1. *Sonnerat*, l. 4. *Legentil*, Voy. t. 1. le frein de la verge est aussi un signe de virginité pour l'homme, selon *Valentin*, Pandect. med. leg. p. 32.

(4) Les moscovites, selon *Chappe d'Auteroche*, Voy. en Sibér. t. 1, part. 1. Les esclavons, d'après *Linhart*, von Krain, t. 1. Les espagnols, *Ranchin*, Morb.

de ces peuples, on fait un devoir à la femme de répandre du sang dans sa défloration. Mais cette membrane de l'hymen, tant de fois rejetée et dont l'existence est constatée par une foule de témoignages (1), peut être naturellement plus relâchée ou plus petite que l'injuste opinion des hommes et leurs bizarres desirs ne la recherchent. Quelques autres animaux, comme la femelle d'éléphant (2), mais non pas les femelles des singes, paroissent avoir, dit-on, une pareille membrane qu'on a cru être placée dans la femme pour une fin morale (3), parce qu'on en ignore l'utilité physique. Des coutumes religieuses orientales réclamoient jadis pour

---

Virgin. p. 358. *Joubert*, Erreur. pop. l. 5, c. 4; même dans quelques lieux d'Allemagne, *Schlichting* et *Valisnieri*, Oper. t. 3, p. 413, etc.

(1) Voyez ce qu'en rapporte *Haller*, Element. physiol. l. 28; et Carl. Gottfr. *Geller*, manes Pinæani. Rostoch. 1763, in-4. Bern. Siegfr. *Albinus*, Annot. acad. l. 4, c. 10, tab. 4, fig. 1, en donne la figure; sa couleur est rouge chez les blondes, et brun eaux autres filles. *Geller*, p. 42.

(2) *Blumenbach*, Gen. hum. var. nat. p. 20, ne l'a point vue dans cet animal.

(3) *Haller*, l. c. sect. 2, p. 97. Les singes n'ont pas de frein à leur verge.

leurs dieux insensibles, le sacrifice de la virginité, que quelques-uns demandent encore aujourd'hui (1), comme ce qu'il y a de plus précieux. La Vénus assyrienne, Astarté ou Cybèle, exigeoit l'amputation des parties naturelles de ses prêtres (2). En d'autres lieux, on fait si peu de cas de la virginité (3), que l'on regarde comme servile la peine que l'on prend de la cueillir, parce qu'on s'imagine qu'elle est une preuve du peu de mérite de la femme qui reste vierge.

---

(1) Autrefois les arméniens immoloient la virginité à l'idole *Anaitis*. *Strabon*, Geogr. et *Agathias*, l. 11. Les romains consacrèrent un temple à Priape, où les vierges étoient obligées d'apporter leurs prémices, selon *Augustin*, de Civit. Dei, l. 4, c. 2. *Arnobius*, l. 4; et *Lactance*, l. 1, c. 20. Aujourd'hui les canarins de Goa font de même. *Schouten*, Voyage ind. t. 1, p. 517, et sq.; et Rec. de voy. comp. ind. t. 5, p. 11. Le lingam ou priape est vénéré dans toute l'Inde.

(2) *Seldenus*, de diis Syris, syntagm. 2. *Jablonski*, Pantheon ægypt., etc.

(3) *Ulloa*, Voyag. t. 1, p. 343, edit. fr. *Leguat*, Voyag. t. 2. *Flaccourt*, Madag. c. 30, sq. *Lapeirère* prétend que les islandais obligeoient leurs filles à se prostituer aux étrangers; les peuples mongols du nord sont assez peu amoureux pour offrir leurs femmes mêmes à leurs hôtes; voyez *Steller*, *Kraschenninikoff*, les *Gmelin*, *Georgi*, *Pallas*, et la plupart des voyageurs au nord.

Dans les pays chauds, la couleur vermeille de la peau des européens, devient hâve et livide (1), parce que les fluides sont moins portés à la périphérie des corps. L'intensité du calorique rend aussi les muscles plus foibles; et les mamelles des femmes sont d'autant plus longues, que les contrées sont plus ardentes; les membranes s'agrandissent aussi, comme le prépuce des orientaux (2), que les peuples mahométans et juifs circoncisent, à l'imitation des anciens égyptiens. On excise encore les longues nymphes (3) de beaucoup

(1) Augustin Lebrecht *Muller*, de Causâ palloris cutis hominum, sub zonâ torridâ habitantium; Erlang. 1765, in-4.

(2) Même les chrétiens, *Leo*, Afric. l. 8. *Belon*, Observ. l. 3, c. 23. *Veslingius*, Syntagm. anatom. c. 6.

(3) *Léon*, Afric. l. 1; et aux éthiop. l. 5. *Belon*, ibid. p. 187. *Paul* d'Egine, l. 6. *Aëtius*, Amiden. tetrabibl. l. 4, serm. 4, c. 103. Paul *Jovius*, Histor. l. 3. *Thevenot*, Orient, l. 2, c. 74. *Galien* le dit des égyptiennes. *Tavernier*, t. 2. *Linschot*, au Pégu aussi, etc. Voyez encore Mathias *Zimmermann*, de Æthiopum circumcisione, art 9. — On a dit :

Noscitur ex labiis quantum sit virginis antrum;
Noscitur ex naso quanta sit hosta viri.

Mais on a vu combien ces sortes de marques étoient peu certaines, quoique Spigelius l'anatomiste les approuve.

des femmes (1) africaines, à l'âge de puberté (2), et l'on sait maintenant que le prétendu tablier de peau des hottentotes n'est qu'un prolongement considérable, soit naturel, soit artificiel de leurs nymphes (3). Il paroît que la circoncision exigée par la propreté dans le midi, rend le devoir conjugal plus susceptible de fécondité (4), en permettant librement la sortie de la liqueur

---

(1) *Roderic a Castro*, Univ. mulier. medic. l. 1, c. 3. Casp. *Bauhin*, Theatr. anatom. l. 1, c. 10. *Bierlingius*, Ephem. nat. cur. dec. 1, an 2, observ. 208, p. 310. *Pauw*, Rech. sur les améric. t. 2, p. 105; et Rech. sur les égypt. et chinois, t. 1. *Buffon*, t. 4, p. 254, (édit. in-12). On retranchoit même, à ce qu'on assure, le clitoris. *Avicenna*, de Albatara. *Albucasis*, l. 2, c. 7. *Moschion* et *Suidas*, p. 81, etc.

(2) Non pas avant, parce que les parties n'étoient pas assez formées. St. *Ambroise*, de Abrahamo, l. 2, c. 11; et *Chardin*, Pers. t. 3, p. 207.

(3) *Ten Rhyne*, Promon. bon. spei. c. 10, p. 33, sq. l'avoit dit avant les erreurs de *Kolben*. Voyez la figure qu'en donne *Levaillant*, Voyage africain 1er, t. 2, in-8.

(4) *Bauer*, de Causis fæcundit. gentis circumcis. Leipsig. 1719, in-4. *Wolfsheimer*, de Caus. fœcund. hebæor. Hall. 1742, in-4. D'après le juif *Philon*, Hist. l. 2. On assure que les femmes d'orient préfèrent les hommes qui ont leurs prépuces.

séminale, un long prépuce pourroit l'arrêter.

La menstruation (1), plus abondante dans les climats tempérés de la terre que dans les extrêmes de chaleur et de froidure, à cause de la pléthore qu'on y remarque dans les individus, n'est dans les femmes exercées et sauvages, qu'un léger suintement sanguinolent. On a prétendu, sur un examen inexact, que ces dernières étoient, pour la plupart, privées de cet écoulement (2), soit par la nature même, soit par l'art (3). Le

(1) Il est inutile de remarquer que le cours de la lune n'a aucune influence particulière sur le système utérin, et que les règles des femmes ne sont pas soumises aux mêmes périodes que les phases de cet astre; ce qui devroit arriver, s'il étoit la cause de cette dépuration des organes de la génération. Tout ce qui tient à une action nerveuse, dans l'économie animale, est soumis à une sorte de périodicité.

(2) *Lery*, Bresil. p. 1, c. 16. Les groenlandaises, *Olearius*, p. 132. *Pechlin*, Observ. 34, cent. 1. *Denys*, Americ. t. 2, p. 379. *Lafiteau*, Sauv. p. 290.

(3) *Lery*, ib. c. 16, l'attribue à des scarifications crurales. *Charleton*, de caus. catamenior. c. 2. mais elles se cachent pendant ce tems, *Corréal*, t. 1. *Ulloa*, voy. 1. — Adr. van *Berkel*, reis. nach rio de berbice und Surinam. p. 46.

sang

sang menstruel qui n'est point empreint de qualités vénéneuses, même dans les pays chauds (1), est quelquefois fétide chez les personnes rousses (2). Les quadrupèdes ont une sorte d'émanation sanguine (3) dans l'organe vénérien du rut (4), et les singes femelles sans queue (5) sont douées d'un

---

(1) *Niebuhr*, Descr. Arab. t. 1; opinion très-ancienne. Démocrite en a parlé le premier en Europe, dans son livre de la Sympathie et de l'Antipathie des choses. Voyez *Pline*, Hist. nat. l. 7, c. 15. *Ælian*. Anim. l. 8. *Columelle*, l. 11, c. 11.

(2) *Lorry*, Morb. cut. p. 25. *Zacutus*, l. 5, obs. 79. *Stalpart* van der *Wiel*, cent. 2, obs. 19, p. 223, trad. fr.

(3) *Aristot.* Hist. animal. l. 6, c. 18. *Plin.* Hist. nat. l. 28, c. 11. *Buffon*, t. 4, etc.

(4) *Verduc*, Usag. des part. t. 1, 272. *Arist.* l'avoit dit autrefois. Voyez aussi *Buffon.* Quelques femmes sont de même, hors le tems de leurs règles, sur-tout celles qui sont très-sensibles et très-ardentes; elles sont aussi plus long-tems réglées que les femmes grasses et hommasses.

(5) *Gassendi*, Vie de Peyresc, l. 5. *Duverney*, Œuvr. posthum. t. 2, p. 374. Charl. *Linné*, Mém. acad. Suec. 1754, trimest. 3. *Stahl*, Doct. ver. p. 770. *Erxleben*, Mammal. p. 11. *Buffon*, t. 3 et 14, etc. Andr. *Myrrhen*, Eph. nat. cur. 3, an 9, p. 387.

écoulement de sang qui n'a point de périodes fixes (1), comme dans le genre humain

Sous les cieux brûlans du midi, l'on a imaginé différens moyens plus ou moins cruels pour garder la virginité; telle est l'infibulation chez les hommes, qui les empêchant de se livrer à l'amour, conserve la délicatesse et la flexibilité de leur voix (2); telle est la ceinture de virginité, et la réunion ou sorte de couture des parties chez des femmes africaines et asiatiques (3); enfin la castration ou l'eunuchisme, qu'on prétend avoir été inventé par *Sémiramis* pour les hommes, et par *Gygès* pour les femmes, selon *Suidas* et *Hesychius*. Il n'est aucune

---

(1) *Vicq d'Azyr*, Syst. nat. compar. t. 2, disc. prélim; et *Blumenbach*, Institut. physiolog. (edit. 2a), p. 426. Walt. *Schultens*, der Ostindisch reise, p. 199; et *Happel*, Relat. curios. part. 2, p. 755, disent, à tort, que la femelle de l'éléphant est sujette à des périodes menstruels.

(2) En usage chez les romains. *Juvenal*, Satir. 4. *Martial*, Epigr. l. 9; Epigr. 28 et l. 7; Epigr. 82. Voyez Martin *Schurig*, Spermatolog. Francof. 1720, in-4. Corn. *Celsus*, Medic. l. 7, c. 25.

(3) *Linschot*, Pégu. *Tavernier*, t. 2. *Thévenot*, Orient. l. 2, c. 74. Casp. *Bauhin*, Théât. anat. l. 1, c. 10. *Buffon*, t. 4, p. 255. *Pauw*, Rech. t. 2, p. 107, etc.

opération qui efféminе autant les êtres qui y sont soumis (1). Il est maintenant prouvé que les hottentots ne se rendent pas monorchides (2) pour être plus vîtes à la course.

On peut opérer la castration par la seule compression de vaisseaux qui se rendent aux testicules (3); cette manière est la moins dangereuse; mais on observe encore quelquefois une irritation particulière dans ces organes inutiles, ce qui prouve qu'ils ne sont pas entièrement morts pour l'amour (4). L'eunuchisme parfait apporte d'immenses changemens dans la constitution du corps

(1) Phil. Laur. *Withoff*, de Castratis, commentat. 4; Duisburg. 1756, in-8.

(2) Comme on l'a répété d'après Pet. *Kolben;* voyez comment on a démontré le contraire. *Sparmann*, Voy. au cap de Bonne-Esp. t. 1. *Levaillant*, Voyage 1[er]. *Paterson*, Cap., etc. L'histoire nous a transmis que *Sylla* et *Timur-Leng* furent naturellement monorchides.

(3) *Boyle*, Util. philosoph. experiment. p. 296. De même chez les quadrupèdes. *Olivier* de *Serres*, Théât. d'agriculture, p. 367 et 384.

(4) Ils entrent quelquefois en érection. *Plazzoni*, Med. p. 52, c. 11; et même ils peuvent exercer quelquefois le coït, selon *Cabrol*, *Philostrate* et *Scaliger*, de Subtilit. exerc. 144. Voyez Martin *Schurig*, Spermatol. p. 395.

humain. Privé de barbe et de poils (1), ses formes s'arrondissent, sa taille est souvent plus petite (2); il se revêt en quelque sorte d'une nature féminine (3), et devient plus gras et plus replet (4). Perdant ce stimulant vital et odorant, cette vigueur musculaire, cette énergie nerveuse, cette brûlante activité du corps (5) et de l'ame, il ne reste plus à ces êtres dégradés et malheureux, qu'un esprit pusillanime, des sentimens flétris, un caractère ombrageux et plein de caprices.

---

(1) Le poil du pubis; *Withoff*, de Castratis, p. 60. *Aristot.* Hist. animal. l. 9, c. 50. *Ulmus*, Physiolog. barb. human., etc., des femmes deviennent barbues passé l'âge critique.

(2) De même chez les animaux, de *Serres*, ibid. p. 384. Cependant il y a des exemples d'individus châtrés devenus très-gros et très-grands; mais remplis de langueur, de mollesse, de flaccidité; tel le bœuf contre un taureau, le chapon contre un coq, le mouton contre le bélier, etc. Voyez *Paul.* Ægin. l. 4, c. 68.

(3) *Aristotel.* Generat. animal. l. 1, c. 2. *Withoff*, de Castratis, etc.

(4) *Buffon*, Hist. nat. (édit. Ire, in-4), t. 4, p. 444, et 2, p. 67. *Charlevoix* dit même dans son Hist. nat. de S. Domingue, que les caraïbes châtroient leurs prisonniers de guerre, afin de les engraisser pour les manger, ce que je ne puis croire.

(5) *Withoff*, de Castratis, comment. 2.

S'ils pouvoient recevoir quelque foible dédommagement en place de la plus précieuse des facultés, ils le trouveroient dans une voix plus argentine et plus molle que celle de l'homme fait (1). *Narsès* est presque le seul eunuque qui ait montré dans l'histoire ancienne une grande force d'ame ; com-

---

(1) *Casserius*, Vocis et auditus, l. 2, c. 24. Personne n'ignore qu'on pratique la castration en Italie pour avoir de bons chanteurs. Les anciens romains se contentoient d'infibuler les histrions. Voyez *Martial*, l. 7, épigr. 81 ; et *Juvenal*, Sat. 6, vers. 73 ; la manière d'infibuler, c'est-à-dire, de passer un anneau de métal dans le prépuce, vers son orifice, est décrite dans Cornelius *Celsus*, de Medicinâ, l. 7, c. 23, cec. 3. Voyez la figure de cet anneau, dans *Fabricius*, ab Aquapend. Chirurg. t. 2, c. 65, p. 205. Les dames romaines se plaisoient à jouir des esclaves rendus eunuques. *Juvenal*, ibid vers. 364.

Sunt quas eunuchi imbelles, ac mollia semper
Oscula delectent et desperatio barbæ,
Et quod abortivo non est opus. . . . .

Les turcs jaloux, pour prévenir ces jouissances désordonnées, recherchent des eunuques privés de tous les organes extérieurs de la génération. Voyez Augus. Gislen. *Busbequius*, Epist. itiner. turcic. p. 137. Ces infortunés esclaves éprouvent cependant encore quelquefois des irritations amoureuses. *Busbequius*, Lett. 3, etc.

bien n'auroit-il pas fait voir de courage et de magnanimité, s'il n'eût pas été soumis à cette barbare mutilation ! On sait que le fanatisme arma la main des prêtres assyriens de Cybèle, pour se faire cette opération dangereuse. Les seules contrées méridionales offrent ces coutumes dénaturées, ou plutôt ces attentats à la reproduction, par les raisons mêmes qui sollicitent davantage le genre humain à s'y livrer.

Il paroît que le genre humain seul est sujet aux pollutions nocturnes, au lieu que tous les autres mammifères ne sont nullement exposés à cette évacuation. La raison en est sensible. Notre espèce, dans l'état de civilisation, peut engendrer en tout tems, parce qu'elle jouit d'une grande abondance d'alimens, et que les deux sexes sont perpétuellement rapprochés, ce qui augmente les moyens de reproduction, et en multiplie les desirs. D'ailleurs, l'imagination de l'homme est plus vive, plus étendue que celle des autres animaux, et son influence sur les organes de la génération est très-puissante. Dans l'illusion des rêves d'une jeunesse ardente, la Nature tend, par un effort continuel, à exciter, à stimuler le sentiment de l'amour; et la femme même,

quoique douée d'une constitution plus délicate, et de la pudeur, de cette ingénue compagne des grâces, succombe cependant aux doux prestiges d'un songe voluptueux.

Une passion qui paroît naturelle aux hommes, puisqu'elle s'observe aussi chez les animaux, la jalousie, est d'autant plus vive que l'amour est plus ardent ; elle devient ainsi le tourment du méridional dans son harem, tandis que l'eskimau, le groenlandais (1), offre au contraire sa femme à ses hôtes étrangers.

Une multitude d'exemples atteste sans réplique que les femmes n'ont pas toujours besoin d'être réglées pour devenir fécondes. Par une raison contraire, on a vu une foule de femmes pléthoriques et sanguines continuer de voir pendant leur grossesse. Des observateurs prétendent que cette remarque est sur-tout applicable aux françaises méridionales ; mais aussi cette habitude devient souvent fatale à l'embryon, dont elle suscite

---

(1) *Lapeyrère*, Voyage, p. 176. *Egède*, Gronland, hist. Copenhag. 1763, in-8, p. 108. *Ellis*, Hudsons bay. De *Troïl*, Lett. isl. 14. *Lamotraie*, t. 2, assure le contraire, c. 15.

quelquefois l'avortement (1), et sur-tout pendant la constitution brûlante de l'été. On trouve encore des causes de stérilité dans l'excessif embonpoint, comme dans une trop grande maigreur et dans un état cachectique. Des travaux accablans, une tension d'esprit soutenue, des passions vives, impétueuses, des chagrins rongeans, des excès d'intempérance, un abus funeste de la volupté (2), une union conjugale prématurée, ou des liens que repoussent les sentimens du cœur (3), rendent bientôt le beau sexe inhabile à la génération. Ordinairement, les femmes les

---

(1) D'où naît souvent la stérilité des prostituées. *Joubert*, Err. pop. l. 2, c. 6. — Austrinæ constitutiones utero gerentibus incommodæ, dit *Roderic a Castro*, Univers. mulier. medicin. part. 1, l. 3, p. 119.

(2) *Israël Spach*, Mul. morb. *Roderic a Castro*, ib. part. 2, l. 3, c. 2, p. 222.

(3) *Roderic*, ib. part. 2, p. 236; la copulation sans amour est stérile, *id.* l. 3, c. 4, p. 70. Voyez *Paul d'Egine*, l. 6. Dans le midi l'on peut se marier plus jeune, car le sexe y est précoce; l'écoulement périodique se montre à dix ou douze ans, aux négresses; mais chez celles qui sont blafardes il est plus tardif. *Buffon*, Supplém. t. 8, p. 388, in-12. Les filles des hottentots boshmans sont déjà mères à 12 ans. *Thunberg*, Voyag. (trad. fr. 1794, in-8), p. 47.

plus fécondes sont d'un tempérament sanguin (1), et celles qui conçoivent plusieurs fois ne sont presque jamais maladives (2), tandis que les personnes grasses et les femmes sèches, brunes, fortes, hommasses cessent bientôt d'être réglées et sont communément stériles Malheur au sexe, qui, sollicité par la nature, attiré par l'inexprimable penchant de l'amour à la reproduction de son espèce, méprise sa douce voix; des cancers incurables aux mamelles et à l'utérus (3), des maladies de tout genre viendront fondre en torrent sur lui et écraser sa foiblesse!

Mais pourquoi les femmes sont-elles plus exposées à l'avortement que les femelles des autres animaux? C'est à cause de l'incontinence effrénée des premières dans le tems de la gestation, où tout le systême organique est dans un violent état d'orgasme et de susceptibilité nerveuse (4). Qu'on ne s'étonne

---

(1) *Gul. Ballonius*, Pharos medicor. l. 9, p. 500.

(2) *Nenter*, Fundamenta medic. p. 14. *Hippocrat.*, etc.

(3) *Arcœus*, Curand. vulner. l. 2, c. 3; ainsi les femmes célibataires, par religion ou par choix, y sont le plus exposées; mais les bonnes mères de famille, presque jamais.

(4) *Sauvages*, Nosolog. meth. t. 8. *Mauriceau*,

point encore que le trop fréquent usage des bains rende le sexe stérile, puisqu'ils ramollissent à l'excès toute l'économie animale. Cette considération est sans doute importante dans les empires et les contrées où le bain est d'une habitude journalière, comme en Moscovie et dans tout l'Orient (1); car qui ne voit pas que la population ne doive augmenter par un sage ménagement de ce salutaire usage?

Dans le tems de la menstruation, les parties naturelles, même chez les vierges, sont dans un grand relâchement; état qui a mal à propos autorisé des soupçons de déflora-

---

Malad. de femm. gr. *Zimmermann*, Expér. t. 3. Selon *Moschion*, le placenta est alors en danger de se décoller avec une hémorrhagie utérine. *Rivière*, Prax. med. t. 2, l. 15. *Mercurialis*, Morb. part. 2; et aussi *Hippocrate*, assure que la femme enceinte qui s'abstient des plaisirs de l'amour, en accouche plus facilement; voyez lib. de Superfetat. 5. La haine des époux cause la stérilité. *Aëtius*, Tetr. lib. ult. c. 26. *Heucherus*, Ster. p. 10.

(1) *Hippocrate*, de Loc. affect. *Floyer*, on Cold baths, p. 47. *Macquart*, Essai de minéralog. p. 476. *Sanchès*, sur les bains, etc.; de là vient souvent encore l'impuissance des hommes pour l'acte vénérien, selon *Plazius*, de Jucund. morbor. caus. part. 3, etc.

tion (1). Il est nécessaire encore de rappeler ici que le sang menstruel n'est jamais vénéneux comme on l'a prétendu. Dans l'Orient même, et sous les cieux enflâmés de l'Arabie, le commerce des femmes, pendant leur flux périodique, n'est point du tout dangereux (2). Cependant la propreté indispensable dans les climats chauds a sans doute engagé la plupart des législateurs, tels que Moïse, Mahomet, etc., et même des peuples sauvages (3), à fortement le proscrire.

Quelquefois la femme est réglée pendant l'allaitement, sur-tout si elle jouit du tempérament sanguin; elle peut alors concevoir; mais le moment le plus sûr pour la conception, en général, est avant ou après l'écoulement périodique, plutôt qu'en tout autre tems. C'est ainsi que Fernel instruisit

(1) *Severin Pineau*, de Notis virginit. l. 1, c. 5; et *Zacutus*, Lusitan. l. 2, obs. 34, rapportent chacun deux histoires de filles vierges qui furent jugées, par leurs époux, déflorées et corrompues avant le mariage, à cause de leur état menstruel; aussi ceux-ci furent-ils étonnés de les retrouver vierges après la conception.

(2) *Niebuhr*, Descript. de l'Arabie, p. 122.

(3) Chez les Incas au Pérou, selon *Garcilasso*; voyez *Carli*, Lett. amér. t. 1, p. 142; aussi dans des îles de la mer du Sud, d'après *Cook*, Voyage 2e.

la reine épouse de Henri III, à devenir mère.

Les blafardes, et toutes les personnes dont la peau est excessivement molle, délicate et d'une blancheur fade, sont presque toujours stériles, parce que l'utérus est trop relâché chez elles. Aussi les individus épais, muqueux de ce sexe sentent-ils bien rarement, ou même point du tout, cette vive secousse de volupté, cette horripilation frissonnante, ce saisissement qui suit l'instant de la conception, selon la remarque d'Hippocrate et d'Averrhoës. Nous observerons encore que les femmes stériles sont froides, immobiles, ou plutôt insensibles en amour ; souvent leur esprit est triste et revêche, leur constitution est languissante, maladive ; en revanche les personnes fécondes sont gaies, vives, ardentes ; elles aiment le mouvement, la danse, les folâtres jeux, et ces doux plaisirs de la jeunesse, où le cœur y mêle son puissant intérêt.

On se plaint souvent du caractère des femmes ; mais qui n'aperçoit pas qu'il est précisément tel qu'il faut pour le soutien et le soulagement de l'enfance, et non pas pour partager avec l'homme l'empire de l'univers ? Le beau sexe n'a point d'autre destination

naturelle que la reproduction (1). Voyez si la foiblesse, la molle délicatesse de ses organes est susceptible de grands travaux. Sa douce et tendre main s'armera-t-elle d'une pesante épée, comme celle de la fabuleuse Bradamante ? Son esprit vif et léger approfondira-t-il les ténèbres des sciences, des mathématiques ? Démêlera-t-il le dédale de la politique, de la métaphysique ?

Dans l'état de nature, il n'y a point de mariage civil (2), mais une union passagère. Devenu fixe, et même indissoluble chez les nations policées, le lien conjugal a contribué à notre perfectibilité en égalant presque la liberté des deux sexes chez elles. Parmi les sauvages, la femme n'est qu'une esclave (3), une servante de peine, abrutie par les tra-

---

(1) Mulier propter solam matricem condita, dit *Paracelse*, Oper. t. 1, p. 99. Cette observation d'un fougueux misogyne, est fondée sur la remarque des anciens philosophes. Les défauts de la femme sont utiles à l'enfant. *Roderic a Castro*, l. 2, c. 7, p. 47.

(2) Lud. *Vives*, de Conjugii origine; Lugd. Batav. 1750, in-12.

(3) *Robertson*, Hist. améric. l. 4, t. 1 *Mungo Park*, Voyag. dans l'intér. de l'Afr. t. 2. Charles Pierre *Thunberg*, Voyag. afr. Paris, 1794, in-8. Geor. *Keate*, Relat. du capit. *Wilson*, des îles Pelew. Paris, 1793,

vaux de la culture (1) et les peines de la maternité, dont elle est seule chargée; et parmi les nations polygames, elle n'est considérée que comme une propriété et un instrument de volupté dont on se sert et qu'on rejette lorsqu'il devient inutile (2). Ainsi, la plus belle, la plus douce moitié du genre humain est immolée aux plaisirs de l'autre par l'abus de la puissance.

La Nature, qui demande la plus grande reproduction possible, n'a pu établir l'indissolubilité du nœud matrimonial, ni même

---

in-4. *Cantwell*, Hist. des femmes, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, (trad. de l'angl.), Paris, 1793, in-12, 4 vol. *Desmarchais*, Guin. par le P. *Labat*. *Denys*, Amériq. *Leclerq*, Gaspesie. *Lery*, Brasil, etc.

(1) A la Chine, qu'on a tant louée pour sa politesse, les paysans attèlent leurs femmes à la charrue; voyez le Voyage de *Macartney*, en Chine, trad. franç. t. 2, chap. 2.

(2) Les codes religieux de l'Asie ont rendu la femme esclave; voyez le Zend Avesta de *Zoroastre*, t. 1; le Coran, trad. de *Savary*, t. 1, c. 4, vers. 38; les écrits de *Confucius*, etc. Les femmes stériles sont l'opprobre de l'époux, et deviennent ses servantes dans l'Asie. Les athéniens, qui étoient bigames, avoient aussi ce sentiment. Selon Tacite, parmi tous les barbares, les seuls germains étoient monogames.

la monogamie, excepté peut-être dans les pays froids. La femme, outre ses tems de grossesse, d'allaitement et de menstruation, qui sont le plus souvent nuls pour de nouvelles reproductions, est ordinairement moins long-tems féconde que l'homme : elle est plus souvent sujette à la stérilité (1) que l'homme ne l'est à l'impuissance et à la froideur ; l'homme peut, d'ailleurs, dans le cours de quelques journées, féconder plusieurs femmes. Il paroît donc que la polygynie naturelle, différente de la polygamie civile (2), est conforme à notre constitution (3). Celle-ci a toujours existé dans les régions brûlantes (4) du midi, où les femmes sont moins fécondes, mais plus nombreuses qu'au nord (5), où la monogamie produit

(1) Louis de *Serres*, Traité de la stérilité des femm. Lyon, 1625, in-8. *Heucherus*, de Sterilit. part. 1. *Roderic a Castro*, et Israël *Spach*, Collect., etc.

(2) *Lyserus*, de Polygam. — Theophil. *Aletheus* (Pierius *Valerianus*), Polygamia triumphatrix, édit. nouv. (augmentée par *Tollius*), Lond. 1682, in-4.

(3) *Aristotel.* de Admirabil. auscult., dit que les premiers hommes de la terre étoient polygames.

(4) *Seldenus* a approuvé que la polygamie avoit été en usage chez toutes les nations de la terre.

(5) *Chanvallon*, Voyag. Martiniq. p.69, a vu qu'il y

plus d'individus mâles (1). La polygamie sociale est infiniment répandue parmi le genre humain, sur-tout au midi (2); elle s'étend même jusques sous les glaces du pole (3). Au contraire, l'usage d'une seule femme n'est guères plus étendu que l'Europe et ses possessions dans les Indes, où la reli-

naissoit plus de femmes que d'hommes. — Sur les lois du mariage selon la nature; voyez Henric. *Salmuthus. Gamologia*, seu regulæ connubial. Francof. 1617, in-8. *Ulloa*, Voyage au Pérou, dit aussi qu'il y a plus de femmes que d'hommes en ce pays. Ceux-ci meurent par les excès continuels auxquels ils se livrent.

(1) Sw. acad. handl. t. 28. *Bruce*, Voyage aux sources du Nil, t. 1, p. 322, dit que dans 50 dégrés sur 90, qui partagent le globe, il y a trois femmes pour un homme. La polygamie produit plus de femmes, ce qui la maintient forcément.

(2) *Tachard*, *Baron*, *Neuhoff*, *Roëmer*, *Bossman*, *Lobos*, *Struys*, *Pigafetta*, *Toru*, *Osbeck*, *Barbot*, *Quiros*, *Dampier*, *Lebruyn*, *Dapper*, *Becmann*, *Grose*, *Cauche*, *Pockoke*, *Thevet*, *Pyrard*, *Isert*, *Ludolf*, *Rochefort*, *Mandelslo*, *Merolla*, *Ovalle*, *Bernier*, *Marmol*, *Cieza*, *Pietro della Valle*, *Ligon*, *Lawson*, *Hughes*, etc. et beaucoup d'autres voyageurs que j'ai cité ailleurs.

(3) Les tartares, *Prevost*, Collect. voyag. t. 7, p. 19; id. en Amériq. septentr. t. 15, p. 34. Les kamtschadales, selon *Krascheninnikow*, *Steller*; les sibériens

gion

gion aide à maintenir cette coutume plus salutaire au moral que conforme au vœu physique de la nature. Il semble que la dépravation des mœurs des grandes cités; que cette promiscuité continuelle des individus, et la prostitution, qui y sont si communes à cause de la perpétuelle réunion des sexes, ne soient que le penchant de la nature, mais égaré par des passions effrénées. L'institution politique de la polygamie est toujours mauvaise (1), parce qu'on veut transporter à l'état social ce qui ne peut avoir lieu que dans l'état de pure nature, où l'on ne s'attache à personne exclusivement, et où la promiscuité des sexes étant générale, et sans autre règle que le besoin momentané, comme chez les singes, il ne peut y avoir ni prisons du sexe, qu'on appelle *sérail*, *harem*, ni eunuques pour les garder.

---

selon *Chappe*, *d'Auteroche* et *Pallas*; les améric. du nord selon *Lahontan*, *Denys*, *Hennepin*, *Dumont*, etc. *Garcias*, l. 3, c. 454. *Gumilla*, Orénoc. t. 3, c. 49, p. 267.

(1) *Buffon*, t. 4, p. 257, (in-12). Louis *Guyon*, Leçons diverses, t. 2, l. 1, c. 25 p. 177, dit que tous les habitans de la terre, excepté les chrétiens, sont polygames.

Comme l'esprit humain est entraîné perpétuellement vers le merveilleux, et sur-tout l'ame timide des méridionaux, on a pensé qu'il existoit de véritables hermaphrodites (1) parmi certaines nations américaines (2). La nature, plus variée sous les cieux enflammés de la Torride, s'y joue, dit-on, quelquefois dans la formation des sexes, et il y a des exemples nombreux, mais imparfaits, de *Tirésias* parmi nous (3); toutefois il ne paroît nullement qu'il puisse exister des individus capables d'engendrer et de concevoir, comme il arrive chez les derniers êtres de l'échelle animale, tels que des testacées, des vers et

(1) Casp. *Bauhini*, de Naturâ hermaphroditorum, Francof, 1628, in-8. *Mertrud*, fig. 1750.

(2) *Garcilasso de la Vega*, trad. fr. Voyez ce que *Pauw* rapporte de ceux de la Floride, Recherch. sur les améric. t. 2, part. 4, p. 70, sq.; aux Indes, *Thevenot*, t. 3, l. 1, c. 12.

(3) Voyez *Parsons*, on Hermaphrod. Lond. 1740, in-8. Georg. *Arnauld*, Tract. on hermaphr. Lond. 1750, in-8. Alb. *Haller*, Comment. Gotting, 1755, in-4, t. 1, p. 1. On prétend en avoir observé de véritables; voyez Satyr. silesiac. an 1737, specim. 3. Fran. *Bettinelli*, Nupera obs. perfect. structur. androgyn. Pisaur. 1758, in-8. *Maret*, Mém. academ. Dijon, t. 2, etc.

des zoophytes, et quelquefois des poissons androgynes.

Des causes générales dans le système animal règlent les phénomènes de la grossesse et de l'accouchement. L'accouplement qui précède ces derniers est le même dans l'homme que chez les singes (1); il est plus naturel à ces êtres que la *Venus præpostera* (2) des quadrupèdes. Plus rare au midi, plus fréquente dans les climats tempérés, la fécondité des femmes rend ces dernières contrées plus populeuses, à moins que la corruption des mœurs ne les frappe de stérilité.

La durée commune de la gestation, qui est de neuf mois, quoique sujette à varier dans l'espèce humaine par un genre de vie peu

---

(1) Et peut-être aussi chez tous les animaux qui ont des mamelles pectorales; l'éléphant les a placées ainsi. *Fouché d'Obsonville*, Essais philosoph. sur les mœurs d'animaux étrangers; Paris, 1783, in-8, p. 167, sq.

(2) *Lucret*, de Rer. nat. l. 4.

Quadrupedumque ritu plerumque putantur
Concipere uxores. . . . .

Ovidius, Art. amand. l. 3; et *Varolius*, Anat. l. 4, cap. 4.

réglé (1), a cependant son terme fixé comme chez le reste des animaux (2). Il faut attribuer à des causes semblables d'aberration, et à notre éloignement des lois de la nature, les déformations si nombreuses chez l'homme, tandis que l'animal n'y paroît presque jamais exposé ; il est inutile pour cela de recourir à la puissance, très-douteuse, de l'imagination maternelle sur le fœtus (3). Plus on s'avance dans la civilisation, plus les forces génératrices se débilitent et s'oblitèrent, plus les individus sont foibles, déformés, irritables, et par ces mêmes causes, maladifs et sans vigueur. De même, par la culture des plantes, les étamines, ces organes mâles et féconda-

---

(1) La plupart des accoucheurs; voyez *Haller*, Elém. physiol. l. 29, sect. 5. *Aristote*, Hist. anim. l. 7, c. 4 ; et *Aulus Gellius*, l'avoient remarqué jadis.

(2) Voyez la querelle sur les naissances tardives du chirurgien *Lebas*. — *Louis*, Mém. contr. naiss. tard. Paris, 1764, in-8. Le citoyen *Tessier* a fait des recherches sur la durée de la gestation dans les bestiaux; voyez Bulletin soc. philomat. an 7.

(3) J. Georg. *Roëderer*, Dissert. de imag. mat. infæt. Petropol. 1758, in-4, il n'y ajoute pas foi. E. P. *Swagermann*, ontleed en kulkondig verhandeling, etc. Amst. 1767, in-8, n'en a vu aucun résultat, d'après quelques tentatives faites à ce sujet.

teurs, se changent en vains et nombreux pétales qui, s'épuisant en couleurs variées et agréables, n'en laissent pas moins la fleur dans la langueur et dans la stérilité.

Dangereux et pénible sous les zones froides, l'accouchement est encore devenu plus meurtrier par l'usage des vêtemens étroits, par l'indolence extrême des femmes qui habitent les cités tranquilles, par la vie voluptueuse qu'on y mène, enfin par les vices rachitiques, scrophuleux et vénériens qui déforment les os du bassin (1): il est beaucoup plus facile dans les contrées chaudes, qui relâchent toutes les parties; et les levantines ont même naturellement le bassin plus élargi (2) que tous les autres peuples. L'accouchement est presque sans douleur sous les cieux brûlans de la Torride, dans les femmes des sauvages (3), dans les négresses,

---

(1) *Smellie*, on Midwif. p. 27 et 28. *Mauriceau*, *Levret*, *Roederer*, *Hunter*, *Baudelocque*.

(2) *Camper*, Solution d'un problême proposé par la société de Rotterd. p. 84. Aussi les marchands d'esclaves leur serrent les hanches pour rétrécir la largeur du vagin. *Pauw*, Rech. sur les Grecs. Berlin, 1788, n- 8. t. 1, etc.

(3) *Zuccelli*, Congo, p. 165. *Ligon*, of Barbades, p. 92. *Bosmann*, Guin. p. 153. *Vander Broeck*, Voy.

et même chez les nations du nord, où ce sexe est occupé et très-laborieux (1). Il paroît que la position, dans le moment de la délivrance, contribue beaucoup aussi à sa facilité. Si la femme se met à genoux, de même que le font les américaines, les africaines, les kamtschadales et tartares, etc., alors le coccix peut se repousser davantage en arrière, comme dans les quadrupèdes, selon l'observation de Lafosse, et laisser un passage plus libre et plus étendu.

Il paroît que les seules forces de la vitalité suffisent en général pour procurer la délivrance du fœtus avec la facilité ordinaire. Trop souvent nos indiscrettes institutions, fatigant, tourmentant la mère, font naître une foule d'obstacles fréquemment pernicieux que nous attribuons à la nature (2).

---

p. 86. *Smith*, Voyag. t. 2, p. 171. *Paxman*, Med. ind. p. 43. *Pison*, Brasil. med., l. 1, p. 13; à Amboine, Hist. gén. des voyages, t. 14, etc.

(1) *Egède*, Gamle Gronland. p. 81; Galer. de Minerva, t. 5, p. 133; Voyage au nord, t. 8, p. 407. *Leclerc*, Gaspes. p. 46. Même nos femmes de la campagne. *Rivin*, de Agrest. vit. *Alberti*, Med. leg. l. 5, c. 10. *Harvey*, Gener. p. 276. *Schelhammer*, Physiologia, p. 268.

(2) Voyez la bonne Dissertation de *Solayrez de Renhac*, de Partu viribus maternis absoluto; Paris, 1772, in-4. *Caranza*, de Partu natural. in-4, etc.

On connoît plusieurs exemples d'enfantemens spontanés, même après la mort de celle qui portoit dans son sein ces douces espérances de la postérité (1). Quelques femmes très-pléthoriques éprouvent quelquefois une évacuation menstruelle pendant leur gestation, sans que cela nuise au fœtus, ni altère sa force et sa constitution.

Comme dans l'enfant la tête est proportionnellement fort grosse, les forces vitales et toutes les maladies tendent constamment vers cet organe, c'est pourquoi les affections de la jeunesse sont presque toutes spasmodiques et convulsives. Dans un âge plus avancé, les puissances de vie se dirigent vers les parties inférieures et abdominales; les maladies prennent alors un caractère chronique. C'est cette direction de la force de la vie qui veille en silence ou plutôt qui préside à la formation du fœtus; aussi les femmes sont-elles beaucoup plus sensibles dans le tems de la gestation; tout les émeut, tout les transporte. L'effet des passions étant d'accélérer le cours du sang, ou de le sus-

---

(1) *Garmann*, Miracul. mortuor. sect. 3, etc., en rapporte beaucoup d'observations. — Ces enfans sont venus vivans au monde le plus ordinairement.

pendre, de troubler les fonctions du système nerveux, de causer des mouvemens irréguliers dans diverses parties; on demandera peut-être s'il est possible qu'elles influent sur la conformation de l'embryon. Il est reconnu par l'anatomie que les nerfs de la mère ne sont point unis à ceux du fœtus, les seules influences que celui-ci peut en éprouver, ne sont que mécaniques, comme des pressions, des enfoncemens, des gonflemens causés par des puissances extérieures, par l'affluence ou la suspension du sang et des liqueurs nourricières qui l'abreuvent, etc. Toutes les prétendues observations de l'empire de l'imagination maternelle sur le fœtus, ne prouvent que la crédulité ou même l'ignorance; assez de causes purement physiques suffisent pour déformer les enfans.

Les monstruosités appartenant à l'histoire générale de la reproduction, n'entrent dans celle-ci que pour des particularités qui deviennent quelquefois héréditaires (1) ainsi

---

(1) J. Henr. *Buttner*, de Qualitatib. corpor. hum. hæreditar. Gotting, 1755, in-4. *Becker*, Physic. subterr. sect. 3, p. 120. J. *Hunter*, quæd. de Homin. varietatib. Edinburgh. 1775, in-8.

que des maladies (1). Telles sont les familles monorchides, triorchides, sédigitaires (2), etc. Chaque famille qui ne se mésallie pas par des mélanges de races éloignées et disparates, conserve, par une constante hérédité (3), ses ressemblances particulières et les tempéramens qui lui sont propres. Ces sortes de figures perpétuées dépendent le plus souvent des caractères et des mœurs (4) qu'affecte chaque tempérament; mais celui-ci varie en raison de l'âge et des climats (5). Telle est la base la plus solide et la plus générale des physionomies, dont la recherche offrant des vé-

(1) Les animaux n'ont pas de malad. héréd. *Stahl*, Theor. med. ver. t. 2; et diss. de frequent. morb. hom. præ brut.

(2) Hist. acad. sc. 1751. *Maupertuis*, Lett. 6, etc.

(3) *Pers*, de Caus. cur filii simil. parentib. Bergam. 1611, in-4. *Æmilius Parisanus*, de Simil. ad parent. *Mercurialis*, Oper. t. 2. Greg. *Horst*. de Caus. similit. parent. Giess. 1618, in-4; et *Maupertuis*, Venus phys. p. 131, etc.

(4) *Galenus*, quod mores temperam. sequantur, t. 4, ed. *Charteri*. — Les stahliens ont très-bien développé cette vérité; voyez Frid. *Hoffmann*, Dissert. med. t. 2, etc.

(5) *Stahl*, de Mutatione temperamenti; Hall. 1712, in-4.

rités si voisines du précipice de l'erreur, exige des observations sages et circonspectes. Il est incontestable pour tout observateur exact et réfléchi, que chaque tempérament(1) a sa figure appropriée qui se nuance en raison de ses mélanges (2). Ainsi, non seulement la face, mais la main d'un homme sanguin, par exemple, diffère beaucoup de celle du phlegmatique, qui est aussi toute autre dans le bilieux, etc. Il en est de même de toutes les parties du corps humain, et de celui des animaux; elles participent toutes également aux diversités de leurs caractères innés et généraux. On peut deviner à peu près par l'inspection d'une seule partie, par sa forme, sa couleur (3), etc., le sexe, l'âge, le tempérament de chaque individu. Ce

---

(1) G. Ant. *Ficker*, Comment. de temperamentis homin. ex fabric. corpor. Gotting, 1791 in-4. *Cullen*, Mat. méd. trad. fr. t. 1.

(2) Voyez la Physiognomonie du célèbre *Lavater*, et ses physiognomische fragmente, t. 4, p. 343. Jean Bapt. *Porta*, de Human. physiognom. l. 4, Venet. 1644, in-4. *Huarte*, Examen des esprits, l. 1, c. 4. *Le Camus*, Méd. de l'esprit, 1, etc. *Cardan* Scipion. *Claramontius*, etc.

(3) *Russel*, Æconom. glandul. nat. pag. 136 et 156.

consensus général des parties du corps prouve qu'il n'a pu être formé que d'un seul jet, et par une puissance (1) unique et simul-

---

(1) *Lavater*, ib. *Sue*, le jeune, Physiogn., etc. On tient peu maintenant à cette opinion de l'épigenèse dont on peut voir la théorie dans Christ. Frid *Volf*. Par exemple, on remarque une sorte de *consensus* d'une manière très-constante dans toutes les personnes bossues; je n'y ai rencontré jusqu'à présent aucune exception. Les individus ainsi déformés sont fort maigres; ils ont un timbre de voix fêlé et analogue au cri retentissant du canard. Les bras sont proportionnellement fort longs, à cause du repliement de l'épine dorsale qui raccourcit le tronc : les doigts sont tous grands et mal faits; car les articulations en sont trop grosses: les jambes sont sèches et les cuisses fort écartées à leur naissance près du bassin. On prétend que ces mêmes personnes sont fort ardentes en amour, et que leurs organes de la génération sont fort gros. (On peut consulter *Sinibald*, Geneanthrop. à ce sujet). Il est donc très-certain qu'un dérangement survenu originairement dans une partie de l'organisation du corps, entraîne avec lui un changement universel plus ou moins profond. C'est une preuve nouvelle que le corps des animaux est formé par un jet unique, et qu'il n'est point le résultat informe et disproportionné d'une organisation partielle. J'ai peine à comprendre comment cette vérité, fondée sur une foule d'observations, a pu être méconnue. Au reste, le mystère de la génération n'en est pas moins obscur. Pour jeter quelque

tanée, qui est bien éloignée du résultat partiel que devroit donner l'épigénèse. Quoique la science physionomique soit sujette à un grand nombre d'écarts et d'anomalies, ils peuvent se rapporter à des faits principaux. Ainsi, les sexes ont des formes constantes qui les différencient, indépendamment des organes sexuels (1), comme nous l'avons remarqué.

Naissant plus foible qu'aucun des animaux (2), l'enfant présente dans sa conformation disproportionnée, une tête très-grosse, le tronc grand, et les extrémités petites (3). Le besoin qu'il a de sa mère, besoin si long puisque son accroissement est si lent, est une des causes principales

lumière sur cet objet, il faudroit le considérer dans tous les êtres, et non pas seulement dans l'homme, qui ne présente qu'une petite partie des phénomènes de cette fonction. Peut-être tenterai-je quelque jour cette tâche importante et difficile.

(1) *Camper*, Différ. des tr. du visage. Fr. *Thierry*, Ergò præt. genital. sexus inter se discrepant. Paris, 1750, in-4.

(2) *Plinius*, l. 7, c. 1. *Lucret*. Rer. nat. l. 5. *Lactant. Firmianus* de opific. Dei, c. 3. *Buffon* aussi.

(3) *Sue*, mémoir. savans étrang. 1746. in-4°, t. 2.

de la sociabilité du genre humain (1), et de son perfectionnement par l'éducation. La couleur des enfans naissans des nègres et des américains est blanche (2), à l'exception des parties génitales qui ont déjà la teinte que doit prendre leur peau.

Quoiqu'une multitude d'exemples aient prouvé qu'on pouvoit impunément laisser le cordon ombilical sans ligature (3), aux enfans comme aux animaux; cependant les peuples barbares le lient ordinairement (4).

---

(1) *Locke*, Gouvernem. civil, c. 1. *Forster*, Addit. au 2[e] voyage de *Cook*, t. 5, p, 229, sq. *Buffon*, t. 14; mais J. J. *Rousseau*, note 12[e], sur Disc. inégal. n'en convient pas.

(2) *Demanet*, Afriq. franç. t. 2. Phil. *Fermin*, Instruct. import. au peuple sur œconom. animale, Haye, 1767, in-12; Hist. générale des voyages, t. 4, p. 590; aussi les américains, *Gumilla*, Orenoq. t. 1, p. 109, trad. fr.

(3) *Schweickhart*, de non Necessar. funicul. umbilic. deligatione; Argentor. 1769, in-4: il en cite beaucoup d'exemples.

(4) Phil. Adolph. *Boehmer*, de Ligaturâ funicul. umbilic. Hall. 1745, in-4. *Haller*, Element. physiolog. t. 8, l. 29. On a dit que des femmes sauvages dévoroient le placenta, comme font tous les quadrupèdes, même herbivores; elles le coupent avec les dents. A la nouv. Hollande on le brûle, selon *Labillardière*, t. 2, Voyage.

Ils ont la coutume de tremper leurs enfans naissans dans de l'eau très-froide, ou même de les étendre sur la neige, tels que les peuples du nord, pour les habituer au froid, et les rendre inaccessibles à cette foule d'incommodités qui viennent fondre sur les nations amollies par des soins indiscrets (1). L'enfant de l'homme barbare qui fait un grand usage de ses forces musculaires, participe à la vigueur paternelle (2); comme les productions des hommes affoiblis par une manière de vivre contraire aux lois naturelles, sont débiles et languissantes, sur-tout dans les contrées étouffantes du midi.

La femme sauvage, comme la négresse et l'américaine, porte son enfant sur son dos,

---

(1) Voyez Mém. société écono. de Berne, 1764, p. 111; de même chez les morlaques, *Fortis*, Voyag. t. 1, p. 119; chez les écossais, irlandais, germains, et les premiers habitans de l'Italie:

> *Durum è stirpe genus, natos ad flumina primum*
> *Deferimus, saevòque gelu duramus et undis.*

(2) Gulielm. *Fumée*, et J. Franc. Clem. *Morand*, Ergò heroes ex heroibus; Nancy, 1753, in-4. — Il en est de même pour les facultés intellectuelles, *Grégory*. des Fac. humain. compar. aux animaux, p. 35, (trad. fran.)

ainsi que font les singes (1). Ses mamelles alongées et très-pendantes (2) l'allaitent (3) plus abondamment au midi qu'au nord. L'époque de la dentition (4), qui indique le besoin d'alimens plus solides et plus substantiels, est le terme du sevrage de l'enfant. Les peuples barbares, qui, de même que les animaux (5), suivent mieux que nous les lois sacrées de la Nature, ne confient pas à des mercenaires le soin de les allaiter ; ils y gagnent une santé robuste, inaltérable, et ils exemptent les mères de tous les accidens funestes qui accompagnent l'oubli ou le mépris de ce saint devoir.

---

(1) *Barbot*, Guin. p. 115. *Gassendi*, Vie de *Péyresc*. l. 5, p. 170. *Obsonville*, Mœurs d'animaux ; p. 176 et 178, etc. *Dampier*, t. 2.

(2) Aux hottentotes, *Kolbe*, t. 2, p. 58 ; aux négresses, *Fermin*, Æcon. anim. t. 1, p. 117. *Dalrympe*, Collect. t. 2, p. 58. En Abyssin. *Bruce*, t. 2 ; aux femmes morlaques, *Fortis*, Viaggio in Dalmaz. t. 1, p. 81 ; les portugaises, *Abilgaard*, dans *Blumenbach*, Gen. hum. var. p. 238.

(3) Jac. Reinbold *Spielmann*, de Optimo recens nati alimento ; Argentor, 1753, in-4.

(4) J. *Hunter*, On Teeth. part. 2, p 122.

(5) Hieron. *Rorarii*, Quod animalia bruta ratione utantur melius homine, l. 2 ; Paris, 1648, in-8. (*Cramoisy*).

Puisqu'on ne doit sevrer (1) l'enfant qu'à l'âge indiqué par la Nature, c'est-à-dire, lorsque les dents sortent de leurs alvéoles; nous pouvons considérer cette opération comme un effort, une fonction très-naturelle. La vie prend alors une force d'accroissement plus énergique; mais elle ne devient dangereuse pour un être aussi délicat, que par l'indiscrétion de nos soins, par un genre d'existence trop débilitant, et sur-tout par l'excès de la nourriture dont on le suffoque. Rien ne marque mieux l'importance de ce travail, que les sympathies qui se manifestent alors avec tout le canal intestinal, par des diarrhées, des convulsions, etc.; la prudence n'exige en ce moment de crise et de douleur, qu'une grande circonspection dans l'hygiène, puisque l'enfant ne devant plus tetter, n'a pas encore la force de broyer des alimens solides. C'est alors qu'une diète modérée est convenable, et c'est ce que montre la Nature par des maladies gastriques. Les animaux com-

(1) Le P. dos *Santos*, Hist. de l'Ethiopie orientale, trad. fr. Paris, 1684, in-12, dit que les hommes y ont des mammelles remplies de lait, pour suppléer à celles des femmes trop fécondes pour nourrir leurs enfans: ceci n'est nullement vraisemblable.

mencent alors à quitter leurs petits, et ne leur donnent presque plus la pâtée. Avant que la foiblesse de ceux-ci ait fait place à la force et à l'industrie née du besoin, ils jeûnent souvent, et le but de la Nature se trouve rempli. Il n'est rien sur la terre qui influe davantage sur la santé des êtres, que la nature des substances desquelles nous tirons les élémens de notre conservation; nous avons montré ailleurs que cette partie de la médecine, l'hygiène étoit son plus solide et son plus essentiel fondement.

Commençant et finissant notre vie par la douleur, il semble que nous ne naissions que pour souffrir. Malheureux dès sa naissance, l'enfant est entouré, comprimé, étouffé de langes, d'entraves de toutes sortes, au lieu de laisser développer en liberté ses petits et débiles membres, qu'il n'a pas la force de se démettre ou de se casser. Déjà esclave au berceau, comment deviendra-t-il un homme, si ces funestes impressions de servitude, d'injustice et d'oppression, ont flétri dès sa racine son ame innocente et pure? O combien ces sentimens prématurés à la raison ont d'empire sur nos ames! nous conservons jusqu'au tombeau les chaînes dont on a chargé notre

enfance, ainsi que les fausses idées dont on a imbu notre fragile intelligence, avant qu'elle ait pesé nos assertions à la balance de la raison. Mais ce ne sont pas seulement des opinions erronées qu'on nous inculque; le maillot nous torture et nous déforme. Une position forcée, devenue gênante par la contrainte, engourdit les organes, fatigue excessivement les membres. Irrité par la douleur, l'enfant fait de vains efforts, se débat inutilement et avec violence pour se mettre à l'aise. Qu'on juge combien ces excitations continuelles des muscles, et leur tension excessive doivent apporter de déformations! combien elles peuvent courber les os, causer des luxations, faire sortir des hernies! Doit-on s'étonner de cette foule d'individus maltraités par cette fatale institution du maillot, qui remplissent nos villes. A cette dure contrainte, succèdent les mauvaises digestions qui produisent nécessairement le rachitisme et conduisent la jeunesse, des portes de la vie à celles du tombeau.

On ne doit point se lasser de répéter, même après les illustres Buffon et J. J. Rousseau, que la compression des enfans dans les langes est inutile, dangereuse, funeste. N'observe-

t-on pas qu'en écrasant leur poitrine par des ligatures serrées, on les rend phthisiques et languissans pour le reste de leurs jours? N'a-t-on jamais vu qu'en comprimant le ventre on empêche la libre digestion, d'où résultent les engorgemens, la cacochymie, causes primitives du rachitisme et de ses funestes ravages? Ne sait-on pas y reconnoître aussi ces vicieuses dispositions des organes intestinaux, source inépuisable des plus terribles maladies nerveuses, des convulsions, des spasmes, de l'hystérie, de la mélancolie et peut-être même de ces incurables paroxysmes épileptiques, de la goutte, etc.? Qui peut ignorer que les muscles ainsi entravés dans le maillot, ne prennent aucune vigueur et deviennent souvent paralytiques? que les os se déforment, s'estropient, rendent les individus boiteux (1), efflanqués, bossus, contournés? Comment ne s'aperçoit-on pas que cette compression de tout le corps refoulant le sang vers la tête produit infailliblement d'insurmontables maladies soporeuses, des spasmes convulsifs de l'enfance, de violentes épi-

(1) Petr. *Borelli*, Observat. médic. 59, cent. 2, p. 159.

lepsies, et une propension nécessaire à l'apoplexie, si commune à cause de cela même, parmi les peuples qui se disent policés ? On diroit que le genre humain soit un composé de machines qui suivent avec une aveugle et stupide routine, les coutumes de leurs ancêtres, quoiqu'elles soient elles-mêmes reconnues mauvaises.

Si l'on n'avoit pas pris l'habitude de serrer trop fortement la tête des enfans et d'aplatir leurs oreilles contre elle, le sens de l'ouïe seroit plus développé, plus délicat. Cette considération ne seroit point négligée, si la musique étoit plus cultivée parmi nous; si l'on vouloit rendre à la mélodie le puissant empire qu'elle déployoit, à ce qu'il paroît, chez les anciennes nations; et s'il existoit encore des Démosthènes à la tribune aux harangues. Quoique nous ayons des muscles moteurs de l'oreille externe, la conque n'est plus mobile, en général, dans les individus. Cependant on observe encore quelques exemples (1) de cette mobilité, et j'en ai vu moi-même un cas, mais ils sont très-rares.

---

(1) Consultez *Casaubon* sur *Athénée*, Deipnos. l. 10, c. 1, p. 702, qui témoigne que Hercule pouvoit remuer les siens. *Martial*, *Eustathe*, *Pline*, *P. Borel*, Obs.

Ces gênantes ligatures de tête dans la molle jeunesse ne peuvent-elles pas empêcher le crâne de prendre toute sa force et sa dureté naturelle ? Les nègres (1) et les autres méridionaux qui n'ont point ce gothique et absurde usage, ont un crâne plus solide et souvent mieux conformé que le nôtre. Quel irréparable malheur ne seroit-ce pas, si cette même compression resserroit notre cerveau, retrécissoit la sphère de notre intelligence, nous abrutissoit, nous rendoit stupides pour la vie, comme ces omaguas, qui aplatissent, dit-on, le front de leurs enfans entre deux planches ? Pense-t-on que le cerveau puisse recevoir toute la latitude de ses dimensions sous ces indignes et téméraires entraves ? Les sage-femmes

---

med. 16, cent. 2, p. 121. L'abbé de *Marolles*, Mém. p. 32. P. *Messie*, part. 1, c. 24. D'après St. *Augustin*, de Civit. Dei, l. 14, c. 24. Les Ephém. nat. cur. 1685. André *Vésale*, de Corp. hum. fabr. l. 2, c. 13. *Dulaurens*, Hist. anat. l. 11, c. 12. *Valverdus*, Anat. corp. l. 2, c. 2. *Procope*, Anecdot. p. 56, qui cite l'empereur Justinien. Tous ces auteurs en rapportent divers exemples; voyez encore Georg. *Frank*, de Auribus mobilibus; Heidelberg, 1676, in-4.

(1) Ambr. *Paré*, Oper. l. 4, c. 4. *Cardan*, de Subtil., le remarque de même.

turques qui pétrissent et façonnent la tête des enfans, en figure elliptique (1), afin qu'elle porte mieux le turban, sont peut-être une des causes que le mahométan n'avance point dans la perfection. Heureux grecs de l'antiquité, nation sage et policée! sans doute vous laissiez croître en liberté ce précieux organe de votre intelligence, cette source primitive de toutes vos immortelles pensées. Vos monumens respectés par le tems nous attestent encore que vos têtes étoient plus étendues et mieux développées que les nôtres.

Presque tous les peuples qui ne sont pas entièrement policés, ont la coutume de laver à l'eau froide leurs enfans naissans, ce qui les endurcit au froid, ou plutôt ce qui leur donne un tempérament de fer. Tels furent les anciens celtes et germains, les écossais, les irlandais (2), les molarques (3), les russes, etc.

---

(1) *Nieuhoff*, Rel. part. 3, rapporte que c'est à cause d'un pareil usage que des bonzes chinois ont la tête conique.

(2) Mém. sociét. économiq. de Berne, an 1764, p. 3. Quelques habitans suivent encore cette coutume.

(3) *Fortis*, Voyage en Dalmatie, t. 1, p. 118.

On a dit des anciens habitans de l'Italie :

Durum a stirpe genus , natos ad flumina primum
Deferimus , sævoque gelu duramus , et undis.

Cette habitude est commune à toutes les nations de la zone torride, et sur-tout parmi les nègres. Elle s'est étendue jusques dans les climats les plus glacés (1), comme en Sibérie et dans les plus rigoureuses contrées des deux Amériques. Elle seroit peut-être fatale à notre délicatesse, quoiqu'on ne puisse en contester l'utilité.

Chez tous les peuples pauvres et barbares, on voit les nouvelles accouchées se lever et se mettre à l'ouvrage aussitôt après l'enfantement. Mais on remarque parmi diverses nations, l'usage singulier qui fait prendre au mari la place de l'accouchée. Qu'on ne pense pas que cette coutume soit bornée à quelques cantons du Brésil (2); elle fut anciennement pratiquée par les thraces, les scythes, les cantabres, les celtibériens, les

(1) En Islande, suivant *Anderson ;* mais *Horrebows* et *Kerguelen*, Voyag. p. 53, in-4, assurent le contraire.

(2) *Maffæus*, Hist. ind. l. 2. *Biet*, France équinox. l. 3, c. 6. *P. Barrère*, *Frezier*, et une foule d'autres auteurs.

illyriens, les liguriens et les corses, suivant Strabon, Pline, Pomponius-Mela (1) et Diodore de Sicile. D'après le témoignage de différens voyageurs, Carli (2) rapporte qu'elle s'observe encore chez plusieurs hordes de tartares, et dans quelques îles de l'Orient. D'où peut venir une pareille opinion chez des peuplades barbares ? quelle en est l'origine ?

Il est vraisemblable que les nègres sont très-féconds et se multiplient prodigieusement en Afrique (3), puisque ces tribus nomades se soutiennent et remplacent constamment, comme il paroît, tous les esclaves que le barbare européen vient enlever chaque année. Ces malheureux, qui s'imaginent devoir être bientôt dévorés par leurs acheteurs, languissent dans de nouveaux climats et succombent écrasés sous le poids des chaînes et d'un labeur perpétuel. Ils soupirent dans la douleur; ils gémissent au fond de leur obscure cabane, lorsque la nuit étend son crêpe funèbre, ou que la lueur des éclairs

(1) Consultez *Alexander ab Alexandro*, Genial. dier. l. 2, c. 25.

(2) Lettres améric. édit. 2, t. 1, p. 144.

(3) *Labat*, Ethiop. occid. t. 1, p. 209, prétend que les négresses sont très-portées à l'amour, et font beaucoup d'enfans.

en sillonne l'obscurité ; ils poussent jusqu'aux cieux, témoins de leur infortune, de douloureux accens ; ils regrettent, sous un intolérable despotisme, l'indépendance de leur jeunesse, les folâtres amusemens de leur enfance et les tendres sentimens de l'amour qu'ils trouvoient dans leur patrie, au sein de leurs fertiles campagnes. Esclaves impuissans, oseroient-ils retrouver la brûlante énergie de l'amour, au sein de leur ignominie et de leurs entraves? Voudroient-ils donner le jour, pour des sanguinaires, des impitoyables maîtres, à une triste postérité? Peuvent-ils suffire à nourrir une famille naissante et à rassasier l'insatiable cupidité de leurs tyrans ? Non, le nègre ne se reproduit que foiblement dans ses chaînes ; sa population dans nos colonies diminue sans cesse, et s'anéantiroit bientôt tout à fait, si l'on n'avoit soin d'amener de nouveaux esclaves chaque année. Bryan Edwards a calculé froidement qu'il sortoit annuellement 150,000 esclaves d'Afrique, et 74,000 par an sont transportés en Amérique. Quelle énorme consommation d'hommes noirs fait l'Europe pour ses voluptés ! Comme elles sont payées, ou plutôt imprégnées, saturées du sang de ces infortunés! Pour nous plaire un

instant, que d'hommes sont écorchés tout vivans sous le fouet des bourreaux ! Eh ! comment l'Afrique peut-elle s'acquitter de cette immense contribution de sang humain ! Comment supporte-t-elle sans peine cette effroyable déperdition d'habitans ! Dans l'espace de deux siècles, on pressure donc le suc de plus de trente millions d'hommes, sans compter ceux qui se multiplient dans nos colonies, pour obtenir quelques pains de sucre ! On a beau trouver horribles les boucheries des antropophages, je soutiens qu'un européen est cent fois plus féroce qu'eux pour son intérêt. Que ne puisse-t-il, le barbare, ne se repaître, comme les tigres brûlans de soif, que du sang de ses semblables ! Et il ose encore vanter sa politesse, sa civilisation, son humanité ! Est-il rien sur la terre de plus exécrable ! Mais détournons ce déchirant tableau de notre vue.

Troïl assure qu'en Islande et en Finlande, les enfans ne tettent que trois jours (1), et

(1) Lett. sur l'Island. p. 274. Cependant *Kerguelen*, Voyag. p. 54, et *Horrebows* nous assurent le contraire. Au reste, le froid de ce pays empêche la production du lait; mais on y supplée autrement. On prétend que les femmes y font souvent jusqu'à quinze enfans, et que les plus fécondes sont aussi les plus vivaces.

qu'on y supplée ensuite par des bouillons de viande; quoique cette nourriture ne soit pas saine pour eux, ils s'y accoutument assez bien.

Quelques jours après la naissance, l'enfant éprouve une sorte d'ictère ou de jaunisse, parce que la bile commence à faire ses fonctions dans les organes de la digestion. C'est alors que commence la coloration de la peau, c'est alors qu'elle prend les premières teintes dont elle portera le caractère jusqu'au tombeau, et qui seront transmises même aux descendans. Comme il y a des affections morbifiques héréditaires, le tempérament partiel, et sur-tout la constitution générale du corps qui leur donne naissance, les propage encore par la génération. Il paroît que toute disposition universelle de chaque individu, que tout caractère primitif, et même les figures nationales, se communiquent constamment des pères aux enfans (1). Telles sont les formes organiques, les complexions, mais non pas des déformités éventuelles (2).

---

(1) *Büttner*, de Qualitatib. corp. hum. hæreditar. Gotting, 1755, in-4.

(2) Ludov. *Mercatus*, Prax med. mord. hæredit.

On objectera peut-être que la plupart des enfans de personnes très-instruites, très-spirituelles, sont fort communément lourds, stupides (1). Mais qui ne fait pas attention que la Nature ne propage que le physique, et que trouvant, pour ainsi dire, l'intelligence épuisée dans les pères, par le trop grand usage qu'ils en font, elle ne peut pas en transmettre à leurs descendans autant

---

p. 436, sq. — Il y a cependant quelques modifications à ceci; car l'on connoît la reproduction des sex-digitaires dont a parlé *Maupertuis*. *Osbeck*, Voyag. t. 1, p. 320, assure que l'état de muet et d'aveugle se propage aussi du père aux enfans. *Edwards* nous apprend que l'homme porc-épic anglais, légua son indisposition cutanée à ses descendans. Si l'on objecte que des nègres font quelquefois des enfans blancs, j'observerai que ce n'est qu'une affection maladive de la peau. Le P. *Labat*, Afriq. occid. t. 5, p. 140, rapporte qu'une dondose, ou femme blanche venue de père et mère noirs, fit des enfans tout noirs. Ainsi la nature revendique ses droits. On sait au reste que les nègres jaunissent en vieillissant, lorsque leurs cheveux grisonnent, et que l'iris de leurs yeux se déteint.

(1) *Levinus Lemnius*, Nat. mirac. l 4, c. 3, p. 396. *Roderic a Castro*, Mul. med. part. 1, l. 1, p. 70; aussi les bâtards sont souvent plus intelligens et plus forts que les autres enfans; ils sont de même plus précoces pour la plupart. Mais on ne doit pas juger de l'avance-

qu'à ceux dont les parens rustres et grossiers n'en ont pas fait une déperdition? Au reste, les mélanges des familles éloignées absorbent, éteignent ces héritages morbifiques, et refondent, pour ainsi dire, le physique dans un moule plus parfait.

Lorsqu'une femme est liée trop jeune, du nœud conjugal, elle s'énerve bientôt; et si c'est avant son entière croissance, elle restera toujours pâle, affoiblie et d'une petite stature (1). On se plaint de l'abâtardissement, de la langueur mortelle qui oppressent les peuples policés, et l'on ne veut pas en reconnoître, en empêcher les causes fatales dans ces unions prématurées des sexes avant leur parfait accroissement. Tous

---

ment d'un jeune homme par la sortie prématurée de la barbe; car on sait que ceux qui s'abandonnent de bonne heure aux femmes ont une barbe précoce. *Martial* dit par cette raison, épigr. l. 11 :

> *Inde tragus celeres pili, mirandaque matri*
> *Barba. . . . .*

Mais si l'on est plus précoce, la mort! la fatale mort l'est aussi!

(1) *Roderic a Castro*, part. 1, l. 2, c. 2, p. 25, prétend qu'une femme qui devient enceinte avant 21 ans, reste pâle et languissante.

les méridionaux chez lesquels la puberté est précoce, et qui se marient dès 12 à 14 ans, sont petits, délicats, efféminés, sans vigueur; tandis que nos robustes et vaillans ancêtres punissoient la jeunesse qui se livroit trop jeune à l'amour. N'en fait-on pas gloire aujourd'hui? Mais quoi, ai-je besoin de prouver ce que démontre l'exemple de tous les siècles et de tous les lieux? Au nord même, chez les samoièdes, les ostiaques, où les filles se marient à 10 ans et sont souvent mères à 12; elles deviennent stériles avant 30, comme parmi les habitans du brûlant équateur. Ces peuples septentrionaux, sont par cette même raison d'une taille courte et d'une constitution spasmodique, frêle et peu vigoureuse suivant Klingstœdt. D'ailleurs ils sont polygames de même que le petit nombre de lapons indépendans et sauvages, qui n'ont pas encore été convertis au christianisme (1); et cet état civil des mariages dans le nord, est contraire au climat, quoiqu'il y soit assez commun (2). Par-tout où règne la corrup-

---

(1) Aussi les kamtschadales, d'après *Benyowski*, Mém. t. 1, p. 200; et *Kraschenninnikow*.

(2) De même dans le nord de l'Amériq. *Champlain*,

tion des mœurs, les hommes sont laids, contrefaits, petits et foibles au physique et au moral (1). Plus sages que nous, les anciens législateurs veilloient avec la plus grande attention aux unions conjugales. C'étoit une spéculation qui ne leur étoit pas indifférente comme à nous, celle d'avoir une florissante et vigoureuse jeunesse capable de remplir les devoirs de la société, et ceux qu'imposoient la patrie pour la servir et pour la défendre. Ainsi Aristote ne veut pas qu'un jeune homme se marie avant 37 ans, et une fille avant 18. Toutefois ces âges me semblent trop disproportionnés. Lycurgue (2), qui proscrivit aussi la précocité des mariages, ne permettoit qu'à la dérobée les approches entre les sexes; afin d'en rendre le sentiment plus vif, plus recherché, et par cela même plus ardent.

Dumont, *Denys*, *Hennepin*, *Leclerq*, *Kalm*, *Lapotherie*, Hist. t. 1, p. 127, etc. On a prétendu que la monogamie étoit plus féconde que la polygamie; et *Niebuhr* a soutenu que la dernière nuisoit à la population; mais il avoue cependant qu'elle produit plus d'enfans, Descr. Arab. p. 67.

(1) *Aristot.* Republ. l. 7, c. 16. *Joubert*, Err. popul. l. 2, etc. *Levinus Lemnius*, *Mercurial*, etc.

(2) *Plutarch.* in Numâ parall. p. 77.

Aussi n'eût-il que des enfans robustes tant que les chastes lacédémoniennes méritèrent le surnom d'Andromânes.

On assure que les hottentots, dans l'ardeur de l'âge de l'amour, exhalent une odeur terriblement forte comme les biches en rut (1). Cette vapeur animale, véritable ferment de l'amour, se fait remarquer, quoique moins vivement, chez nos délicates européennes, sur-tout lorsqu'elles sont animées par une danse voluptueuse et par des mouvemens rapides. Que sera-ce dans les femmes ardentes des contrées méridionales qui s'abandonnent à cet exercice avec une si grande fureur qu'elles en tombent en d'étranges convulsions hystériques (2)? Ces danses y sont souvent accompagnées de postures lubriques, d'attouchemens indécens, et de chansons obscènes (3); on voit tous leurs

(1) *Leguat*, Voyag. et Avant. t. 2, p. 60. Consultez sur cette odeur que répandent les animaux dans le tems de leur chaleur, ma Dissert. sur les philtres, Magas. encycl. an 7, mess.

(2) *Bruce*, Voyag. t. 5, p. 81, le témoigne pour les femmes barbaresques; voyez aussi *Shaw* et *Russel*, etc.

(3) A Otahiti, selon *Bougainville*, *Cook* et *Vancouver*, etc.; les balliadères de l'Inde, suivant

muscles

muscles se roidir, se contracter; tout exhale la flamme dévorante de l'amour!

Forsitan exspèctes ut gaditana canoro,
Incipiant prurire choro ; plausuque probatæ
Ad terram tremulo descendant clune puellæ,
Irritamentum veneri languentis, et acres
Divitis urticæ : major tamen ista voluptas
Alterius sexûs ; magis ille extenditur et mox
Auribus atque oculis concepta urina movetur.

JUVENAL, Satir. XI, vers. 162, sq.

L'exhalaison que répandent les organes sexuels est un violent irritant que la Nature y a placé pour attirer les individus à la reproduction; cette odeur se développe surtout par la fréquentation des sexes; elle s'anime avec la jeunesse; elle s'épuise lorsque l'ame languissante, dans l'hyver de la vieillesse, ne sent plus le feu de ses adoles-

---

Sonnerat, t. I; parmi diverses nations des îles de la mer du Sud, d'après *Forster*, Observ. au 2e voyage de *Cook*, t. 5, p. 385; dans la nouv. Zélande, selon le témoignage de *Marion* et *Duclesmeur*, Voy. p. 134; aussi chez les nègres, voyez *Labat*, Ethiop. occident. t. 2, p. 48 et 52. *Thunberg* dit que la danse des cafres est un mouvement de tous les muscles; Voyag. trad. fr. 1794, p. 119. *Levaillant, Kolbe, Sparrmann, Paterson* rapportent celle des hottentots.

centes années circuler dans ses artères brûlantes.

Geller a remarqué que la membrane de l'hymen étoit d'une couleur rose aux blondes et d'une teinte de bistre aux brunes. J'ajouterai que cette dernière teinte doit être aussi celle de toutes les femmes d'une autre race que l'européenne. Il en est de même pour l'aréole du mamelon, sur-tout lorsque cette partie légèrement titillée sent une espèce de prurit et entre dans une véritable érection. Quelle différence de cette fraise pourprée sur un sein de lis, à ce grossier morceau de charbon, placé sur un cuir flasque et tanné.

A l'âge où l'homme entre dans la puberté, ses mamelles se gonflent de même qu'aux jeunes vierges, mais bientôt elles s'abaissent pour toujours (1). Je ne rapporterai point ici une foule de témoignages qui prouvent que des filles très-chastes, et même des hommes, ayant approché plusieurs fois des enfans de leurs mamelles, y ont fait venir du lait par l'irritation qu'y déterminoit la succion (2). Ainsi ce genre d'organes dans le

(1) *Paul Æginet.* l. 6, c. 46.

(2) Polyc. Frid. *Schacher*, de Lacte virorum et

sexe masculin, et particulièrement chez les sujets humides, n'est pas toujours dépourvu d'utilité, comme des philosophes en ont accusé la Nature.

Les médecins défendent aux nourrices de voir des hommes, parce que leur lait se détériore ou même se tarit si elles conçoivent, ce qui est pourtant un peu rare dans cet état. Je sais bien cependant qu'une vive passion d'amour qu'on refuse d'éteindre, s'exaltant avec une violence extrême, ne nuit pas moins à la bonté du lait; elle le rend ammoniacal et putride de telle sorte que l'enfant le refuse ou en devient malade. Ne vaudroit-il pas mieux permettre alors une médiocre liberté qui, émoussant l'ardeur de la passion, deviendroit aussi salutaire (1) que l'excès en seroit pernicieux.

Personne n'ignore combien le tems de la puberté change le timbre de la voix dans

---

virginum; Leipsic. 1742, in-4; les chiennes aussi, Eph. nat. cur. dec. 1, an 2. Voyez ma Dissert. sur le lait, dans le Journal de pharmacie de Paris, an 7. Rien n'a plus d'analogie avec les organes de la génération que les mamelles. Jac. *Anemaet*, de mirabili quæ mammas inter et uterum intercidit sympathia; Lugd. bat. 1784, in-4.

(1) *Joubert*, Err. popul. l. 5, c. 6, p. 227.

les deux sexes. Toutefois il ne me paroît pas vraisemblable que la défloration puisse en varier le ton d'une manière bien appréciable à une oreille même exercée. Démocrite a fait pourtant, dit-on, cette remarque, et Albert le Grand assure en avoir observé une pareille (1). Il est certain que tous ces misérables jouets de l'incontinence publique, les prostituées ont une voix rude, enrouée; sans doute parce qu'elles s'abandonnent journellement aux hommes (2). Les terribles effets de la débauche et d'une maladie funeste ne se portent-ils pas d'ailleurs, des organes

(1) Consultez à ce sujet *Casp. a Reies Franco*, Jucund. quæst. 39, n° 7, p. 474.

(2) On dit encore qu'elles ont de grosses mamelles, ce qui indique un grand penchant à la volupté. Les longs seins sont regardés en Afrique comme une beauté, aussi l'alonge-t-on quelquefois par art. *Labat*, Ethiop. t. 2. p. 77. *Struys* rapporte que les tartares czérémisses et les ceylanais déflorent leurs propres filles, prétendant que celui qui plante un arbre a le droit d'en recueillir le fruit; voyez ses Voy. p. 151. Les peuples koriaques fixes offrent leurs femmes aux étrangers; mais les koriaques à rennes ou errans, qui sont polygames ainsi que les précédens, sont au contraire excessivement jaloux des leurs. Hist. génér. des voyag. édit. in-4, t. 19, p. 350.

sexuels coupables à ceux de la voix; et qui ne connoît pas celle d'une nuée de timides *castrati* qui remplissent les théâtres de l'Italie ?

Il paroît que la polygamie, telle qu'elle existe dans une foule de contrées, est souvent plutôt instituée pour satisfaire l'insatiable volupté de l'homme, que pour la multiplication de son espèce. Cet abus si contraire à cet état naturel du genre humain sous les brûlans tropiques, détériore, énerve, abâtardit plusieurs nations. En général, la polygamie produit plus de femmes que d'hommes ainsi qu'on s'en est aperçu dans les régions où elle est en usage (1); en revanche dans les pays monogames les mâles sont plus nombreux comme on le voit chez nous. Ainsi ces institutions se maintiennent, et s'éternisent par la nature même de leurs effets.

Parmi diverses nations asiatiques et africaines, les amans qui veulent témoigner leur tendresse, qui veulent communiquer à leurs

---

(1) *Niebuhr* l'observe en orient; Descr. arab. p. 64 et suiv.; voyez aussi *Bruce*, Voyag. Abyss. t. 2, etc. *Macartney*; Ambass. chin. trad. fr. t. 1, p. 462, l'affirme de même pour la Cochinchine.

maîtresses le feu de la passion qui les dévore, se font des taillades aux bras et aux jambes. Là, placés devant leurs fenêtres, ils paroissent tout ensanglantés devant elles, ils montrent que l'ardeur de leur amour, supérieure aux tourmens (1), sait braver avec courage la violence des douleurs. C'est peut-être d'une coutume analogue, que dérive celle de plusieurs peuples chez lesquels se tirer mutuellement le sang de la main, est une marque sacrée d'une inviolable amitié. Oubstrœm assure que cet usage n'est point encore inconnu maintenant, à plusieurs habitans du nord de l'Europe, et il a longtems régné parmi les scythes, les lydiens, les mèdes, les carméniens, les parthes, les arméniens, et chez une foule de peuplades des îles de l'océan Atlantique (2).

---

(1) Cet usage est très-commun chez les turcs, selon *Lamotraye*, t. 2; et milady *Montague*. *Corneille Lebruyn* prétend qu'il en est aussi de même des anciens moscovites et des persans. Les nègres de Matamba et du Congo le connoissent très-bien. *Labat*, Ethiop. t. 2, p. 87; et d'autres habitans du monde. J'ai vu des français et des allemands se graver des emblêmes d'amour sur la peau par une cause sans doute analogue.

(2) Consultez *Hérodote*, l. 1 et 4. *Athénée*, Deipnosoph. l. 2, c. 7. *Tacite*, Annal. l. 12, c. 47. Catilina se

Ainsi le fer tourné contre nous-mêmes, ainsi notre sang qui ruissèle, sont d'éternels gages d'attachement; tel est l'héroïsme de l'amitié; que sera-ce donc de cette impérieuse, de cette brûlante, de cette invincible passion de l'amour! Mais nous l'appelons une passion, considérons si ce n'est pas plutôt un véritable besoin physique qui tourmente tout ce qui respire sous la zone torride de la vie! Pour l'être sauvage et naturel, l'amour n'est-il pas un appétit purement organique comme la faim et la soif? N'est-il pas ainsi qu'eux, le résultat d'un système d'organes, d'un véritable sens? Ainsi la continence n'est pas dans la Nature, mais bien la chasteté, qui est aussi une sage convention des hommes.

C'est un sentiment très-sérieux que celui de l'amour; aussi cette galanterie insipide et vulgaire qu'on décore de ce beau nom, est un amusement plutôt qu'une affection, mais n'est point le véritable amour; cette ardente passion est généralement peu connue quoique tout le monde s'en mêle. Son principal ressort est dans l'imagination qu'elle élève

---

lia avec ses complices par une semblable opération, d'après *Salluste*, Catilin. c. 22.

à un dégré excessif d'énergie ; alors on ne voit plus, on ne sent plus, on ne se meut plus, on ne respire plus que par l'amour. Souverain arbitre de notre destinée, il plonge tous nos sens dans un perpétuel enchantement; nos jours sont tissus d'illusions délicieuses, notre ame nage dans un torrent de voluptés mensongères, elle demeure flottante, suspendue dans une ivresse, un délire inexprimables. L'éblouissement dont le soleil frappe les yeux qui le fixent, est la parfaite image des effets de l'amour sûr les cœurs.

Il est même facile de montrer que cette passion naturelle est peut-être aussi obligatoire que l'appétit de la nourriture, à moins que l'extrême froideur du tempérament et l'imperfection du physique ne s'y opposent invinciblement. Les hommes, mais sur-tout les femmes qui se dévouent à une éternelle chasteté par zèle religieux, contractent souvent une obligation au dessus des forces humaines. La Nature s'y refuse avec impétuosité; l'action vitale fait éclorre les plus singuliers phénomènes de priapomanie, ou de nymphomanie. Le plus souvent même cette fureur érotique se communique par la vue ou par le récit chez

des personnes très-irritables et qui sont dans une position analogue; elle se propage comme une épidémie; elle devient une véritable peste d'amour. Elle fait naître en foule des hystéries convulsives, des extases passionnées qui ne peuvent se soumettre aux lois de la pudeur. Ce n'est plus cette tendre affection d'amour qui enchaîne les ames de guirlandes de roses; c'est un tourment dévorant, rongeur, c'est une rage effrénée. Des nonnains de Flandres, dans les scènes scandaleuses de leur érotomanie, et parmi leurs lubriques attitudes, entroient en de tels accès de rage qu'elles s'entre-mordoient (1). Qui ne connoît les con-

---

(1) *Goulard*, Thesaur. t. 1, p. 150-154-158; des jeunes gens qui s'introduisirent furtivement dans ce couvent, guérirent cette sorte de maladie, qui se répandit dans l'Allemagne et la Hollande, au XV° siècle, et même à Rome, selon *Cardan*, Subtilit. l. 4, en 1535. On trouve une foule de semblables passions hystériques convulsives dans *Langius*, Epistol. medic.; dans *Beniveni*, de Abdit. morbor. caus.; dans *Melanchton*, Epist. med.; dans *Peucerus*, de Divinat.; dans *Hecquet*, Natural. des convuls. part. 2, p. 112 et suiv. — Je suis très-persuadé que les effets du mesmérisme dépendoient en grande partie des mêmes causes. Les hommes sont beaucoup moins sensibles à

vulsionnaires érotiques de S. Médard, des Ursulines de Loudun, des Cadières du père Girard, etc? Souvent même l'amour punit de mort celui qui s'obstine à repousser ce besoin naturel (1), comme celui qui en fait abus.

---

ces affections, quoiqu'il en existe cependant plusieurs exemples. En général les maladies nerveuses se communiquent par une contagion qui n'est qu'une sympathie d'individu à individu. Cet effet peut être comparé à deux cordes tendues à l'unisson et voisines entr'elles; si l'on fait vibrer une d'elles, l'autre vibre et oscille bientôt aussi.

(1) C'est ainsi que dans la Genèse, qui parle toujours suivant le langage de la nature, Rachel dit à Jacob : *Da liberos, alioquin morior.* Dans les pays chauds des tropiques, la passion amoureuse devient réellement une fureur, tandis que sous les climats glacés des poles, elle est à peine une froide galanterie. On a vu une foule d'exemples de personnes mortes dans l'union des sexes par un excès de passion ; on l'a même observé parmi des moucherons, des abeilles mâles, etc. Des grenouilles en copulation ne se quittent pas, ne s'arrêtent pas, quoiqu'on leur coupe les cuisses. Des papillons cherchent encore à s'accoupler quoiqu'on leur ait arraché la tête et qu'ils soient empalés par une épingle. On en a remarqué d'autres qui cherchoient à féconder leurs femelles mortes. Ainsi la reproduction est d'une indispensable nécessité pour tout animal, ou plutôt pour tout corps organisé.

Chez les femmes, il semble que toutes les affections aboutissent à *l'uterus ;* que toutes les pensées s'y répercutent, que cet organe soit enfin le point central de la vie de ce sexe ; et nous n'en serons point surpris si nous considérons que toutes les parties de l'économie animale ont des dépendances universelles avec l'organe de la génération. Aussi l'état de mariage est le plus naturel de tous ceux qni conviennent aux femmes ; il dissipe toutes les maladies dont elles deviennent les victimes ; la maternité est, non seulement pour elles, le plus doux des devoirs, mais encore le plus sain et le plus heureux des états.

Il y a des bornes naturelles qui limitent l'accroissement de l'homme (1), de même que dans tous les êtres organiques, quoiqu'ils varient en raison des alimens et de l'influence de l'atmosphère ; ainsi, la durée de la croissance des mammifères est, d'après la règle de Buffon, la septième partie de l'existence totale. Celle-ci, qui ne me paroît aucunement plus courte aujourd'hui que celle

---

(1) Christian Frider. *Jampert*, de Causis incrementum corporis animalis limitantibus ; Hall. 1754, in-4.

des anciens (1), peut s'étendre à une longue suite d'années par une manière de vivre réglée (2), et par le ménagement de la puissance vitale (3). Plus l'accroissement est prompt, et plutôt il est limité (4); d'où l'on voit que la mort, qui n'est qu'une impuissance de croître et de se nourrir, parce qu'on s'est, pour ainsi dire, trop alimenté, est inévitable (5) pour tous les corps organisés.

---

(1) Quoiqu'en pense Joh. And. Gottf. *Schoteling*, de Vitâ humanâ in primis, ejusque brevitate hodiernâ, causis, cogitationes; Hamburg. 1750, in-4.

(2) *Bacon*, de *Verulam*, histor. vit. et mortis (dans ses Œuvres; Lond. 1740, fol.) p. 176, les ichthyophages vivent long-tems. *Hecquet*, Disp. de carême, t. 1, p. 202. Par des alimens simples aussi, *Cheyne*, Sanit. infirm. tuend. p. 51.

(3) Franc. *Bacon*, id. p. 121, sq. Le célèbre *Cornaro* en donna un exemple. *Hufeland*, sur l'Art de prolong. la vie, trad. fr. Lausanne, 1799, in-8.

(4) *Buffon*, Hist. nat. t. 4, et ailleurs, passim. Voyez aussi Matth. van *Geuns*, de Morte corporis et causis moriendi; Lugd. bat. 1761, in-4. On a dit, avec raison, que pour manger beaucoup, c'est-à-dire long-tems, il falloit manger peu.

(5) J. Gott. *Richter*, de Morte sine morbo; Gotting, 1736, in-4. J. *Gesner*, Terminus vitæ; Tigur. 1748, in-4; et Sal. *Anschel*, Thanatologia seu mortis nat., etc. Gotting, 1795, in-8.

La durée de l'existence dépend beaucoup de la puissance génératrice, sur-tout. Principe de la vie, elle abrège d'autant plus la somme des années, qu'elle est communiquée plus de fois, comme la pierre lancée, qui perd autant de son mouvement qu'elle en distribue davantage aux corps qu'elle rencontre sur son passage.

Si la fécondité, qui est si variable dans les diverses nations et parmi les individus, devient naturellement plus grande dans les lieux où la nourriture est abondante, comme chez les peuples ichthyophages ; elle ne paroît pas moins fuir le luxe, les passions violentes et la vie débilitante des cités corrompues. Tout ce qui contrarie le penchant de la Nature, ou qui le détruit par des excès, comme on l'observe si communément dans les climats les plus chauds, s'oppose extrêmement à la fécondité. Qu'on ne pense pas qu'elle soit en raison de l'ardeur amoureuse, puisqu'on remarque souvent le contraire parmi les peuples méridionaux (1); au lieu que les habitans glacés du nord sont si prolifiques, parce qu'ils ne forcent pas le

(1) *Desmarchais*, Guinée, t. 2, p. 87. Par *Labat*; elles cessent d'être mères avant 26 ans.

vœu de la Nature, qu'on a jadis nommé le septentrion *la pépinière du genre humain* (1). Les terrains secs sans aridité, tempérés et fertiles, conviennent beaucoup à la propagation des hommes, que facilitent encore la tranquillité et le bonheur politique des états. Ainsi l'homme est devenu le plus nombreux des animaux, comme il est le plus intelligent et le plus industrieux.

Voici, en général, le résultat des observations sur la reproduction, faites dans nos climats. Sur treize unions conjugales, on en trouve deux fécondes par année, et sur quatre-vingts naissances, une seule produit des jumeaux. Dans la durée entière de deux mariages, on peut espérer de sept à neuf enfans; enfin sur mille habitans des deux sexes, cent soixante-quatre couples contractent les liens matrimoniaux; et pour mille mariages, on doit compter environ soixante-cinq bâtards; mais le nombre en est plus fort dans les cités populeuses et corrompues (2). Foibles états ! vous seriez plus

---

(1) *Jornandès*, de Reb. goth. (edit. de Hugo *Grotius*), c. 1. *Olaus Magn.* de Gentib. septentr. l. 1 et l. 4. *Rudbeck*, Atlant. t. 1.

(2) Voyez les Tables de *Deparcieux*, *Dupré-Saint*

riches et plus peuplés, si le célibat ne laissoit pas languir une foule d'individus dans l'indolence, la corruption et l'inutilité.

Dans les contrées ardentes où l'homme est polygame, ces remarques générales sur la fécondité et sur la génération doivent être fort différentes des nôtres. Un historien espagnol (1) rapporte que la partie de ce

---

Maur et *Buffon*, *Moivre*, *Fischer*, *Simpson*, *Sussmilch*, Gottlich. verordn., etc. *Kerseboom*, Eerste verhandeling tot een proeve on te weeten de probable meenigle des volks; s' Gravenhage, 1742, in-8, pour la Hollande seulement. *Moheau*, Populat. de la Fran. l. 2. *Bielfeld*, Institut. politiq. t. 2, p. 290 et suivant. *Daignan*, Tabl. de la vie humaine, t. 2, etc. — Les causes mécaniques de la stérilité des femmes ont été détaillées dans divers écrits; voyez aussi *Naboth*, de Sterilitate mulierum; Lips. 1707, in-4.

(1) Rodrigo *Caro*, Hist. de las antiquitad. de ciut. Sevill., etc., cité par le nouveau Voyage en Espagne, de 1778, à Lond. (ou plutôt Paris), 1782, in-8, t. 1, p. 279. Grenade contenoit du tems des maures, plus de 400,000 habitans; elle n'en contient pas le quart aujourd'hui. *Bodin*, Theatrum natur. l. 5, prétend que les femmes sont trois fois plus nombreuses que les hommes dans le midi; mais qu'au nord elles sont égales en quantité. *Hoffmann*, Dissert. t. 2, p. 291, assure que les plus vigoureux font ordinairement des mâles, au lieu que les femelles sont plutôt engendrées par les

royaume habitée par les maures étoit jadis excessivement peuplée, parce que cette dernière nation, dit-il, livrée sans mesure à la sensualité, se multiplioit par-tout avec la plus grande abondance ; au lieu qu'avant leur arrivée, ainsi qu'après leur départ, l'Espagne resta dépeuplée.

La population générale des nations de la terre, qu'on a cru pouvoir estimer à un milliard d'individus (1), se met toujours en équilibre, non seulement avec le produit des terrains qu'elles habitent, mais sur-tout avec l'excédent de ce produit qui en est le régulateur (2). Ainsi l'espèce humaine est clair-semée vers les poles stériles, et nombreuse sous les tropiques opulens en pro-

individus foibles. La fable donne soixante-douze enfans mâles à Hercule ; l'écriture attribue soixante-onze fils à Gédéon ; et soixante-douze au roi de Samarie, Achab. Cependant les habitans du midi, très-voluptueux, sont proportionnellement moins féconds que ceux du nord, plus chastes.

(1) *VVallace*, Dissert. hist. et polit. sur la popul. des anc. tems, trad. fr. Paris, 1769, in-8, p. 13. Thomas *Templemann*, a New survey of the globe, etc. *Bielfeld*, Inst. politiq. p. 508, t. 2.

(2) *VVallace*, ib. p. 19. *Moheau*, Rech. sur la pop. de France ; Paris 1778, in-8, l. 1, p. 12.

ductions

ductions de toute nature (1). La forme des gouvernemens, et l'influence des richesses commerciales, sont encore des leviers puissans qui agissent sur la population. Comparez en effet la Pologne fertile et déserte avec la Suisse pauvre, mais regorgeant d'habitans; mettez dans la balance les hollandais commerçans et nombreux, avec la Russie indigente et dépeuplée, et l'on se convaincra que la grande population, cette véritable base de la puissance et de la félicité des états, suit les gouvernemens tempérés et l'industrie des nations, qu'elle rend florissantes, et de la félicité desquelles elle est, pour ainsi dire, le thermomètre. Lorsque tout homme trouve à se nourrir et à vivre quelque part sans contrainte, il produit des membres utiles à l'état. L'argent sans les denrées et la fertilité territoriale, laisse les contrées désertes et abandonnées, comme le montre l'Espagne. Plus la terre est cultivée, plus elle permet le développement de la

(1) *Forster*, Suppl. au 2e voyage de *Cook*, t. 5, p. 260, ce qu'on doit attribuer à la polygamie, en grande partie. Des auteurs ont cependant prétendu qu'elle étoit très-dépopulatrice; voyez Trans. philos. t. 27, p. 186, par *Arbuthnot*.

population par son produit annuel qui augmente (1). La mortalité, plus considérable dans les années de disette, est ordinairement la mesure de l'aisance ou de la misère des peuples; elle se fait sur-tout sentir dans leurs dernières classes, qui sont beaucoup plus prolifiques que les castes supérieures (2). En général, on compte une naissance par 25 individus dans nos climats; cependant ce résultat paroît plus foible dans les campagnes (3). Les contrées méridionales doivent leur grande population à la polygamie, qui, dans l'état civil, ne produit cependant pas autant qu'on pourroit en attendre, puisqu'elle affoiblit l'homme par l'excès de l'amour, et qu'elle entraîne nécessairement l'eunuchisme et l'inutilité de plusieurs femmes dans des harems trop nombreux.

---

(1) David *Hume*, Essai de politiq. et de morale. *Darco*, Diss. sull. proporz. di popol. e commercio; Mantoua, 1772, in-4. *Halley*, Obser. on bills of mortality. Dans *Lowthorpe*, Philos. transact. abrigd, t. 3, p. 669; les Institutions politiq. de *Bielfeld*, t. 2.

(2) *Moheau*, l. 1, p. 144. *Buffon*, Supplém. t. 7, in-12.

(3) Parce que beaucoup de femmes vont accoucher dans les villes. *Moheau*, l. 1, p. 37.

Le nord guerrier, et froid en amour, produit un douzième (1) ou un seizième (2) de mâles plus que de filles; au lieu que dans les pays plus chauds, et même dans nos villes, celles-ci deviennent aussi nombreuses (3), et souvent même plus (4), parce que les hommes sont moins vigoureux. On voit en effet presque toujours que la quantité des individus mâles dépend en général de la force et de l'ardeur des parens, selon *Buffon*.

Je ne pense pas que les différences du nombre entre les sexes deviennent suffisantes pour obliger les femmes à prendre plusieurs maris (5), comme on l'a dit de

---

(1) Mém. acad. sc. 1752; et acad. sw. wetensk. t. 18.

(2) *Buffon*, t. 7, tab. supplem. *Wargentin*, sw. wetensk handl. t. 28. *Moheau*, l. 1, p. 137. Un quinzième, selon *Süssmilch*, Gott. verordn. t. 2, p. 250.

(3) *Süssmilch*, t. 2, p. 257. *Derham*, Physicotheolog. p. 177. *Desmars*, Hist. de Boulogne sur mer, p. 23. *Burggravius*, de Aër. aq. et loc. Francof. p. 126. *Venusii*, Discors. della generaz. c. 82, p. 91.

(4) *Bruce*, Voyag. t. 1, p. 321, trad. fr. *Kaimes*, Skeckt. on man. t. 1, p. 176, dit qu'à Bantam il y a dix filles pour un homme; ce qui n'est pas assez prouvé. Tiré du Rec. voyag. compag. des Ind. t. 2, p. 22.

(5) Jul. *Cæsar*, Comment. de bell. gallic., le dit des anglais (Britanni). *Strabo*, Geogr. l. 11, p. 362, le

celles de Calecut (1), du Thibet et de plusieurs autres pays; ni qu'elles deviennent assez guerrières pour former, comme la bohémienne *Valasca*, une république d'amazones (2), d'une manière durable, comme on l'a prétendu (3).

Quel tendre intérêt la nature ne montre-t-elle pas pour la conservation de ses ou-

---

rapporte aussi des femmes mèdes. *Dellon*, Voyag. au Malabar, part. 1, c. 32, l'assure pour ce pays; voyez encore Gracia de *Transmeira*, de Polygamiâ et polyvirâ; Panheim, 1638, fol.

(1) *Tachard*, dans les Lettr. édifiantes, recueil 2, p. 188; et Recueil de voyag. compag. des Indes, t. 4, p. 404. Au Thibet, selon *Stewart* et *Bogle*, Trans. philosoph. an 1777. En Cochinchine, les femmes sont plus nombreuses que les hommes. *Macartney*, Chin. t. 1, p. 462; les mulâtresses de Gorée aussi; presque tous les mâles meurent à 10 ou 12 ans. *Verdun de la Crenne*, *Pingré* et *Borda*, Voyag. t. 1, p. 149.

(2) Æneas *Sylvius*, Hist. Bohemic. c. 7. Albert. *Krantz*, Chronic. regn. aquilan. l. 1, c. 8; celle-ci dura sept ans.

(3) *Herodote* le dit d'un pays de Thrace : on a prétendu en trouver en Amérique; voyez Pierre *Martyr*, Dec. 2. Fernandès *Oviedo*, *Lacondamine*, Voyag. dans intér. d'Amér. méridion. Paris, 1745, in-8, p. 109. Consultez encore Petr. *Petit*, de Amazonibus diss, (edit. 2a), Amstelod. 1687, in-12, c. 8.

vrages? Ne nous a-t-elle pas donné comme un véritable bienfait, la douleur, cette vigilante sentinelle de la vie? N'avons-nous pas reçu des sens délicats, des yeux placés dans un lieu élevé, des bras musculeux, une course rapide pour éviter les dangers; un tact, un goût, une ouïe, un odorat explorateurs et gardiens fidèles? Ne s'oppose-t-elle pas à l'effort combiné des élémens destructeurs? Ne combat-elle pas le funeste empire des maladies? Ne tend-elle pas, par de continuelles crises à les expulser, à les détruire, à les anéantir? La Nature veut encore davantage la reproduction.

Considérons la femme, cette éternelle esclave des affections morbifiques. Vit-elle loin du nœud conjugal? soumise à l'influence, à la domination d'un organe dont l'amour ne tempère pas l'énergie vitale, elle traîne une languissante existence; des maladies hystériques et nerveuses, le désordre des fonctions organiques la tourmentent et l'accablent. Qu'elle remplisse sa destinée, qu'elle se livre à la reproduction, tous les symptômes de destruction disparoissent, le flambeau de sa vie naguères sur le point de s'éteindre, ranime vivement sa lumière et brille de nouveaux feux. Une

épouse est-elle phthisique, épileptique? est-elle exposée à des convulsions, à cent maux dangereux et mortels? l'imprégnation, la grossesse les guérit ou du moins en suspend le cours. Les maladies s'arrêtent, les fièvres aiguës s'évanouissent; il semble qu'un charme puissant les lie, qu'un secret talisman les dissipe. Toutes paroissent respecter l'état sacré de la maternité. Ainsi la gestation est un moyen, si non curatif, au moins palliatif. La Nature veille avec une sollicitude véritablement maternelle sur le jeune fœtus; elle ne souffre pas que celle qui le porte soit la proie de la destruction; elle écarte celle-ci sans relâche, et une femme enceinte a plus de force vitale que toute autre; elle est moins sujette à mourir pendant cette respectable fonction de vie. Mais le terme de l'accouchement étant arrivé et le fœtus étant dégagé des liens qui l'attachoient à sa mère, celle-ci rentre dans l'état ordinaire de sa foiblesse. Elle avoit comme deux vies dans un seul corps; maintenant elle est abandonnée à ses propres forces, et reste désormais soumise à la commune destinée de son sexe.

Jusqu'à l'âge de huit ans, les enfans ne

peuvent espérer qu'une existence courte (1), puisqu'il en périt environ la moitié jusqu'à cette époque (2). Les probabilités de vie augmentent ensuite, et ne diminuent guère, tant qu'on n'a pas atteint l'âge mûr. La mortalité du genre humain devient moindre à l'âge de 30 à 50 ans; après cet état stationnaire, elle augmente. Chez les femmes, le tems critique interrompt cet âge consistant, et le partage en deux portions, dont la seconde est plus heureuse. Ainsi les hommes ne marchent pas à la mort à pas égaux.

Il est singulier que chez les personnes très-âgées, l'espérance de la vie et ses probabilités ne diminuent pas en même proportion que leur extrême décrépitude (3). Les célibataires sont moins vivaces que les mariés (4), et les femmes qui ont passé le tems critique sont moins exposées à mourir, que les hommes du même âge, quoique les années nommées climactériques ne soient d'ailleurs

---

(1) *Daignan*, Tabl. des variétés de la vie humaine; Paris, 1786, in-8, 2 vol. t. 1.

(2) *Buffon*, d'après les Tables de *Dupré de Saint Maur*, Suppl. t. 8, édit. in-12, p. 242.

(3) *Buffon*, Suppl. t. 7, p. 525 et 540.

(4) *Daignan*, ib. t. 1. *Buffon*, t. 7. *Moheau*, l. 1, Popul. franç.

pas plus funestes que les autres (1). On sait que les villes sont d'autant plus meurtrières pour l'homme, qu'elles sont plus peuplées ; dans les campagnes, au contraire, sur-tout dans les pays froids, et parmi les classes du peuple médiocrement aisées, qui sont peu sujettes à des excès et à des besoins extrêmes, la vie est souvent prodigieusement agrandie.

Liée à l'hygiène la plus convenable à notre espèce, la longévité tient sur-tout à un genre de vie simple et réglé, comme le démontre l'exemple de *Cornaro*; elle dépend beaucoup aussi de la sagesse des passions, dont les excès sont si funestes et si désastreux, lorsqu'on s'y livre avec cette fougueuse impétuosité qu'inspire une ardente jeunesse (2). Les anciens orientaux, en établissant pour

---

(1) Joh. Bapt. *Sylvaticus*, de Anno climacterico; Ticin. 1615, in-2. A. Jos. *Testa*; de Vitalibus periodis ægrotant. et sanor. Lond. 1787, in-8, y croit plus que le précédent.

(2) Il meurt ordinairement un quart des habitans des villes, entre 14 et 51 ans, et ce n'est qu'un cinquième dans les campagnes; les deux termes extrêmes de la vie sont les plus meurtriers. Il y a plus de vieilles femmes que de vieillards. Enfin la population diminue dans les grandes villes; elle augmente dans les campagnes. *Price*, Journal de phys. t. 13, p. 134.

axiôme *plus occidit gula quàm gladius*, ont bien mieux senti que nous, que la vigueur saine et robuste propre à chaque tempérament, ne pouvoit se conserver dans la maturité de l'âge, que par le moyen de la sobriété; cependant les excès de table sont aussi peu dangereux dans les pays du nord, qu'ils sont mortels sous les climats enflâmés de la terre.

Il paroît encore que la longévité est héréditaire dans certaines familles (1), ainsi que les constitutions et les caractères. Si les zones brûlantes de l'Asie et de l'Afrique offrent des exemples de longue vie; si les grecs appeloient les éthiopiens *macrobioi*, *longœvi* (2), les régions polaires présentent un bien plus grand nombre d'existences prolongées (3) que les premières, où les individus sont plus tôt pubères, et où leur accroissement

---

(1) *Plot*, Natur. history of Staffordshire, p. 216. *Hufeland*, sur les Moyens de prolonger la vie; Lausanne, 1799, chap. 15, trad. franç.

(2) On trouve dans le London chronicle, 5 octobre 1780, que *Louisa Truxo*, négresse esclave en Amérique, mourut au Tucuman, âgée de 175 ans; c'est un des plus forts exemples avérés d'une longue carrière, sur-tout dans un pays chaud.

(3) Alb. *Haller*, Elementa physiolog. l. 30, etc.

est plus rapide. D'après les tables de mortalité de nos contrées, il est prouvé qu'il meurt généralement un individu sur 36 à 38 dans les campagnes, et selon Kerseboom (1), un sur 28 dans les cités populeuses.

---

(1) Eerste verhandel. weeten de probable meenigte des volks, etc. Mais il meurt plus d'hommes que de femmes, *Buffon*, Suppl. in-12, t. 7. *Moheau*, l. 2. — On a pensé que les années 7, 14, 21, 28, 35, 45 et 63, étoient fort meurtrières pour les individus de l'espèce humaine. Quoiqu'il arrive souvent de grands changemens dans la complexion par la puberté, la gestation, le tems critique des femmes, etc., il ne paroît cependant pas qu'il y ait des années beaucoup plus dangereuses que les autres, lorsqu'on fuit avec soin les excès, et qu'on vit d'une manière assez réglée. Cette idée de périodicité dans les maladies, dérive sans doute de la philosophie pythagoricienne. Hippocrate paroît n'en avoir pas été fort éloigné; en effet, l'étude de l'économie animale présente des phénomènes qui semblent autoriser cette opinion, sur-tout dans les affections nerveuses qui s'accoutument à des retours très-réglés, c'est-à-dire, à des habitudes régulières de sensibilité. Voyez *Barthez*, nouv. Elem. de la science de l'homme, c. 14, etc. On a remarqué une plus grande mortalité dans le commencement du printems et à la fin de l'automne, en Europe. *Buffon* et *Moheau* le démontrent pour la France; *Short*, new Observations on bills of mortality; Lond. 1750, p. 166, tab. 10, 11 et 15, pour l'Angleterre. *Hippocrate*, de

Je n'entrerai point ici dans tous les détails des mélanges des diverses castes d'hommes entre eux (1), qui sont d'ailleurs assez connues, comme les métis (2) et mulâtres (3), produits par un mélange d'européen et d'indien pour les premiers ; et de nègres pour les seconds ; ensuite les lobos ou zambis (4),

---

Aër. loc. et aq., dit que les solstices, et sur-tout les équinoxes, sont les plus meurtriers. *Lancisi* et *Piquer* ont observé, l'un à Rome, l'autre en Espagne, que dans ces tems les morts subites étoient plus fréquentes. En Asie et sous les Tropiques, où il n'y a que deux saisons, les mois les plus dangereux sont ceux où ces saisons changent.

(1) *Twiss*, travels throug Portugal and spain. p. 352; et dans la trad. fran. c. 28, p. 372, sq. *Labat*, Voyage amér. t. 2, p. 134. *Gily*, Storia americ. t. 4, p. 320. *Brown*, Jamaïq. t. 2, p. 160. *Gumilla*, Orenoq. t. 1. *Ulloa*, Voyag. t. 1, l. 3. *Chanvallon*, Martiniq. part. 1. Fusée *Aublet*, plant. Guiane, appendix, t. 2, p. 120. *Klein*, Annalen der gesetzgebung, etc. t. 7, p. 116. *Blumenbach*, Gen. hum. var. sect. 3, p. 142, sq. Voyez le tableau de ces mêlanges à la fin.

(2) *Garcilass. de la Vega*, p. 255, sq., aussi avec les chingulais; voyez la fig. dans Corn. de *Bruyn*, Voy. p.359.

(3) *Buffon*, t. 3. *Labat*, Voyag. aux îles amér. t. 2, p. 131. *Bomare*, Dict. art. nègre.

(4) *Marcgrave*, Tract. hist. nat. Brasil. p. 12. *Chan-*

provenant de l'union du sang caraïbe avec le nègre. Ces mélanges se conserveroient toujours les mêmes et sans aberration (1), s'ils ne s'allioient pas avec d'autres races qui les altèrent d'autant plus que ces unions étrangères sont plus communes. Il me semble que l'on ne peut conclure pour l'unité d'espèce du genre humain, de la fécondité des diverses races ensemble, puisque la même raison seroit contraire à une foule d'espèces différentes d'animaux qu'il faudroit confondre en une seule. On trouve de très-nombreux exemples d'espèces distinctes de quadrupèdes, d'oiseaux, de reptiles, de poissons, de mollusques, d'insectes et de plantes, soit dioïques, soit hermaphrodites, qui produisent par une sorte de mélanges adultères, des individus féconds. J'observe que, parmi les quadrupèdes, ceux qui sont onguiculés étant plus nombreux en espèces voisines que les ongulés, sont aussi les plus

---

vallon, ib. *Aublet*, Append. p. 123, t. 2. *Twiss.* p. 373, trad. fr.

(1) De *Hauterive*, Mém. acad. scien. Paris, 1724, p. 18, sq. *Brown*, Hist. of Jamaïca, t. 2, ib. p. 259, sq. *Fodéré*, Traité du goître et du crétinisme, c. 3, sect. 2, p. 138, §. 76, assure que le crétinisme s'éteint en le croisant plusieurs fois avec les races saines.

susceptibles de ces unions étrangères et adultères, dont les produits sont féconds. Il me semble encore que les simples variétés ne peuvent être des attributs constans et réguliers dans les êtres indépendans, et livrés à la seule impulsion de la Nature.

Il seroit infiniment curieux de savoir si le mélange du genre humain avec les animaux qui l'avoisinent de plus près (1), comme le véritable *orang-outang* ou même le *pongo*, produiroit des individus; sur-tout en l'alliant avec des êtres, pour ainsi dire, moins hommes que l'européen, comme le nègre, par exemple (2). Quelques auteurs, au nombre desquels se trouve le célèbre *Buffon*, paroissent ne pas en douter (3). Et pour moi, lorsque je considère dans les singes sans queue une conformation si analogue à la nôtre, la même organisation de

(1) Petr. *Osbeck* Chin. oost. resa. p. 99, en parle d'après les rapports des indiens.

(2) On prétend qu'on a soumis en Angleterre une fille publique à un grand singe; mais on n'a pas appris qu'il soit résulté quelque chose de ce mélange, supposé qu'on l'ait tenté, et qu'il ait pu s'exécuter.

(3) Hist. nat. t. 35, in-8, art. du jocko.

l'uterus des femelles (1), la gestation de 7 à 9 mois, la menstruation, les habitudes semblables, enfin la violente passion que ces animaux témoignent, dit-on, pour les femmes (2); il me paroît difficile de rejeter cette opinion, qui semble d'ailleurs appuyée par quelques témoignages historiques, à la vérité un peu obscurs (3). La démarche la plus utile peut-être qu'on puisse faire vers la connoissance intime de l'homme naturel et des premiers singes, pour l'avancement de la science si sublime et si importante de notre propre nature, seroit de tenter cette recherche (4). Il me paroît que le hotten-

---

(1) *Martini*, Naturlex, t. 1, p. 525. D'après *Tyson*, Orang. etc. *Vicq d'Azyr*, Syst. nat. t. 2.

(2) *Schouten*, Voyag. t. 2, p. 44. *Purchas*, Pilgr. t. 2. *Churchill's*, Collect t. 6, p. 201; (Voyag. de *Phillips*, en Guin.) *Leguat*, Voy. t. 2, etc. Gemelli *Carreri*, t. 3.

(3) *Castanneda*, Histor. var. l. 1. Fortun. *Licetus*, de Monstris, l. 2, c. 58, p. 217. Casp. *Bauhin*, de Hermaphrod. l. 1, c. 10, 111. *Carreri*, ib. p. 116.

(4) On a dit que ce congrès avoit produit la maladie vénérienne; voyez Laur. *Roberg*, de Virul. luis dict. venereæ; Upsal. 1708, in-4. Præsid. Joh. *Lindestolpe*. Cette supposition est ridicule.

tot (1), le *quimos* à longs bras (2) comme le singe gibbon, étant plus rapprochés des animaux par leur forme, y seroient bien plus propres que les autres races humaines. Et la plupart des stupides africains, si l'on en croit le rapport unanime et constant d'une foule de voyageurs, ne regardent-ils pas les singes comme appartenans à leur espèce ? Leur face alongée en museau ne les en rapproche-t-elle pas en quelque sorte?

Un grand nombre d'auteurs ont prétendu que la seule influence de la lumière (3), de la chaleur, de la nature des alimens et de la

(1) Le nègre; voyez Journal de *Banks* et *Solander*, p. 269; le lapon, selon *Regnard*, Voyage en Lapon. (avec ses Œuvr. dramatiq.), t. 1, p. 71. *Forster*, Obser. sur homm. dans Suppl. à *Cook*, t. 5, p. 217, le dit des mallicolois.

(2) *Commerson*, Lett. dans Journ. de *Banks*, p. 276; et *Rochon*, Voyag. p. 138, sq.

(3) Tels que *Pechlin*, de Cute æth. *Demanet*, Afr. franç. Paris, 1767, in-12, t. 2. *Buffon*, Hist. natur. t. 3, édit. in-4. *Mitchell's* Abhandl. uber die neger, dans l'hamburgische magaz. — De *Pauw*, Rech. sur les améric. t. 1; Philos. trans. 1744, n° 474. Sam. Stanhop. *Smith*, Essay on caus. of the variety of complex. and fig. in the human spec., etc.; mais beaucoup d'autres en doutent; voyez *Meckel*, Mém. acad. Berl. t. 9, etc.

puissance particulière et intrinsèque des climats, produisoient les différences qu'on observe dans le genre humain (1). Il est certain qu'on ne peut révoquer en doute l'influence de ces causes continuelles ; mais il faut observer cependant que les hideux nogaïs et les affreux calmouks sont sous le même ciel que les belles géorgiennes; que la figure tartare, ainsi que les formes de famille (2) se conservent au bout de longues générations (3), sur-tout parmi les orien-

---

(1) On nie, avec raison, que ce soit le climat seul. *Lecat*, Traité de la peau, p. 10. *Pallas*, Act. petrop. 1775; Disc. sur la formation des montagnes, p. 33. *Frézier*, Voyag. part. 2, p. 62. *Engel*, Quest. sur populat. Amériq. part. 2, p. 440. *Kaimes*, on Man. t. 1, book. 2. *Camper*, Dissertat. sur différ. des tr. du vis., etc.

(2) *Lamotraye*, Voyag. t. 2, c. 3. *Chardin*, Pers. t. 3. *Pallas*, Voyag. t. 1 et 2; aussi des formes hérédit. de famille. *Haller*, Physiol. elem. t. 8, l. 29. Joh. *Hunter*, de Hominum varietatibus et harum causis; Edinburg. 1775, in-8. *Maupertuis*, Venus physiq. p. 131. *Becker*, Physic. subter. p. 2. Joh. Valent. *Merbitz*, de Varietate faciei humanæ; Dresd. 1676, in-4.

(3) *Bruce*, Voyag. *Hatkins*, *Engel*, Quest. ibid. p. 442. *Adanson*, Sénég. p. 88, dit que les mahométans n'y noircissent pas; Voyag. aux terr. Austr. t. 1, p. 325; Voyag. à Madagasc. c. 28.

taux,

taux, qui mêlent peu leurs castes; qu'il y a sous la ligne des peuples naturellement bien moins noirs que dans des climats moins ardens; que les animaux restent blancs sous la zone torride (1), comme l'européen qui s'y hâle, mais n'y noircit jamais entièrement (2), à moins qu'il ne se mélange avec la race nègre, ce qui arrive fréquemment; que les descendans du nègre, après plusieurs générations, conservent leur même noirceur et leur type originel dans les pays froids, s'ils ne font aucune alliance étrangère (3); qu'il existe en un mot dans le genre humain, des différences radicales, constantes (4), indélébiles, bien plus profondes enfin que de simples variétés super-

---

(1) *Zimmermann*, Zool. geogr. specim.; Lugd. bat. 1777, in-4, p. 239 et 326, etc.

(2) *Ovington*, Voyag. t. 2, p. 196. *Marsden*, Sumatr. traduct. franç. t. 1, p. 80. *Pechlin*, Æthiop. *Cook*, voy. austr. t. 2, p. 245 et 325. *Hughes*, Barbad. p. 14. *Cœrdenus*, Voy. t. 2, p. 262; Hist. academ. 1724, pag. 18.

(3) *Kalm*, Americ. resa. t. 2, p. 481, sq. et 542.

(4) *Frézier*, Voyage; Paris, 1732, in-4, p. 63.

ficielles, qui seroient tout au plus individuelles.

Les races humaines ne diffèrent point entre elles par la seule superficie, mais encore par les parties les plus radicales et les plus fixes de leur organisation, soit osseuse (1), soit sanguine (2) et humorale, soit nerveuse (3) et cérébrale (4), etc., indépen-

---

(1) Pour la forme du crâne ; voyez *Camper*, Différ. des traits du visage, planches I et II. *Blumenbach*, Decad. cranior. divers. gen. 1790, in-4, Gotting. Edw. *Sandifort*, mus. t. 1, à la fin.

(2) Ils ont le sang noirâtre ; Journ. de physiq. 1775. *Meckel*, acad. Berl. t. 9. *Lecat*, Coul. de peau, ibid. *Towns*, Philos. trans. t. 10, p. 398; ce qu'on attribue à l'abondance du fer précipité dans le réseau muqueux par l'acide phosphorique; voyez *Kant*, Philos. für die welt; dans *Engel*, Mag. part. 2, p. 151 ; ils ont la bile noire, selon *Barrère*, Dissert. p. 4 ; mais on l'a nié : Journ. savans, 1742, mai. *Hérodot.* Thalie, n° 101. *Lecat*, *Pauw*, Rech. am. t. 2, rapportent que leur sperme est noirâtre ; nié par *Meckel*, etc., et jadis par *Aristote.*

(3) *Sommering*, Ueber die negers, pag. 59. *Ebel*, Observ. nevrolog. ex anat. comp. ; les hommes ont le cerveau plus ou moins grand dans chaque race.

(4) *Meckel*, Acad. Berlin, t. 13 et t. 9, a remarqué que la partie corticale du cerveau du nègre

damment de l'immense variété de la forme de sa périphérie et de ses teintes plus ou moins invariables (1). La Nature ne doit point être bornée; elle est libre des chaînes dans lesquelles notre foiblesse la circonscrit.

Indépendante des systêmes et des craintes religieuses, affranchie de la pusillanimité de notre ame et de nos préjugés, elle développe ses lois immuables dans l'immensité de ses combinaisons; et tandis que nous tenons quelques anneaux; que nous suivons quelques traces de sa marche immortelle, la faux impitoyable du tems interrompt pour toujours le cours de nos recherches.

ètoit noirâtre; voyez aussi *Lecat*, et *Sommering*, etc.

(1) B. d'E. (*Engel*), Essai sur cette question: Quand et comment l'Amérique a-t-elle été peuplée? Amster. 1767, in-4, parle de nations blanches sous les tropiques, partie 2, pag. 441 et sq. *Bruce*, *Pallas*, etc.

Toute la race mongole a une couleur tannée, même en Sibérie. Son angle facial est aussi très-prononcé; et quand je vois le profil d'un chinois,

je ne puis pas me convaincre que ce peuple doive se civiliser autant que des européens. J'ai bien examiné *Assam*, jeune chinois venu en France; son intelligence m'a paru bien au dessous de ce qu'on auroit pu attendre de tout européen de son âge, porté en Chine.

NOTES ADDITIONNELLES.

Des grands singes.

De tous les mammifères qui ont des analogies avec l'homme, il n'en est point de plus voisins que la première famille des singes, comme nous l'avons vu. Ces animaux sont en général quadrumanes, et leur démarche, au lieu d'être droite comme la nôtre, est oblique et diagonale. D'ailleurs leurs genoux sont toujours pliés en angle plus ou moins ouvert. S'ils veulent avancer, ce sont les jambes antérieures qui marchent, et le train de derrière s'achemine tout d'une pièce, à la manière des culs de jatte, selon la remarque de Labillardière, cité par Audebert.

Ce même voyageur assure que l'orang-outang, (*simia satyrus*) ne sait point nager comme la plupart des mammifères le font dès leur plus tendre jeunesse.

La plupart des grands singes sont excessivement lubriques; ils font souvent des gestes d'une révoltante lasciveté devant les femmes; leur passion est non seulement dégoûtante, elle est encore grossière et brutale. Le singe papion est horriblement jaloux; lorsqu'il voit un homme seulement s'approcher d'une femme, il grince des dents, il écume de rage, il dévoreroit s'il étoit libre. Les femelles de ces singes sont aussi très-jalouses pour les hommes.

En général, cette famille de quadrumanes a des appétits très-véhémens et une grande impétuosité de penchans. La joie, la tristesse, l'amour, la haine, la

crainte se manifestent sur leur figure par des grimaces très-expressives. Le P. Lecomte (1) dit que le féfé, *simia lar.* L. ou le gibbon, embrasse avec emportement ses enfans et les personnes qu'il aime; ses caresses sont rudes et étouffantes. Il trépigne de dépit, il bondit de joie.

Les manières des singes sont fort analogues à celles de l'homme; mais comme les doigts de leurs mains ne peuvent se mouvoir indépendamment les uns des autres, ils ont moins d'adresse. Leur force musculaire est très-considérable, et leur ténacité subsiste encore quelque tems après la mort. Ainsi ils restent quelquefois suspendus aux arbres où ils se sont attachés en mourant. Les pouces des mains et des pieds sont en général petits et très-écartés des autres doigts; il n'ont pas une force proportionnellement aussi grande. Les dents laniaires ou canines sont toujours écartées, soit des molaires, soit des incisives, ou même elles sont solitaires. Comme les organes de la mastication chez les animaux, sont d'une plus grande proportion que chez l'homme, les dents peuvent s'écarter davantage. C'est aussi ce qui témoigne que chez eux, les appétits physiques et grossiers l'emportent sur les affections morales; puisqu'en même tems la masse de leur cerveau diminue. Chez l'homme, en revanche, la grandeur du crâne semble à peine laisser place à l'organe de la mastication; il semble que nous soyons plus faits pour penser que pour manger; c'est le contraire chez les bêtes. La cervelle de trois gros bœufs ne peut remplir la cavité de la tête d'un homme de petite

(1) Nouv. mém. sur l'état présent de la Chine, t. 2, p. 409.

taille; mais il faudroit plus de six bouches humaines pour faire une seule gueule de cet animal domestique.

On voit donc combien est importante la remarque sur l'angle facial qui donne, pour ainsi dire, la mesure du rapport entre la pensée et l'appétit physique. Les premières espèces de singes ont une tête assez grosse en comparaison des autres mammifères; et Tyson avoit trouvé dans son pygmée une masse cérébrale, à très-peu près proportionnelle à celle de l'homme. Aussi ces animaux ont-ils une intelligence fort étendue; ils s'apprivoisent et sont susceptibles d'attachement, et même d'une véritable amitié; ils sont très-rancuniers, et se ressouviennent long-tems des bons et des mauvais traitemens qu'ils ont éprouvés; car leur mémoire est excellente. Ils préfèrent en tout tems leur liberté à la plus douce dépendance; ils sont monogames. Leur instinct pour s'attrouper indique une sorte d'association, à la vérité fort imparfaite, mais qui s'établit néanmoins certaines règles pour la maraude, le pillage, etc. Ils établissent des sentinelles; ils se disposent en chaîne pour mettre plus vîte en sûreté les fruits qu'ils volent. Ils aiment à dérober, lorsqu'ils sont même apprivoisés; ce qui annonceroit une sorte de connoissance de la propriété. Mattew assure aussi, dans son Voyage à Sierra-Léona, que les pongos construisent des huttes, des ajoupas, des cabanes de feuillages; que les mères et leurs petits habitent dans ces sortes de nids, mais que les mâles couchent dehors. Battel dit à peu près la même chose.

Quand ils sont mécontens de la conduite de leurs petits, ils les corrigent et leur donnent des soufflets, quoiqu'ils les aiment beaucoup d'ailleurs, et qu'ils leur laissent une grande indépendance. Les mères les

portent pendus après elles, sur leur dos, et leur présentent la mamelle à la manière des femmes. Le petit ne quitte pas facilement sa mère ; il s'y cramponne si fortement, que les secousses les plus vives, et la course la plus rapide ne peuvent le détacher. Les pongos ou chimpanzées, aiment passionnément le fruit du *baobab*, *adansonia digitata*, L., très-gros arbre de la famille des malvacées. Ce fruit, qui est de la grosseur d'un petit melon, s'appelle, par cette raison, *pain de singe*. Ces animaux recherchent encore beaucoup les fruits des diverses sortes de palmiers, et en général ce qui est doux et sucré ; ils partagent cet instinct avec tous les frugivores.

C'est un spectacle amusant de voir les singes grimper agilement sur les arbres touffus de la zone torride ; se balancer dans le feuillage ; se mettre en cent postures singulières ; pousser des cris bruyans de joie ; d'amour, de crainte, de surprise, etc. ; se faire des niches, des grimaces ridicules, et imiter avec affectation toutes les actions humaines qu'ils voient exécuter.

Il est remarquable qu'aucun des grands singes n'habite dans le nouveau monde, et que les animaux de la même famille qu'on rencontre dans les vastes et silencieuses forêts de l'Amérique, soient d'un ordre bien inférieur pour la conformation. Leur cloison nasale est très-épaisse, et les narines sont placées à découvert sur le nez. Leurs habitudes sont aussi bien moins vives, bien moins agréables que celles des singes de l'ancien continent, et leur angle facial est très-prononcé.

Aristote (1) a remarqué qu'il n'est aucun animal,

(1) Probl. sect. 10, p. 725, § 18, t. 2.

excepté l'homme, qui se couche sur le dos; peut-être en pourroit-on excepter aussi les grands singes. Il observe encore (1) que l'homme seul est plus couvert de poil sur la poitrine que sur le dos, tandis que c'est tout le contraire chez les quadrupèdes, et même chez les premiers des singes.

Les proportions de grandeur des singes ne sont pas semblables à celles de l'homme. L'orang-outang n'a guère plus de cinq têtes de hauteur; il en est à peu près de même pour le pongo; mais de tous les mammifères, il n'en est aucun qui ait plus de rapport avec nous, eu égard à la proportion de la taille, que l'indri de Sonnerat, espèce de maki, (*lemur indri*, L. Gm.); il a sept fois la hauteur de sa tête, et si sa figure n'étoit pas alongée en museau pointu, comme celle du renard, il ressembleroit le plus à l'homme, de tous les autres animaux, sans en excepter même l'orang-outang.

Je n'ai pas cru devoir, ainsi que le citoyen Audebert, dans son bel ouvrage sur les singes (2) mettre au premier rang le *simia troglodytes*, L. ou pongo, grand singe d'Afrique. L'inspection des individus conservés au Muséum d'histoire naturelle, et les dessins eux-mêmes présentent une plus grande convexité au front du *simia satyrus*, L. Gm. orang-outang de Bornéo; il a un angle facial plus redressé que dans le premier; il est de 65°. Le pongo, ou chimpanzée a d'ailleurs un aspect plus bête, plus stupide; la grande saillie que font ses

(2) *Ibidem*, § 52, p. 731, t. 2.

(2) Histoire naturelle des singes et des makis. Paris, an 8, in-fol. fig. dessinées et gravées en couleur par l'auteur.

arcades surciliaires, n'empêche point la forte dépression du front, ou plutôt son aplatissement; ce qui est le véritable sceau de l'hébétation. Il n'en est point de même de l'orang. de Bornéo; son front est très-avancé, grand et convexe; sa tête est fort grosse; sa face nue a une peau d'un bleuâtre noircissant, excepté ses lèvres et le tour de ses yeux qui sont de couleur de chair; ses cuisses sont plus courtes que ses jambes, et ses pieds sont longs, ainsi que ses bras et ses mains; les pouces du pied n'ont pas d'ongles. Son poil est long, de couleur ferrugineuse brune (1).

Vosmaër, qui en a vu un vivant, dit qu'il se tenoit quelquefois debout avec un bâton; qu'il grimpoit très-facilement; qu'il étoit très-fort, quoique haut seulement de deux pieds et demi. Il s'armoit d'un bâton pour se défendre, et poussoit un cri très-rauque, comme le bruit d'une grosse scie; un grognement plus doux témoignoit son contentement. Susceptible d'amitié, pourvu d'intelligence, il n'étoit pas méchant, mais souvent triste. Il se nourrissoit de pain, de racines, de carottes jaunes; il aimoit beaucoup le lait, les œufs, et étoit très-friand de plantes aromatiques. Pour boire, il trempoit sa main dans l'eau et la léchoit.

---

(1) *Audebert*, hist. nat. des singes et des makis. Famille première, sect. 1, p. 19. Richard *Clayton*, mémoirs of the literary and philosophical society of manchester, tom. 3, Warrington, 1790, p. 270, note première, écrit qu'un gouverneur de Batavia vit en 1785 à l'île de Java des singes qui étoient albinos ou dondos comme le deviennent les hommes.

Richard Clayton (2) assure que les crétins du Valais ont une figure déformée comme l'orang-outang, et que la description de cet animal leur convient assez. Regnard prétend que rien ne ressemble plus à l'homme, après le premier des singes, que le lapon. Commerson compare les quimos à ces animaux; le savant naturaliste Forster, dans ses observations, rapporte que nul individu n'a plus d'analogie avec les singes, que certains habitans de l'île de Mallicolo, soit par la figure, soit par les manières. Plusieurs même ont le dos couvert de poil, et l'esprit très-brute :

Hispida membra quidem et durae per brachia setae,
Promittunt atrocem animum. . . .

Le nègre est beaucoup moins couvert de poils que l'homme blanc (1), quoiqu'il soit d'ailleurs conformé d'une manière moins noble et moins gracieuse.

Certaines personnes s'imaginent triompher des naturalistes, en opposant la belle statue de l'Apollon pythien, à la forme grotesque de l'orang-outang; elles voient une distance incommensurable entre ces deux figures; véritablement il y en a beaucoup. Mais d'abord on

(1) *Ibidem*, p. 262, il assure aussi que les crétins sont extrêmement lascifs comme les singes, p. 264. Ils sont d'une extrême foiblesse, p. 271.

(1) *Jefferson*, notes sur la Virginie, p. 139. Il rapporte qu'ils sont cependant plus lascifs que les blancs. Ils se graissent la peau, de peur qu'elle ne s'écaille, non seulement à cause de la chaleur, mais par dessèchement. Les peuples du nord se graissent aussi pour se préserver du froid. Annibal et Xénophon, memorab. p. 743, firent graisser leurs soldats pour la même raison. Voyez *Tite Liv.* déc.

conviendra généralement que ce chef-d'œuvre de l'antiquité représente le *beau idéal*, et qu'il n'existe pas dans quelque individu que ce soit : à peine pourroit-on en trouver les parties sur divers sujets bien conformés. Il faut donc partir seulement de l'européen ordinaire et descendre peu à peu la chaîne, en passant par l'asiatique, le chinois, le malais, l'américain, le calmouk, le lapon, le nègre, le mallicolois, etc., et l'on arrivera tout auprès de l'animal; car il y a une foule d'intermédiaires qui nous en rapprochent infiniment. Croyez-vous qu'il y ait si loin des hottentots boschmanns, au chimpanzée qui habite presque dans le même pays? Ce museau triangulaire, cet aspect ignoble et louche, cette intolérable grossièreté de la voix et des manières, cette excessive étroitesse de l'entendement, ces habitudes toutes animales, toutes concentrées dans les appétits physiques, tout dénonce leur stupide animalité et leur excessive hébétation; à peine s'ils peuvent pousser quelques gloussemens inarticulés. Je ne crois pas qu'on puisse trouver place pour un être intermédiaire entr'eux. Bryan Edwards écrit que les nègres éboës ont le museau si avancé, si laid, qu'ils ressemblent exactement à la physionomie des babouins. S'il est vrai de dire avec Winkelmann et Lavater, que notre façon de penser soit ordinairement analogue à la forme de notre corps, je ne vois pas trop la grande différence de l'intelligence de l'orang-outang d'avec celle du lapon, du hottentot, du crétin, du papou, de l'omagua. Certainement il y a plus de distance de ceux-ci à Newton, à Montesquieu, à Buffon, etc., que des singes à ces peuples stupides. On pourroit démontrer par la physiologie, que le

rapport du cerveau de l'orang est autant analogue à celui du hottentot sauvage, que celui d'un européen l'est à ce dernier; et l'on sait que l'intelligence est en raison directe de la masse cérébrale bien constituée. Chez les peuples qui compriment leur cerveau, comme on l'assure ordinairement des caraïbes, les facultés intellectuelles peuvent bien moins se développer que chez ceux où le crâne peut s'étendre en liberté. Blumenbach pense que cette habitude de déformation de la tête chez différentes peuplades sauvages, peut se transmettre à la longue par la génération (1) et devenir un caractère national. Buffon avoit déja montré que les chiens dont les prédécesseurs avoient long-tems eu les oreilles et la queue coupées, dans une longue suite de générations, engendroient aussi des petits à oreilles et queue courtes. Il en est de même des chevaux anglais auxquels on a la coutume de retrancher la queue. On a vu encore des juifs venir au monde tout circoncis. Cardan a dit avec raison : *Constat igitur humanam formam multis modis variari, tum arte, tum diuturnâ successione*; de Rer. variet. l. VIII, c. 43. Cependant il faut avouer que tous ces exemples sont aussi rares qu'ils devroient être fréquens; on ne peut donc pas en tirer un argument solide et irréfragable.

Comme les premières espèces de singes n'ont pas de queue, nous nous garderons bien, à plus forte raison, d'en aller chercher dans les diverses races humaines. Contentons-nous de remarquer que l'espèce la plus déformée des hommes semble avoir quelque fausse ana-

---

(1) De nisu formativo. diss. dans les Comment. Gotting. 1786, t. 8, p. 64 et p. 59—60, etc.

logie avec les bêtes, par la forme du coccyx. Levaillant, dans son deuxième Voyage en Afrique (1) rapporte que les hottentots en général, lorsqu'ils avancent en âge, ont une sorte d'accroissement disproportionné à la partie inférieure du dos; la croupe se renfle un peu et présente une protubérance contre nature; mais cette singularité est beaucoup plus frappante dans le sexe des houzouânas, peuplade de race hottentote, et qui en porte tous les traits. Dès la naissance, les houzouânasses ont une espèce de cul postiche, formé par une masse énormement renflée; cette masse ne dépend nullement de la cambrure des vertèbres coccygiennes; elle est graisseuse et charnue; à chaque mouvement du corps, elle contracte une ondulation et une oscillation fort étrange; les hommes manquent de cette singularité : excepté cela, les femmes ont des formes parfaites; leurs pieds, leurs bras sont très-bien configurés. Il me semble qu'il y a quelque rapport entre cette masse graisseuse et la queue large et pesante des moutons de différens lieux de l'Afrique, ou bien avec les bosses dorsales des chameaux.

Parmi les bizarreries de la nature, il en est de fort singulières, qu'on auroit à peine imaginées; c'est d'avoir donné à la noix d'une espèce de palmier la figure très-ressemblante d'un singe cercopithèque. Les anglais l'appellent *monkey-face;* elle est de la grosseur d'une noix ordinaire, et se trouve à Angola, de même que les animaux auxquels elle ressemble. Peut-être est-ce le fruit du palmier décrit par Catesby (2), sous

---

(1) Tome 2, in-4°, p. 207 et 208. Voyez la fig. *ibid.*

(2) Carolin. et *Sloan.* Jamaïq. p. 177, etc. Ce fruit est représenté dans *Giseke*, prœlect. in ordines natur. plantar. Linnæi. Hamburg. 1792, in-8°, tab. 1, fig. 7, 8 et 9.

le nom de *palma non spinosa humillima*, arbre encore mal connu des naturalistes.

Mais n'allons pas si loin chercher des singularités d'analogie entre la forme des animaux et des végétaux ; nous en trouvons sous nos yeux. Qui penseroit que la nature ait été placer de petits crânes de singes sur une plante ? Tout le monde connoît le mufle de veau, *antirrhinum majus*, L., plante qui croît presque partout, et qui se décore, pendant tout l'été, de jolies fleurs purpurines, en forme de gueule avec une lèvre jaune : cette ressemblance n'est encore que fort imparfaite avec la gueule d'un quadrupède ; mais après la floraison, et dans le tems de la maturation des semences, prenez une des capsules sèches de ce végétal, ôtez les folioles du calice à leur base, cassez le style ou filet près de son origine, et considérez ensuite si vous n'avez pas devant vos yeux une véritable représentation de tête de singe en petit : voyez ce front aplati, alongé ; le trou occipital à la place du pédoncule ; les mâchoires distinguées par un sillon longitudinal ; une partie noire du réceptacle, ressemblant à une langue, vers les os palatins, etc. ; enfin une imitation complette, une vraie caricature, jusques dans la couleur même, de la tête d'un singe dépouillée de ses chairs. Mais je m'arrête, car ceci n'est qu'une particularité. Combien de choses encore plus admirables la nature n'offre-t-elle pas dans ses œuvres ? Que n'est-il permis à l'homme de les connoître et d'en jouir sans relâche ? Mais, pour cela, il faut s'abandonner à cette belle, à cette douce, à cette enivrante étude, dans la paix et la solitude des vastes et brillantes campagnes, loin de vains soucis et de la corruption des villes. Avec

un livre d'histoire naturelle à la main, l'ami de la science va caressant les fleurs naissantes ; il respire leurs doux parfums ; cueille leurs fruits délicieux sur le penchant des côteaux ; et assis en silence au bord d'une claire fontaine, il porte ses regards sur l'immense étendue de la terre, et dans les abîmes des cieux ; à la lueur des étoiles innombrables, et des magnifiques productions du printems, il médite sur la puissance de l'auteur des êtres, et contemple dans une joie pure et céleste, les ravissantes beautés de la nature. Homme ! voilà le véritable bonheur.

Fin du premier volume.

TABLE

Des matières contenues dans ce volume.

Fin de la table.

#15796
2 vols.

2 Vol.

20/-

Completo 13 Tavole (IX + IV)
Vedi Explicatione alla fine
del Tomo II